SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

ROBERT SILVERBERG

CIEL BRÛLANT DE MINUIT

ROBERT SILVERBERG

Ciel Brûlant de Minuit

Traduit de l'américain par Patrick Berthon

LAFFONT

Titre original :
HOT SKY AT MIDNIGHT

© Agberg, LTD, 1994
© Éditions Robert Laffont, 1995, pour la traduction française

Pour Alice K.,
Qui a appris quelques nouveaux tours
à un vieux singe.

Ô vent d'ouest, quand souffleras-tu,
Pour que tombe la fine pluie ?
Seigneur, faites que mon amour soit dans mes bras
Et que je retrouve mon lit !

Voilà ma cible, se dit Juanito. Celui-là, là-bas. Oui, ce sera lui.

Il observait les nouveaux dinkos descendant de la navette spatiale de midi, en provenance de la Terre. Celui qu'il avait repéré était le grand qui n'avait pas d'yeux du tout ; un visage uni du front à l'arête du nez, à peine l'esquisse d'une concavité plus sombre sous la peau lisse du front. Pas même de sourcils, juste la forme des arcades glabres. Comme si les yeux avaient été effacés, se dit Juanito. En réalité, il n'y en avait probablement jamais eu. Cela ne ressemblait pas à une opération de restructuration génétique, plutôt à une ligature prénatale.

Il savait qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; la concurrence était rude. Une quinzaine, peut-être une vingtaine de courriers étaient rassemblés comme des vautours dans la salle d'attente et certains des meilleurs étaient présents : Ricky, Lola, Kluge, Nattathaniel. Et Delilah. Tout le monde semblait avoir très faim. Juanito ne pouvait se permettre de rester sur la touche. Il n'avait pas travaillé depuis six semaines ; cela suffisait. Son dernier client avait été un Ukrainien au verbe enjôleur et à la mise soignée, recherché sur Commonplace et peut-être deux ou trois autres stations orbitales pour trafic de plutonium. Juanito avait consciencieusement plumé son client, mais tout a une fin. Les nouveaux arrivants apprennent le fonctionnement du système, se fondent en lui et deviennent invisibles, de sorte qu'ils n'ont plus aucune raison de continuer à payer. Il faut alors se mettre à la recherche d'un nouveau client.

— Bon ! lança Juanito, défiant les autres du regard. Voilà le mien : celui qui a une drôle de tête, à qui il manque la moitié du visage. Quelqu'un d'autre est intéressé ?

— Je te le laisse, mon vieux, répondit Kluge dans un éclat de rire.

— Oui, fit Delilah, réprimant un frisson. Je te le laisse aussi.

Cela attrista Juanito de l'entendre faire chorus de la sorte. Il avait toujours été déçu de constater qu'elle n'avait pas son imagination.

— Seigneur ! reprit-elle. Je parie qu'il va t'apporter des tas d'ennuis.

— Les ennuis, répliqua Juanito, c'est ce qui paie le plus. Si vous préférez les plus faciles, ça me va.

Il adressa un sourire à Delilah et un petit signe de la main aux autres.

— Puisque nous sommes d'accord, reprit-il, je crois que je vais y aller tout de suite. Salut, tout le monde.

Il commença à descendre le long de la paroi du moyeu. Un soleil éblouissant se réverbérait sur le pourtour argenté du module d'arrimage et sur le gros axe cylindrique de la navette spatiale, fiché au centre du module comme une baguette dans un beignet. De l'autre côté de la paroi, les dinkos fraîchement arrivés passaient d'une démarche instable sous le portrait resplendissant d'El Supremo, haut de dix mètres, et pénétraient dans la salle de fumigation, une tente rouge en fibre de verre. Comme d'habitude, ils avaient des difficultés à s'adapter à la pesanteur ; un seizième de celle de la Terre, au maximum, dans le moyeu. L'atmosphère aussi devait leur poser des problèmes. Elle était pure, riche en oxygène, sans saloperies, alors qu'ils étaient habitués à la soupe immonde qui faisait office d'air pour les Terriens, le poison qu'ils respiraient par la force des choses, chargé de gaz puants qui leur rongeaient les poumons et transformaient leurs os en gélatine.

Juanito s'interrogeait toujours sur les nouveaux arrivants, se demandait pourquoi leur choix, entre tous les mondes de l'espace, s'était fixé sur Valparaiso Nuevo. Tout le monde cherchait à fuir la Terre et il était facile de comprendre pourquoi : la planète était dans un état épouvantable. Mais il y avait une quantité de satellites habités offrant un air pur et un climat agréable. Ceux qui débarquaient sur Valparaiso Nuevo devaient avoir eu des raisons particulières pour choisir cette

destination. Ils appartenaient à l'une des deux grandes catégories constituées par ceux qui cherchaient à se cacher et ceux qui venaient traquer un fugitif.

La station n'était, somme toute, qu'une gigantesque planque orbitale. Celui qui avait de bonnes raisons de rechercher la tranquillité venait à Valparaiso Nuevo pour s'offrir une retraite discrète. Cela impliquait qu'il avait fait quelque chose d'assez grave pour que d'autres ne veuillent pas le laisser tranquille. Et ils étaient nombreux, ceux qui débarquaient à Valparaiso pour traquer ceux qui ne voulaient pas être retrouvés. Il y avait un va-et-vient perpétuel, une sorte de jeu de cache-cache se déroulant sous le regard bienveillant d'El Supremo, qui empochait sa commission au passage. Et il n'était pas le seul.

En contrebas, les nouveaux dinkos s'efforçaient d'avancer d'une démarche dégagée, assurée. Pas facile quand tout le corps reste crispé, de crainte de rebondir comme une balle en posant trop fort le pied par terre. Juanito adorait les regarder marcher d'un air constipé, traînant les pieds, rasant le sol.

La pesanteur ne lui avait jamais posé aucun problème. Pour lui qui avait passé toute sa vie dans les stations orbitales, les satellites habités, il allait de soi que l'attraction variait selon la distance à laquelle on se trouvait du moyeu. Il suffisait, pour compenser ces variations, de quelques réglages instinctifs.

Juanito avait de la peine à imaginer un endroit où la pesanteur serait constante en tous lieux. Jamais il n'avait posé le pied sur la Terre ni sur aucune autre des planètes naturelles ; cela ne lui disait rien et il n'avait pas l'intention de le faire. Les colonies établies sur Mars et Ganymède étaient exclusivement peuplées de scientifiques ; Luna était un endroit affreux ; quant à la Terre, il fallait être complètement fou pour vouloir y aller, ne fût-ce que pour un bref séjour. Rien qu'en pensant à la Terre on avait l'estomac retourné.

Le garde de faction à l'entrée de la zone de quarantaine était un androïde à la face plate, d'aspect plastique. Son nom, ou ce qui en tenait lieu, était Velcro Exxon ou quelque chose d'approchant. Juanito l'avait déjà vu à ce même poste. Il s'avança vers l'androïde qui tourna la tête vers lui.

— Tu reprends déjà le travail, Juanito ?

— Il faut bien manger.

L'androïde haussa les épaules. La nourriture n'était certainement pas une préoccupation pour lui.

— Tu ne travaillais pas avec un trafiquant de plutonium venu de Commonplace ?

— Quel trafiquant de plutonium ? demanda Juanito en souriant.

— Ça va, fit l'androïde. J'ai compris.

Il tendit une main cireuse ; tout s'achetait sur Valparaiso Nuevo, même les machines. Juanito y déposa une plaque de cinquante callaghanos. Le tarif habituel pour pénétrer illégalement dans l'enceinte des douanes n'était que de trente-cinq callies, mais Juanito était partisan de ne pas regarder à la dépense, surtout avec les agents de l'autorité. Après tout, rien ne les obligeait à le laisser entrer. Il arrivait parfois qu'il y eût plus de courriers que de dinkos ; il revenait alors aux gardes de procéder à une sélection. Le supplément qu'il leur versait se révélait un bon investissement.

— Merci bien, fit l'androïde. Merci beaucoup.

Il désactiva le bouclier de sécurité qui protégeait l'enceinte. Juanito s'avança et chercha sa proie du regard.

Les nouveaux dinkos étaient conduits dans la salle de fumigation. Cela les irritait, comme toujours, mais les gardes qui les encadraient les faisaient avancer au milieu des nuages de fumée rose, vert et jaune jaillissant du plafond. Personne ne sortait de la zone de quarantaine sans être passé par cette salle. El Supremo était paranoïaque pour ce qui concernait l'entrée de micro-organismes étrangers dans l'écosystème fermé de Valparaiso Nuevo. Il était paranoïaque dans bien des domaines. On ne devient pas le seul et unique maître de son petit satellite habité et on n'exerce pas le pouvoir absolu pendant trente-sept ans sans une bonne dose de paranoïa.

Adossé à la longue paroi de verre incurvée qui ceinturait l'enceinte des douanes, Juanito fouillait du regard les vapeurs stérilisantes. Les autres courriers commençaient à arriver. Juanito observa leurs travaux d'approche, les regarda choisir les clients potentiels et les séparer du troupeau. La plupart des

dinkos donnaient leur accord dès qu'on leur expliquait les conditions du marché mais, comme toujours, une poignée refusait toute aide, prétendant être capables de se débrouiller seuls. Les radins ! se dit Juanito. Peigne-cul ! Ringards ! Vous allez comprendre ! Il n'était pas possible de s'installer sans un courrier sur Valparaiso Nuevo, même si l'on se croyait très malin. C'était, somme toute, une zone de libre entreprise. Celui qui connaissait les règles n'avait plus rien à y craindre, plus jamais. Sinon, il n'était pas à l'abri.

Il est temps d'aborder ma proie, se dit Juanito.

Il n'eut aucune difficulté à retrouver son aveugle. Beaucoup plus grand que les autres dinkos, presque un géant, c'était un homme d'une bonne trentaine d'années, massif, ossu, à la membrure allongée, à la musculature puissante. Son front lisse, brillant comme un fanal, réfléchissait la lumière éblouissante. La faible pesanteur ne semblait pas plus le perturber que sa cécité. Il avançait dans l'enceinte des douanes d'une démarche aisée, assurée, presque gracieuse. Comme tous les autres nouveaux arrivants, il avait la peau rêche, couverte de ces marbrures si communes chez les habitants de la Terre, cloquée et rougie par l'exposition permanente au feu meurtrier de leur soleil.

Juanito s'approcha de lui d'un pas nonchalant.

— Je serai votre courrier, monsieur. Je m'appelle Juanito Holt.

Il arrivait à peine au coude de l'aveugle.

— Mon courrier ?

— Service d'assistance aux nouveaux arrivants. Pour faciliter la procédure d'entrée. Formalités de douane, opérations de change, chambre d'hôtel, documents de résidence permanente, si telle est votre intention. Services particuliers à négocier en sus.

Juanito leva un regard plein d'espoir vers le visage impénétrable. L'aveugle le considéra bien en face, un regard direct, les yeux dans les yeux, en quelque sorte, si le dinko en avait eu. C'était déconcertant. Plus déconcertant encore, Juanito avait l'impression que l'aveugle le voyait parfaitement. L'espace d'un instant, il se demanda à l'avantage de qui leur association

tournerait.

— Quel genre de services particuliers ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Tout ?

— Tout, répéta Juanito. Nous sommes à Valparaiso Nuevo.

— Ouais… Quel est ton prix ?

— Tarif de base : deux mille callaghanos par semaine. Services particuliers en supplément. À débattre.

— Ton tarif de base fait combien en dollars Capbloc ?

Juanito fit le calcul et lui donna le résultat.

— Pas mal, fit l'aveugle.

— Deux semaines minimum, payables d'avance.

— Ouais, répéta le dinko, dardant de nouveau sur lui son regard intense d'aveugle, ce regard qui le transperçait.

Il demeura silencieux un instant. Juanito écouta le bruit de sa respiration, courte, précipitée, la respiration de tous ceux de la Terre. Comme s'ils s'efforçaient de garder les narines pincées pour empêcher les poisons emplissant l'air de pénétrer dans leurs poumons. Mais l'air de Valparaiso Nuevo ne présentait aucun danger.

— Quel âge as-tu ? reprit brusquement l'aveugle.

— Dix-sept, répondit Juanito, pris de court.

— Et tu es bon, hein ?

— Je suis le meilleur. Je suis né ici, je connais tout le monde.

— Je vais avoir besoin du meilleur. Tu acceptes la poignée de main électronique en paiement ?

— Bien sûr, fit Juanito.

C'était trop facile. Peut-être aurait-il dû demander trois kilocallies par semaine au lieu de deux, mais il était trop tard. Il sortit le terminal flexible de la poche de sa tunique et y glissa les doigts.

— Banque Unity Callaghan de Valparaiso Nuevo. Le code d'accès est 22-44-66 et vous pouvez lui attribuer tout de suite une touche, car c'est la seule banque de la station orbitale. Mon numéro de compte est 1133.

L'aveugle prit son propre terminal et tapota prestement sur le clavier à son poignet. Puis il saisit la main de Juanito, la serra dans la sienne jusqu'à ce que les capteurs se recouvrent et

effectua le transfert de fonds. Juanito appuya sur une touche pour en demander confirmation et une inscription d'un vert vif *+ 4 000 cl* s'afficha sur l'écran de sa paume. Le nom du payeur était Victor Farkas, la somme avait été virée d'un compte de la Royal Amalgamated Bank du Liechtenstein.

— Liechtenstein, fit Juanito, l'air perplexe. C'est un pays de la Terre ?

— Un tout petit pays. Entre l'Autriche et la Suisse.

— J'ai déjà entendu parler de la Suisse. Vous habitez dans le Liechtenstein ?

— Non, répondit Farkas, mais c'est là que se trouve ma banque. *Au* Liechtenstein, c'est ce que nous disons. Crois-tu que nous allons enfin pouvoir sortir d'ici ?

— Encore un transfert, répondit Juanito. Transmettez-moi votre logiciel d'entrée. Bagages, passeport, visa. Cela facilitera les choses pour nous deux et nous fera gagner du temps.

— Tu veux dire que cela te permettra plus facilement de disparaître avec ma valise. Et jamais je ne te retrouverai, hein ?

— Me croyez-vous capable de faire cela ?

— Ce n'est pas ton intérêt.

— Vous devez faire confiance à votre courrier, monsieur Farkas. Si vous ne lui faites pas confiance, vous ne ferez confiance à personne sur Valparaiso Nuevo.

— Je sais, dit Farkas.

Il leur fallut une demi-heure pour effectuer le retrait des bagages de Farkas et obtenir l'autorisation de sortie de l'enceinte des douanes. Le tout revint à deux cents callies en pots-de-vin divers, à peu près la somme habituelle. Il fallait arroser tout le monde, des androïdes préposés à la manutention des bagages au caissier à l'air rusé et malveillant du guichet du change. Juanito n'ignorait pas que les choses ne se passaient pas de cette manière sur la plupart des stations habitées, mais il savait aussi que Valparaiso Nuevo était différente. Dans un endroit où l'activité principale était la protection de fugitifs, rien d'étonnant à ce que l'économie repose sur le recyclage des pots-de-vin.

Mais Farkas ne paraissait appartenir à aucune des catégories

de fugitifs. En attendant les bagages, Juanito prit connaissance des informations contenues dans le logiciel que l'aveugle lui avait transmis ; il vit que Farkas était arrivé avec un visa de visiteur, valable six semaines. Comme employeur, il avait indiqué Kyocera-Merck, Ltd. C'était donc un traqueur, pas un fuyard, venu forcer dans sa retraite quelqu'un qui était recherché par l'une des plus puissants mégafirmes de la Terre. Pourquoi pas ? Truqueur ou fuyard, d'un côté comme de l'autre, il y avait toujours une source de profit possible pour un courrier. Le dépistage n'était pas vraiment la spécialité de Juanito, mais il saurait s'adapter.

Il y avait autre chose que Farkas ne paraissait pas être non plus : aveugle. S'il n'avait pas d'yeux, cela ne semblait aucunement nuire à sa perception de l'espace environnant. En sortant de l'enceinte des douanes, il se retourna et indiqua le portrait géant d'El Supremo.

— Qui est-ce ? demanda-t-il. Votre président ?

— Le Défenseur, c'est son titre. Le Generalissimo. El Supremo, don Eduardo Callaghan.

Juanito se rendit soudain compte de la situation.

— Excusez-moi, monsieur Farkas, fit-il, les yeux écarquillés. Vous *voyez* ce portrait ?

— D'une certaine manière.

— Je ne vous suis pas. Le voyez-vous, oui ou non ?

— Oui et non.

— Merci beaucoup, monsieur Farkas.

— Nous en reparlerons une autre fois.

Juanito logeait toujours les nouveaux dinkos dans le même hôtel, le San Bernardito, à quatre kilomètres du moyeu, dans la commune périphérique de Cajamarca.

— Suivez-moi, dit-il à Farkas. Nous allons prendre l'élévateur du Rayon C.

Farkas ne semblait avoir aucune difficulté à le suivre. Quand Juanito jetait de loin en loin un coup d'œil par-dessus son épaule, il voyait à trois ou quatre pas derrière lui le grand dinko qui suivait le couloir d'un pas régulier. Il n'a pas d'yeux, se disait Juanito, mais il voit quand même. C'est sûr, il voit.

D'un bout à l'autre des quatre kilomètres du trajet en élévateur le long du Rayon C jusqu'à la périphérie, la vue était spectaculaire. L'élévateur était une grande cabine aux parois vitrées, qui se déplaçait à l'intérieur d'un tube placé à l'extérieur du rayon et offrait à la vue un panorama extraordinaire : la gigantesque machinerie aux engrenages complexes constituant la planète artificielle en orbite terrestre qui portait le nom de Valparaiso Nuevo, les sept gigantesques rayons reliant le moyeu à la périphérie lointaine et portant chacun sept globes de verre et d'aluminium renfermant les zones résidentielles, les secteurs d'affaires, les terres cultivées, les espaces de loisirs et les réserves forestières. À mesure que l'élévateur descendait – la pesanteur augmentant pour atteindre celle de la Terre dans les cités périphériques –, on découvrait le reflet brillant du soleil sur les rayons adjacents, on entrevoyait le gros globe bleu de la Terre emplissant le ciel, à cent cinquante mille kilomètres, et les scintillements plus proches de la multitude de stations orbitales habitées, comme un banc de méduses flottant dans l'immensité d'un océan de ténèbres. C'est ce que disaient tous ceux qui arrivaient de la Terre : « Comme des méduses dans l'océan. » Juanito ne comprenait pas comment une station orbitale avec ses sept rayons pouvait ressembler à un poisson quelconque, mais ils disaient tous la même chose.

Farkas ne fit pas allusion aux méduses, mais, d'une manière ou d'une autre, rien ne semblait véritablement lui échapper de ce qui se présentait à la vue. Debout devant la paroi vitrée de l'élévateur, plongé dans une profonde concentration, il agrippait la rambarde sans ouvrir la bouche. De loin en loin, quand quelque chose de particulièrement impressionnant leur apparaissait, il émettait un léger sifflement. Juanito l'observait du coin de l'œil. Que pouvait-il bien voir ? Rien ne semblait se mouvoir derrière les renfoncements plus sombres où auraient dû se trouver les yeux. Et pourtant, sous la large et lisse surface de peau luisante surmontant son nez, quelque chose lui permettait de voir.

C'était bougrement déconcertant. C'était carrément bizarre.

Le San Bernardito donna à Farkas une chambre sur l'extérieur, avec vue sur les étoiles. Juanito payait les employés

pour que ses clients soient bien traités. C'est ce que son père lui avait enseigné quand il n'était encore qu'un gamin, trop jeune pour distinguer un bas de soie d'un bas de laine. « Paie pour ce dont tu auras besoin, lui répétait son père. Achète-le et tu auras au moins une chance de pouvoir en disposer le moment venu. » Son père avait été un révolutionnaire en Amérique centrale, au temps de l'Empire. Il serait devenu Premier ministre si la révolution avait réussi. Mais elle avait échoué.

— Voulez-vous que je vous aide à défaire vos bagages ? demanda Juanito.

— Je me débrouillerai.

— D'accord.

Il se planta devant la fenêtre, la tête levée vers le ciel. Comme toutes les autres stations orbitales, Valparaiso Nuevo était protégée des dégâts des rayons cosmiques et des météorites par un double bouclier renfermant une couche de scories lunaires de trois mètres d'épaisseur. Des rangées d'ouvertures en V couraient le long du bouclier ; leur surface réfléchissante laissait passer la lumière du soleil mais pas les radiations nocives. L'hôtel avait disposé ses chambres de telle sorte que chacune de celles qui donnaient de ce côté avait une vue sur l'espace à travers les ouvertures en V. Toute la cité de Cajamarca était à ce moment orientée vers les ténèbres où les étoiles brillaient avec un vif éclat.

Quand Juanito se retourna, il vit que Farkas avait soigneusement suspendu ses vêtements dans la penderie et qu'il se rasait – méthodiquement, avec application – à l'aide d'un petit laser à main.

— Je peux vous poser une question personnelle ? demanda-t-il.

— Tu veux savoir comment je vois.

— Je dois avouer que je n'en reviens pas.

— Je ne vois *pas*. Pas comme tout le monde. Je suis aussi aveugle que tu l'imagines.

— Mais, alors…

— C'est ce qu'on appelle la vision aveugle, poursuivit Farkas. La vision proprioceptive.

— Hein ?

— Il y a toutes sortes de choses en mouvement qui n'ont pas la forme de la lumière réfléchie, c'est-à-dire de ce que les yeux voient, expliqua Farkas avec un petit rire. Il y a dans cette pièce une multitude de vibrations autres que celles qui se trouvent à l'intérieur de la partie visible du spectre électromagnétique. Les courants d'air contournent les obstacles et sont déformés par ce qu'ils rencontrent. Et il n'y a pas que les courants d'air. Les objets ont une masse et une chaleur propres : ils ont une particularité liée à l'interaction entre la masse et la forme, Comprends-tu de quoi je parle ? Je suppose que non… Mais, pour moi, c'est très clair. Et pour détecter les images à deux dimensions, j'ai une autre technique. Tu sais, à côté de ce que l'on peut voir avec les yeux, il y a des tas d'informations disponibles pour celui qui en a besoin. Et j'en ai besoin.

— Vous utilisez une sorte de machine pour les capter ? demanda Juanito.

— Tout est là-dedans, répondit Farkas en se tapotant le front. Je suis né avec.

— Une sorte d'organe sensoriel à la place des yeux ?

— Tu n'es pas loin de la vérité.

— Mais alors, que voyez-vous ? À quoi les choses ressemblent-elles pour vous ?

— Et pour toi ? rétorqua Farkas. À quoi ressemble une chaise pour toi ?

— Eh bien, elle a quatre pieds, un dossier…

— À quoi ressemble un pied ?

— C'est plus long que large.

— Exact.

Farkas s'agenouilla et fit courir ses mains le long des pieds tubulaires de l'affreuse petite chaise noire placée près du lit.

— Je touche cette chaise, reprit-il. Je sens la forme de ses pieds, mais je ne vois pas des formes de pied.

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Des globes d'argent qui ondulent en larges courbes. Le dos du siège se plie en deux et se rabat sur lui-même. Le lit est une flaque brillante de mercure d'où sortent de longues pointes vertes. Toi, tu es six sphères bleues posées les unes sur les autres et reliées par un gros câble orange. Et ainsi de suite.

— Bleu ? fit Juanito. Orange ? Qu'est-ce que vous savez donc des couleurs ?

— La même chose que toi. Il y a une couleur que j'appelle bleu, une autre orange. Je ne sais pas si elles ressemblent de près ou de loin à tes couleurs à toi, mais peu importe. Mon bleu est toujours bleu pour moi. Il est différent de la couleur que je vois rouge et de celle que je vois verte. L'orange est toujours orange. C'est une question de relations. Tu me suis ?

— Non, répondit Juanito. Comment pouvez-vous y comprendre quelque chose ? Ce que vous percevez n'a rien à voir avec la vraie couleur, la forme ou la position de quoi que ce soit.

— Tu te trompes, Juanito, fit Farkas en secouant la tête. La forme, la couleur et la position de ce que je vois sont les vraies. Je n'ai jamais connu autre chose. Si on pouvait me greffer aujourd'hui des yeux normaux, ce qui, à ce que l'on m'a dit, aurait une chance sur deux de réussir et serait terriblement risqué, j'aurais énormément de mal à m'y retrouver dans ton monde. Il me faudrait des années pour tout apprendre ; je n'y arriverais peut-être jamais. Alors que, dans le mien, je me débrouille parfaitement. Je comprends, en touchant les objets, que ce que la vision aveugle me permet de voir n'est pas leur « véritable » forme. Mais j'y substitue des équivalents cohérents. Tu comprends ? Une chaise ressemble toujours à l'idée que je me fais d'une chaise, même si je sais que les chaises n'ont pas du tout cette forme. Si tu pouvais voir les choses de la manière dont je les vois, tu aurais l'impression que tout appartient à une autre dimension. En fait, tout appartient vraiment à une autre dimension. Les informations dont je me sers sont différentes de celles que tu utilises, c'est tout. Mais, à ma manière, on peut dire que je vois. Je perçois les objets, j'établis des relations entre eux, j'ai des perceptions spatiales, tout comme toi. Tu me suis toujours, Juanito ?

Juanito réfléchit longuement. Comme tout cela paraissait bizarre. Voir le monde comme dans un miroir déformant, avec des taches, des sphères, des câbles orange, des flaques de mercure. Bizarre, oui, extrêmement bizarre.

— Vous êtes né comme ça ? demanda-t-il au bout d'un

moment.

— Mais oui.

— Une sorte d'accident génétique ?

— Pas un accident, répondit doucement Farkas… Je suis le sujet d'une expérience. Un maître généticien a travaillé sur moi dans le ventre de ma mère.

— Je comprends, fit Juanito. En fait, c'est la première idée qui m'est venue à l'esprit quand je vous ai vu descendre de la navette. Je me suis dit : ce doit être le résultat d'une ligature. Mais pourquoi… pourquoi… ? Cela vous ennuie de parler de ces choses-là ? reprit-il, incapable de formuler sa question.

— Pas vraiment.

— Pourquoi vos parents ont-ils permis… ?

— Ils n'ont pas eu le choix, Juanito.

— Ce n'est pas illégal, d'effectuer une ligature non voulue ?

— Bien sûr que si, répondit Farkas. Et alors ?

— Mais qui ferait ça à… ?

— Cela se passait dans l'État libre du Kazakhstan dont tu n'as jamais entendu parler. C'était l'un des États issus de l'ancienne Union soviétique dont tu n'as probablement jamais entendu parler non plus, après le Premier Démembrement, il y a cent, cent cinquante ans. Mon père était consul de Hongrie à Tachkent. Il a été tué pendant le Second Démembrement, ce qu'on a appelé la guerre de Restauration ; ma mère, qui était enceinte, a été choisie comme sujet des expériences de chirurgie génétique prénatale pratiquées dans cette ville sous les auspices des Chinois. Un travail remarquable y était effectué à l'époque. Les scientifiques essayaient de créer de nouvelles espèces utiles d'êtres humains pour servir la République. Je fus le sujet de l'une de ces expériences visant à élargir le champ de *perception*. J'aurais dû disposer d'une vision normale et, en plus, de la vision aveugle, mais cela ne s'est pas passé tout à fait comme prévu.

— Vous semblez prendre cela avec beaucoup de calme, fit Juanito.

— À quoi bon se mettre en colère ?

— C'est aussi ce que mon père disait, reprit Juanito. « Inutile de te mettre en colère, mais venge-toi. » Il faisait de la politique

dans l'Empire d'Amérique centrale. Quand la révolution a échoué, il est venu se réfugier ici.

— Comme le chirurgien qui a pratiqué ma ligature prénatale, fit Farkas. Il y a une quinzaine d'années. Il vit encore ici et j'aimerais le retrouver.

— Je comprends, dit Juanito pour qui tout devenait clair.

La fenêtre de la chambre de Carpenter, au trentième étage du Manito, un vieil hôtel crasseux du centre de Spokane, était orientée plein est. Pendant les dix-huit mois qu'il y avait passés, il n'avait jamais opacifié les vitres. Tous les matins, la lumière éclatante du soleil levant qui amorçait avec majesté son terrible trajet quotidien au-dessus de la surface érodée du continent nord-américain lui servait de réveil à travers le verre blanc.

Ces temps-ci, Carpenter gagnait sa vie comme prévisionniste météo dans cette région agricole désolée, frappée par la sécheresse. Son boulot consistait à évaluer les chances des fermiers qui jouaient leurs moyens d'existence en essayant de deviner quand les prochaines pluies d'orage tomberaient sur l'est de l'État de Washington. Dans un mois, dans un an ou encore plus tard. L'intérieur de l'État, situé entre la zone agricole fertile et humide du sud du Canada et les terres stériles et arides du nord-ouest des États-Unis, était juste à la limite. Les précipitations y étaient très aléatoires. Tantôt il pleuvait et les fermiers s'engraissaient ; tantôt la zone des pluies s'éloignait vers le nord et l'est, et ils étaient tous condamnés. Ils comptaient sur Carpenter pour leur prédire plusieurs semaines, voire plusieurs mois à l'avance comment les choses se passeraient pour eux, saison après saison. Il était le devin, il était leur aruspice.

Il avait déjà été beaucoup d'autres choses. Avant qu'on lui confie ce poste à la météo, il avait été expéditeur de fret sur une des navettes L-5 de Samurai Industries. Avant cela, transporteur, et *encore* avant… Tiens, il commençait à oublier. En bon Salarié, Carpenter acceptait tous les postes auxquels il était affecté et faisait en sorte de maîtriser les connaissances exigées.

Un jour prochain, s'il se tenait à carreau, il s'installerait dans le fauteuil d'un bureau d'angle, tout en haut de la pyramide Samurai, à New Tokyo, à Manitoba. C'est là que le siège de Samurai avait été établi, alors que le Niveau Un du gigantesque combinat Kyocera-Merck, le principal concurrent de Samurai, se trouvait à New Kyoto, au Chili. New Tokyo, New Kyoto, c'était du pareil au même ; deux lettres étaient simplement interverties. Ce qui importait, c'était d'entrer au siège. L'essentiel était d'être accepté dans le giron des Japs, de devenir un type du siège, de faire partie de leurs cadres choyés. Quand on y entrait, c'était pour la vie. En termes de vues idéalistes, ce n'était pas une ambition très grisante, mais il ne pouvait espérer mieux. Carpenter savait qu'il n'y avait pas d'autre solution que de jouer le jeu de la Compagnie.

Ce jour-là, à 6 h 30 du matin, la lumière du soleil inondait déjà la chambre et Carpenter commençait à se réveiller quand le bourdonnement du communicateur de la Compagnie retentit. Le viseur placé en face du lit s'alluma et une voix de contralto familière se fit entendre.

— Debout, Salarié Carpenter ! Lève-toi et chante avec moi l'hymne de Samurai Industries ! *Nous avons le cœur pur, nous avons l'esprit loyal. Nos pensées, toutes nos pensées vont à toi, chère Compagniiie !...* Ai-je appelé trop tôt. Salarié Carpenter ? La matinée est déjà bien avancée sur la côte Ouest, non ? Es-tu réveillé ? Es-tu seul ? Allume ton visuel, Salarié Carpenter ! Montre-moi ton sourire éclatant. C'est ta Jeanne chérie qui te le demande !

— Par pitié, attends un peu ! marmonna Carpenter. Mon cerveau ne s'est pas encore mis en route.

Les paupières plissées, il regarda le viseur et découvrit les yeux noirs et le visage d'Eurasienne, large et carré, de Jeanne Gabel. Avec quelques légères modifications de la mâchoire et des pommettes, ce visage aurait pu être celui d'un homme. Carpenter et Jeanne avaient été très amis, jamais amants, à l'époque où ils travaillaient dans les mêmes bureaux de Samurai, à Saint Louis. Cela remontait à quatre ans. Elle était maintenant à Paris et lui à Spokane ; la Compagnie aimait faire tourner le personnel. Ils s'appelaient de temps en temps.

Il alluma son visuel, lui montrant la chambre miteuse, le lit défait et ses yeux chassieux.

— Des ennuis ? demanda-t-il.

— Rien de particulier. Mais j'ai des nouvelles.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Ça dépend de la manière dont tu vois les choses. J'ai une proposition à te faire. Mais va d'abord faire un brin de toilette ; brosse-toi les dents et donne-toi un coup de peigne. Tu sais que tu es dans un état épouvantable ?

— C'est toi qui m'appelles au petit matin, c'est toi qui me demandes d'allumer le visuel !

— C'est déjà la fin de la journée à Paris. J'ai attendu aussi longtemps que possible. Allez, va te laver ! Je t'attends.

— Alors, tourne la tête. Je n'ai pas une tenue décente.

— D'accord, fit-elle en souriant, sans le quitter des yeux dans le viseur.

Avec un haussement d'épaules, Carpenter sortit de son lit dans le plus simple appareil. Après tout, se dit-il, elle peut bien se rincer l'œil, si elle en a envie. Cela lui fera peut-être du bien. À l'approche de la quarantaine, encore mince, les cheveux blonds mi-longs, la barbe châtain, il était puérilement fier de son corps : muscles longs, ventre plat, fesses fermes. Il traversa la pièce d'une démarche souple en direction du coin-toilette et avança la tête sous le purificateur à ultrasons. L'instrument se mit à vibrer en ronronnant.

En un instant, il se sentit propre, bien réveillé ou presque. L'injecteur d'Écran était posé sur la tablette des W.C. Il le prit et se fit son injection matinale, machinalement, sans même y penser. On se levait, on se nettoyait, on pissait et on se faisait l'injection d'Écran : le même rituel quotidien pour tout le monde. Le soleil était en embuscade dans le ciel implacable, d'un blanc vaporeux, et il n'était pas question d'affronter sa merveilleuse férocité sans avoir renouvelé l'armure cutanée destinée à repousser ses assauts furieux.

Carpenter enroula une serviette autour de sa taille et se retourna vers le viseur. Jeanne le regardait d'un air bienveillant.

— Je préfère ça, dit-elle.

— Bon, bon, fit-il. Tu as dit que tu avais quelque chose à me

proposer ?

— C'est possible ; cela dépend de toi. La dernière fois que nous nous sommes parlé, tu m'as dit que tu allais devenir fou si tu restais à Spokane et que tu n'avais qu'une hâte, recevoir une nouvelle affectation. Alors, Paul, qu'en dis-tu ? Une mutation, loin de Spokane, cela t'intéresse toujours ?

— Quoi ? Bien sûr que je suis partant !

Son pouls commença à s'accélérer. Il détestait Spokane et son boulot de météorologue dans ce coin paumé et désolé lui apparaissait de plus en plus comme un énorme détour dans sa vie.

— Je peux te faire quitter ce trou si tu en as envie. Que dirais-tu de devenir capitaine au long cours ?

— Capitaine au long cours ? répéta Carpenter d'une voix sans expression.

Elle l'avait pris au dépourvu. Il ne s'attendait certes pas à une proposition de ce genre. C'était comme si elle lui avait demandé s'il aimerait devenir un hippopotame.

Il se demanda si Jeanne pouvait lui monter un bateau, juste pour rigoler. Il était beaucoup trop tôt pour qu'il trouve la blague amusante. Mais, non, cela ne lui ressemblait pas.

— Tu parles sérieusement ? Tu veux dire en travaillant pour Samurai ?

— Bien sûr, pour Samurai. Je ne peux rien pour ce qui est de ta carrière, mais je peux t'obtenir une mutation, si cela te tente. Le *Tonopah Maru,* un remorqueur d'icebergs prêt à appareiller de San Francisco, a besoin d'un officier pour le commander, Salarié Échelon Onze. C'est arrivé ce matin au service du personnel. Tu es bien un Échelon Onze, Paul ?

Carpenter ne voulait pas paraître ingrat. Il l'aimait beaucoup et elle prenait soin de ses intérêts. Mais il était vraiment pris de court par cette proposition.

— Tu m'imagines dans la peau de l'officier commandant un remorqueur d'icebergs, Jeanne ?

— Et dans celle d'un météorologue ou dans tous les autres métiers que tu as faits ? Tu n'as qu'à t'en remettre à la providence de Dieu. De Dieu et de Samurai Industries. On t'enseignera tout ce que tu as besoin d'apprendre. Tu le sais

bien. On te donne le cube d'instruction adéquat, tu le branches et, en deux heures, tu deviens aussi bon navigateur que Christophe Colomb. Mais, si l'idée de prendre la mer ne te plaît pas…

— Si, si… Continue. Est-ce qu'il y a des possibilités d'avancement ?

— Bien sûr. Tu passes dix-huit mois à bord de ton petit bateau à haler des icebergs en tenant en main ton équipage de matelots grognons mais compétents et je te parie que tu es promu Échelon Dix. Tu auras fait la démonstration de tes qualités de chef dans des conditions pénibles. On t'expédiera en Europe en t'aiguillant sur la filière administrative. Là, tu tiendras le bon bout et les portes de New Tokyo s'ouvriront devant toi. J'ai pensé à toi dès que la proposition nous est parvenue.

— Comment se fait-il que le poste soit vacant ? demanda Carpenter.

En règle générale, on s'arrachait immédiatement tout poste recelant des promesses d'avancement, aussi déplaisant fût-il, avant même qu'il ne soit proposé dans les services généraux de la Compagnie.

— Pourquoi personne de la division remorqueurs n'a-t-il sauté dessus ?

— Quelqu'un l'a fait, répondit Jeanne. Hier. Mais, deux heures plus tard, son numéro de loterie est sorti et il a embarqué sur une navette à destination d'une station orbitale. Comme ça, sans même prendre le temps de faire ses bagages. Je crois que c'était un poste sur Outback, peut-être Commonplace. La Compagnie, prise au dépourvu, a chargé le service du personnel de trouver un Échelon Onze, en quatrième vitesse. Dans les cinq noms de la première sélection, il y avait le tien. Je me suis dit qu'il valait mieux t'appeler avant de m'occuper des quatre autres.

— C'est gentil.

— Je perds ma salive, c'est ça ?

— Je t'adore, Jeanne.

— Je sais, mais dis-moi si ce boulot t'intéresse.

— Parle-moi un peu des délais.

— Tu disposeras de cinq semaines de transition. C'est suffisant pour mettre ton successeur au parfum, à Spokane, descendre à San Francisco pour suivre la procédure d'instruction et peut-être même passer quelques jours à Paris pour faire bombance et mener joyeuse vie, si tu tiens le coup.

Il y avait dans les yeux de Jeanne l'habituelle lueur ironique, mais Carpenter crut y percevoir une pointe de nostalgie. Du temps où ils travaillaient ensemble à Saint Louis, ils avaient entretenu des relations de séduction, s'amusant, chaque fois qu'ils se trouvaient en société, à faire croire aux autres qu'ils couchaient ensemble. Mais ce n'était qu'un jeu. Quelqu'un avait fait souffrir Jeanne, sur le plan sentimental, pas physique, dans un passé déjà lointain – Carpenter n'avait jamais demandé de détails –, et, autant qu'il pût en juger, elle était totalement asexuée. Il l'avait regretté, car lui ne l'était pas.

— J'aimerais bien, fit-il. Quelques jours à Paris. La Seine, la place de la Concorde, le restaurant de la tour Eiffel, le Louvre pendant une journée pluvieuse…

— Toutes les journées sont pluvieuses ici.

— Tant mieux… L'eau qui tombe du ciel, des gouttes qui s'écrasent sur le front, pour moi ce serait miraculeux. J'arracherais mes vêtements et je danserais tout nu sous la pluie en descendant les Champs-Élysées.

— Cesse de faire le mariolle. Tu te ferais arrêter au bout de deux secondes ; ici, il y a des flics à tous les coins de rue. Des androïdes, très stricts.

— Je leur dirais que je ne parle pas français. Est-ce que tu danserais avec moi ?

— Non, pas toute nue sur les Champs-Élysées.

— Et dans le grand salon du George-V ?

— Bien sûr, si c'est au George-V.

— Je t'aime, Jeanne.

Jamais il n'irait la voir à Paris, cela ne faisait aucun doute. Quand il serait revenu de son expédition au pays des icebergs, elle aurait été mutée au fin fond de la Terre de Feu, à Hong Kong ou à Kansas City.

— Je t'aime, dit-elle à son tour. Prends soin de toi, Paul.

— Pas de problème, fit Carpenter.

Le jour où sa mutation arriva enfin – il fallut une dizaine de jours, et il commençait à se demander si Jeanne avait réussi à tout mettre en branle –, Carpenter venait de travailler dix-neuf heures d'affilée au bureau de Spokane du service de météorologie de Samurai. Tout le monde était soumis au même régime. Une alerte toxique de niveau cinq, la plus grave de ces trois ou quatre dernières années, avait été déclarée, et tout le personnel du service météo mettait les bouchées doubles pour suivre les mouvements atmosphériques inhabituels qui pouvaient présenter un risque majeur pour l'ensemble de la côte Ouest.

Ce qui se passait, c'est qu'une vaste zone de hautes pressions venait de s'installer sur le Wyoming, le Colorado, le Nebraska et le Kansas. Il n'y avait là rien de vraiment nouveau ; une zone de hautes pressions se trouvait en permanence au-dessus de ces États, ce qui expliquait qu'il n'y pleuvait jamais ou presque.

Mais, cette fois, l'énorme masse d'air pesant, effectuant une puissante rotation en sens inverse des aiguilles d'une montre, commençait à attirer du Middle West sinistré des quantités de gaz à effet de serre. Toutes les abjectes substances toxiques – méthane, oxyde azoteux et autres saletés – qui, en temps normal, étaient disséminées dans l'atmosphère au-dessus de Chicago, Milwaukee, Saint Louis, Cincinnati et Indianapolis se trouvaient aspirées au nord du Nebraska et du Wyoming, jusqu'à l'Idaho.

En temps normal, il n'y aurait pas eu lieu de s'inquiéter. Il arrivait de temps en temps qu'un flux de saloperies atmosphériques, attiré au-dessus des États de l'ouest des Rocheuses, soit rapidement entraîné vers le sud-ouest avant de repartir d'où il était venu. Mais, cette fois, les détecteurs orbitaux signalaient la formation d'une suite de mouvements tourbillonnaires secondaires à la lisière occidentale de la zone de hautes pressions, turbulences assez fortes pour attirer le nuage toxique au moment où il amorçait un virage en direction de l'Utah et le pousser vers le nord-ouest du littoral pacifique. Il s'installerait quelques jours au-dessus de Seattle et de Portland, après quoi les vents dominants qui soufflaient du nord

s'empresseraient de le pousser le long de la côte pour accabler successivement San Francisco, puis Los Angeles et San Diego.

Les grandes villes côtières avaient déjà assez à faire avec leurs propres productions toxiques ; si un paquet de saletés atmosphériques supplémentaires leur était expédié du Middle West, la pollution dépasserait de loin les seuils de tolérance en vigueur. L'effet serait comparable au souffle brûlant d'un dragon. Les gens tomberaient raides morts dans les rues, étouffés par la puanteur sulfureuse. Le nuage mortel brûlerait leurs narines, attaquerait leurs poumons, noircirait leur sang. Il faudrait ordonner à la population de rester cloîtrée chez elle ; la production industrielle serait suspendue, plusieurs semaines peut-être, de même que tous les transports par voie de terre non essentiels, pour éviter d'aggraver la situation. À court terme, ce serait un coup terrible porté à l'économie de toute la région, probablement accompagné de dommages durables causés à l'environnement : augmentation de l'arsenic, du cadmium et du mercure dans les réserves d'eau, dégradation continue de l'infrastructure, ravages causés à ce qui subsistait de la faune et de la flore de la côte Ouest. Les séquoias n'auraient pas d'endroit où se cloîtrer si un nuage toxique alerte cinq arrivait de l'est.

Mais il était encore possible, à tout moment, que la masse toxique fasse demi-tour et reparte sans avoir provoqué de dégâts. La diffusion prématurée de l'annonce d'un danger imminent qui ne se réalisait pas pouvait entraîner des fermetures d'usines inutiles et provoquer un mouvement de panique dans la population ; une fuite massive des habitants de la région provoquant un engorgement des voies de communication terrestres et une dégradation de l'environnement était vraisemblablement à redouter. La conséquence en serait une cascade de procès en dommages-intérêts, la catastrophe annoncée ne s'étant pas produite. Les gens demanderaient des réparations pour le traumatisme psychique, les dépenses inutiles engagées, l'interruption de leur activité professionnelle, tout ce qu'on pouvait imaginer. Samurai Industries détestait se laisser entraîner dans des procès de ce genre. La Compagnie avait de quoi payer, tout le monde le

savait.

L'évolution de la situation exigeait donc d'être suivie dans le détail, minute par minute, et tout le personnel du service météo de Spokane avait été placé en service continu jusqu'à la fin de l'alerte. Carpenter, à qui on attribuait un don presque métapsychique pour prévoir les mouvements de l'air à grande échelle, était particulièrement sollicité. Bourré d'hyperdex, ruisselant de sueur, il avait passé la nuit devant son ordinateur, les perceptions aiguisées par la drogue, le regard rivé sur les traits et les points jaune et vert des images mouvantes, assimilant les données changeantes à mesure qu'elles arrivaient, dans l'espoir d'atteindre à une sorte de perception mystique de l'ordre cosmique des choses, une pénétration gestaltiste qui lui permettrait de lire l'avenir. La nuit s'écoula en un rien de temps. Et il venait de trouver ; oui, il venait de trouver. Scrutant le futur, se projetant quarante-huit heures plus tard, il venait de voir le nuage mortel de polluants atmosphériques amorcer un changement de direction – juste l'amorce d'un mouvement –, descendre vers Cœur d'Alene et infléchir d'une manière presque imperceptible sa course vers le sud et l'est… L'est, vraiment ? Oui, peut-être… oui.

— Carpenter.

… Oui, aucun doute, un changement dans le mouvement de l'air se produirait mardi, un peu après 15 heures…

— Carpenter ?

Une voix venue du néant : ténue, flûtée, agaçante. Carpenter agita la main avec colère, sans se retourner.

— Foutez-moi la paix, voulez-vous ? lança-t-il en s'efforçant de maintenir sa concentration.

— Le patron vous demande de faire une pause. Il veut vous parler.

— J'y suis presque arrivé ! Je vois… Et merde ! Merde !

Il frappa du poing l'angle de son bureau. L'interruption lui avait fait l'effet d'un seau d'eau glacée en plein visage. Tout avait volé en éclats, il était incapable de distinguer quoi que ce fût. Les images dansant sur le viseur n'étaient plus que taches en mouvement, dénuées de signification. Carpenter leva la tête, les nerfs tendus à se rompre. Une des coursières se tenait

tranquillement à côté de lui, une frêle et pâle jeune fille, Sandra Wong, Sandra Chen, un nom chinois en tout cas, totalement insensible à son irritation.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda Carpenter, laissant éclater sa fureur.

— Je vous l'ai dit, répondit la jeune fille. Le patron veut vous voir.

— Pour quoi faire ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? « Dites à Carpenter de faire une pause et de venir me voir », c'est tout ce qu'il a dit.

Carpenter se leva en hochant la tête. Tout autour de lui, ses collègues, eux aussi speedés à l'hyperdex, les yeux rivés sur leur viseur avec une fixité de déments, bredouillaient devant l'ordinateur qui les abreuvaient de flots de données météo en provenance de l'espace. Ce dévouement fanatique à leur tâche lui parut incompréhensible et suscita en lui de la répulsion. Deux minutes plus tôt, rien n'était plus important au monde que de suivre les mouvements du nuage de saloperies atmosphériques, mais maintenant il n'était plus dans le coup ; totalement détaché, il ne se préoccupait plus le moins du monde du sort de Seattle et de Portland, de San Francisco, Los Angeles ou San Diego.

Il comprit qu'il avait dû passer sans s'en rendre compte dans un autre état de conscience dû à l'épuisement. Il n'était plus speedé ; l'effet de la drogue s'était dissipé depuis plusieurs heures, mais il avait continué sur sa lancée, par la seule contention d'esprit, aux dépens de son système nerveux.

Carpenter passa dans l'autre salle, s'avança jusqu'au grand bureau en fer à cheval de l'administrateur du service.

— Vous m'avez demandé ? fit-il.

Le service était dirigé par un lugubre Échelon Dix du nom de Ross McCarthy qui, malgré son patronyme, avait quelques gouttes de sang japonais dans les veines. Cela n'avait pourtant servi strictement à rien à McCarthy dans sa quête d'avancement et peut-être même contribué à le faire piétiner. Échelon Dix depuis des années, il était à l'évidence bloqué à ce niveau et en concevait une profonde amertume. C'était un homme râblé, au

visage plat, au teint verdâtre, aux cheveux raides, noirs comme du jais, au sommet du crâne dégarni.

McCarthy tenait une dépêche du bout des doigts, précautionneusement, comme si le papier était radioactif.

— Qu'est-ce que ça signifie, Carpenter ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Je vais vous le dire, moi, fit McCarthy sans faire un geste pour lui montrer la dépêche. C'est la fin de votre carrière que je tiens à la main. Une affectation sur un fichu remorqueur d'icebergs, voilà ce que c'est ! Avez-vous perdu la tête ?

— Non, je ne pense pas, répondit Carpenter, la main tendue vers la dépêche.

Mais McCarthy la garda hors de sa portée.

— Ce navire, reprit-il, sera pour vous un cul-de-sac définitif. Vous allez passer deux ans au milieu du Pacifique, vous vous échinerez à effectuer des tâches manuelles débiles et, à votre retour, vous découvrirez que tous ceux qui étaient au même échelon que vous ont pris une longueur d'avance. Loin des yeux, loin du tableau d'avancement, Carpenter ; c'est comme cela que ça marche. Dans votre intérêt, ne faites pas ça. Suivez mon conseil. Le plus intelligent pour vous, c'est de rester ici. Là où on a besoin de vous.

— Apparemment, répliqua Carpenter que ce discours commençait à agacer, la Compagnie estime avoir besoin de moi ailleurs.

— Si vous restez ici, vous aurez une promotion en un rien de temps, c'est sûr. Je vais bientôt passer à l'Échelon Neuf ; on m'a assuré que Yoshidasan l'annoncerait sous peu. Dès que ce sera fait, vous vous glisserez dans mon fauteuil. Vous ne trouvez pas que c'est mieux que de remorquer vos fichus icebergs dans l'océan ?

Carpenter savait parfaitement que la promotion de McCarthy était renvoyée aux calendes grecques. À un moment ou à un autre de sa carrière, il avait commis un manquement quelconque aux convenances, peut-être en essayant imprudemment de faire pression sur un vague cousin japonais pour obtenir une promotion, et il moisirait à l'Échelon Dix jusqu'à la fin des temps. McCarthy le savait aussi. Il tenait à ce

que tous ceux qui travaillaient sous ses ordres croupissent perpétuellement avec lui dans la même immobilité forcée.

— Je crois avoir atteint mon maximum comme prévisionniste, reprit Carpenter en faisant un grand effort pour se contrôler. Maintenant, j'ai envie d'essayer autre chose.

— Un remorqueur d'icebergs ! Merde, Carpenter ! Refusez ça, bon Dieu !

— Non, je ne pense pas.

Il prit l'ordre de mutation dans la main de McCarthy et le fourra dans sa poche sans le regarder.

— À propos, ajouta-t-il, vous pouvez vous disposer à annuler l'alerte cinq. Le nuage toxique va se disperser.

Les petits yeux noirs de McCarthy se mirent à briller d'un éclat fiévreux.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument, répondit Carpenter, stupéfait de sa propre audace. Tout le système sera reparti vers l'est d'ici mardi après-midi.

S'il se trompait, c'est tout le service de Spokane qui serait remplacé et viré dès le début des procès en cascade. Qu'ils aillent se faire voir ! Il serait à des milliers de kilomètres avant que les ennuis ne commencent.

De toute façon, ses prévisions étaient justes ; il en avait le pressentiment.

— Venez me montrer ça, fit McCarthy, l'air légèrement soupçonneux.

Carpenter le précéda dans la salle des données. Plus que jamais, il eut l'impression d'arriver dans un asile d'aliénés, peuplé de dingues complètement défoncés à l'hyperdex, le sourire aux lèvres, le regard halluciné, fixé sur les volutes et les tourbillons colorés qui dansaient sur leurs viseurs. Il s'arrêta devant son propre terminal et indiqua du doigt les images jaune et vert aux couleurs éclatantes. Elles ne signifiaient absolument plus rien pour lui. Des peintures avec les doigts faites par des chimpanzés, rien d'autre.

— Regardez, dit-il à McCarthy en tapotant l'écran, ces courbes isobares indiquent les gradients de pression. Vous voyez, là, le long de la frontière de l'Idaho ? Le premier signe

visible d'un affaiblissement du nuage toxique. L'indication très claire d'une rétropoussée venant du Canada, là, comme si une main géante orientait toute la masse dans la bonne direction.

C'était du baratin, il n'y avait pas un mot de vrai. Avant qu'on ne vienne le déranger, il avait indiscutablement perçu que quelque chose de nouveau prenait forme, mais il lui était devenu impossible d'y comprendre quoi que ce fût.

McCarthy considérait pensivement le viseur du terminal.

— Ce serait un foutu miracle si cette saleté disparaissait toute seule, non ?

— En effet. Mais regardez, Ross…

Carpenter se permettait rarement d'appeler McCarthy par son prénom.

— Regardez ici, là et encore là… surtout là. Je sais bien que ça a l'air bouché comme l'intestin d'une baleine constipée, mais, tout à l'heure, quand j'étais plongé dans l'observation de cette carte, j'ai senti que la situation était indiscutablement en train d'évoluer, d'évoluer en notre faveur, qu'il y avait des indications de changement de gradient sur le pourtour de cette masse. Regardez. Mais regardez donc !

— Mmm…, fit McCarthy en hochant la tête. Ouais, ouais…

Carpenter savait qu'il faisait semblant de suivre. À l'Échelon Dix, les connaissances techniques exigées étaient extrêmement superficielles ; ce qu'il fallait, c'était des qualités de chef. Celles qu'il avait peut-être eues, un jour.

— Vous voyez ? reprit Carpenter. Je me suis fié à mon intuition, c'est sûr, mais les données probantes dont nous disposons commencent à devenir tangibles. On peut d'ores et déjà affirmer que la masse toxique va s'éloigner. Vous le voyez, Ross, n'est-ce pas ?

— Absolument, fit McCarthy en continuant de hocher la tête. Je m'en réjouis. Bien, bien, bien… Écoutez, Paul, poursuivit-il vivement, vous allez refuser cette mutation. Restez avec nous. Nous avons besoin d'un cerveau comme le vôtre.

Jamais Carpenter n'avait entendu McCarthy supplier quelqu'un. Mais, au plaisir qu'il en éprouva, succéda immédiatement un affreux sentiment de mépris.

— Je ne peux pas, Ross. Il faut que je passe à autre chose.

Vous devez comprendre ça.

— Mais enfin, capitaine d'un remorqueur d'icebergs…

— Peu importe. Je prends ce qui se présente.

D'un coup, Carpenter se sentit tout étourdi, ses globes oculaires devinrent douloureux.

— Dites-moi, Ross, vous permettez que je rentre chez moi ? Je ne tiens plus debout et je ne ferai plus rien de bon aujourd'hui. De toute façon, le danger est passé. Il est passé, je vous le jure. Je peux partir, c'est d'accord ?

— Oui, oui, fit distraitement McCarthy. Rentrez donc chez vous, si c'est nécessaire. Mais, si les choses tournent mal, nous vous ferons revenir, même s'il faut vous tirer du lit.

— Elles ne tourneront pas mal, croyez-moi. Croyez-moi, Ross.

— Je compte sur vous demain. Il va falloir prendre des dispositions pour votre remplacement.

— Bien sûr.

Dans le hall, Carpenter mit son masque, couvrant soigneusement son visage du respirateur destiné à protéger sa gorge et son système respiratoire de la pourriture atmosphérique ambiante, et sortit du bâtiment en titubant. Le ciel était vert et noir, souillé de larges traînées répugnantes s'étirant autour du gros œil fixe et hideux du soleil ; l'air, chaud et humide, pesait sur les rues comme une lourde chape poisseuse. Malgré son masque, Carpenter sentait l'atmosphère âcre lui picoter les narines comme un fil de fer très fin. C'est avec soulagement qu'il vit un bus-bulle s'arrêter presque aussitôt. Il sauta vivement à bord du véhicule et joua des coudes au milieu des passagers masqués pour se faire une place. Dix minutes plus tard, il était dans sa chambre d'hôtel.

Il se débarrassa de son respirateur, se jeta sur son lit sans se déshabiller, les nerfs trop tendus pour pouvoir dormir.

La planète est une pourriture, songea-t-il. Une poubelle dans laquelle s'accumulent interminablement, depuis un siècle, les catastrophes écologiques. Eutrophisation. Marée rouge. Mort spontanée de plantes ligneuses. Mutagenèses tout aussi spontanées. Zones littorales englouties. Tornades mystérieuses et perturbations thermiques. Hectares couverts de végétaux

morts, tués par la chaleur, fermentant sous le soleil implacable. Hordes d'insectes en marche, traversant des continents entiers, dévorant tout sur leur passage, laissant derrière eux de grandes cicatrices sur le sol. Une multitude d'effets sur l'environnement apparaissaient brusquement sur toute la surface du globe, des effets dont les causes n'étaient plus directement apparentes, étant essentiellement caractérisées par l'absence de cohérence. Les dommages profonds avaient été causés longtemps auparavant, d'une manière irréversible. Les germes d'un désastre continu, d'une ampleur croissante, avaient été semés. Aujourd'hui, la récolte levait un peu partout.

C'était encore pire sous les latitudes médianes, la zone tempérée, autrefois si fertile. La pluie n'y tombait plus jamais ou presque. Les forêts étaient moribondes, les nouvelles savanes gagnaient du terrain, le désert s'installait quand l'herbe ne pouvait pousser, les glaces polaires s'effritaient, le ciel d'un blanc voilé, comme délavé, était strié de couleurs criardes produites par les polluants à effet de serre ; dans les plaines englouties par les eaux, le sommet des bâtiments effondrés dépassait de la mer. Bien entendu, dans certaines régions, le problème n'était pas la pénurie mais l'abondance de pluie. Carpenter aimait à considérer cela comme la vengeance de la forêt pluviale : la conquête de ces lieux bénéficiant autrefois d'un climat chaud et agréable. Pluies incessantes et moiteur étouffante les transformaient en jungles saturées d'humidité, où les lianes poussaient sur les routes, d'où singes et alligators migraient vers le nord, où d'étranges maladies tropicales se répandaient dans les villes.

L'idée lui traversa l'esprit que, s'il s'était leurré sur les mouvements imminents du nuage toxique et s'il devait déverser ses saloperies sur Seattle et Portland dans quelques jours, McCarthy n'hésiterait pas une seconde à lui passer la corde autour du cou. Un bouc émissaire serait nécessaire ; il était tout trouvé. Au lieu de franchir une nouvelle étape dans sa carrière en prenant le commandement du remorqueur d'icebergs, il serait rétrogradé à un poste subalterne, au fond d'un trou sinistre à côté duquel Spokane aurait une allure de paradis.

La Compagnie offrait un emploi à vie à qui savait courber

l'échine, mais la plus petite trace d'irresponsabilité, la moindre déviation nihiliste du droit chemin et c'était fichu. On ne se faisait pas renvoyer, non ; les licenciements étaient rares, très rares. Mais un coup d'arrêt était donné et il devenait presque impossible de recommencer à gravir les échelons. Il s'était donc mis dans une situation délicate. Un carriériste avisé n'aurait jamais affirmé d'une manière aussi péremptoire qu'un changement dans les mouvements aériens était probable. Il se rendit compte qu'il avait complètement négligé de protéger ses arrières.

Aucune importance : il avait la certitude de voir se réaliser sa prédiction. Il fallait parfois se fier à ses intuitions.

Le lendemain matin, quand Carpenter se présenta au bureau après avoir passé douze heures sur son lit comme un zombie au repos, ce ne fut pourtant pas sans la vive appréhension de trouver tout le monde rassemblé sur le seuil, la mine allongée, prêt à bondir sur lui dès son arrivée pour le ligoter et lui bander les yeux avant de le conduire au poteau d'exécution. Ses craintes n'étaient pas fondées. McCarthy avait un sourire épanoui. Ses yeux brillaient. Il rayonnait littéralement de cordialité et de fierté.

— Alors ? demanda Carpenter.

— Tout va bien ! Vous avez vu juste, Paul. En plein dans le mille ! Vous êtes un génie, mon vieux ! Un vrai génie, vieux salopard ! Bon Dieu, vous allez nous manquer ! Hein, les gars, qu'est-ce que vous en dites ?

Les cartes météo semblaient avoir confirmé les conclusions intuitives de Carpenter. Le processus cyclonal normal avait enfin repris le dessus pendant la nuit et toutes les pourritures diaboliques provenant du Middle West et empoisonnant l'atmosphère au-dessus des montagnes allaient être refoulées au-delà de la ligne de partage des Rocheuses, jusqu'à leur source. McCarthy était aux anges. Il le proclama de cinq ou six manières différentes.

Mais il n'y eut pas de réjouissances, pas de champagne. McCarthy n'était pas capable de pousser aussi loin la générosité. D'autre part, il sautait aux yeux qu'il lui avait fallu faire des efforts considérables afin de parvenir à ces démonstrations

chaleureuses de joie quasi paternelle. La cordialité s'évanouit très rapidement et Carpenter perçut la colère froide qui se trouvait juste dessous. Envie d'un raté aigri dont la carrière s'achevait dans un cul-de-sac devant la réussite triomphale d'un brillant subordonné ? Simple agacement de voir partir un employé précieux ? Quoi qu'il en fût, McCarthy, changeant rapidement d'attitude, se fit brusque, froid, et la fête se termina avant d'avoir commencé.

Il était temps de se remettre au boulot. Normalement.

Carpenter apprit que son remplaçant, venant d'Australie, arriverait la semaine suivante. On lui demandait de rédiger un document exposant en détail les paramètres de ses responsabilités officielles avant d'être libre de procéder à son changement de poste.

Pas de problème, il allait rédiger ça. Il se mit tout de suite au travail.

Un peu plus tard, pendant la pause du déjeuner de McCarthy, Carpenter se mit pour la première fois en contact avec la division remorqueurs qui l'avait engagé. On lui passa une femme du nom de Sanborn, Salariée Neuf à la Pyramide de Samurai, à Manitoba. Elle avait la voix posée, assurée d'un cadre du siège central se sachant arrivé. Quel contraste avec le lugubre et bilieux McCarthy ! songea Carpenter.

— Vous aurez un équipage exceptionnel, expliqua Sanborn, et le *Tonopah Maru* est un excellent navire, vraiment très moderne. Il est en ce moment à Los Angeles, en réparation au chantier naval de San Pedro, et doit reprendre la mer dans une dizaine de jours, deux semaines au plus. Ce que nous vous demandons, c'est de vous rendre à San Francisco dès que vous aurez tout réglé à Spokane, pour suivre votre programme d'instruction et attendre l'arrivée du navire. Cela vous convient-il ?

— Je me débrouillerai, répondit Carpenter.

Quelques semaines d'oisiveté rétribuée à San Francisco ? Pourquoi pas ? Il avait passé son enfance à Los Angeles, mais avait toujours eu un faible pour la cité septentrionale, plus petite, plus froide. La brise de mer, la brume, les ponts, les vieilles constructions ravissantes, la baie d'azur miroitante…

Oui. Oui, cela lui ferait drôlement plaisir. Surtout après Spokane. Il connaissait des gens à San Francisco, de vieux amis, de bons amis. Ce serait vraiment chouette de les revoir.

Carpenter éprouva le sentiment grisant d'un nouveau départ, comme la caresse d'un vent frais. Bénie soit Jeanne Gabel ! Il lui devait une fière chandelle de lui avoir indiqué ce boulot. Dès sa première permission à terre, il ferait un saut à Paris et l'inviterait à dîner dans le meilleur restaurant. Dans la mesure de ses moyens, bien sûr.

L'exaltation fut de courte durée ; ces grandes bouffées d'optimisme ne durent jamais longtemps. Mais Carpenter les savourait quand elles se produisaient. Tous les moments de joie étaient bons à prendre. C'était un monde dur et les choses allaient de mal en pis.

Oui, de mal en pis. On ne pouvait le nier.

— Le type en question s'appelle Wu Fang-shui, dit Juanito. Il doit avoir dans les soixante-quinze ans, il est chinois et c'est à peu près tout ce que je sais, sauf qu'il y aura beaucoup d'argent pour celui qui le retrouvera. Il n'y a certainement pas tant de Chinois que ça sur Valparaiso Nuevo.

— Il ne sera plus chinois, objecta Kluge.

— Ce ne sera peut-être même plus un homme, glissa Delilah.

— J'y ai pensé, fit Juanito. Mais il devrait quand même être possible de retrouver sa trace.

— Qui vas-tu engager pour la traque ? demanda Kluge.

Juanito lui lança un long regard froid. Venant de Kluge, un professionnel chevronné et qui tenait à ce que tout le monde le sache, la question était pratiquement un affront à ses qualités de courrier.

— Je m'en chargerai moi-même, répondit Juanito.

— Toi ?

Un sourire fugace joua sur les lèvres de Kluge.

— Oui, moi-même. Pourquoi pas ?

— Jamais tu n'as traqué personne, si je ne me trompe.

— Il y a un commencement à tout, répliqua Juanito sans le quitter des yeux.

Il croyait savoir pourquoi Kluge l'asticotait de la sorte. Une certaine quantité du travail disponible sur Valparaiso Nuevo consistait à retrouver des gens qui étaient venus s'y réfugier et à vendre les renseignements à qui les pourchassait. Mais, jusqu'alors, Juanito s'était tenu à l'écart de cet aspect de la profession. Il gagnait sa vie en aidant des dinkos à entrer dans la clandestinité, pas en dénonçant des fugitifs. Une des raisons était que personne ne lui avait jamais encore fait de proposition alléchante ; une autre qu'il était lui-même le fils d'un ancien

fugitif. Sept ans plus tôt, quelqu'un avait été engagé pour traquer son père ; c'est ainsi qu'il avait péri assassiné. Juanito préférait se consacrer au côté sanctuaire de la station orbitale.

Mais lui aussi était un professionnel. Son boulot consistait à fournir des services. Un point, c'est tout. S'il ne retrouvait pas, pour le compte de ce dinko aveugle, ce Farkas bizarre, le chirurgien en fuite, quelqu'un d'autre le ferait à sa place. Et Farkas était son client. Juanito sentait qu'il était important de se comporter en professionnel.

— Si j'ai des problèmes, dit-il, je pourrais sous-traiter. En attendant, je voulais juste vous mettre au courant, pour le cas où vous tomberiez sur une piste. Je paie le plein tarif. Vous savez que ça fait un joli paquet.

— Wu Fang-shui, fit Kluge. Chinois. Vieux. Je vais voir ce que je peux faire.

— Moi aussi, dit Delilah.

— Allons ! lança Juanito. Combien d'habitants y a-t-il en tout sur Valparaiso Nuevo ? Pas plus de neuf cent mille ? J'en vois une cinquantaine qui ne peuvent absolument pas être le type que je cherche. Cela réduit déjà le champ des possibilités. Ce qu'il faut, c'est continuer à le réduire. C'est tout.

En réalité, Juanito n'était pas très optimiste. Il allait naturellement faire de son mieux, mais le système instauré sur Valparaiso Nuevo visait grandement à protéger ceux qui tenaient à vivre cachés. Farkas lui-même l'avait compris.

— Les lois sur le respect de la vie privée sont très strictes, n'est-ce pas ?

— Ce sont presque nos seules lois, vous savez, répondit Juanito avec un sourire. L'inviolabilité du sanctuaire. La compassion d'El Supremo a fait de Valparaiso Nuevo un refuge pour les fugitifs de tout poil, venant de tous les mondes, la Terre comme les autres planètes artificielles, et il nous est interdit de faire obstacle à la compassion d'El Supremo.

— Qui, si j'ai bien compris, est extrêmement lucrative.

— En effet. Les droits de sanctuaire sont renouvelables annuellement. Vous devez comprendre que celui qui fait du tort à un résident permanent bénéficiant de la compassion

d'El Supremo provoque une réduction des revenus annuels du Generalissimo. Ce n'est pas très bien vu.

Ils étaient assis au café Villanueva, dans la cité de San Martin de Porres, Rayon E, après avoir passé la journée à visiter la station orbitale, de la périphérie au moyeu, montant par un rayon, redescendant par le suivant. Farkas avait demandé à connaître tout ce qui était possible sur Valparaiso Nuevo. Pas à voir, à *connaître*. C'est le mot qu'il avait employé. Et son appétit était immense. Insatiable, il arpentait les coins et les recoins, absorbant tout, s'imprégnant de tout. Jamais il ne ralentissait l'allure. Il déployait une énergie que Juanito trouvait fantastique, vu qu'il devait avoir au moins le double de son âge. Et quelle démarche assurée ! À le voir se pavaner, on aurait pu se croire en présence du nouveau Generalissimo et non d'un dinko infirme, aux jambes interminables, appartenant corps et âme à Kyocera-Merck, le combinat dénué de scrupules, sur la Terre immonde.

Farkas avait dit à Juanito qu'il n'était jamais allé sur aucun des satellites habités. Il n'en revenait pas de découvrir des forêts et des lacs, de grands champs de blé et des rizières, des vergers, des troupeaux de chèvres et de bovins. Il s'attendait apparemment à n'y trouver qu'un assemblage de poutrelles d'aluminium et de sinistres petites boîtes en béton abritant une population qui se nourrissait de pilules, et tout à l'avenant. Les gens de la Terre avaient toujours beaucoup de mal à comprendre que les stations habitées de grande taille étaient des endroits confortables, avec un ciel bleu, des nuages floconneux, de beaux jardins, d'élégantes constructions d'acier, de brique et de verre. À l'image de la Terre, avant que les hommes ne la saccagent.

— Si les fugitifs sont protégés par le gouvernement, demanda Farkas, comment vous y prenez-vous pour les traquer ?

— Il y a toujours des moyens. Tout le monde connaît quelqu'un qui sait quelque chose sur quelqu'un d'autre. Ici les renseignements s'achètent tout comme la compassion.

— Le Generalissimo ? demanda Farkas, l'air étonné.

— Ses fonctionnaires, parfois. Il faut être très prudent. C'est important, car des vies sont menacées. Il y a aussi des courriers

qui ont des renseignements à vendre. Nous savons tous des tas de choses que nous sommes censés ignorer.

— Je suppose que, toi, tu connais de vue de nombreux fugitifs.

— Quelques-uns, répondit Juanito. Vous voyez cet homme, assis près de la fenêtre ? Je ne sais pas si vous le voyez, reprit-il après une hésitation. Pour moi, il a une soixantaine d'années, il est chauve, de grosses lèvres, pas de menton…

— Je le vois, oui. Pour moi, il ne ressemble pas tout à fait à ça.

— Je m'en doute ! Eh bien, ce type-là, il a monté une escroquerie dans un des dômes de Luna. Il a vendu un paquet d'actions bidon pour un programme off-shore qui n'existait pas, pour cinquante millions de dollars Capbloc. Il paie très cher pour vivre ici. Et l'autre, là-bas… Vous le voyez ? Avec la blonde ?… Lui, il a détourné des fonds. C'est un as de l'informatique qui a raflé presque tout le capital d'une grosse banque de Singapour. Et l'autre, avec la moustache – vous le voyez ? –, il se faisait passer pour le pape. Incroyable, non ? Eh bien, à Rio de Janeiro, tout le monde y a cru !

— Attends un peu, le coupa Farkas. Comment puis-je être sûr que tu n'inventes pas tout ça ?

— Vous ne pouvez pas, répondit tranquillement Juanito. Mais je n'invente rien.

— Alors, comme ça, tu me dévoiles gratuitement l'identité de trois fugitifs ?

— Ce ne serait pas gratuit si c'étaient des gens que vous recherchiez.

— Et si c'était le cas ? Si je faisais seulement semblant de rechercher Wu Fang-shui pour donner le change ?

— Mais vous ne recherchez aucun de ces trois-Là, répliqua Juanito avec une pointe de dédain. Je le saurais.

— C'est vrai, reconnut Farkas, ils ne m'intéressent pas.

Il but une gorgée de son verre qui contenait une boisson verdâtre, trouble et sucrée.

— Comment se fait-il que ces hommes n'aient pas mieux réussi à dissimuler leur identité ? reprit-il.

— Ils croient l'avoir fait, répondit Juanito.

Découvrir une piste était une opération de longue haleine et coûteuse. Juanito laissa Farkas parcourir les rayons de la station orbitale pour aller prendre contact avec ses sources d'information habituelles : les amis de son père, certains de ses collègues et même des gens du siège du Parti de l'Unité, l'organisation de masse d'El Supremo, où il n'était pas difficile de trouver quelqu'un qui savait quelque chose et était disposé à monnayer ses renseignements. Juanito resta prudent, se contentant de dire qu'il cherchait un Chinois d'un certain âge. Personne ne lui demanda ce qu'il voulait à ce Chinois. On ne posait pas ce genre de question. Il pouvait y avoir une multitude de raisons, d'un contrat sur sa personne à la remise du gros lot d'un million de dollars Capbloc, gagné l'année précédente au New Yucatan, au tirage d'une loterie. Sur Valparaiso Nuevo, personne ne cherchait à connaître les raisons. Tout le monde acceptait les règles : les affaires de chacun étaient strictement personnelles.

Un homme du nom de Federigo, un ancien camarade du père de Juanito à l'époque du Costa Rica, connaissait une femme qui connaissait un homme dont le compagnon, castré, avait appartenu à quelqu'un de haut placé au département du Recensement. Il fallait arroser tout le monde, mais, après tout, c'était l'argent de Farkas ou, qui mieux est, celui de Kyocera-Merck. À la fin de la semaine, Juanito avait obtenu l'accès au fichier d'immigration stocké sur mégapuces dorées, quelque part dans les profondeurs du moyeu. Les données informatiques ne fourniraient assurément pas le numéro de téléphone de Wu Fang-shui, mais ce qu'elles pouvaient apprendre à Juanito – ce qui se produisit après avoir déboursé huit cents callaghanos –, c'était le nombre d'individus d'origine chinoise vivant sur Valparaiso Nuevo et la date de leur arrivée.

— Il y en a dix-neuf en tout, annonça-t-il à Farkas. Onze d'entre eux sont des femmes.

— Et alors ? Ce n'est pas une affaire de changer de sexe.

— C'est vrai, mais toutes les femmes ont moins de cinquante ans. Le plus âgé des hommes n'a que cinquante-deux ans. L'arrivée du premier sur Valparaiso Nuevo remonte à neuf ans.

Cela ne sembla pas perturber Farkas.

— Tu crois que cela suffit pour tous les éliminer ? Pas moi. On peut changer d'âge aussi facilement que de sexe.

— Oui, mais, à ma connaissance, on ne peut pas changer sa date d'arrivée. Et vous avez dit que votre Wu Fang-shui est arrivé il y a quinze ans. À moins que vous n'ayez fait erreur, il ne peut pas être l'un de ces Chinois. À mon avis, votre Wu Fang-shui, s'il n'est pas déjà mort, a choisi un autre mélange racial.

— Il n'est pas mort, dit Farkas.

— Vous en êtes certain ?

— Il était encore vivant il y a trois mois et en relation avec sa famille restée sur la Terre. Il a un frère à Tachkent.

— Merde ! fit Juanito. Vous n'avez qu'à demander à son frère sous quel nom il vit ici.

— Nous l'avons fait. Sans pouvoir obtenir le renseignement.

— Vous n'avez qu'à insister.

— Nous avons trop insisté, fit Farkas. Nous n'obtiendrons plus le renseignement. En tout cas, ce n'est pas lui qui nous le fournira.

Juanito fit sa petite enquête sur les dix-neuf Chinois, juste pour être sûr. Cela ne lui coûta pas grand-chose, ne prit pas beaucoup de temps, et il y avait toujours la possibilité que le docteur Wu eût réussi à falsifier son dossier d'immigration. Mais ses recherches furent vaines.

Juanito en dénicha six d'un coup, qui jouaient à un de leurs jeux chinois dans un club de la cité de Havana de Cuba, Rayon B. Ils continuèrent à rire en avançant leurs petits pions de porcelaine tandis que Juanito les observait. Ils ne se conduisaient pas comme des sanctuarios. Il y avait toujours une certaine nervosité chez un sanctuario, une circonspection jamais très loin de la surface. Tout le monde n'était pas venu s'établir à Valparaiso Nuevo pour échapper à la justice ; la plupart des résidents, mais pas tous. Ceux-là donnaient l'impression d'un groupe de commerçants chinois prospères, passant un bon moment à une table de jeu. Juanito prit le temps de s'assurer qu'ils étaient tous plus petits que lui, ce qui signifiait soit qu'ils n'étaient pas le docteur Wu, assez grand

pour un Chinois, soit que le chirurgien avait accepté de se faire raccourcir les jambes de quinze centimètres afin de mieux brouiller les pistes. C'était possible, mais peu vraisemblable.

Les treize autres Chinois étaient bien trop jeunes ou trop féminins, trop ceci, trop cela, pour que le doute fût permis. Juanito les raya tour à tour de sa liste. De toute façon, il n'avait jamais cru que Wu serait encore chinois.

Il poursuivit ses recherches. Toutes les pistes, l'une après l'autre, s'achevèrent en cul-de-sac. Il commençait à penser que le docteur Wu, ayant sans doute appris qu'un homme sans yeux le recherchait, s'était terré quelque part ou avait même quitté Valparaiso Nuevo. Juanito paya un ami travaillant à l'astroport pour qu'il vérifie sur les manifestes si le nom de Wu figurait sur les listes des passagers au départ. Cela ne donna rien. Puis quelqu'un lui rappela que, dans la cité et les faubourgs d'El Mirador, Rayon D, vivait une colonie de réfugiés, des durs de durs, installés de longue date, détestant que l'on se mêle de leurs affaires. Juanito alla voir. Comme on savait qu'il était le fils d'un réfugié assassiné, on ne lui chercha pas noise ; il serait assurément le dernier à traquer un fugitif.

Cette visite n'eut pas de résultat immédiat. Juanito ne courut pas le risque de poser des questions et il ne découvrit rien dont il pût tirer parti. Mais il revint avec la conviction que la réponse se trouvait à El Mirador.

— Emmenez-moi là-bas, demanda Farkas.

— Je ne peux pas. C'est une cité repliée sur elle-même, où les étrangers sont mal acceptés. Vous attirez l'attention autant qu'un dinosaure.

— Emmenez-moi, répéta Farkas.

— Si Wu s'y cache et s'il vous aperçoit, il comprendra tout de suite qu'il y a un contrat sur lui et s'évanouira en un instant. Vous n'en reviendrez pas.

— Emmenez-moi à El Mirador, insista Farkas. Je paie pour des services et vous me les rendez. C'est bien ce qui était convenu ?

— D'accord, fit Juanito. Allons à El Mirador.

Il était 10 heures du matin et Nick Rhodes ne cessait de s'émerveiller. Compte tenu de la saison et des conditions atmosphériques prévisibles, la journée était mystérieusement, miraculeusement claire et lumineuse : diminution de l'intensité photochimique, idem pour le brouillard, échappées de ciel bleu – enfin, presque bleu – apparaissant derrière les inévitables strates aux couleurs vives de saloperies à effet de serre sur le fond habituel d'un blanc sinistre.

Rhodes avait lu des descriptions de ciel bleu dans des livres d'histoire, quand il était gosse, mais, depuis une trentaine d'années, il n'avait guère eu l'occasion d'en voir un de ses propres yeux. Ce jour-là, sans raison apparente, l'air était propre. Relativement propre, en tout cas. De son bureau au treizième étage de la tour Santachiara Technologies, un bâtiment élancé, aérien, bâti sur le flanc de la plus haute colline de Berkeley, à trois kilomètres au sud du campus, il avait une vue circulaire de toute la baie de San Francisco : les ponts, les flots miroitants, la ravissante cité miniature au fond de la baie et, dans les terres, les collines arrondies aux flancs desséchés, tapissés d'herbe fauve. À cette distance, il n'était pas possible de distinguer la lèpre des implacables fumées corrosives qui mangeaient la surface de tous les bâtiments ou presque. Et il y avait la voûte du ciel dont la majeure partie était de ce bleu magnifique, inimaginable. Impossible, par une telle journée, de garder l'esprit au travail. Rhodes passait d'une fenêtre à l'autre, le tour complet, pour tout embrasser du regard.

Une journée extraordinaire, assurément. Mais il savait que cela ne pourrait durer très longtemps et il ne se trompait pas.

Le témoin lumineux de l'annonceur s'alluma et une voix calme, impersonnelle d'androïde se fit entendre.

— Un appel du docteur Van Vliet sur la Trois, docteur. Il veut savoir quelle est votre réaction à son rapport.

Rhodes eut une sensation de vide au creux de l'estomac. Il était beaucoup trop tôt pour affronter Van Vliet et les complications qu'il représentait.

— Dites-lui que je suis en réunion et que je le rappellerai, fit-il machinalement.

Nick Rhodes était directeur adjoint des recherches de Santachiara Technologies pour le projet Survie/Modification, c'est-à-dire qu'il gagnait sa vie en essayant de trouver des moyens de transformer l'être humain en quelque chose de plus ou de moins humain ; Rhodes ne savait pas encore très bien. Santachiara Technologies était une filiale de Samurai Industries, la mégafirme qui possédait à peu près tout ce qui, dans l'univers, n'appartenait pas à Kyocera-Merck, Ltd. Alex Van Vliet était probablement le plus brillant et assurément le plus dynamique de l'équipe de jeunes généticiens de pointe de Santachiara. C'est lui qui avait lancé un nouveau projet d'avant-garde préconisant le remplacement de l'hémoglobine, qui, d'après ceux qui avaient écouté les explications de Van Vliet à l'heure du déjeuner, offrait de très intéressantes perspectives. C'était un angle nouveau, certes, mais qui suscitait chez Rhodes une inquiétude diffuse, sans qu'il pût s'expliquer pourquoi. À ce moment de la journée, Rhodes tenait par-dessus tout à éviter une conversation avec Van Vliet.

Non par lâcheté, mais simplement parce qu'il éprouvait une certaine gêne sur le plan moral. Il aimait à penser qu'il y avait une différence. Tôt ou tard, il finirait par résoudre les contradictions intimes dans lesquelles il commençait à s'empêtrer ; ensuite, il s'occuperait de Van Vliet. Mais pas maintenant, de grâce ! Non, pas tout de suite !

Rhodes revint vers son bureau.

C'était un meuble à l'aspect imposant, une plaque de bois lisse, soigneusement poli, en forme de boomerang, rouge jaspé, un fabuleux bloc de bois précieux, d'une valeur inestimable, découpé dans le cœur d'un monarque de quelque forêt pluviale sud-américaine. Ce qui en couvrait la surface avait aussi de quoi inspirer le respect : cubes de données dans un angle, vidéos

dans un autre, tout au bout une haute pile de virtuels comprenant la série de simulations et de propositions de Van Vliet. À gauche, sous le plateau, un tableau de contrôle pour tous les gadgets électroniques de la pièce ; à droite, un tiroir suspendu, protégé par une serrure à cristaux, qui renfermait un assortiment de cognacs et de whiskies, la réserve personnelle de Nicholas Rhodes, docteur en philosophie. Au milieu du bureau, près de la grille de l'annonceur, trônait un holobloc hexaédrique, cadeau de Noël d'Isabelle Martine, son amie, qui affichait en lettres de feu, quand on lui donnait l'inclinaison voulue, les six mots formulés par Rhodes pour résumer les tâches spécifiques de son service. Un mot sur chaque face :

OS – REINS
POUMONS – CŒUR
PEAU – POUMON

Délicate attention. D'autant plus qu'Isabelle n'avait au fond que mépris pour ses travaux et espérait en son for intérieur qu'ils n'aboutiraient pas. Rhodes prit l'objet, le tourna et le retourna au creux de sa paume. OS. POUMON. PEAU. Oui. REINS. CŒUR. CERVEAU. Il garda quelques secondes les yeux fixés sur le mot CERVEAU. Là était le vrai problème, là était le hic. CERVEAU.

Le signal lumineux de l'annonceur se déclencha de nouveau, suivi de la voix impersonnelle.

— Meshoram Enron sur la Deux.

— Qui ?

— Meshoram Enron, répéta l'automate, détachant les syllabes. Le journaliste israélien. Vous avez accepté de déjeuner avec lui aujourd'hui.

— Ha ! c'est vrai !

Rhodes hésita. Il ne se sentait pas prêt non plus à voir Enron, pas maintenant… pas en tête à tête, en tout cas.

— Dites-lui que, pour le déjeuner, c'est impossible. Demandez-lui s'il est libre pour dîner.

Rhodes saisit machinalement les virtuels de Van Vliet, les remit à leur place, les rapprocha derechef de lui en les

considérant comme s'ils venaient d'arriver dans son bureau.

— S'il est d'accord, appelez Mlle Martine de ma part et passez-la-moi quand vous l'aurez. Je vais lui demander de se joindre à nous.

Quelques instants plus tard, l'androïde fit son rapport. M. Enron serait très heureux de dîner avec le docteur Rhodes. Aurait-il l'obligeance de passer le prendre à 19 h 30 à son hôtel, à San Francisco ? Quant à Mlle Martine, elle n'avait pas répondu, mais un message de recherche était joint à son numéro. Et il y avait un autre message du docteur Van Vliet qui attendait avec impatience l'occasion de discuter de vive voix de ses propositions avec le docteur Rhodes, dès que possible, blablabla, et espérait une réponse rapide, blablabla…

Oui. Blablabla. Une journée chargée, d'un coup. Rhodes commençait à se sentir traqué. Van Vliet qui le talonnait, cet Enron qui fouinait partout en espérant découvrir Dieu sait quoi. Un espion, sans l'ombre d'un doute. Pour Rhodes, d'une manière ou d'une autre, tous les Israéliens étaient des espions. Qu'allait-il lui arriver ensuite ? Et il n'était que 10 heures du matin. Le moment était peut-être venu de prendre son premier verre ?

Non, décréta Rhodes. Ce n'est pas encore l'heure de boire.

Trop tôt pour prendre un verre, trop tôt pour s'occuper du rapport de Van Vliet, l'atermoiement était à l'ordre du jour et ce n'était pas satisfaisant non plus. Avec un esprit de décision farouche, Rhodes prit le contre-pied de tout ce qu'il venait de se dire. Un changement complet de direction, voilà ce qu'il fallait. Il plongea la main sous son bureau, actionna prestement le mécanisme du tiroir secret renfermant les alcools, sortit une bouteille de cognac et en avala une lampée. Il réfléchit un instant et but une autre gorgée, juste un petit coup. Puis, sentant la chaleur qui commençait à se diffuser, il saisit de nouveau la proposition de Van Vliet et l'introduisit dans le lecteur.

Immédiatement, une image virtuelle d'Alex Van Vliet apparut, grandeur nature : un petit bonhomme vif et sec, des yeux d'un bleu de glace, une barbiche courte et drue, un regard direct, provocant, destiné à donner de la carrure à sa frêle

carcasse. Rhodes, bien charpenté, un peu balourd, se méfiait des petits pleins d'agilité. Ils lui donnaient la sensation d'être un gorille encerclé par une bande de singes jacasseurs. Et les gorilles étaient en voie d'extinction. Au contraire des singes qui se multipliaient comme des moustiques dans les nouvelles jungles de la planète.

Derrière Van Vliet, les extrémités tendues vers l'avant pour entourer son image comme une sorte de nimbe ouvert, apparut une figure ondoyante de points colorés, à trois dimensions, dans laquelle Rhodes reconnut presque instantanément une chaîne bêta de molécule d'hémoglobine.

« Ce sont des protéines conjuguées formées de quatre groupements héminiques et de la molécule de globine. Le composant de l'hème est une porphyrine dans laquelle l'ion métallique combiné est à l'état ferreux, c'est-à-dire Fe^{2+}. Le composant globinique comprend quatre chaînes de polypeptides, désignées alpha, bêta, gamma, etc., selon leur composition en acides aminés. »

C'était le milieu d'un cours élémentaire sur la fonction de l'hémoglobine. Rhodes comprit qu'il avait mal actionné le visuel et raté les remarques préliminaires de Van Vliet. Mais cela n'avait guère d'importance. Il lui était facile d'imaginer en quoi elles consistaient. Il valait mieux entrer en douce dans son exposé.

«… le rôle essentiel du pigment qu'est l'hémoglobine dans la respiration des mammifères est de se combiner librement avec les molécules d'oxygène, pour être en mesure de transporter cet oxygène dans l'organisme, des points d'inspiration de l'air aux points d'utilisation. Mais l'hémoglobine possède une affinité pour de nombreuses autres molécules : elle s'unit par exemple aisément avec l'oxyde de carbone, ce qui entraîne des effets désastreux sur le corps. Il en va de même pour les nitrites. La sulfhémoglobine, combinaison de l'hémoglobine avec l'hydrogène sulfuré, est une forme pathologique du pigment. L'hématine, qui est la forme oxydée de l'hème…» Tout en parlant, Van Vliet se déplaçait rapidement sur l'estrade virtuelle, modifiant les représentations moléculaires derrière son image simulée avec des mouvements vifs et assurés, tel un

magicien redisposant ses accessoires. Un geste preste de la main et les figures colorées se métamorphosaient instantanément pour montrer chacune des formes altérées de l'hémoglobine énumérées par Van Vliet. Les couleurs étaient très jolies. Rhodes s'accorda une autre gorgée de cognac. C'était bon pour les nerfs. Son attention se relâcha petit à petit, non à cause du cognac, simplement parce qu'il se laissait gagner par l'ennui et l'agacement.

Van Vliet poursuivait implacablement ses explications élémentaires de biochimie. La démonstration était à l'évidence destinée à des responsables de plus haut niveau que Rhodes, aux connaissances techniques plus limitées. « Sels ferreux… Apport d'oxygène insuffisant dans les tissus… Affinité pour le carbone, le phosphore, le manganèse, le vanadium, le tungstène… Le fer forme des dihalogénures avec les quatre halogènes courants…»

Mais oui, mais oui. Bien sûr.

« Mais, ajouta brusquement Van Vliet avec un sourire diabolique, tout cela sera bientôt périmé, du moins en ce qui concerne l'espèce humaine. Comme je l'ai déjà signalé, les prévisions unanimes sur la composition de l'atmosphère terrestre vers l'an 2350 indiquant un remplacement sensible de l'oxygène et de l'azote par des hydrocarbures et des composés sulfureux complexes ainsi qu'un accroissement continu du pourcentage déjà critique de dioxyde de carbone, il nous faudra adapter à ces nouvelles conditions la capacité respiratoire du corps humain. Les risques qu'il y aurait à continuer d'utiliser l'hémoglobine, pigment renfermant du fer, comme mode de transport essentiel du système respiratoire sont manifestes. Il nous faudra détruire la dépendance de l'espèce humaine à l'oxygène. Un cycle hydrogène-méthane est une des solutions possibles, en employant une protéine de transport qui utilise la fermeture et l'ouverture d'une double liaison soufre, comme on peut le voir sur ce diagramme. »

Le nouveau schéma était celui d'un serpent aux anneaux serrés d'un rouge acide et d'un violet criard, la tête au-dessus de sa propre queue, comme s'il s'apprêtait à mordre.

Rhodes arrêta la présentation de Van Vliet et revint quatre-

vingt-dix secondes en arrière.

Les risques qu'il y aurait à continuer d'utiliser l'hémoglobine, pigment renfermant du fer, comme mode de transport essentiel du système respiratoire sont manifestes. Il nous faudra détruire la dépendance de l'espèce humaine à l'oxygène.

Il a perdu la tête, se dit Rhodes.

Une protéine de transport qui utilise la fermeture et l'ouverture d'une double liaison soufre.

D'accord. D'accord. Le visuel, continuant de se dérouler, avait atteint l'endroit où Rhodes était revenu en arrière. Pour la seconde fois, tel un demi-dieu bondissant, avec des gestes vifs et délicats des deux mains. Van Vliet donna vie à son serpent rouge et violet. Penché sur son bureau, les poings soutenant son menton, Rhodes regarda Van Vliet poursuivre son développement jusqu'à la fin de la première capsule et brosser un tableau apocalyptique du système respiratoire humain dans cet avenir proche où l'oxygène viendrait à manquer. La seconde capsule, annonça Van Vliet, comme s'il posait une colle, contenait les spécifications techniques du travail de correction qu'il se proposait d'entreprendre. Rhodes prit la seconde capsule, mais décida de ne pas la visionner.

Les ragots de couloir étaient donc fondés.

Il nous faudra détruire la dépendance de l'espèce humaine à l'oxygène.

Ce petit bonhomme proposait rien moins que de remanier l'ensemble des systèmes respiratoire et circulatoire afin de permettre à l'espèce humaine de respirer un mélange d'anhydride sulfureux, de méthane et de gaz carbonique, et ainsi de ne plus avoir besoin d'oxygène. De tous les projets adapto qui circulaient depuis un an et demi dans les labos de Santachiara, c'était de loin le plus radical. De loin, vraiment de très loin. Personne n'avait jamais envisagé une transformation aussi totale. Rhodes avait déjà étudié une partie des travaux de Van Vliet, mais il doutait qu'il eût une chance de réussir. Cela lui paraissait beaucoup trop éloigné de son idée du possible.

Il sentit un muscle de sa joue se contracter, comme un trapéziste miniature se préparant à effectuer un très long saut.

Il y porta deux doigts et appuya fort pour relâcher la tension qui était en train de s'accumuler.

Encore un petit cognac ?

Non, décida-t-il. Pas tout de suite.

La trouvaille de Van Vliet pouvait-elle marcher ? Jamais, au grand jamais, se dit Rhodes. Il faudrait tout réorganiser, des pieds à la tête, toute la collection des organes – les poumons, le foie, jusqu'à la capacité osmotique des membranes cellulaires –, une refonte totale, à parler franc, une seconde création du genre humain. Un projet absurde, exagérément ambitieux, dépassant de loin les capacités techniques que Santachiara pouvait espérer développer et qui, si d'aventure il était mené à bien malgré les difficultés apparemment insurmontables, transformerait l'humanité au point de la rendre méconnaissable.

Ce qui est précisément le but pour lequel toute une équipe de chercheurs a été rassemblée ici, songea Rhodes. Le but que je suis payé, et bien payé, pour atteindre. Le but dans lequel j'ai engagé le jeune Alex Van Vliet pour m'aider.

Et si Van Vliet avait raison de croire à la faisabilité de son projet, et si je me trompais…

Il regarda ses mains : elles tremblaient légèrement. Il écarta les doigts pour maîtriser le tremblement, puis enfonça une touche et repassa le virtuel de Van Vliet, cette fois depuis le commencement.

Sûr de lui jusqu'à la suffisance, il souriait à Rhodes comme à un vieux copain. Vingt-quatre ans, presque assez jeune pour être son fils ! À quarante ans, Rhodes n'avait jamais encore eu l'occasion de sentir la poussée de la nouvelle génération et il n'aimait pas du tout cela.

« Ce que je me propose de faire dans cette présentation initiale, c'est procéder à une réévaluation fondamentale de l'état de nos travaux, en posant comme postulat qu'à une situation extrême des mesures extrêmes sont la seule réaction appropriée. »

Van Vliet disparut et fut remplacé par l'image virtuelle d'une femme ravissante en robe arachnéenne, jeune et fragile, traversant une forêt d'un pas léger, sur le fond verdâtre d'un ciel épais comme une soupe. Elle était toute fraîche, d'une élégante

minceur, une figure préraphaélite au teint éblouissant : l'archétype de la jolie jeune fille. L'air qui l'environnait était fétide, grumeleux, parsemé d'amas de ce qui ressemblait à des étrons célestes. Elle ne semblait pas s'en soucier le moins du monde. Non, cela ne la troublait aucunement. Rhodes voyait ses mignonnes petites narines se dilater délicatement pour inspirer la crottosphère tout en sautillant et en fredonnant gaiement une chansonnette.

Rhodes comprit qu'il s'agissait d'une manière de publicité pour la Nouvelle Race Humaine que Van Vliet était résolu à créer. La nouvelle Terre abjecte de demain serait-elle vraiment peuplée d'une race de jeunes filles féeriques comme celle qu'il avait devant les yeux ?

« On ne peut contester sérieusement nos prévisions, reprit Van Vliet, selon lesquelles, d'ici quatre ou cinq générations, six dans l'estimation la plus optimiste, l'air de notre planète, dans sa composition actuelle, sera devenu irrespirable pour l'espèce humaine. Malgré toutes les mesures préventives, il est indéniable que l'accumulation des gaz à effet de serre a déjà atteint un stade irréversible et il est désormais inévitable, à mesure que les polluants accumulés continueront de dégager des gaz, que nous passions au-dessous du seuil d'oxygénation du vivant des petits-enfants des enfants que nous mettons au monde aujourd'hui. Comme nous n'avons pas la capacité d'agir globalement sur l'atmosphère terrestre pour rétablir le mélange de l'ère préindustrielle et compte tenu de la libération inévitable et continue dans l'atmosphère d'hydrocarbures contenus dans les océans et la croûte terrestre au long des XIX^{e} et XX^{e} siècles, nous avons décidé à Santachiara d'essayer d'agir sur le génome humain pour faire face aux changements à venir. Différents projets à différents degrés de complexité sont à l'étude, mais, après une analyse approfondie de l'ensemble du programme de Santachiara tel qu'il est conçu aujourd'hui, je suis arrivé à la conclusion que nous avons choisi d'opter pour un ensemble de demi-mesures inéluctablement vouées à l'échec et…»

— Bon Dieu ! souffla Rhodes. Il me dit ça tout crûment, et avec le sourire en prime !

Il ne pouvait pas en entendre davantage, du moins pour

l'instant. Il appuya sur une touche et Van Vliet disparut.

— Mlle Martine sur la Une, articula aussitôt l'annonceur.

Ravi de l'interruption, Rhodes actionna le viseur.

L'image d'Isabelle, cadrée à la hauteur des épaules, lui apparut. Mince, le regard vif, elle avait des traits étrangement contrastés. Des yeux gris-violet étincelants, farouches, un nez fin aux ailes délicates, des lèvres charnues, pulpeuses : rien ne s'accordait vraiment avec le reste. Au printemps, Isabelle avait teint ses cheveux, et Rhodes n'avait pas encore réussi à se faire à ce rouge ardent.

Elle attaqua bille en tête, avec la franchise et la brusquerie qui lui étaient habituelles.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dîner avec un Israélien, Nick ? Je croyais que nous devions aller à Sausalito et puis…

Elle s'arrêta net.

— Nick ? Tu as l'air tout drôle !

— Vraiment ? Drôle comment ?

— Tu as le visage bizarrement fermé, les pupilles dilatées. Tu as des ennuis, hein ?

Isabelle était toujours prompte à remarquer ses changements somatiques. Mais c'était son métier, somme toute : elle était cinéthérapeute et parlait le langage du corps comme sa langue maternelle. Il ne servait absolument à rien d'essayer de lui cacher des choses. Isabelle et Nick se voyaient depuis deux ans et demi, et on commençait à lui demander quand ils comptaient se marier.

Elle lui lança un de ses regards empreints de sensibilité et de bienveillance : Isabelle, la thérapeute anxieuse de soulager son patient. « Parle-moi, mon chéri. Dis-moi tout, tu te sentiras mieux. »

— J'ai passé une sale matinée, ma chère, fit Rhodes. Il y a deux ou trois jours, un de mes jeunes chercheurs m'a soumis un projet d'une portée considérable. Une idée véritablement révolutionnaire. Je n'avais pas eu l'occasion avant ce matin de passer les virtuels qu'il m'a remis ; je n'en ai regardé que la moitié et je suis trop bouleversé pour aller plus loin.

— Pourquoi ça ?

— En partie, parce c'est une idée tellement radicale qu'elle implique des mesures extrêmes, de celles qui t'ont toujours inquiétée, une adaptation physiologique fondamentale de l'homme, pas un petit réglage de rien du tout. Mais aussi parce qu'il présente les choses comme un insupportable morveux. Il commence en déclarant, en substance, que nous sommes tous si désespérément conservateurs que nous devrions rendre notre tablier et le laisser prendre les commandes du labo.

— Toi ? Conservateur ?

— Ici, oui. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas encore prêt à entendre un morveux qui a à peine la moitié de mon âge dire explicitement qu'il est temps pour les vieux croûtons comme moi de passer la main et de cesser de faire obstacle à la solution du problème.

— Une solution qu'il peut apporter ?

— Je n'ai pas regardé jusqu'au bout. Peut-être, mais ce n'est pas sûr. J'aurais tendance à penser que non ; ce qu'il propose est tellement dingue que je considère que c'est irréalisable. Il y a des problèmes techniques intrinsèques qui me paraissent insolubles. Mais je ne sais pas de quoi je parle, je ne suis qu'un vieux croûton. Ce qu'il voudrait, c'est remplacer par du soufre le fer de l'hémoglobine, de sorte que nous puissions nous passer d'oxygène quand nous y serons contraints, dans les deux siècles à venir.

— Et, à ton avis, c'est possible ?

— Je ne sais pas, mais j'en doute fort. Si cela s'avère possible, il sera le patron du labo dans moins d'un an et je me retrouverai à la rue. Il vaudrait peut-être mieux que je me débarrasse de lui tout de suite, poursuivit-il avec un sourire forcé, pour le cas improbable où il aurait mis le doigt sur quelque chose.

La physionomie d'Isabelle s'assombrit à mesure qu'il parlait. Son regard se fit dur comme l'acier. La thérapeute avait disparu, le visage sur l'écran était celui de l'activiste politique. Rhodes sentit l'inquiétude le gagner : il redoutait cette expression.

— C'est donc la seule chose qui te préoccupe, Nick ? La crainte de perdre ton poste au profit d'un jeune rival ? Et l'avenir de l'humanité, tu y penses ? Cette transformation physiologique fondamentale, qu'est-ce que ça veut dire,

exactement ? Il veut l'un de nous des monstres de science-fiction ?

— Isabelle…

— Du soufre dans le sang ? L'idée est dégoûtante !

— Oui, bien sûr… Cela me donne envie de vomir, rien que d'y penser.

Rhodes regretta de lui en avoir trop dit ; il n'avait pas à mettre quiconque au courant des affaires du labo, surtout pas Isabelle. Elle était en relation avec une demi-douzaine de groupes humanistes et réactionnaires de San Francisco. Elle pouvait, si l'envie lui en prenait, lui créer de sérieux ennuis.

— Écoute, reprit-il, ce n'est pas le moment de parler de tout ça, surtout au téléphone. Je me rends bien compte que ce n'est pas le genre de projet qui te fera bondir de joie. Nous en reparlerons plus tard, si tu veux. Pour ce soir…

— L'Israélien ?

— Exact.

En songeant au dîner avec Enron, Rhodes se prit à regretter encore plus vivement de s'être ouvert à Isabelle.

— Il prétend être journaliste et préparer une série d'articles euphorisants sur l'avenir de l'espèce humaine. Tu sais, le genre « Les terribles défis de l'humanité », et « Ce que nos grands esprits comptent faire pour les relever ». Il travaille pour une de ces revues luxueuses qui doivent avoir un milliard de lecteurs dans le monde israélo-arabe et il veut me cuisiner sur l'état actuel des recherches génétiques en Amérique. Je crois que c'est un espion.

— Bien sûr. Tous les Israéliens sont des espions, tout le monde sait ça. Je m'étonne que tu aies accepté de le rencontrer.

— Je ne peux pas faire autrement. Il a eu le feu vert de New Tokyo. Il n'est bien entendu pas question de lui révéler quoi que ce soit d'important, mais Samurai veut que je fasse un effort de relations publiques. C'est vraiment une très grosse revue. Et le Croissant fertile constitue un énorme marché pour les produits de la Compagnie. Nous sommes censés nous présenter auprès de ses lecteurs comme l'ancre de salut de l'humanité. Je devais déjeuner avec lui, mais je préfère un dîner. Je tiens à ce que tu m'accompagnes pour me donner des coups

de pied sous la table dès que je commencerai à aborder des domaines réservés.

— Compte sur moi, fit-elle en souriant.

— Mais, de grâce, Isabelle, pas de politique ! Pas de diatribes ! Nous avons des divergences philosophiques et nous n'y pouvons rien, mais pas question de les étaler ce soir devant ce journaliste.

Le sourire d'Isabelle s'effaça.

— J'essaierai de me dominer, Nick. J'y arrive très bien, tu sais. Mais ne serait-il pas préférable que son article offre une perspective plus large en montrant la diversité de l'opinion américaine au sujet des travaux sur l'adapto humain ?

— Je t'en prie !

— D'accord, fit-elle.

Elle avait acquiescé d'un ton froid ; Rhodes se demanda si elle saurait tenir sa langue pendant le dîner. Isabelle était pleine de bonnes intentions, mais très versatile. Il avait probablement commis une erreur en l'invitant. Mais c'est sans doute leurs relations mêmes qui étaient une erreur et il n'avait jusqu'alors jamais laissé cela empiéter sur le reste.

— Je passe te prendre à 7 heures, dit-il. L'hôtel d'Enron est en ville et nous n'avons pas choisi le restaurant. Tout compte fait, nous irons peut-être quand même à Sausalito.

Il envoya un baiser à l'image du viseur et se prit à songer à la fin de la soirée, après les interminables bavardages du dîner, quand Meshoram Enron aurait cessé de lui taper sur le système, quand il se retrouverait seul avec Isabelle dans l'appartement dominant la baie… Lumières tamisées, musique douce, peut-être un petit alcool sur le canapé, Isabelle dans ses bras, le parfum suave d'Isabelle qui lui faisait tourner la tête, sa tête qu'il baissait lentement et nichait entre les seins d'Isabelle…

Oui… Oh oui !… Au diable Van Vliet et ses serpents rouge et violet, au diable Meshoram Enron, au diable toute cette foutue planète moribonde, étouffée par la pollution ! La seule chose qui importait, c'était de se ménager un îlot de bien-être au cœur de la nuit.

Seigneur, faites que mon amour soit dans mes bras et que je retrouve mon lit !

La lumière de l'annonceur se mit de nouveau à clignoter. Rhodes lança un regard noir à l'appareil.

— Si c'est encore Van Vliet, vous pouvez lui dire…

— M. Paul Carpenter sur la Une, annonça la voix impersonnelle de l'androïde.

— Paul Carpenter ? répéta Rhodes d'un ton incrédule.

Il enfonça vivement une touche. C'était bien son vieux Paul, au centre du viseur, il n'y avait pas à s'y méprendre, un peu vieilli, peut-être plus qu'un peu, la moitié inférieure du visage mangée par une barbe broussailleuse remplaçant la barbiche soigneusement taillée qu'il affectionnait. Ses cheveux blonds vigoureux étaient beaucoup plus longs que dans le souvenir de Rhodes. Le teint hâlé, la peau tannée, des pattes-d'oie au coin des yeux, il donnait l'impression d'avoir passé beaucoup de temps – un peu trop – au grand air. Leur dernière rencontre remontait à cinq ans.

— Ça alors ! s'écria Rhodes. Le retour de l'enfant prodigue ! D'où appelles-tu, mon vieux ?

— Je suis tout près de chez toi, à San Francisco. Comment vas-tu, Nick ? Tu tripotes des gènes intéressants, ces temps-ci ?

— À San Francisco ? fit Rhodes, les yeux écarquillés. Pourquoi ? Qu'est-ce que tu fais là ? Tu aurais pu me prévenir de ton arrivée !

— Je me suis dit que ce n'était pas nécessaire. Je vais rester quelques semaines, avant que la Compagnie m'expédie dans le Pacifique Sud. J'ai été promu capitaine d'un remorqueur d'icebergs. Tu peux m'appeler Achab ! Crois-tu pouvoir te libérer pour déjeuner avec un vieux pote, dans le courant de la semaine prochaine ?

— La semaine prochaine ? Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Tu peux te libérer aussi rapidement ? fit Carpenter sans cacher son étonnement. Un type important comme toi ?

— Cela me ferait tellement plaisir. Enfin une occasion de sortir de cette maison de fous et de me changer les idées.

— Je peux prendre une nacelle pour traverser la baie et te retrouver dans une demi-heure. Je vais directement au labo et tu me fais tout visiter avant d'aller déjeuner… Qu'en dis-tu ?

— Pas une bonne idée, répondit Rhodes. Les zones de travail

intéressantes sont rigoureusement interdites au public et le reste n'abrite que des bureaux. De plus, il y a quelqu'un que je tiens à éviter ce matin et je ne veux pas me montrer avant le déjeuner. Retrouve-moi à midi chez Antonio, poursuivit-il après avoir regardé sa montre. C'est un restaurant sur le front de mer de Berkeley, juste au bord de la digue. Tous les taxis connaissent l'adresse. Quel plaisir de te revoir, Paul ! Pour une bonne surprise, c'est une bonne surprise !

— Je crois que nous avons localisé la marchandise, déclara Farkas.

Seul dans sa chambre d'hôtel, il parlait au téléphone, sur une ligne brouillée, avec le colonel Emilio Olmo, le numéro trois de la Guardia Civil de Valparaiso Nuevo. Le colonel Olmo avait l'oreille de don Eduardo Callaghan, le Generalissimo, El Supremo, le Défenseur et Lider Maximo de la station orbitale. Beaucoup plus important pour les desseins de Farkas, le colonel Olmo était l'homme de confiance de Kyocera-Merck sur Valparaiso Nuevo. Farkas avait cru comprendre que l'objectif à longue échéance de Kyocera-Merck était de faire du colonel le successeur d'El Supremo quand le moment paraîtrait opportun de mettre fin au long règne de don Eduardo. Mangeant à plusieurs râteliers, Olmo se trouvait dans une situation très confortable, et il pouvait sembler imprudent de lui accorder une confiance sans réserve, mais son intérêt à long terme était à l'évidence d'entrer dans le jeu de K.M. et Farkas estimait ne pas courir de risque en traitant avec lui.

— Qui est votre courrier ? demanda Olmo.

— Juanito Holt.

— Sale petit chicano. Je le connais. Malin comme un singe, j'en conviens. Comment l'avez-vous choisi ?

— En réalité, c'est lui qui m'a choisi. J'avais à peine quitté la navette depuis cinq minutes qu'il était déjà là. Il est très rapide.

— Très. Un peu trop, parfois. Son père a été mêlé à l'affaire de l'Empire d'Amérique centrale – vous vous en souvenez, cette révolution tripartite ? –, dressant les deux extrêmes contre le centre. Un *hombre* particulièrement retors, socialiste ou fasciste, on n'a jamais bien su. Quand tout s'est écroulé, il a pris la tangente et s'est réfugié ici où il a continué à comploter. Au

bout d'un certain temps, quand il est devenu trop gênant, la droite et la gauche ont décidé de s'unir et ont envoyé une délégation pour se débarrasser de lui. Tel père, tel fils. Tenez-le à l'œil.

— J'ai l'œil à tout, dit Farkas. Vous le savez bien.

— Oui, c'est vrai, vous avez l'œil à tout.

Dans l'immédiat, Farkas avait l'œil sur l'écran du viseur encastré dans le mur. L'appareil ressemblait pour lui à un triangle isocèle jaune iridescent dont la longue pointe supérieure se recourbait dans le mur comme pour tenter de se glisser dans une dimension adjacente. L'image en plan rapproché d'Olmo, centrée près de la base du triangle, était perçue par le système sensoriel de Farkas sous la forme d'une paire de cubes biseautés bleu de cobalt, reliés par une ligne brisée de lumière blanche adamantine.

L'air de la pièce était étonnamment frais et doux. Farkas avait l'impression de respirer du parfum. Il était aussi artificiel que l'air que l'on respirait entre quatre murs, n'importe où sur la Terre ; encore plus, en réalité, mais il était artificiel d'une manière différente. Farkas soupçonnait que cette différence venait de ce que, sur la Terre, il était nécessaire, avant de laisser entrer l'air dans un bâtiment, de filtrer toutes sortes de cochonneries, le méthane, l'excès de gaz carbonique et les autres gaz à effet de serre, de sorte qu'après le filtrage il donnait toujours une impression de vide, de stérilité. On savait que c'était de l'air qu'il avait fallu filtrer pour le rendre propre à la respiration et on s'en méfiait. On se demandait ce qui avait été éliminé en plus des cochonneries. Alors que, sur un satellite L-5, l'atmosphère était fabriquée à partir de rien, avec un bon mélange d'oxygène, d'azote, de dioxyde de carbone et autres gaz dans les proportions voulues par le Créateur ; au commencement des temps ; en fait, elle était même meilleure que l'atmosphère originelle, car elle contenait moins d'azote, ce gaz presque inutile, et une proportion plus élevée d'oxygène. Et il n'était plus besoin d'éliminer quoi que ce fût, puisqu'elle ne contenait aucune des impuretés qui ne devaient pas s'y trouver.

L'air entièrement synthétique des stations orbitales était donc plus riche et avait plus de goût que l'air naturel mais

dénaturé que l'on respirait dans les bâtiments étanches de la Terre. Entêtant. Trop pour Farkas qui savait pourtant qu'il était de meilleure qualité que celui de la Terre, mais n'avait jamais tout à fait réussi à s'y faire. L'air *devait* avoir un goût de mort, sauf lorsqu'on se trouvait dehors, sans masque, et qu'on emplissait ses poumons de délicieux hydrocarbures. Celui qu'il respirait était bien trop vivifiant à son goût.

Qu'on me laisse encore un peu de temps, songea Farkas. Je finirai par l'apprécier.

— Il paraît, dit-il à Olmo, que la marchandise est entreposée dans un endroit appelé El Mirador. Mon courrier m'y conduira dans le courant de la journée pour inspecter l'entrepôt.

— *Bueno*. Vous êtes sûr que vous trouverez tout en ordre ?

— Absolument.

— Vous avez des raisons de le penser ? demanda Olmo.

— Simple intuition, répondit Farkas. Mais je me fie à elle.

— Je comprends. Vous avez des sens différents des nôtres. Vous êtes un homme qui sort de l'ordinaire, Victor.

Farkas garda le silence.

— Si la marchandise est à votre convenance, reprit Olmo, quand désirez-vous effectuer l'expédition ?

— Très rapidement, je pense.

— Vers le siège ?

— Non, répondit Farkas. Il y a eu un changement de programme. Le siège a demandé que la marchandise soit expédiée directement à l'usine.

— Ha ! Je vois.

— Si vous pouviez vous assurer que les documents d'expédition sont en ordre, je vous ferai savoir quand nous serons prêts pour le transport.

— Et pour les droits de douane…

— Ils seront réglés selon les modalités habituelles. Je ne pense pas que don Eduardo trouve matière à se plaindre.

— Ce serait en effet extrêmement fâcheux.

— Il n'y aura pas de problème.

— *Bueno,* fit Olmo. Don Eduardo est toujours mécontent quand des marchandises de valeur quittent Valparaiso Nuevo et il faut compter avec ce mécontentement.

— Je vous ai déjà dit qu'il y aurait un dédommagement !

Le ton de Farkas s'était fait plus incisif ; l'image d'Olmo réagit en changeant imperceptiblement de couleur, virant du bleu de cobalt à un bleu presque noir, comme si le colonel avait voulu faire connaître à Farkas que l'éventualité d'un non-paiement des dédommagements exigés le perturbait profondément et qu'il trouvait désobligeant le reproche implicite de l'aveugle. Mais Farkas vit la teinte normale du colonel revenir en quelques instants et comprit que la petite crise était passée.

— *Bueno,* dit encore une fois Olmo.

Cette fois, il semblait vraiment satisfait.

El Mirador se trouvait à mi-chemin des deux extrémités de son rayon. Son bouclier était pourvu de larges panneaux vitrés offrant une vue impressionnante sur l'ensemble de Valparaiso Nuevo, les étoiles, le Soleil, la Lune, la Terre et tout le firmament. Une éclipse de soleil avait lieu au moment où Juanito et Farkas arrivèrent, phénomène qui n'avait rien d'exceptionnel sur les satellites habités, mais n'était quand même pas si courant. La Terre était plaquée sur le Soleil dont il n'apparaissait dans la partie inférieure qu'une tache de lumière ardente, tel un diamant étincelant sur un anneau d'or. Des ombres pourpres enveloppaient la cité, épaisses et profondes, un lourd manteau de velours recouvrant tout.

Juanito commença à décrire ce qu'il voyait à Farkas, qui l'interrompit d'un grand geste impatient du bras.

— Je sais, je sais ! Je le sens dans mes dents !

Ils avaient pris un grand escalier mécanique descendant au centre de la place d'El Mirador.

— En ce moment, le Soleil est long et mince, poursuivit Farkas, comme la lame d'une hache. La Terre a six côtés, chacun émettant une lumière d'une couleur différente.

Béant d'étonnement, Juanito considéra l'aveugle.

— Wu est là, ajouta Farkas. Il est en bas, sur la place. Je perçois sa présence.

— À cinq cents mètres ?

— Viens avec moi.

— Qu'allons-nous faire s'il est vraiment là ?

— As-tu une arme ? demanda Farkas.

— Oui, j'ai une aiguille, répondit Juanito en tapotant sa cuisse.

— Parfait. Règle l'intensité sur commotion et évite de t'en servir si possible. Je veux que tu ne lui fasses absolument aucun mal.

— Je comprends. Vous tenez à le tuer vous-même, quand bon vous semblera. Très lentement, en savourant votre plaisir.

— Fais bien attention à ne pas le blesser, c'est tout. Allons-y.

C'était une cité d'aspect vieillot, sur le modèle traditionnel latino-américain, avec ses constructions basses aux façades pastel ornementées de balcons de fer forgé, sa place dallée, entourée de petits cafés typiques, dont le centre était occupé par une fontaine tarabiscotée. La dizaine de milliers de personnes qui y vivaient semblaient s'être donné rendez-vous sur la place pour y boire un verre en regardant l'éclipse. C'était l'attraction du jour. Au grand soulagement de Juanito, personne ne leur prêta attention quand l'escalier mécanique les déposa sur la place qu'ils commencèrent à traverser à grandes enjambées. C'est quand même extraordinaire, songea Juanito, d'arriver au cœur d'une cité en compagnie d'un type sans yeux, sans que personne ne le remarque. Mais quand le soleil reviendra, ce sera peut-être différent.

— Le voilà, murmura Farkas. Sur la gauche, à une cinquantaine de mètres, pas plus de soixante.

Il indiqua la direction d'un mouvement discret de la tête. Juanito plissa les yeux dans la pénombre pourprée et son regard se fixa sur la terrasse du café voisin de celui devant lequel ils se tenaient. Une douzaine de clients attablés par petits groupes au bord du trottoir, sous des auvents iridescents en fibre de verre, se détendaient en buvant et en discutant. Un après-midi normal de bien-être engourdi dans la bonne vieille cité tranquille d'El Mirador, sur Valparaiso Nuevo.

Farkas se plaça de profil, sans doute pour dissimuler partiellement son visage si particulier.

— Wu est celui qui est assis seul à la première table, souffla-

t-il sans remuer les lèvres.

Juanito secoua la tête.

— Il n'y a qu'une personne seule et c'est une femme. Cinquante ans, peut-être un peu plus, longs cheveux roux, gros nez, mal fagotée, avec des vêtements passés de mode depuis des lustres.

— C'est Wu.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Il est possible de faire restructurer son corps afin de lui donner un aspect entièrement différent, mais on ne peut modifier les informations non visuelles, celles que je perçois par la vision aveugle. La dernière fois que j'ai vu le docteur Wu, il ressemblait pour moi à un bloc de métal noir de forme cubique, poli comme un miroir, posé sur un socle cuivré pyramidal. J'avais neuf ans à l'époque, mais je me suis juré de ne jamais oublier cette image. Je ne l'ai pas oubliée et c'est précisément à quoi ressemble la personne assise seule à cette table.

Juanito écarquilla les yeux. Il ne voyait toujours qu'une femme au visage ingrat, vêtue d'un tailleur froissé et démodé. Il savait que l'on accomplissait maintenant des miracles dans le domaine de la restructuration génétique, que les spécialistes étaient capables, en manipulant l'A.D.N. d'un individu, de faire prendre à son corps n'importe quelle forme ou presque, comme on choisit un vêtement sur un portemanteau. Mais Juanito avait quand même du mal à imaginer que cette femme était un sinistre chirurgien chinois sous des traits d'emprunt et encore plus à se la représenter sous la forme d'un cube brillant, posé sur une pyramide cuivrée.

Mais la haine émanant de Farkas était si violente qu'il avait l'impression d'en ressentir les ondes. Il ne pouvait donc s'agir que du Chinois. L'aveugle s'apprêtait à tirer une vengeance terrible de ce qu'on lui avait fait subir à sa naissance, de ce qui avait fait de lui un être différent du reste du genre humain.

— Que voulez-vous faire maintenant ? demanda Juanito.

— Nous allons nous approcher et nous asseoir à côté d'elle. Garde ton aiguille à portée de la main, mais j'espère que tu n'auras pas à t'en servir.

— Si nous levons la main sur cette femme et que ce ne soit

pas Wu, fit Juanito avec gêne, cela va me fourrer dans un drôle de pétrin, surtout si elle paie El Supremo pour sa protection. Ces gens-là le prennent de haut quand on viole leur vie privée. Elle peut faire un esclandre et continuer jusqu'à ce que vous soyez expulsé et moi condamné à une amende colossale… Et si je me fais expulser aussi, qu'est-ce que je deviendrai ? Où voulez-vous que je vive, si je suis obligé de partir d'ici ? Avez-vous pensé à ça ?

— Ne te fais donc pas de souci, dit Farkas. C'est bien le docteur Wu. Observe sa réaction quand il me verra et tu n'auras plus de doute.

— Mais ce sera quand même une violation d'asile. Il lui suffira de hurler en appelant la Guardia Civil.

— Ce qu'il faut, poursuivit Farkas, c'est lui faire comprendre d'emblée que ce serait une attitude imprudente. Tu me suis ?

— Mais je n'ai pas le droit de lui faire du mal, protesta Juanito.

— Non. Il n'est absolument pas question de lui faire du mal. Tout ce que tu as à faire, c'est de lui montrer que tu es décidé à faire usage de ton arme, si le besoin s'en fait sentir.

D'un hochement de tête imperceptible, Farkas indiqua la femme attablée à la terrasse.

— Allons-y, fit-il. Tu vas t'asseoir le premier, tu lui demandes poliment si elle ne voit pas d'inconvénient à ce que tu partages sa table, tu débites deux ou trois banalités à propos de l'éclipse. Je te rejoindrai trente secondes plus tard. Tu as pigé ? Tu es un bon petit gars. À toi de jouer.

— Vous êtes tombé sur la tête ! déclara la femme aux cheveux rouges d'un ton hargneux.

— Mais elle transpirait abondamment et ses doigts s'agitaient comme des serpents affolés.

— Je n'ai jamais été médecin de ma vie, mon nom n'est ni Wu, ni Fu, ni je ne sais quoi, et vous avez exactement deux secondes pour déguerpir.

Elle semblait incapable de détacher les yeux du front lisse et impénétrable de Farkas. Juanito se rendit compte qu'il avait eu le temps de s'habituer à l'étrangeté de ce visage qui, pour les

autres, devait paraître proprement monstrueux.

Farkas ne fit pas un geste. Quand, au bout d'un moment, la femme reprit la parole, ce fut d'une voix différente, plus calme, où perçait la curiosité.

— Quelle sorte de créature êtes-vous exactement ?

Ce n'est pas Wu, décida Juanito.

Le vrai Wu n'aurait pas posé une question de ce genre. Le vrai Wu aurait su à quoi s'en tenir. Et il aurait pris la fuite. De plus c'était indiscutablement une femme. Il suffisait, pour s'en convaincre, de regarder le tour de la mâchoire, la naissance des cheveux, la chair un peu molle du dessous du menton. Tous ces endroits où les femmes étaient différentes des hommes. Et puis ses poignets. La manière dont elle était assise à cette table. Un tas d'autres choses encore. Aucun chirurgien n'était assez bon pour réaliser une restructuration aussi convaincante. Juanito étudia les yeux pour déceler sur la paupière la marque du repli cutané caractéristique des Asiatiques, mais il ne vit absolument rien. Elle avait les yeux gris-bleu. Tous les Chinois avaient les yeux bruns, n'est-ce pas ? Mais ce n'était pas le plus difficile à modifier.

— Vous savez parfaitement quelle sorte de créature je suis, docteur, répondit Farkas d'une voix grave et vibrante, se penchant tout près. Je m'appelle Victor Farkas. Je suis né à Tachkent pendant le Second Démembrement. Ma mère était l'épouse du consul de Hongrie et vous avez pratiqué une ligature génétique sur le fœtus quelle portait. La reconstruction tectogénétique était votre spécialité, à l'époque. Vous ne pouvez pas l'avoir oublié. Vous avez supprimé mes yeux, docteur, à la place, vous m'avez donné la vision aveugle.

La femme baissa les yeux et détourna la tête. Le rouge lui monta aux joues. Quelque chose de trouble semblait l'agiter. Juanito commença à changer d'avis : tout compte fait, certains chirurgiens étaient peut-être assez bons pour réussir une telle restructuration.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, articula la femme. Je n'ai jamais entendu votre nom et ne suis jamais allée dans la ville que vous venez de mentionner. Vous êtes fou à lier ! Je peux vous prouver qui je suis. J'ai des papiers. Vous n'avez

pas le droit de me harceler de la sorte.

— Je ne vous veux aucun mal, docteur.

— Je ne suis pas médecin !

— Pourriez-vous le redevenir ? Si on y met le prix ?

Stupéfait, Juanito se retourna vivement vers Farkas. Il ne s'attendait pas que la conversation prenne ce tour.

Le grand aveugle souriait aimablement. Il se pencha vers la femme aux cheveux rouges, attendant une réponse.

— Je ne veux pas entendre un mot de plus, dit-elle. Si vous ne partez pas tout de suite, j'appelle la patrouille.

— Écoutez-moi très attentivement, docteur Wu, reprit Farkas. Je vais vous parler d'un projet susceptible de vous intéresser au plus haut point. Je représente un groupe d'ingénierie dépendant d'une grande entreprise dont le nom ne peut vous être inconnu. Ses travaux portent sur un voyage spatial expérimental, la première exploration interstellaire, à une vitesse supérieure à celle de la lumière. D'après nos estimations, nous sommes à trois ans du lancement. Pas plus de quatre.

— Vos extravagances ne me concernent en aucune manière, fit la femme en se levant.

— À une vitesse supérieure à celle de la lumière, la vision est déformée, poursuivit Farkas.

— Il ne semblait pas avoir remarqué qu'elle s'était levée et regardait autour d'elle, prête à prendre ses jambes à son cou.

— En fait, poursuivit Farkas, la vision est tellement déformée que la perception du monde extérieur devient totalement anormale. Il est absolument exclu qu'un équipage doué d'une vision normale puisse être opérationnel. Mais il apparaît que quelqu'un disposant de la vision aveugle sera en mesure de s'adapter assez aisément aux changements particuliers provoqués par ces conditions. Comme vous le voyez, je serais idéalement pourvu pour un voyage à bord de ce vaisseau spatial et, de fait, on m'a demandé de prendre part au premier vol expérimental.

— Je ne vois pas en quoi cela peut…

— Des essais préliminaires ont déjà été effectués.

Uniquement au sol, sans couvrir de distance, mais les

résultats théoriques sont extrêmement encourageants. J'ai servi de cobaye, ce qui me permet d'affirmer que nous pourrons mener ce projet à bien. Mais je ne peux entreprendre seul ce voyage. L'équipage sera composé de cinq personnes qui se sont proposées pour acquérir ce que je possède grâce à une restructuration tectogénétique. À notre connaissance, personne n'a autant d'expérience que vous dans ce domaine. Nous aimerions que vous repreniez du service, docteur Wu.

La discussion ne prenait absolument pas la tournure prévue par Juanito. Il en avait le souffle coupé.

— Nous avons aménagé pour vous un laboratoire complet sur une station orbitale voisine, poursuivit Farkas. Il contient tout le matériel dont vous pourriez avoir besoin, mais, s'il vous manquait quelque chose, il suffirait de le demander. Il va sans dire que vous serez très bien payé. Nous assurerons bien entendu votre sécurité pendant tout le temps que vous serez loin de Valparaiso Nuevo. Alors, qu'en dites-vous ? Marché conclu ?

La femme aux cheveux rouges commença lentement à reculer en tremblant. Farkas ne sembla pas s'en rendre compte.

— Non, non, dit-elle, cela fait trop longtemps. L'habileté que j'ai pu avoir n'est plus qu'un souvenir, enfoui dans le passé.

Ainsi Farkas a vu juste depuis le début, se dit Juanito. Il n'y a pas de doute, il a retrouvé son docteur Wu.

— Vous pourrez suivre un cours de recyclage, poursuivit Farkas. Je ne pense pas qu'il soit possible de tout oublier quand on a eu un don comme le vôtre.

— Non, je vous en prie ! Laissez-moi !

Juanito n'en revenait pas de voir à quel point il s'était fourvoyé depuis le début en imaginant un scénario de vengeance. La situation lui avait totalement échappé. Il s'était gravement trompé, comme cela lui était rarement arrivé. Il comprenait maintenant que Farkas n'était pas venu dans le but de régler ses comptes avec Wu. Uniquement pour conclure un marché, s'il fallait en croire les apparences. Pour le compte de Kyocera-Merck. La vengeance, Farkas n'en avait rien à cirer ; ce que le chirurgien lui avait fait dans le ventre de sa mère n'avait pas entretenu en lui la moindre rancune.

L'aveugle était encore plus bizarre que Juanito ne l'avait cru.

— Qu'en dites-vous ? répéta Farkas.

En guise de réponse, la femme – Wu – fit deux autres pas en arrière. Elle – il – semblait demeurer en équilibre, prête à s'enfuir à toutes jambes en une seconde.

— Où va-t-il ? demanda brusquement Farkas. Ne le laisse pas partir, Juanito !

Wu s'éloignait en marchant en crabe, sans vraiment courir, mais à une allure de plus en plus rapide vers la partie couverte du café. Farkas intima du doigt à Juanito de le suivre. Il aurait certes pu l'étourdir à quinze pas d'une décharge de son aiguille, mais pas question d'utiliser l'arme dans cette foule, pas si Wu bénéficiait du droit d'asile et surtout pas à El Mirador. En un instant, cinquante réfugiés se jetteraient sur lui à bras raccourcis pour le rouer de coups et vendre son prépuce deux callies et demi aux hommes du Generalissimo.

Le café était sombre et plein à craquer. Juanito aperçut la femme vers le fond, près des toilettes. Vas-y, se dit-il, entre dans les toilettes pour femmes. Je te suivrai jusque-là. Je n'en ai rien à faire, tu sais.

Mais elle dépassa les toilettes et disparut dans une niche, près des cuisines. Deux garçons portant un plateau chargé s'approchèrent de Juanito et le fusillèrent de regard en lui demandant de s'écarter. Il lui fallut un petit moment pour les contourner ; quand il regarda dans la direction de la femme aux cheveux rouges, elle avait disparu. Il savait qu'il aurait de gros ennuis avec Farkas si elle lui échappait. Farkas allait piquer une crise ; il essaierait très probablement de lui sucrer sa paie de la semaine. Deux mille callies qui lui passeraient sous le nez, sans compter les suppléments.

Une main jaillit de l'ombre et se referma sur son poignet avec une violence surprenante. Juanito fut tiré dans une salle de jeu exiguë, emplie d'une épaisse fumée verte crépitante, émise par un étrange appareil adossé au mur du fond. La femme aux cheveux rouges dardait sur lui des yeux hagards.

— Il veut me tuer, n'est-ce pas ? Ses histoires de restructuration, ce ne sont que des conneries, hein ?

— Je pense qu'il est sincère, articula Juanito.

— Jamais personne n'échangerait délibérément ses yeux contre la vision aveugle !

— Que voulez-vous que je vous dise ? Les gens font toutes sortes de choses bizarres. Mais, s'il avait voulu vous tuer, je crois qu'il s'y serait pris autrement quand nous vous avons traquée.

— Il veut me faire quitter Valparaiso pour se débarrasser de moi ailleurs ?

— Je ne sais pas, fit Juanito. Il ne m'a pas mis au courant de ses projets. Moi, je fais mon boulot, c'est tout.

— Combien vous a-t-il payé pour la traque ? demanda-t-elle avec véhémence. Combien ?

Elle lança un regard vif autour d'elle.

— Je sais que vous avez une aiguille dans votre poche. Laissez-la où elle est et répondez-moi. Combien ?

— Trois mille callies par semaine, marmonna Juanito en gonflant un peu le chiffre.

— Je vous en donne cinq si vous m'aidez à me débarrasser de lui.

Cela changeait tout. Mais Juanito hésita. Trahir Farkas ? Il ne savait pas s'il pouvait retourner sa veste aussi rapidement. Était-ce la réaction d'un professionnel d'accepter une offre plus avantageuse ?

— Huit, fit-il après un moment de silence.

Et pourquoi pas ? Il n'avait aucun devoir de fidélité envers Farkas. Sur cette station orbitale, les réfugiés bénéficiant de la compassion d'El Supremo avaient droit à une protection. Il était du devoir de chacun de protéger ses concitoyens de ce qui pouvait les menacer. Et huit mille callies, c'était une jolie somme.

— Six mille cinq cents, dit Wu.

— Huit mille ou nous ne faisons pas affaire. Virement immédiat. Vous avez votre gant ?

La femme qui avait été le docteur Wu Fang-shui acquiesça d'un grognement revêche et tendit son terminal flexible.

— Compte 1133, annonça Juanito. Comment comptez-vous vous y prendre ? demanda-t-il dès que le transfert de fonds fut effectué.

— Il y a un passage donnant dans le bouclier extérieur, juste derrière le café. Vous me verrez me glisser dedans et vous me suivrez tous les deux. Quand nous serons tous à l'intérieur et qu'il s'avancera vers moi, vous passerez derrière lui pour le neutraliser avec votre aiguille. Et nous l'ensevelirons là-dedans.

Les yeux de Wu brillaient d'un éclat effrayant. Comme si l'enveloppe du corps astucieusement transformé était en train de se dissoudre lentement pour laisser réapparaître le vrai Wu.

— Tu as bien compris ?

Un regard farouche, flamboyant. Des yeux démoniaques dans un visage égaré de vieille femme.

— Je t'ai acheté, mon petit. J'exige que tu restes de mon côté quand nous serons dans le bouclier. Tu as compris ? Tu as bien compris ? Parfait.

Carpenter arriva le premier au restaurant ; la traversée de la baie avait été plus rapide que prévu. Il attendit Rhodes devant l'établissement en faisant les cent pas dans la lumière d'un blanc aveuglant du soleil au zénith. Le restaurant était formé d'une suite de petits dômes en perspex nichés en bordure de la digue qui protégeait la zone inondable de Berkeley des débordements des eaux de la baie. Ils ressemblaient à un chapelet de champignons luisants.

La moitié de la plaine de Berkeley avait été submergée, quarante ou cinquante ans plus tôt, par les eaux des premières grandes crues et Carpenter avait entendu dire qu'il était possible d'apercevoir à marée basse le sommet des anciens bâtiments engloutis dépassant de la surface miroitante de la baie, souillée de micro-organismes. Mais il n'y avait pas eu d'inondations graves depuis la construction de la digue. La côte Ouest n'avait dans son ensemble pas trop souffert de la grande submersion des zones littorales qui s'était produite d'une manière très irrégulière sur la totalité du globe : une catastrophe en Chine, au Japon et au Bangladesh, mais aussi à l'est des États-Unis, plus particulièrement en Floride, en Géorgie et dans la plaine côtière de Caroline, un désagrément mineur en Europe occidentale, à l'exception des Pays-Bas, du Danemark et des Républiques baltes qui avaient peu ou prou disparu, d'une portée limitée sur les côtes des Amériques baignées par le Pacifique. Les scientifiques affirmaient maintenant que la fonte des calottes glaciaires était pratiquement achevée ; ce qu'il en restait allait demeurer gelé, au moins dans l'avenir immédiat, de sorte qu'il n'y avait plus rien à redouter de l'élévation du niveau des eaux de la planète. Cela fait toujours plaisir, songea Carpenter, de savoir qu'il n'y a

plus rien à redouter. Quel que soit le contexte. Et même si ce n'est pas vrai.

Le soleil de midi était ardent et énorme ; l'air ressemblait comme d'habitude à une soupe épaisse ; Rhodes était en retard, ce qui n'avait rien d'étonnant. Incapable de tenir en place dans la chaleur poisseuse, Carpenter suivit le plan incliné menant à la digue, agitant sa chemise pour se rafraîchir, tirant sur son masque là où il adhérait, chaud et collant, à la peau de ses joues.

Il s'arrêta pour contempler les vieux ponts enjambant la vaste baie aux tons verts mêlés de bleu et de violet, couverte d'une écume de mare tropicale, les élégants bâtiments de San Francisco miroitant sur l'autre rive et, au nord, la masse sombre du mont Tamalpais. Puis il se retourna vers les collines de Berkeley et Oakland, en majeure partie bâties, mais où apparaissaient encore de grands pans herbeux.

Toute cette herbe était roussie, desséchée, morte en apparence, mais Carpenter savait par expérience, depuis l'enfance, qu'elle reverdirait en une ou deux semaines, dès les premières pluies d'hiver. L'ennui était que les pluies d'hiver se faisaient de plus en plus rares dans la région. L'été semblait s'être installé à demeure tout le long de la côte. D'anciens déserts, tels ceux du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord, bénéficiaient au contraire d'abondantes précipitations comme ils n'en avaient jamais connu et l'ensemble de l'arc sud-est des États-Unis, du Texas oriental à la Floride, s'était transformé en une gigantesque forêt pluviale étouffée sous le poids d'une végétation fantasmagorique : colossales lianes chevelues, énormes bouquets d'orchidées et plantes rampantes géantes, aux feuilles vernissées.

— Ah ! te voilà ! lança derrière lui une voix grave et rauque. Je te cherche partout !

Du pied du plan incliné de la digue, Nick Rhodes lui souriait. Il semblait être apparu comme par enchantement. Il n'avait pas de masque et portait une djellaba légère de coton blanc ornée de motifs égyptiens hardis. Ses cheveux châtains, drus et bouclés, commençaient à grisonner et ses tempes s'étaient considérablement dégarnies depuis leur dernière rencontre. Il avait l'air fatigué, usé. Son visage arrondi avait gonflé pour

devenir presque bouffi. Carpenter décela dans son sourire une gaieté forcée. Quelque chose n'allait pas. Mais pas du tout.

— Te voilà enfin, Herr Doktor, fit Carpenter. La ponctualité même, comme à ton habitude !

Il descendit, la main tendue. Rhodes la saisit, attira Carpenter à lui pour lui donner une longue accolade, joue contre joue. Carpenter n'avait rien d'un gringalet, mais Rhodes était un peu plus grand que lui et beaucoup plus fort de carrure, de sorte que l'étreinte lui coupa le souffle.

Ils firent tous deux un pas en arrière et s'inspectèrent des pieds à la tête. Ils se connaissaient depuis toujours, ou presque. Rhodes, de deux ans l'aîné, avait d'abord été un ami du frère de Carpenter, légèrement plus âgé, dans leur enfance déjà lointaine, en Californie du Sud. En franchissant le cap de l'adolescence, devenu un peu trop rêveur, un peu trop vulnérable pour l'aîné des deux frères, Nick s'était mystérieusement découvert des atomes crochus avec Paul.

Ils avaient suivi des voies parallèles tout au long de leur vie, entrant tous deux dans le combinat géant de Samurai Industries dès la fin de leurs études, avec cette différence que Rhodes avait de véritables capacités scientifiques alors que les compétences intellectuelles de Carpenter s'exerçaient principalement dans des domaines tels que l'histoire et l'anthropologie, où les possibilités de carrière étaient absolument inexistantes. Rhodes s'était donc spécialisé dans le génie génétique, une branche offrant de belles possibilités d'avancement, pour laquelle la Compagnie prenait en charge ses travaux universitaires et ses recherches ultérieures, alors que Carpenter avait été engagé comme cadre stagiaire sans spécialisation, ce qui, il ne l'ignorait pas, le conduirait à occuper une suite de postes imprévisibles, changeant constamment selon la fantaisie de son employeur. Depuis cette époque, ils avaient réussi, au fil de leur carrière, à entretenir contre vents et marées une amitié discontinue mais tenace.

— Eh bien, fit Carpenter. Ça fait un bout de temps.

— On peut le dire, Paul. Quelle joie de te revoir ! Il faut que je te le dise, tu as une mine superbe.

— Vraiment ? Ce doit être ma vie paradisiaque à Spokane : le

vin, les femmes, le parfum des fleurs. Et toi ? Tout va bien ? Ta vie, ton boulot ?

— Merveilleux.

Carpenter n'aurait su dire s'il y avait de l'ironie dans cette réponse. C'était probable.

— Allons à l'intérieur, reprit-il. Tu es complètement fou de sortir sans masque. À moins que tu ne te sois fait restructurer les poumons à l'acier au vanadium.

— Ce n'est pas l'Empire intérieur, Paul. Ici, nous avons de vraies brises de mer et nous pouvons respirer sans danger de l'air non filtré.

— Tu ne me racontes pas d'histoires, hein ? fit Carpenter en détachant son masque.

Il le fourra dans sa poche avec un certain soulagement. De toute façon, il avait toujours considéré l'utilisation du masque comme une réaction paranoïaque, disproportionnée au danger. Dans des villes comme Memphis, Cleveland ou encore Saint Louis, il était indispensable de se protéger en filtrant l'air au maximum dès qu'on mettait le pied dehors. Avec la violence d'un coup de couteau, l'air vicié, tranchant comme un scalpel, transperçait les poumons jusqu'aux entrailles. Mais autour de la baie de San Francisco ? Rhodes avait raison : la totalité de la planète n'était pas encore devenue invivable. Pas tout à fait.

Rhodes semblait connu dans le restaurant. L'établissement était très animé, mais le maître d'hôtel, un androïde à la voix doucereuse et à l'apparence vaguement orientale, l'accueillit avec des démonstrations de sympathie et les conduisit sans délai à ce qui devait être une des meilleures tables, dans la partie supérieure du dôme central, avec une vue à couper le souffle sur les eaux de la baie.

— Que veux-tu boire ? demanda Rhodes dès qu'ils furent assis.

Pris de court, Carpenter demanda une bière ; Rhodes commanda un whisky avec des glaçons. Les deux apéritifs arrivèrent presque aussitôt et Carpenter observa avec intérêt la rapidité avec laquelle Rhodes se jeta sur le sien qu'il but d'un trait.

— Capitaine de remorqueur d'icebergs, fit-il en appelant le

menu sur le viseur de leur table. Qu'est-ce qui a bien pu te donner l'idée de faire ça ?

— On me l'a proposé. Une femme que je connais, qui travaille à Paris, au service du personnel. Elle m'a dit qu'il y avait des possibilités d'avancement. J'aurais accepté de toute façon, Nick. Je détestais Spokane. Je ne reste jamais en place : je fais ceci, je fais cela, selon ce que la Compagnie décide. Le salarié de base, qui ne se plaint jamais. L'homme à tout faire, qui finit toujours par exceller dans son nouveau domaine.

— La dernière fois, tu étais prévisionniste météo, c'est bien ça ?

Carpenter acquiesça de la tête. Une deuxième tournée d'apéritifs venait d'être servie sans qu'il comprenne comment ; il n'avait pas vu Rhodes passer la commande. Et il n'avait même pas terminé sa bière.

— Et toi, Nick ? Toujours en train de suer sang et eau sur le projet Frankenstein ?

— Doucement ! protesta Rhodes. Je trouve cela presque insultant !

— Excuse-moi.

— J'entends assez de conneries dans la bouche de mes amis humanistes sur les implications diaboliques de mes travaux. Cela finit par devenir agaçant de passer pour un ignoble individu aux yeux de ses amis.

— Je ne comprends pas, fit Carpenter. Pourquoi *un ignoble individu* ?

Du doigt, Rhodes traça dans l'air des points d'interrogation.

— Je suis celui qui transforme le genre humain en quelque chose de grotesque et de hideux, qui peut à peine être considéré comme humain. Celui qui crée une nouvelle espèce de monstres de science-fiction.

Carpenter but pensivement une longue gorgée de bière pour vider son verre et considéra le second. Il se prit à penser que ce serait une bonne idée de passer à quelque chose de plus fort pour la tournée suivante.

— Mais ce n'est pas ce que tu fais, hein ? fit-il prudemment. Tu essaies simplement de mettre au point quelques modifications anatomiques pour nous permettre de faire face

aux conditions particulièrement difficiles qui nous attendent dans l'avenir. C'est bien ça ?

— Oui.

— Alors, pourquoi…

— Sommes-nous vraiment obligés de parler de ça ? le coupa Rhodes d'un ton assez sec. J'ai seulement envie de me détendre, de ne plus m'emmerder avec…

Il s'interrompit et leva les yeux.

— Excuse-moi, fit-il. Tu ne faisais que poser des questions et la réponse est non. Non, je n'ai pas entrepris de créer des monstres ayant forme humaine. Ni forme inhumaine. Je m'efforce seulement d'utiliser mes connaissances pour le bien de l'humanité, aussi prétentieux que cela puisse paraître. Les monstres sont déjà arrivés, de toute façon. Regarde là-bas.

Il tendit le doigt vers la baie, à travers le dôme de perspex.

— De quoi parles-tu ? fit Carpenter.

— Tu vois ces petites bosses vertes, tout près du rivage ? Les voilà tes monstres : des algues géantes. C'est nouveau, une sorte d'espèce mutante, large de trente centimètres et longue d'on ne sait combien de mètres. Elles sont arrivées il y a deux ans, en provenance de Monterey. La baie en est envahie. Elles croissent d'un mètre par mois. La Commission de protection de la baie a fait venir des dugongs pour s'en nourrir, dans l'espoir de dégager un peu la surface navigable.

— Des dugongs ?

— Des mammifères marins herbivores qui vivent dans l'océan Indien. Laids à faire peur, mais inoffensifs. Ils ont l'air stupides et sont pratiquement aveugles. Ils engloutissent les plantes aquatiques. On les voit se vautrer au milieu des bancs d'algues et se goinfrer comme des cochons. Le problème, c'est que les crocodiles raffolent des dugongs.

— Les crocodiles, répéta Carpenter d'une voix éteinte.

— Oui, des crocodiles dans la baie de San Francisco. Ils ont réussi à remonter de Los Angeles et se plaisent beaucoup ici.

— Tu ne me feras pas croire ça ! Des crocodiles, ici !

— Tu as intérêt à le croire. Leur prochaine étape est le Puget Sound.

Carpenter n'en revenait pas. Il savait que le réchauffement

général de l'atmosphère avait favorisé le grand retour des crocodiles. Ils commençaient déjà dans son enfance à remonter des côtes du Mexique en direction de San Diego. Sur cette planète où la plupart des animaux étaient menacés, où toutes les espèces ou presque glissaient irrémédiablement vers l'extinction, il se produisait une étrange prolifération de reptiles du mésozoïque.

Ils pullulaient naturellement dans la touffeur tropicale de la Floride, du moins le peu qui en subsistait après la submersion des côtes. On ne pouvait aller aux toilettes en Floride sans découvrir au fond de la cuvette le rictus d'un crocodile. Mais pas en Californie. Des crocos dans la baie de San Francisco ! Jamais on n'avait vu ça ! C'était une abomination !

— À quand les tyrannosaures ? lança Carpenter.

— Je doute fort que cela se produise un jour, répondit Rhodes. Mais ce que nous avons déjà est bien assez dingue comme ça. La baie grouille d'algues géantes dont se nourrissent des dugongs géants dont se nourrissent des crocodiles géants et on a le front de m'accuser, moi, de créer des monstres ! Des monstres, il y en a partout et de plus en plus nombreux. Bon Dieu ! Ça me rend fou, Paul !

Rhodes eut un sourire légèrement penaud, comme pour tempérer la vivacité de ses propos. Carpenter savait qu'il avait toujours été d'un naturel très discret ; quelque chose devait vraiment le tourmenter pour le pousser à gémir de la sorte.

Ni l'un ni l'autre n'avaient encore jeté un coup d'œil au menu.

— J'ai passé une sale matinée, reprit Rhodes au bout d'un moment, d'une voix plus calme. Un petit problème dans mon équipe. Un jeune chercheur opiniâtre, totalement amoral, un vrai petit génie, doctorat à dix-neuf ans, tu vois le genre, qui vient d'avoir une idée : substituer à l'hémoglobine quelque chose qui apprécie les sels métalliques toxiques. L'avant-projet qu'il m'a présenté comporte encore plein d'hypothèses hardies et de grosses lacunes, mais, si ses recherches aboutissent, il ouvrira la voie à une refonte totale de l'organisme qui nous permettra de nous adapter à toutes les formes de pollution qui nous guettent.

— Quel est le problème ? Ça ne marchera pas ?

— Le problème est justement que cela pourrait marcher. À mon avis, il n'y a guère qu'une chance sur cent, mais les choses les plus improbables se réalisent parfois.

— Et si c'est le cas… ?

— Si c'est le cas, répondit Rhodes, nous finirons vraiment par avoir une planète peuplée de monstres de science-fiction au lieu d'êtres humains. Modifier l'hémoglobine, cela signifie changer fondamentalement la composition chimique du sang ; après quoi l'interface cœur-poumons doit être modifié, les poumons conçus différemment, à cause des changements atmosphériques, peut-être pour en faire des poumons membraneux, comme ceux des araignées ; puis ce sont les reins qu'il faut réarranger, ce qui entraîne une modification de la structure du squelette, à cause du taux de calcium, et après…

Rhodes s'interrompit pour reprendre son souffle.

— Et merde, Paul ! Quand tout cela aura été accompli, nous serons en présence d'une créature qui sera peut-être parfaitement adaptée aux nouvelles conditions, mais quelle sorte de créature ? Pourra-t-on encore dire qu'il s'agit d'un homme ? Je suis terrifié ! J'ai bien envie de faire transférer mon petit prodige en Sibérie pour y cultiver des concombres, avant qu'il ne trouve les pièces manquantes de son puzzle et ne réussisse son coup !

Ce discours avait jeté Carpenter dans une profonde perplexité. Mais il sentait que la confusion était en réalité dans l'esprit de Nick Rhodes.

— Je ne tiens pas à t'embêter avec ça, fit-il, mais tu m'as dit il y a cinq minutes que ton but était d'agir pour le bien de l'humanité sur une planète qui ne cesse de changer.

— Bien sûr, mais je veux que nous restions humains.

— Même si la Terre devient impropre à la vie humaine ?

— J'ai conscience de cette contradiction, répondit Rhodes en détournant les yeux. Je ne peux rien faire pour y échapper. Toute cette histoire m'embarrasse profondément. D'un côté, j'ai la conviction que ce que je fais est vital pour la survie de notre espèce ; d'un autre, je suis terrifié par les lourdes conséquences que peuvent avoir mes travaux. En fait, j'avance dans deux

directions à la fois. Mais je continue à marcher comme un bon petit soldat, je poursuis mes recherches, je remporte de petites victoires et j'essaie d'éluder les questions de fond. Puis un gamin comme ce Van Vliet réussit une percée jusqu'au palier suivant, comme il semble l'avoir fait, du moins le prétend-il, et je suis obligé de m'interroger sur les problèmes fondamentaux. Et merde ! Commandons quelque chose à manger, Paul !

Au hasard ou presque, Carpenter enfonça quelques touches sur le clavier de l'ordinateur de table : hamburger, frites, salade de chou cru. De bons plats d'autrefois, selon toute vraisemblance synthétiques ou recyclés à partir de calmar et d'algues, mais, dans l'immédiat, peu lui importait. Il n'avait pas très faim.

Il remarqua que Rhodes avait, comme par magie, fait apparaître une autre tournée d'apéritifs. Il semblait absorber l'alcool à un rythme très soutenu, aussi aisément que l'on respire, sans paraître en ressentir les effets.

Nick était donc devenu un gros buveur. Dommage ! Mais Carpenter constatait qu'au fond rien n'avait changé pendant tout le temps écoulé depuis l'époque où ils étaient étudiants, où Rhodes venait souvent lui demander conseil et chercher auprès de lui une sorte de protection contre sa propension à se tournebouler la cervelle. Carpenter était plus jeune que Rhodes, mais il avait toujours eu le sentiment d'être l'aîné, à même de résoudre plus facilement les problèmes de la vie quotidienne. Rhodes avait la manie de s'embarquer tout seul dans de terribles complications d'ordre moral : ses rapports avec les filles, le développement de sa conscience politique, ses professeurs, ses espoirs et ses projets d'avenir, une multitude de choses. Carpenter, pragmatique et direct, savait comment aider son ami à sortir des labyrinthes de problèmes dans lesquels il ne pouvait s'empêcher de s'enfermer. Rhodes était devenu un scientifique de renom, tenu en très haute estime par les gros bonnets de la Compagnie, dont l'ascension était extrêmement rapide, qui devait gagner dix fois plus que lui ; mais Carpenter avait le sentiment qu'il était resté intérieurement le même que le Nick qu'il avait connu dans l'adolescence. Un grand gosse désarmé, pataugeant dans un monde toujours un peu trop

compliqué pour lui.

Il lui parut souhaitable de changer de sujet, de passer à quelque chose de plus léger.

— Et ta vie sentimentale ? demanda-t-il. Tu ne t'es pas remarié ?

Il comprit aussitôt qu'il avait commis une erreur. Stupide.

— Non, répondit Rhodes.

À l'évidence, la question le troublait profondément. Carpenter se rendit compte, mais trop tard, que, de la faillite de son mariage qui remontait à huit ans, la blessure était encore douloureuse. Passionnément épris de sa femme, Rhodes avait reçu un coup terrible quand elle l'avait quitté.

— J'ai une liaison, ajouta-t-il. Assez difficile. Elle est belle, intelligente, sensuelle, s'exprime avec une grande facilité. Nous avons des sujets de désaccord.

— Qui n'en a pas ?

— C'est une humaniste pure et dure. Dans la grande tradition de San Francisco, tu vois le genre ? Elle déteste mon travail, redoute ses applications, aimerait que l'on ferme le labo, etc. Elle ne voit pas d'autre solution, mais ne démord pas de ses opinions. Une position farouchement réactionnaire, un refus aveugle, du progrès scientifique, furieusement rétrograde. Et nous avons trouvé moyen de tomber amoureux ! À part la politique, nous nous entendons bien. J'espère que tu auras l'occasion de la rencontrer pendant ton séjour.

— Je suis sûr que nous pourrons arranger ça, dit Carpenter. Cela me ferait très plaisir.

— À moi aussi… Pourquoi pas ce soir ? poursuivit Rhodes après un moment de réflexion. J'emmène Isabelle à un dîner avec un journaliste israélien, un empoisonneur qui ne cherche qu'à me poser des tas de questions indiscrètes sur mes travaux. Je pourrais passer te prendre vers 8 heures moins le quart. À ton hôtel ou ailleurs. Qu'est-ce que tu as prévu de faire ?

— Je dois être à 15 h 30 au siège de Samurai, à Frisco, pour une séance de formation, répondit Carpenter. Cela devrait durer jusqu'à 17 heures. Après, je suis libre.

— Veux-tu dîner avec nous ?

— Pourquoi pas ? Je suis au Marriott Hilton, à China Basin.

Tu sais où c'est ?

— Bien sûr.

— Juste une chose : si c'est une interview, es-tu certain que ma présence ne sera pas gênante ?

— En fait, elle me sera peut-être utile. J'ai une peur bleue de divulguer à cet Israélien des choses que je devrais garder secrètes. Il doit être très fort pour tirer les vers du nez des gens. Si je suis avec des amis, il me sera plus facile de noyer le poisson, d'éluder les vrais problèmes. Plus on est de fous, plus on rit, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi j'ai invité Isabelle. Et pourquoi je t'invite.

Rhodes posa son verre et lança un regard étrange à Carpenter.

— À propos, ajouta-t-il, je peux aussi inviter une fille pour toi. Jolanda Bermudez, une amie d'Isabelle, très sexy, un peu dérangée. Je crois qu'elle est danseuse ou sculpteur, les deux peut-être.

— La dernière fois que j'ai eu ce genre de rendez-vous avec une inconnue, fit Carpenter avec un petit rire, je devais avoir treize ans !

— Je m'en souviens. Comment s'appelait-elle, déjà ? Celle qui avait des taches de rousseur ?

— J'ai oublié son nom.

— Veux-tu que je demande à Jolanda si elle a envie de venir ?

— Bien sûr, répondit Carpenter. Pourquoi pas ? Plus on est de fous, plus on rit, n'est-ce pas ?

La coque du segment El Mirador de Valparaiso Nuevo était en réalité une double coque au milieu de laquelle un passage de faible hauteur entourait tout le globe baptisé El Mirador. À la périphérie de la coque donnant sur le vide se trouvait d'abord une épaisse couche de scories lunaires maintenues en place par la force centrifuge, des résidus récupérés après extraction des gaz et minerais utilisés pour la construction du satellite. Au-dessus, il y avait le passage réservé aux ouvriers de l'entretien, chichement éclairé par un chapelet d'ampoules de faible puissance. Enfin venait l'enveloppe même d'El Mirador, protégée par la couche de scories de toute mauvaise surprise causée par des objets se promenant dans l'espace. Juanito, plutôt trapu, parvenait presque à se tenir droit à l'intérieur de la coque, mais, avec ses longues jambes, Farkas devait se plier en deux et marcher en crabe pour le suivre.

— Le vois-tu ? demanda Farkas.

— Je crois qu'il est devant. Il fait assez sombre.

— Vraiment ?

Juanito aperçut Wu sur sa droite, se déplaçant de côté, lentement, pour passer derrière Farkas. Dans la pénombre, le généticien était à peine visible, l'ombre d'une ombre. Wu avait ramassé deux poignées de scories. De toute évidence, il s'apprêtait à les lancer sur Farkas pour attirer son attention ; quand il se retournerait vers Wu, ce serait le moment pour Juanito d'utiliser son arme pour se débarrasser de l'aveugle.

Juanito se laissa glisser en arrière pour prendre position près du coude gauche de Farkas. Il plongea la main dans sa poche et posa le bout de ses doigts sur la crosse froide et lisse de la petite arme. Le cran de l'intensité était tout en bas, réglé sur « commotion ». Juanito le fit coulisser jusqu'à « mortel », sans

sortir l'aiguille de sa poche. En face de lui, Wu inclina la tête.

Le moment d'agir était venu.

Juanito commença à sortir son arme.

À cet instant précis, sans lui laisser le temps d'achever son mouvement, sans même laisser à Wu celui de lancer ses poignées de scories, Farkas poussa un rugissement semblable à celui d'un grand fauve devenu fou furieux. Pétrifié par le cri terrible, Juanito émit un grognement de surprise. Il eut le temps de se dire que cela allait mal tourner. Au même instant, Farkas pivota sur lui-même, le saisit par la taille en une étreinte puissante et lui fit décoller les pieds du sol sans effort apparent. D'un mouvement fluide, presque en douceur, Farkas le fit tournoyer comme un marteau avant de le lâcher et de le projeter avec violence, lui faisant décrire en l'air un arc de cercle, en plein dans le ventre de Wu.

Le souffle coupé, le chirurgien s'affaissa et se mit à vomir tandis que Juanito, étourdi, restait étendu sur lui.

Les lumières s'éteignirent d'un coup – Farkas avait dû arracher le fil – et Juanito se retrouva la joue plaquée sur le lit raboteux de scories, incapable de bouger. Farkas l'avait immobilisé, lui broyant la nuque d'une main et lui écrasant la colonne vertébrale d'un genou. Wu était allongé à ses côtés, cloué au sol de la même manière.

— T'imaginais-tu que je ne l'avais pas vu tourner autour de moi pour me prendre à revers ? demanda Farkas. Et que je ne t'avais pas vu saisir ton arme ? La vision aveugle est une vision périphérique. C'est quelque chose que le docteur Wu a dû oublier. Quand on vit dans la clandestinité pendant de si longues années, je suppose que l'on oublie pas mal de choses.

Sainte mère de Dieu ! songea Juanito.

Même pas capable de surprendre un aveugle en l'attaquant par-derrière ! Et maintenant, il va me tuer ! Quelle manière idiote de mourir !

Il imagina ce que Kluge pourrait dire s'il apprenait ce qui s'était passé. Et Delilah. Et Nattathaniel. Envoyé au tapis par un aveugle ! Que c'est bête ! Que c'est bête ! Mais il n'est pas vraiment aveugle. En fait, il n'est pas aveugle du tout.

— Pour quelle somme m'as-tu vendu, Juanito ? reprit Farkas

d'une voix basse, rauque, vibrante de colère contenue.

Juanito ne put émettre en réponse qu'un gémissement étouffé. Il avait la bouche pleine de fragments coupants de scories.

— Combien ? insista Farkas en lui donnant un coup de genou dans la colonne vertébrale. Cinq mille ? Six mille ?

— Huit, fit doucement Wu, d'une voix montant du sol.

— Je n'ai pas été bradé, c'est déjà ça, murmura Farkas en plongeant la main dans la poche de Juanito pour en sortir l'arme. Debout ! ordonna-t-il. Tous les deux ! Restez l'un près de l'autre. Si l'un de vous s'avise de faire le malin, je n'hésiterai pas à vous tuer tous les deux. N'oubliez pas que je vous vois très distinctement. Je vois aussi la porte par laquelle nous sommes entrés dans la coque. Cette chose en forme d'étoile de mer, là-bas, d'où palpitent des coulées de lumière pourpre. Nous allons retourner à El Mirador et je ne veux pas de mauvaises surprises. C'est compris ? Si l'un de vous essaie de me fausser compagnie, je vous envoie une décharge mortelle et je m'arrangerai après avec la Guardia Civil.

Juanito cracha les scories qui lui emplissaient la bouche. Résigné, il garda le silence.

— Docteur Wu, poursuivit Farkas, sachez que ma proposition tient toujours. Vous m'accompagnez pour faire ce que je vous ai indiqué. Vous n'êtes pas à plaindre, compte tenu de ce que je pourrais vous infliger, après ce que vous m'avez fait subir. Mais soyez assuré que seules vos compétences m'intéressent. Je pense quand même que vous aurez besoin de ce cours de recyclage.

Wu marmonna quelques mots inintelligibles.

— Vous pouvez vous exercer sur notre jeune ami, si ça vous chante, reprit Farkas. Essayez d'abord sur lui une restructuration pour lui donner la vision aveugle et, si vous n'avez pas perdu la main, vous ferez la même chose à notre équipage. C'est d'accord ? Il ne s'y opposera pas : il est extrêmement curieux de savoir comment je perçois le monde. N'est-ce pas, Juanito ? Nous allons donc lui donner l'occasion de le découvrir directement.

Farkas éclata de rire et continua de s'adresser à Juanito qui

sentit le contact froid de l'aiguille dans son dos.

— Si tout se passe bien, mon garçon, nous te laisserons peut-être embarquer avec nous à bord du vaisseau. Tu aimerais bien, hein ? Le premier voyage interstellaire ! Ton nom passerait à la postérité. Qu'est-ce que tu dis de ça, Juanito ? Tu deviendrais célèbre.

Juanito ne répondit pas. Il avait encore la langue irritée par le contact des scories et se sentait tellement abattu, en proie à une peur et à un découragement si profonds qu'il n'essaya même pas de protester. L'arme dans les reins, il se mit pesamment en marche aux côtés de Wu, dans la direction de la porte qui, pour Farkas, avait l'apparence d'une étoile de mer. Pour lui, elle ne ressemblait aucunement à une étoile de mer, ni à une étoile, ni à aucun animal marin. Pour lui, ce n'était qu'une porte, autant qu'il pût en juger à distance, à la lumière indécise de quelques ampoules lointaines. Ce n'était qu'une porte qui ressemblait à une porte. Pas à une étoile de mer. Mais il ne servait à rien de s'interroger là-dessus, ni sur autre chose, ce n'était pas le moment, avec Farkas qui le poussait entre les omoplates avec sa propre arme. Il fit le vide dans son esprit et continua de marcher mécaniquement.

En débouchant de la coque du satellite sur la place d'El Mirador, Farkas prit rapidement connaissance de tout ce qui l'entourait : le cercle de cafés sympathiques, la fontaine qui en occupait le centre, la statue de don Eduardo Callaghan, El Supremo, qui se dressait, bienveillante, sur la droite. Il ne voyait pas tout cela, bien sûr, mais sa vision aveugle lui en donnait l'équivalent : les cafés étaient perçus comme une guirlande de points-sources de lumière verte mouvante, la fontaine comme une lance de feu, le monument à don Eduardo comme un prisme blanc triangulaire en saillie, portant les traits caractéristiques, massifs et burinés, du Generalissimo.

Et il y avait bien sûr les deux prisonniers, Wu et Juanito, juste devant lui. Wu – le cube luisant surmontant la pyramide cuivrée – semblait calme. Il s'était résigné à la nouvelle situation. Juanito – la demi-douzaine de sphères bleues reliées par un câble orange – était plus nerveux. Cette agitation prenait

pour Farkas la forme d'une variation de la couleur de ce qu'il appelait la zone de démarcation entre l'objet-Juanito et ce qui l'entourait.

— J'ai quelqu'un à appeler, dit Farkas. Restez tranquillement assis avec moi, à cette table. N'oubliez pas que mon arme est prête à tirer et que je n'hésiterai pas à le faire, si vous m'y obligez. Juanito ?

— Je n'ai rien dit.

— Je sais. Je voulais seulement te demander si tu avais l'intention de te montrer coopératif. Je n'ai pas envie d'être obligé de te tuer, mais, si tu tentes de faire le malin, je le ferai. Je suis beaucoup plus rapide que toi. Tu le sais, Juanito ?

— Oui.

— Alors, sois gentil et reste tranquillement assis. Si tu vois des amis à toi traverser la place, n'essaie surtout pas de leur faire un signe quelconque. Je m'en rendrais compte et ce serait ton dernier geste. Compris ?

— Écoutez, lança Juanito d'un ton implorant, vous n'avez qu'à me laisser partir. Rien ne nous oblige à nous revoir. Je n'ai rien à gagner à vous causer des ennuis.

— Non, répliqua Farkas. Tu as essayé de m'avoir, mon petit gars. Tu travaillais pour moi et tu m'as vendu. J'ai pour règle de punir très sévèrement ce genre de comportement. Tu ne t'en sortiras pas comme ça. Et vous, docteur ? poursuivit-il, se tournant vers Wu. Je suis disposé à faire pour vous, si vous coopérez, une exception à cette règle. Il n'est pas question d'influencer votre décision, mais je crois savoir comment vous préférez que les choses se passent. Vous préféreriez travailler pendant quelque temps pour Kyocera-Merck, avec un bon salaire, dans un laboratoire fort bien équipé plutôt que vous exposer à ce que je vous démontre à quel point je suis mécontent de ce que vous avez fait à mes yeux et jusqu'à quelles extrémités mon caractère vindicatif peut me pousser. Vous êtes de mon avis, docteur ?

— Je vous l'ai déjà dit, murmura Wu, le marché est conclu.

— Bien. Très bien.

Un flexible de communicateur public était fixé au bord de la table. Sans détourner son attention de Wu et Juanito, Farkas le

tira à lui de la main gauche, la droite tenant toujours l'aiguille, et composa le numéro du colonel Emilio Olmo, de la Guardia Civil. Il s'écoula un certain temps, le temps d'une courte partie de cache-cache, pendant que l'ordinateur central essayait de le trouver, puis la voix d'un androïde demanda à Farkas son code d'identification. Il le fournit aussitôt.

— C'est un appel sur le Canal 17, ajouta-t-il.

C'était une demande pour obtenir une ligne brouillée. Il y eut une nouvelle attente, un silence interrompu de loin en loin par des grésillements électroniques.

— Victor ? fit enfin une voix.

— Je voulais juste vous faire savoir, Emilio, que j'ai la marchandise sous la main.

— D'où appelez-vous ? demanda Olmo.

— De la place d'El Mirador.

— Restez où vous êtes, Victor. J'arrive aussi vite que possible ; il faut que je vous parle.

— C'est ce que vous êtes en train de faire, répliqua Farkas. Tout ce que je demande, c'est que deux de vos hommes passent prendre livraison de la marchandise, sans délai. Je suis sur la place avec notre cargaison et je n'aime pas jouer en public le rôle de commissionnaire.

— Où êtes-vous exactement ? À quel endroit précis ?

— Comment s'appelle ce café ? demanda Farkas à Juanito.

Il avait souvent des difficultés à lire les panneaux : sa vision particulière n'était pas l'équivalent exact de l'appareil de vision normal, comme il avait cent occasions de le constater chaque jour avec exaspération.

— Café La Paloma, répondit Juanito.

— La Paloma, répéta Farkas pour Olmo.

— *Bueno*. Je vais demander à la patrouille de la place de prendre livraison dans deux minutes. Dès que nous serons en possession de la marchandise, nous la transporterons au dépôt, comme convenu.

— Il y a une chose que vous devez savoir, poursuivit Farkas. Nous avons un article supplémentaire.

— Ah bon ?

— J'envoie aussi le courrier au dépôt. Ne vous inquiétez pas,

je vous remettrai le connaissement en bonne et due forme.

— À votre guise, mon ami, fit Olmo, une pointe de perplexité dans la voix. Il est à vous, quels que soient vos desseins, et bon débarras ! Je vous le donne de bon cœur. Mais pas gratuitement, cela va sans dire. Vous savez qu'il y aura des frais d'expédition supplémentaires ?

— Peu importe.

— *Bueno*. On va passer prendre la marchandise très rapidement. Ne bougez pas. Je viens en personne vous retrouver dans très peu de temps pour que nous puissions discuter. Il y a une affaire assez grave dont je tiens à m'entretenir avec vous.

— Le brouillage n'est pas suffisant ? demanda Farkas, perplexe et légèrement inquiet.

— Loin de là, Victor. Nous devons parler en tête à tête. C'est une affaire délicate, extrêmement délicate. Vous m'attendez ? Café La Paloma ?

— Parfaitement, répondit Farkas. En signe de reconnaissance, je porterai un œillet rouge à la boutonnière.

— Pardon ?

— C'était une blague. Voulez-vous donner des ordres pour que l'on vienne prendre livraison de la marchandise, Emilio ?

— Sur-le-champ.

— *Bueno,* fit Farkas.

Olmo raccrocha. Farkas replaça le flexible dans son logement.

— C'est au colonel Olmo que vous parliez ? demanda Juanito d'un ton incrédule.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— Vous l'avez appelé « Emilio ». Vous lui avez demandé d'envoyer des hommes de la Guardia. Je ne vois pas qui d'autre ce pourrait être.

— En effet, fit Farkas avec un haussement d'épaules, c'était le colonel Olmo. Il nous arrive, de temps en temps, de travailler ensemble. Nous sommes amis, d'une certaine manière.

— Sainte mère de Dieu ! s'exclama Juanito d'une voix rauque, en faisant un signe que Farkas reconnut comme celui de la croix, un mouvement saccadé, tremblotant des deux sphères

bleues médianes parmi les six composant le corps apparent de Juanito. Vous êtes l'ami d'Olmo ! Vous l'appelez, comme ça, et il vous parle ! Eh bien, je suis vraiment foutu !

— Oui, vraiment, approuva Farkas. *Todo jodido,* c'est bien ce qu'on dit ?

— *Si*, fit piteusement Juanito. *Estoy jodido*. Complètement !

Il détourna la tête et son regard se perdit au loin. Wu émit un petit gloussement. Une bonne chose, se dit Farkas. Il est capable de rire du désarroi de l'autre, ce qui signifie qu'il a cessé de s'inquiéter de son propre sort. L'idée que celui qui, avant même sa venue au monde, avait transformé sa vie d'une manière irréparable en agissant si gratuitement, si légèrement, restait foncièrement indifférent aux circonstances et conservait la froideur d'un technicien, d'une pure force de la nature, cette idée plaisait à Farkas.

Quelques instants plus tard, dans la direction où regardait Juanito, il perçut deux formes se dirigeant vers lui d'un pas résolu : un tétraèdre rouge monté sur de petites jambes épineuses et une paire de colonnes émeraude réunies par trois barres dorées parallèles. Farkas comprit que ce devait être la patrouille locale de la Guardia Civil. Olmo n'avait pas perdu de temps. Il fallait dire que K.M. le payait grassement pour sa coopération. De plus, Valparaiso Nuevo était un État policier d'une grande efficacité et la Guardia devait disposer de techniques de communication de pointe.

— Monsieur… Farkas ?

C'est le tétraèdre qui s'adressait à lui, avec une légère hésitation dans la voix, une sorte de tressaillement vocal. Farkas savait ce que cela signifiait : la découverte de l'absence des yeux, de son front parfaitement lisse, provoquait souvent cette réaction chez les gens.

— C'est le colonel Olmo qui nous envoie, poursuivit le garde, l'air désorienté. Il a dit qu'il y avait deux hommes que nous devions emmener.

— Je n'ai pas été aussi précis, fit Farkas. J'ai simplement parlé de deux personnes. Un jeune homme et une femme âgée, en l'occurrence. Les voici.

— Bien, monsieur. À votre service, monsieur.

— Olmo vous a bien précisé que vous ne devez pas les molester ? Je ne veux pas de brutalités. Contentez-vous de les garder au frais jusqu'au terme de la procédure d'expulsion. Vous avez bien compris ?

— Oui, monsieur. Parfaitement, monsieur.

Farkas suivit les formes des deux gardes tandis qu'ils emmenaient Wu et Juanito.

N'étant plus obligé de surveiller deux prisonniers en même temps, il se permit un moment de détente. Il s'enfonça dans son siège et considéra la place au sol pavé.

Un étrange sentiment de vide l'envahit.

Il avait mené sa mission à bien avec une étonnante facilité. Mais il était étrange d'avoir eu Wu en sa possession, après avoir imaginé pendant toutes ces années ce qu'il ferait si, un jour, il mettait enfin la main sur lui. Et il n'avait absolument rien fait.

Déguisé en femme, une vieille bonne femme mal fagotée ! Incroyable !

Il eût été si facile, dans la pénombre de la coque mal aérée, sur la couche de scories, de placer les deux pouces sur les globes oculaires de Wu et d'appuyer. Mais Farkas savait bien que cela ne lui aurait pas rendu ce dont il avait été privé dès le ventre de sa mère. De toute façon, il n'était même pas sûr, plus maintenant, de vouloir une vision normale ; mais se venger de Wu lui aurait assurément procuré un certain plaisir.

Il fallait pourtant considérer que ce bref moment d'assouvissement sanglant aurait mis sa carrière en péril ; or, il était très satisfait de sa carrière, extrêmement profitable dans bien des domaines. Cela n'en aurait pas valu la peine.

Et Juanito…

Farkas n'éprouvait pas le moindre remords à son sujet. Il souffrirait ; tant mieux. Ce n'était qu'un petit salopard perfide qui s'était conduit exactement comme Farkas l'avait prévu, se vendant au plus offrant ; comme son père, à ce qu'il semblait, l'avait fait en son temps. Il avait besoin d'une leçon et il en aurait une, une bonne. Farkas chassa Juanito de son esprit et fit signe au garçon.

Il commanda une petite carafe de vin rouge qu'il commença à siroter patiemment en attendant l'arrivée d'Olmo.

Il n'eut pas à attendre longtemps.

— Victor ?

Olmo se tenait devant lui, près de son épaule. À en juger par la couleur qui émanait de lui, il devait être très tendu.

— Je vous vois, Emilio, asseyez-vous. Voulez-vous un peu de vin ?

— Je ne bois jamais.

Olmo s'installa pesamment à la table, son siège formant un angle de quatre-vingt-dix degrés avec celui de Farkas. C'était la première fois qu'ils se rencontraient, en chair et en os ; tous leurs contacts précédents avaient eu lieu par l'intermédiaire de communications brouillées. Le colonel était plus petit que Farkas ne l'avait imaginé, mais très trapu. Des deux cubes composant son corps, celui du dessus était le plus large, indication d'une forte carrure et de bras puissants. Assis, Olmo semblait assez grand, massif.

Farkas l'imagina, plus tôt dans sa carrière, en train de s'échiner dans un sous-sol, une corde de chanvre à la main, pour arracher des aveux aux ennemis du Generalissimo : un tortionnaire sorti du rang pour occuper le poste éminent qui était le sien aujourd'hui. El Supremo torture-t-il ses ennemis ? se demanda Farkas. Bien sûr ! Tous les tyrans au petit pied le font. Il se promit d'interroger un jour Olmo. Un autre jour.

Farkas but pensivement une gorgée de vin. Un produit local, sans doute. Pas mauvais du tout.

— Vous avez éveillé ma curiosité, Emilio, fit-il pour rompre un silence qui, il en était sûr, résultait de l'embarras d'Olmo devant les réalités de son aspect extérieur. Un sujet si délicat que vous n'osez même pas m'en parler sur une ligne brouillée ?

— C'est exact. Je crois que je vais prendre un peu d'eau. Cela paraîtra plus naturel pour ceux qui nous observent, et je sais qu'il y en a, si je bois aussi quelque chose.

— Comme vous voulez, dit Farkas en faisant signe au garçon.

Olmo se pencha en avant, la main refermée sur son verre. Il parla d'une voix très basse, un peu plus qu'un murmure, mais loin du ton normal de la conversation.

— Ce ne sont que des rumeurs, commença-t-il. La source est sujette à caution et la teneur en est si surprenante que je suis

extrêmement sceptique. Mais je tiens quand même à vous en faire part. Il va sans dire, si on vous interroge, que cette discussion n'a jamais eu lieu.

— Bien entendu, fit Farkas avec une pointe d'impatience.

— *Bueno*. Voici donc la nouvelle. La nouvelle qui demande confirmation. J'ai appris, de source tout à fait occasionnelle et, comme je l'ai dit, pour le moins douteuse, qu'un groupe de criminels établi en Sud-Californie s'apprêterait à déclencher sur notre satellite une insurrection contre le pouvoir en place.

— Californie du Sud, dit Farkas.

— Comment ?

— Californie du Sud. C'est ce que l'on doit dire.

— Ha !

— Une insurrection ?

— Ils ont l'intention d'envahir Valparaiso Nuevo et de renverser le Generalissimo. Puis ils comptent établir leur propre gouvernement et rassembler tous les fugitifs venus se réfugier ici. Ensuite, ils les vendront, pour des milliards de dollars Capbloc, aux diverses forces et agences de la Terre avides de mettre la main sur eux.

— Vraiment ? fit Farkas.

C'était une idée fascinante. Dingue, certes, mais fascinante.

— Quelqu'un a véritablement projeté de faire ça ?

— Je n'en sais rien. Mais ce n'est pas irréalisable et l'entreprise serait extrêmement lucrative si elle est menée comme il convient.

— Oui. Je n'en doute pas.

Valparaiso Nuevo était un véritable filon, une mine d'or avec ses fugitifs dont la tête était mise à prix. Mais Callaghan devait bien protéger son trésor et sa propre personne. Surtout sa propre personne. Ce n'est pas pour rien qu'il se faisait appeler le Défenseur. Pour le renverser, le seul moyen serait de faire sauter toute la station.

— Je vois pourquoi vous m'avez parlé d'un sujet délicat, fit Farkas. Mais pourquoi me raconter tout cela, Emilio ?

— D'une part, parce que, s'il existe une menace contre la vie du Generalissimo, il est de mon devoir de prendre des mesures préventives.

— J'entends bien, mais pourquoi me mettre dans le coup ? Croyez-vous que je puisse vous mener aux conspirateurs ?

— Peut-être.

— Bon Dieu, Emilio ! Je vous prenais pour quelqu'un d'intelligent !

— Assez intelligent, je pense.

— Si j'étais mêlé à cette affaire, vous imaginez-vous que je vous en dirais un seul mot ?

— Cela dépend, répondit Olmo. Il y a d'autres facteurs à prendre en considération. Je n'ai pas seulement à me préoccuper de la sécurité du Generalissimo, mais aussi de la mienne.

— Naturellement.

— Je vous suis utile, du moins à votre employeur. Votre employeur est Kyocera-Merck, Victor. Vous n'en faites pas un secret ; à quoi bon le cacher ? Moi aussi, je travaille pour K.M., bien sûr, mais pas aussi ouvertement. Pas du tout, en réalité.

— Exact.

— Le Generalissimo est à la tête de Valparaiso Nuevo depuis trente-sept ans, Victor. Il n'était déjà plus de la première jeunesse quand il a pris le pouvoir et, aujourd'hui, c'est un vieillard. Quand il partira, la Compagnie estime qu'il sera dans son intérêt que je succède au Generalissimo. Mais vous le saviez, n'est-ce pas ?

— Plus ou moins, répondit Farkas.

Il commençait à se lasser des circonlocutions du colonel. Fatigué par la bagarre qui avait eu lieu dans la coque, il n'aspirait qu'à regagner son hôtel.

— Voulez-vous en venir au fait, Emilio ?

— Je vous ai apporté une aide considérable pour réaliser ce que la Compagnie vous avait chargé de faire ici. À vous de m'aider maintenant. Ma requête est raisonnable, entre employés de K.M. Dites-moi la vérité : savez-vous quelque chose sur ceux qui œuvrent pour renverser le pouvoir établi ?

Farkas n'en crut pas ses oreilles ; jamais il n'aurait imaginé qu'Olmo pût être si bête.

— Absolument rien, répondit-il. C'est la première fois que j'entends parler de cette affaire.

— Vous me le jurez ?

— Ne soyez pas stupide, Emilio ! Je pourrais vous jurer tout ce que vous voulez, mais cela n'y changerait rien.

— Je vous fais confiance.

— Vraiment ? Oui, je suppose que vous êtes sincère. Vous ne devriez faire confiance à personne, mais tant pis, si cela peut vous faire du bien. La vérité vraie est que je ne sais absolument rien sur cette affaire. C'est la pure vérité, Dieu m'en soit témoin ! Par les archanges et les apôtres, c'est la première fois que j'en entends parler ! Et je soupçonne qu'il s'agit d'une rumeur dénuée de tout fondement.

— Je ne doute pas de votre franchise, fit Olmo. Mais je crains que cette conspiration ne soit bien réelle et que Kyocera-Merck ne soit derrière. Peut-être en utilisant ces Californiens comme des hommes de paille. Je crains aussi, quand don Eduardo sautera, de sauter avec lui. D'être devenu inutile à la Compagnie ; qu'elle ait décidé de se débarrasser de moi.

— Cela me paraît absurde. Autant que je sache, vous êtes toujours aussi important pour la Compagnie. Et le rôle que vous aurez joué pour faciliter le règlement de l'affaire Wu ne pourra que renforcer votre position à leurs yeux.

— Et le coup d'État ? Imaginons qu'il y ait du vrai dans les histoires que j'ai entendues sur ce groupe de Californiens. Supposons qu'ils existent et qu'ils fomentent réellement une conspiration. Êtes-vous persuadé qu'ils ne seraient aucunement liés à Kyocera-Merck ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis pas japonais. Réfléchissez un peu, Emilio ! Je ne suis qu'un expéditeur de la Compagnie, Échelon Neuf. C'est assez haut dans la hiérarchie, mais bien loin des niveaux de décision. Les gars de New Kyoto ne me mettent pas au courant de leurs projets les plus secrets.

— Vous pensez donc que les conspirateurs ne sont qu'une bande de criminels indépendants de Sud-Californie, travaillant uniquement pour leur propre compte ? De Californie du Sud, pardon !

— Seigneur ! soupira Farkas, exaspéré, presque à bout de patience. Ne vous ai-je pas fait clairement comprendre que je ne

sais rien d'autre sur ce projet idiot que ce que vous m'en avez dit ? Je n'ai pas la moindre preuve de la réalité d'une telle conspiration et, apparemment, vous ne savez pas grand-chose non plus. D'accord, d'accord… Si cela peut vous rassurer, Emilio, laissez-moi vous dire qu'à mon avis les conspirateurs, s'ils existent et quelle que soit leur identité, préféreront probablement, s'ils ont le moindre bons sens, collaborer avec vous plutôt que vous éliminer. Quand ils s'apprêteront, si cela doit se produire, à passer à l'action, l'attitude la plus intelligente pour eux consisterait à se mettre en rapport avec vous et vous engager pour les aider à renverser le Generalissimo. Vous aurez en outre, quoi qu'il advienne, le soutien de Kyocera-Merck, car la Compagnie, Dieu seul sait pourquoi, tient à attirer cette minable petite station orbitale dans sa sphère d'influence et vous a déjà choisi pour succéder au Generalissimo. Il est donc peu probable qu'elle reste les bras croisés et laisse une poignée de bandits californiens faire passer par la fenêtre l'homme de son choix. D'accord, Emilio ? Vous vous sentez mieux maintenant ?

Olmo garda le silence quelques instants.

— Merci, Victor, dit-il enfin. Si vous apprenez quelque chose sur cette affaire, vous m'en parlerez, n'est-ce pas ?

— Bien entendu.

— *Bueno,* fit le colonel, une fraction de seconde avant que Farkas ne le dise à sa place. Je vous fais confiance, mon ami. Autant que je puisse faire confiance à quelqu'un.

— C'est-à-dire pas du tout. Exact ?

Olmo se mit à rire de bon cœur. Il paraissait soudain plus à son aise, après l'accès d'irritation de Farkas.

— Je sais que vous ne ferez rien pour me nuire, sauf si vous vous trouvez obligé, dans votre propre intérêt, de vous retourner contre moi.

— Cela me semble assez juste.

— Oui. Oui.

— Si vous apprenez quoi que ce soit sur cette conspiration, vous me le ferez savoir, c'est bien entendu ?

— Seigneur ! Je vous ai déjà dit que je le ferai. Dans les conditions que vous venez d'exposer. Êtes-vous enfin satisfait ?

— Oui.

— Dans ce cas, nous pouvons revenir à notre affaire. Vous êtes d'accord pour faire en sorte que Wu et Juanito soient promptement expédiés vers le satellite-labo de K.M., comme la Compagnie nous a chargés de le faire ? C'est oui ?

— Absolument.

— *Bueno,* fit Farkas.

Et ils éclatèrent tous deux de rire.

À 19 h 45 précises, Carpenter sortit de son hôtel pour attendre l'arrivée de Rhodes. La nuit était douce, humide, une brise légère soufflait de l'océan. On aurait presque pu croire que la pluie s'annonçait, à moins d'être au fait des prévisions météorologiques pour la côte Ouest ; dans ce cas, on savait que le second avènement du Messie était, ce soir-là, plus probable à San Francisco. Rhodes, comme à son habitude, était en retard et il flottait dans l'air humide une odeur âcre, désagréable, chimique, qui piquait les narines ; Carpenter commença à se sentir inquiet à l'idée de rester longtemps dehors sans masque, malgré tout ce que Nick lui avait dit dans l'après-midi sur l'innocuité relative de l'atmosphère de la baie. Il revint sur ses pas, regagna l'hôtel et se planta devant les hublots du hall. Quand Rhodes arriva enfin, il était à peu près 20 h 10.

Il était au volant d'une grosse automobile au capot renflé, un modèle ancien, qui semblait bourrée à craquer. Carpenter monta à l'arrière, à côté d'une plantureuse créature de type latin, dotée d'une énorme masse de cheveux noirs et souples, qui lui adressa un sourire éclatant, d'une éblouissante blancheur. Le brillant de son œil au globe saillant indiqua immédiatement à Carpenter qu'elle faisait une grosse consommation d'hyperdex. Elle semblait sur le point de se présenter quand, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, un homme trapu, au teint basané, assis à l'autre bout du siège, tendit la main devant elle et étreignit celle de Carpenter avec une violence surprenante.

— Mon nom est Meshoram Enron, déclara-t-il d'une grosse voix, grave et puissante, teintée d'un accent européen à l'origine incertaine. Je suis israélien.

Comme si cela pouvait m'échapper, songea Carpenter.

— Paul Carpenter, fit-il. Un ami du docteur Rhodes. Un ami d'enfance, pour être précis.

— Très bien. Je suis absolument ravi de faire connaissance, docteur Carpenter. Je travaille pour *Cosmos,* j'écris des articles scientifiques et technologiques. Vous connaissez cette revue ? L'une des plus vendues au monde. Je suis basé à Tel-Aviv. Je suis arrivé d'Israël avant-hier, exprès pour m'entretenir avec votre ami.

Carpenter hocha la tête, se demandant combien de phrases Enron commençait par autre chose que le pronom personnel de la première personne du singulier. Une sur trois ? Une sur cinq ?

— Moi, c'est Jolanda, glissa sa plantureuse voisine à la brune crinière, au sourire éclatant et aux yeux globuleux, profitant de ce qu'Enron reprenait son souffle.

Elle avait une voix travaillée, riche et vibrante, s'appuyant sur le diaphragme. Elle semblait émettre en parlant un nuage odorant de phérormones ; Carpenter sentit une réaction immédiate dans son bas-ventre. Mais il avait trop d'expérience pour échafauder là-dessus de réjouissantes Hypothèses. Selon toute probabilité, elle se comportait ainsi avec tout le monde : une grande intensité apparente, pas grand-chose derrière.

— Paul, fit Rhodes sans se retourner, je te présente Isabelle.

La femme assise à l'avant, à côté de Nick, pivota pour esquisser un sourire de politesse, un mouvement fugace, sans chaleur. Carpenter se prit immédiatement pour elle d'une antipathie instinctive. Pendant l'instant où elle se montra avant de se retourner, il vit qu'elle était très séduisante, mais d'une manière étrangement discordante, avec trop de force dans les yeux et trop peu dans le reste du visage, et une couronne de cheveux en bataille, écarlates et crêpelés, témoignant d'un souverain mépris pour les conventions de la beauté ordinaire. Elle doit être insupportable, se dit Carpenter, sans que rien ne vienne étayer ce jugement, un mélange instable de tendresse et de férocité.

Il secoua la tête. Pauvre Nick, il n'a jamais eu de chance avec les femmes.

— Je vous emmène à Sausalito, annonça Rhodes. Un bon

restaurant avec une vue merveilleuse. Nous y allons souvent, Isabelle et moi.

— C'est notre endroit à nous, ajouta-t-elle.

Elle avait parlé d'un ton un peu grinçant. Carpenter crut percevoir une pointe de sarcasme dans ses paroles, mais il n'en était pas sûr.

De fait, c'est un lieu agréable et romantique qu'ils découvrirent une heure plus tard, en arrivant enfin au restaurant, de l'autre côté du pont du Golden Gate, après un trajet éprouvant à travers le cœur de la cité. Carpenter avait oublié à quel point Rhodes était un conducteur exécrable ; il ne tenait aucun compte du cerveau de la voiture, imposait son jugement farfelu à chaque échangeur et laissait dans son sillage un chapelet d'automobilistes stupéfaits, actionnant frénétiquement leur klaxon. Carpenter avait de la peine à imaginer comment on pouvait s'égarer entre Frisco et Sausalito, un itinéraire en ligne droite des deux côtés du pont, mais Rhodes réussit à le faire à plusieurs reprises. Le plan en couleurs qui s'affichait sur le tableau de bord préconisait quelque chose, Rhodes s'obstinait à ne pas suivre ses recommandations. Le cerveau de la voiture n'aimait pas cela et des voyants s'allumaient sur le tableau de bord. Rhodes n'en tenait aucun compte. Petite affirmation de son pouvoir.

Rhodes était astucieux, certes, et il vivait depuis assez longtemps à Berkeley pour être persuadé de savoir s'orienter dans San Francisco, mais la voiture, malgré son âge, était encore plus astucieuse dans son domaine particulier et sa mémoire contenait un plan extrêmement détaillé de la cité. Elle guidait Rhodes, l'aidait patiemment à sortir des faubourgs ouest par lesquels il semblait irrésistiblement attiré et le ramenait vers le pont. Tout le monde surmonta l'épreuve, même le cerveau de la voiture, pourtant surmené et sans doute proche de la limite de rupture. Le restaurant, douillettement niché à flanc de colline, dominant le front de mer de Sausalito, leur fit l'accueil chaleureux réservé aux habitués.

La vue était réellement extraordinaire : toute la partie septentrionale de San Francisco ceignant la baie de sa multitude de lumières éclatantes et la splendeur du pont illuminé.

L'apéritif fut servi presque instantanément. Carpenter découvrit que Rhodes était très doué pour cela.

— Il est bien entendu, déclara Enron, que c'est la revue qui régale ce soir, le dîner, tout. Ne vous privez surtout de rien.

En sa qualité d'invité et d'étranger, on lui avait donné une place face à la fenêtre panoramique.

— Décidément, poursuivit-il, San Francisco est une ville magnifique qui me rappelle beaucoup Haïfa, avec ses collines, ses bâtiments blancs, sa végétation. Mais l'air n'est pas aussi sec et il n'y a pas tant de poussière à Haïfa. Loin de là. Êtes-vous déjà allé en Israël, docteur Carpenter ?

— Pas docteur, juste monsieur… Non, je n'y suis jamais allé.

— C'est si beau, vous aimeriez. Des fleurs partout, des arbres, des plantes de toutes sortes. Et c'est la totalité du pays qui est magnifique, comme un grand jardin. C'est le paradis. Chaque fois que je dois partir, je ne puis retenir mes larmes.

Enron lança à Carpenter un regard scrutateur d'une surprenante acuité. Il avait des yeux noirs, impénétrables, étincelants de curiosité ; sur son visage maigre, anguleux, rasé de près, les premiers poils noirs de ce qui ne pouvait être qu'une barbe assyrienne commençaient à apparaître sur la peau fraîchement et soigneusement raclée.

— … Vous travaillez aussi pour Samurai Industries, si j'ai bien compris. Puis-je vous demander en quelle qualité ?

— Salarié Onze, répondit Carpenter. J'espère passer Dix un de ces jours. Je viens du Nord où je travaillais comme prévisionniste météo et je vais bientôt embarquer en qualité de capitaine sur un remorqueur d'icebergs, pour le compte du Service public du district de San Francisco. Il n'y a pas ici autant d'eau de pluie qu'au Moyen-Orient.

— Ah ! fit simplement Enron.

Carpenter vit quelque chose se refermer brusquement au fond de ses yeux. L'étincelle de curiosité s'évanouit. Fin de l'intérêt momentané d'Enron à l'endroit de Carpenter, Salarié Onze chez Samurai Industries. L'Israélien se tourna vers Jolanda, assise entre Carpenter et lui.

— Et vous, mademoiselle Bermudez ? Vous êtes artiste, je ne me trompe pas ?

Enron semblait vouloir interviewer tout le monde.

— Sculpteur, surtout, répondit-elle en lui décochant un sourire éblouissant.

Elle devait avoir au moins une cinquantaine de dents, juste sur le devant. Son visage était rond, plein, plaisant, avec une belle bouche et ces grands yeux globuleux que l'hyperdex rendait étonnamment saillants.

— Je travaille essentiellement des matières bioréactives. Le spectateur et l'œuvre d'art sont unis par une rétroaction, de sorte que ce que l'on voit est modifié par ce que l'on est intrinsèquement.

— Fascinant, fit Enron qui, à l'évidence, n'en pensait absolument rien. J'espère participer très activement à votre travail.

— Je fais aussi de la danse moderne, reprit Jolanda. J'ai même tâté un peu de la poésie, mais je sais que ce n'était pas très bon, et, bien sûr, du théâtre. J'ai joué dans *La Saga de la terre,* l'été dernier, à Berkeley, en plein air, sur le front de mer. C'était pour nous un événement hors du commun, qui tenait autant de l'incantation que de la représentation théâtrale. Une incantation visant à protéger la planète, si vous voyez ce que je veux dire. Nous nous sommes efforcés de placer le public en harmonie avec les forces cosmiques qui exercent leur emprise sur nous d'une manière continue, mais nous apparaissent si rarement. J'espère que nous pourrons remonter ce spectacle à Los Angeles, pendant l'hiver.

Avec un nouveau sourire éblouissant, elle se pencha vers Enron en projetant vers lui une autre bouffée de phérormones.

— Ah ! fit de nouveau l'Israélien.

Carpenter vit une seconde fois son attention retomber d'un coup. Nul doute qu'il parviendrait à marquer un intérêt soutenu à Jolanda Bermudez dans un domaine qui sautait aux yeux, mais il en avait manifestement assez entendu sur ses entreprises artistiques. Carpenter se sentit lui aussi un peu déçu. Jolanda débordait de passion et d'énergie, assurément provoquées par une drogue quelconque, et l'éventualité qu'elle pût réellement être une artiste de talent l'avait fugitivement nimbée d'une aura prestigieuse ; mais Carpenter se rendait

compte qu'elle n'avait probablement aucun talent, vraisemblablement pas la moindre disposition innée d'aucune sorte, assurément pas une once de bon sens, rien d'autre que ce côté artiste extravagant, un peu démodé, qui, de toute éternité, semblait avoir été une tradition à San Francisco. Et cette idée d'incantation destinée à protéger la planète lui donnait presque la nausée. C'est tout l'avenir de l'humanité qui était menacé et elle en était encore à psalmodier des mantras séculaires.

Jolanda était malgré tout très attirante. Mais Rhodes l'avait prévenu qu'elle était un peu dérangée et il devait savoir de quoi il parlait.

Pendant que Rhodes – déjà – faisait signe au garçon pour commander une autre tournée, Isabelle se mêla à la conversation. Elle voulait qu'Enron lui parle de sa revue, savoir si elle était publiée en israélien, en arabe ou les deux. Enron lui expliqua, en faisant de son mieux pour rester mesuré, que la langue-parlée dans son pays s'appelait l'hébreu et non pas l'israélien, et lui apprit que *Cosmos* était essentiellement publiée en anglais, comme toutes les revues qui comptaient dans le monde. Il précisa que les lecteurs avaient toujours la possibilité, en appuyant sur une touche, de faire apparaître sur leur viseur la version arabe ou hébraïque. Aussi incroyable que cela pût paraître, ajouta-t-il, il se trouvait encore, dans les régions les plus reculées du vaste monde judéo-islamique, quelques individus incapables de lire couramment l'anglais.

— Des Arabes, pour la plupart, je suppose, fit Isabelle. Il existe encore des quantités d'Arabes arriérés, n'est-ce pas ? Ils vivent comme au Moyen Âge dans l'univers de la haute technologie ?

La flatterie était grossière. Enron répondit avec une étincelle de mépris dans la prunelle et un sourire fugace et sans joie.

— En réalité, il n'en est rien, mademoiselle. Les Arabes proprement dits sont tous très évolués. Il faut apprendre à faire la distinction entre les Arabes et ceux qui parlent la langue arabe. Je pensais en particulier à nos lecteurs des régions agricoles du nord du Soudan et du Sahara, des arabophones islamisés, mais assurément pas des Arabes à proprement parler.

— Nous en savons si peu, chez nous, reprit Isabelle,

désarçonnée, sur ce qui se passe réellement dans les autres parties du monde.

— C'est malheureusement vrai, fit Enron. L'étroitesse d'esprit de ce pays est tout à fait regrettable. Je me sens triste pour l'Amérique. L'ignorance est dangereuse, dans les temps difficiles que nous connaissons. Surtout celle qui s'étale avec une suffisance triomphante.

— Peut-être faudrait-il passer la commande, glissa Rhodes d'une voix contrainte. Si je puis faire deux ou trois suggestions…

Il en fit beaucoup plus. Mais Carpenter remarqua qu'Enron ne prêtait guère d'attention à ce que Rhodes disait. Ses yeux ne quittaient pas le menu ; il avait choisi ses plats et tapé sa commande sur le clavier du système informatique du restaurant bien avant que Rhodes eût terminé. Carpenter trouvait que l'Israélien n'était pas dépourvu d'un certain charme caustique ; avec son agressivité flamboyante, il incarnait tout le mal que Carpenter avait entendu dire sur la rudesse et l'arrogance de ses compatriotes. Ce petit bonhomme théâtral était sûr de lui à l'excès, à tel point que l'on ne pouvait s'empêcher de penser qu'il jouait un rôle. Et pourtant l'intelligence, la faculté d'adaptation darwinienne, l'esprit enjoué et mordant du personnage forçaient le respect. Un salaud, assurément, mais un salaud amusant, pour qui pouvait trouver amusant un individu de ce genre. C'était le cas de Carpenter.

Un beau salaud, quand même. Jouant comme un chat avec les souris qu'étaient le pauvre Nick harcelé de soucis, la pauvre Isabelle toute crispée et cette pauvre écervelée de Jolanda. Prenant un peu trop de plaisir à la domination qu'il exerçait sur eux. À Tel-Aviv, au milieu des siens, Enron était peut-être considéré comme un homme courtois et plein de tact, d'un commerce agréable, mais ici, chez les *goyim,* ces barbares d'Américains, il éprouvait le besoin, à chaque phrase, de marquer des points à leurs dépens. On aurait pu croire que les Israéliens, l'un des rares peuples à avoir tiré le bon numéro en ces temps où la Terre devenait de plus en plus inhospitalière, seraient en mesure d'être un peu plus détendus, de profiter de leur nouvelle position de force sans insister trop lourdement. Pas celui-là, apparemment.

— Nous pourrions maintenant en venir au sujet qui nous intéresse au premier chef, la grande affaire qui m'a amené ici, ce soir, déclara Enron sans attendre que les autres convives aient fini de taper leur commande.

Il posa un petit cube enregistreur cristallin près de son assiette et l'actionna en l'effleurant du pouce.

Puis il fit lentement du regard le tour de la table, s'arrêtant pensivement sur chaque visage, avec une insistance embarrassante, avant que ses yeux ne se fixent sur Nick Rhodes.

— Ma revue, commença-t-il d'une voix aux inflexions plus solennelles, souhaite se pencher au début de l'année prochaine sur le problème crucial de notre temps : je veux parler, bien entendu, du problème de la dégradation constante de notre environnement malgré tous les palliatifs. Un problème plus aigu dans certaines régions, mais qui, tôt ou tard, finira par concerner l'ensemble de la population. Car, nulle part sur la Terre, il ne restera un endroit où se réfugier. Elle est bien petite, notre planète ! Et nous en avons fait un lieu où il est si incommode et pénible de vivre.

— Plus pénible pour certains que pour d'autres, glissa Carpenter.

— Pour l'instant, monsieur Carpenter. Pour l'instant. Je vous concède que le changement du régime des précipitations dans ma partie du monde a procuré à ma patrie de gros avantages économiques tout à fait inattendus.

Certes, songea Carpenter, mais il ne faut pas oublier l'abandon général des combustibles fossiles, qui avait réduit à néant les richesses accumulées par les Arabes au long des années où la planète entière dépendait du pétrole, les forçant, en désespoir de cause, à se tourner vers le vieil ennemi israélien pour obtenir son aide technologique.

— Mais c'est un avantage de courte durée, poursuivit Enron. Si nous, habitants du Moyen-Orient, prétendions ne pas avoir souffert des problèmes d'environnement qui touchent en ce moment d'autres régions, et même en avoir grandement bénéficié, ce serait comme si les passagers du pont supérieur d'un paquebot en train de faire naufrage cherchaient à se persuader qu'ils n'ont rien à craindre, parce que seule l'autre

extrémité du navire coule et que, lorsque ceux qui s'y trouvent se seront noyés, il restera à bord beaucoup plus de caviar à se partager.

Manifestement ravi de sa comparaison éculée, Enron partit d'un grand rire enthousiaste.

— Seule l'autre extrémité est en train de couler ! Vous rendez-vous compte ? Mais nous respirons tous le même air ! Faute de trouver des solutions, nous coulerons tous ensemble. Ma revue consacrera donc un numéro entier à l'étude de la situation et aux solutions envisageables. Et à vous, docteur Rhodes… à vos recherches, à l'espoir extraordinaire qu'elles suscitent…

Enron s'interrompit, les yeux brillants. Il émanait de son visage anguleux, aux traits marqués, une intelligence de prédateur. Il s'apprêtait à l'évidence à fondre sur sa véritable proie.

— Nous sommes persuadés que vos travaux, si nous avons bien compris leur finalité, renferment peut-être la seule réponse qui puisse assurer le salut de l'espèce humaine.

— Ah ! non ! s'écria brusquement Isabelle Martine d'une voix retentissante. Certainement pas ! Fasse le ciel que ce que vous venez de dire ne soit pas vrai ! Les travaux de Nick, la seule solution ? Seigneur ! Vous ne comprenez donc pas que ses recherches de merde sont justement le problème et non la solution !

Carpenter entendit Rhodes étouffer une exclamation. Il le vit se tourner lentement, comme engourdi, vers Isabelle et la considérer d'un regard chargé de tristesse, comme s'il était sur le point de fondre en larmes.

Personne n'ouvrit la bouche. L'Israélien lui-même était interloqué. Pour la première fois de la soirée, son calme imperturbable parut ébranlé. Les méplats accusés de son visage où se peignait la perplexité semblèrent fugitivement se dissoudre, comme si la raison de l'accès de colère d'Isabelle lui échappait totalement. Il cligna des yeux à deux reprises et posa sur elle un regard aussi ébahi que si elle avait saisi la bouteille de vin pour en renverser le contenu au milieu de la table.

— Isabelle et moi avons des divergences d'ordre politique,

monsieur Enron, fit enfin Rhodes d'une voix douce, rompant le silence vibrant de tension contenue.

— Ah bon ! Oui, je vois…

Enron paraissait toujours perplexe. Une manifestation publique si véhémente de déloyauté envers son compagnon devait dépasser les bornes, même pour un Israélien chicaneur.

— Mais la survie de notre espèce ne peut pas être une question de politique. Il s'agit simplement de faire ce qui doit être fait.

— Il y a différentes manières d'y arriver, répliqua Isabelle, refusant de se laisser fléchir par le regard implorant de Rhodes.

— Oui, bien sûr.

L'air agacé, choqué même par l'esprit querelleur d'Isabelle, Enron lui lança un regard glacial. Carpenter surprit dans ses yeux un éclair de fureur difficilement contenue. L'Israélien pensait sans aucun doute qu'Isabelle allait être un obstacle à l'obtention des renseignements qu'il était venu chercher. Rien d'autre qu'une petite emmerdeuse. Rhodes, l'air découragé, inconsolable, les yeux rivés sur la nappe, s'occupait sérieusement de son dernier verre.

— Si vous voulez bien, reprit prudemment Enron avec un effort visible pour se maîtriser, je vais préciser mon point de vue et celui de ma rédaction.

Il s'interrompit et prit une longue inspiration. Carpenter comprit qu'un discours préparé allait suivre et qu'il allait parler à titre officiel.

— Nous acceptons l'opinion scientifique généralement admise, selon laquelle les dégâts causés à l'environnement de la planète pendant l'époque industrielle sont irréversibles : l'utilisation incontrôlée des combustibles fossiles sur une période de deux à trois siècles a engendré des émissions de dioxyde de carbone et d'acide nitrique dépassant de loin les seuils de tolérance, ce qui a provoqué un réchauffement progressif mais sensible de l'atmosphère ; les changements de température et de pression des océans résultant de ce réchauffement ont provoqué des dégagements de méthane dans l'atmosphère qui n'ont fait qu'amplifier le phénomène de réchauffement ; l'accumulation dans l'atmosphère des gaz dits à

effet de serre à laquelle s'ajoutent d'importantes quantités de ces polluants piégés dans les entrailles de la planète et sous la forme d'une végétation hypertrophiée, stimulée par l'excédent de gaz carbonique, cette accumulation est telle que les choses ne peuvent qu'empirer avant de s'arranger, car ces gaz accumulés dans le sous-sol pendant la période de destruction de l'environnement et inéluctablement destinés à s'échapper commencent déjà à être libérés par des émanations et la décomposition des matières végétales. Je pense avoir brossé un tableau assez juste de la situation.

— Et l'ozone, glissa Carpenter.

— Oui, bien sûr, il y a ça aussi. Je n'aurais pas dû oublier d'ajouter que les dommages causés au XX^{e} siècle à la couche d'ozone par l'utilisation des chloro-fluorocarbones et de substances similaires ont provoqué une augmentation inquiétante du rayonnement solaire, accentuant le problème du réchauffement général. Et ainsi de suite. Mais je pense avoir suffisamment déblayé le terrain pour notre discussion. Il n'est pas vraiment nécessaire de développer cet exposé des nombreux problèmes auxquels nous devons faire face, en énumérant par exemple les divers mécanismes qui ont joué pour faire empirer une situation déjà mauvaise. Il n'y a là rien de nouveau pour vous. Tout le monde s'accorde pour dire que nous entrons dans une période de grands périls.

— C'est profondément vrai, il faut protéger la planète, déclara Jolanda Bermudez d'une voix éthérée, comme si elle présentait un bulletin d'information en direct de Vénus.

— Je suis absolument d'accord avec Jolanda, renchérit Isabelle. Nous devons revenir à la raison. C'est toute la planète qui est menacée ! Il faut faire quelque chose pour la sauver !

— Permettez-moi de ne pas partager cet avis, mademoiselle, fit Enron avec un sourire glacial. Ce n'est pas la planète qui est en danger. Peu lui importe, vous en conviendrez, que la pluie tombe sur le Sahara ou les plaines agricoles du centre de l'Amérique du Nord. Le Sahara cesse donc d'être un désert alors que la désertification gagne le Kansas et le Nebraska. Cela intéresse assurément les fermiers de ces États et les tribus nomades du Sahara, mais que représentent ces changements

pour la planète ? Elle n'a que faire du blé qui était produit dans le Kansas et le Nebraska. L'atmosphère contient beaucoup moins d'oxygène et d'azote qu'au siècle dernier, mais beaucoup plus de dioxyde de carbone et d'hydrocarbures ; pourquoi la planète s'en soucierait-elle ? À une époque, il n'y avait pas du tout d'oxygène dans l'atmosphère terrestre. La planète l'a fort bien supporté. Elle est demeurée insensible à la fonte de la glace des calottes polaires et à l'engloutissement d'une grande partie des zones littorales. Que les Japonais vivent sur la côte de certaines îles, en bordure de l'Asie, ou bien qu'ils soient obligés de se réfugier ailleurs, dans des endroits plus élevés, cela ne changera rien pour la planète. La planète se fiche des Japonais. Et elle ne demande pas à être sauvée. Depuis je ne sais combien de temps, cent ans, cent cinquante peut-être, on entend des gens débiter les mêmes sornettes sur la nécessité de sauver la planète. Elle s'en sortira très bien. C'est *nous* qui sommes en danger. La question, mesdemoiselles, n'est pas de sauver la planète, mais notre espèce. La Terre continuera tranquillement de tourner, avec ou sans oxygène. Mais nous disparaîtrons de sa surface.

Enron sourit comme s'il faisait un pronostic sur une compétition sportive.

— Nous prenons quand même certaines mesures pour assurer notre survie, reprit-il en écartant les doigts de la main droite et en commençant à compter avec l'index de la gauche. Premièrement, nous nous sommes efforcés de limiter le dégagement des gaz dits à effet de serre. Trop tard. Ils continuent à se libérer aussi bien de l'océan que du sol où ils sont enfouis et rien ne peut arrêter ce processus. L'atmosphère de notre planète devient de moins en moins respirable. Il nous faut maintenant envisager l'éventualité d'avoir à évacuer la Terre dans un avenir assez proche.

— Non ! s'écria Isabelle Martine. Ce serait une solution de lâcheté ! Ce qu'il faut faire au contraire, c'est rester et reprendre la maîtrise de notre environnement.

— Certains sont pourtant persuadés que l'évacuation est notre dernier recours, répliqua Enron d'un ton implacablement mesuré. Voilà pourquoi – ce sera mon deuxième point, si vous

me permettez de continuer –, nous avons rempli les zones les plus proches de l'espace de dizaines, voire de centaines de satellites artificiels habités, bénéficiant d'agréables conditions climatiques artificielles, et construit des stations sous bulle sur Mars et les lunes de Jupiter.

— Il m'arrive de penser que les satellites habités sont la seule solution, lança Jolanda Bermudez, l'interrompant de nouveau de sa voix rêveuse. J'ai souvent envisagé, en désespoir de cause, d'aller m'installer là-haut. J'ai des amis à Los Angeles qui sont très intéressés par une implantation dans les L-5.

Ces propos ne semblaient s'adresser qu'à elle-même.

Pris par le mouvement de son propre monologue, Enron ne lui prêta aucune attention.

— Les colonies orbitales sont une réussite remarquable, mais elles n'ont qu'une capacité extrêmement limitée et leur construction est très coûteuse. Nous ne pouvons à l'évidence nous permettre de transporter la totalité de la population de la planète sur ces petits refuges dans l'espace. Mais il existe une autre possibilité d'évacuation qui, dans l'immédiat, semble encore moins réalisable : le projet de découverte et de colonisation d'une Nouvelle Terre, d'une taille comparable à la nôtre, dans un autre système solaire, où l'espèce humaine aurait une seconde chance.

— Une ineptie ! ricana Isabelle. Une idée stupide, absurde !

— C'est ce qu'il semble, en effet, approuva Enron d'un ton conciliant. Autant que je sache, nous n'avons pas de projet interstellaire fiable, pas plus que nous n'avons encore réussi à découvrir des planètes situées à l'extérieur de notre système solaire, et je ne parle même pas d'une planète où la vie serait possible pour nous.

— Je n'en suis pas si sûr, glissa Rhodes d'une voix dépassant à peine l'audible.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Manifestement décontenancé d'être le point de mire, il but précipitamment le reste de son dernier verre et fit signe au serveur d'en apporter un autre.

— Vous dites que nous avons découvert une planète ? demanda Enron.

— Non, répondit Rhodes, mais nous avons un projet interstellaire. Disons que c'est une possibilité. J'ai entendu dire que des progrès considérables ont été récemment accomplis et que des essais très importants allaient être effectués.

— Vous avez dit « nous », insista Enron. Il s'agirait donc d'un projet de Samurai Industries ?

Son front s'était brusquement couvert de sueur. Son regard trahissait un intérêt plus profond qu'il n'eût peut-être voulu le montrer.

— Non, répondit Rhodes, en fait, c'était un « nous » collectif, pour parler de l'espèce humaine en général. S'il faut en croire la rumeur, c'est plutôt chez Kyocera-Merck que les recherches seraient bien avancées sur un projet de vaisseau spatial de ce type. Pas chez nous.

— Mais Samurai doit vouloir se lancer dans un projet similaire, reprit Enron. Ne fût-ce que pour demeurer compétitif.

— En fait, vous êtes certainement dans le vrai, fit Rhodes.

Il tressaillit, comme si quelqu'un lui avait donné un coup de pied sous la table. Carpenter le vit fusiller Isabelle du regard.

— Ce que je veux dire, poursuivit-il après un silence, l'air plus évasif, c'est qu'il y a aussi un bruit de ce genre qui court. Je ne suis pas en position de savoir s'il est fondé. Des rumeurs comme celle-là, nous en entendons tout le temps… Vous devez comprendre que, si des recherches de ce type étaient menées par Samurai, elles auraient lieu dans une division entièrement distincte de la mienne.

— Oui, fit Enron. Oui, cela va de soi.

Il resta silencieux quelques instants, picorant distraitement dans son assiette, réfléchissant de toute évidence à ce que Rhodes avait laissé échapper.

Carpenter se demanda s'il pouvait y avoir du vrai là-dedans. Un voyage interstellaire ? Une expédition vers un autre système solaire, une Nouvelle Terre à coloniser, à cinquante années-lumière ? Un second départ, un nouvel Éden. L'espace d'un instant, il fut abasourdi par les perspectives qu'ouvrait cette hypothèse.

Mais, pour une fois, Isabelle avait raison : cela ne pouvait apporter une réponse aux problèmes de la Terre. L'idée était

trop extravagante. Plusieurs siècles seraient nécessaires pour atteindre une autre étoile, même si une autre planète, semblable à la Terre, pouvait être découverte quelque part ; et, si cela devait se réaliser, il serait impossible d'y transporter une partie assez importante des milliards de Terriens. N'y pense plus, se dit-il. Cela ne peut mener nulle part.

— L'espoir de voir aboutir un véritable projet de voyage interstellaire, voilà qui est très intéressant, fit Enron, retrouvant son assurance. Il va falloir que j'étudie cela de près, docteur Rhodes, mais un autre jour. Dans l'immédiat, intéressons-nous plutôt à la dernière option qui reste à l'humanité… celle dont je suis venu discuter avec vous, ce soir. Je parle, bien entendu, de l'utilisation de techniques génétiques permettant aux nouveau-nés de s'adapter à l'atmosphère de plus en plus toxique que les habitants de la Terre devront supporter.

— Pas seulement les nouveau-nés, précisa Rhodes dont les traits s'animaient pour la première fois depuis leur arrivée au restaurant. Nous cherchons également des moyens d'effectuer une restructuration génétique sur les adultes pour affronter les conditions qui nous attendent.

— Ah ! fit Enron. Vraiment très intéressant.

— Tous ensemble, nous deviendrons des monstres ! lança Isabelle. On n'arrête pas le progrès !

Carpenter se rendit compte qu'elle avait bu autant que Nick, mais elle supportait beaucoup moins bien que lui une telle quantité d'alcool.

— Je vous en prie, mademoiselle, fit courtoisement Enron avant de se retourner vers Rhodes.

— De combien de temps disposons-nous, docteur, avant que l'atmosphère terrestre n'atteigne le stade où la planète deviendra inhabitable pour les êtres humains dans leur constitution actuelle ?

Rhodes ne répondit pas tout de suite.

— Quatre ou cinq générations, dit-il enfin. Six au plus.

Les sourcils noirs d'Enron se soulevèrent.

— Si je compte bien, cela ferait cent cinquante ans ; pas plus de deux cents ?

— En gros, oui. Je ne veux surtout pas essayer d'être trop

précis, mais les chiffres sont là. La couche de gaz à effet de serre qui entoure la planète laisse encore passer les rayons ultraviolets et empêche les infrarouges de s'échapper, ce qui fait que nous rôtissons à mesure que la chaleur augmente. Mais le pire est que l'isolant que constitue la couche d'ozone continue à se réduire. La lumière du soleil s'engouffre dans la trouée et brûle la planète comme un laser géant, accélérant tous les processus délétères qui vont s'amplifiant depuis deux siècles. Les océans crachent du méthane comme des saligauds. Les végétaux sur lequel nous comptions pour éliminer le CO_2 de l'atmosphère grâce à la photosynthèse nous en fournissent en réalité un peu plus chaque année, en raison de la décomposition rapide de la végétation des nouvelles jungles humides qui prospèrent aux quatre coins de la planète. D'année en année, la composition chimique du fluide que nous respirons s'éloigne un peu plus de celle à laquelle l'évolution de notre espèce a permis de nous adapter.

— Et il n'y a aucune chance que cette évolution se poursuive afin que nous soyons en mesure de faire face à ces nouvelles conditions ? demanda Enron.

Rhodes partit d'un grand rire, âpre et retentissant, le signe de vitalité le plus fort qu'il eût donné de la soirée.

— Évoluer ? En cinq ou six générations ? L'évolution n'est pas aussi rapide ! Du moins dans la nature.

— Mais l'évolution peut être provoquée artificiellement, insista l'Israélien. En laboratoire.

— Précisément.

— Auriez-vous, dans ce cas, l'obligeance de nous révéler l'objet précis de vos recherches ? Quelles parties du corps essayez-vous de modifier et où en sont vos travaux ?

— Tu ne lui dis absolument rien, Nick ! lança Isabelle Martine. Tu ne vois donc pas que c'est un espion de Kyocera ou d'une autre compagnie dont nous n'avons jamais entendu parler, un groupe basé au Caire ou à Damas ?

— Je t'en prie, Isabelle, protesta Rhodes en s'empourprant.

— Mais c'est la vérité !

Moins agacé cette fois, l'Israélien se contenta de lancer un coup d'œil dans sa direction.

— J'ai reçu l'autorisation des employeurs du docteur Rhodes pour l'interviewer, mademoiselle, fit-il d'un ton presque jovial. S'ils estiment n'avoir rien à craindre de moi, pour quelle raison seriez-vous d'un avis différent ?

— Eh bien…

— Isabelle n'avait aucunement l'intention de mettre en question l'exercice de votre métier, monsieur Enron. Tout simplement, elle n'aime pas m'entendre parler de tout ce qui touche à mes recherches.

Enron considéra Isabelle comme s'il s'agissait de quelque étrange organisme sortant du tapis.

— Qu'est-ce qui, précisément, dans les travaux du docteur Rhodes, vous bouleverse à ce point ? demanda-t-il.

Elle hésita. Carpenter sentit qu'elle paraissait confuse de sa propre véhémence.

— Je ne voulais pas être aussi sévère avec Nick que j'ai pu vous en donner l'impression, fit-elle d'une voix douce. C'est un génie et j'ai la plus grande admiration pour ce qu'il a accompli. Mais je ne veux pas voir toute la planète devenir un zoo peuplé de mutants. Il y a déjà eu assez de manipulations comme cela avec la restructuration génétique, les expériences sur les bébés et le reste. Le changement de sexe et le remodelage corporel par chirurgie plastique. Si nous devons maintenant avoir des fœtus automatiquement transformés en créatures grotesques, avec des branchies, trois cœurs et je ne sais quoi encore…

Isabelle s'interrompit et secoua la tête.

— D'une part, reprit-elle, nous ne pouvons nous le permettre. Il y a trop de problèmes qui doivent impérativement être résolus avant de nous offrir le luxe de nous engager dans un programme aussi délirant. D'autre part, je trouve cela horrible. Ce serait la fin de l'humanité telle que nous la connaissons. Quand le corps change, l'esprit change aussi ; c'est une loi de la nature. Nous verrions apparaître une nouvelle espèce, Dieu sait laquelle, qui ne serait plus humaine. D'étranges créatures, hideuses et maléfiques. Nous ne pouvons pas faire cela, ce n'est pas possible ! J'aime Nick, cela ne fait aucun doute, mais je déteste ce que lui et son équipe veulent faire au genre humain.

— Mais, si les humains, tels qu'ils sont conçus, aujourd'hui,

ne sont plus capables de survivre sur la Terre… ? insista Enron.

— Dans ce cas, c'est la planète qu'il faut remettre en état, pas notre espèce.

— Je m'interroge, Isabelle, fit Jolanda Bermudez de la même voix lointaine, descendant de l'éther. Je me demande parfois s'il n'est pas déjà trop tard. Tu sais bien, ma chérie, que je n'apprécie pas plus que toi les travaux de Nick et je suis d'accord pour dire qu'il faudrait y mettre fin. Non pas parce qu'ils portent le mal en eux, mais tout simplement parce que c'est un gaspillage de temps et d'argent. Il n'y a aucune raison de faire de nous des créatures avec des branchies ou je ne sais quoi. Notre unique espoir, j'en suis persuadée, réside dans les stations orbitales.

— Mademoiselle Bermudez…, soupira le journaliste.

— Personnellement, poursuivit-elle sans tenir compte de l'interruption, j'ai fait, dans mon travail artistique, tout ce que l'on peut imaginer pour protéger la Terre et je n'ai pas l'intention de baisser les bras maintenant. Mais je commence à comprendre que c'était peut-être inutile, que les dégâts sont peut-être irréparables. Il nous faut donc envisager d'abandonner notre planète, je le dis comme je le pense. Comme nous avons été chassés du paradis terrestre. Je crois avoir mentionné que je connais des gens qui se passionnent pour cette nouvelle culture qui s'est développée dans les stations orbitales. L'avenir, ce sont les L-5. J'espère pouvoir y émigrer d'ici peu.

— Tu ne m'as jamais rien dit…, lança Isabelle.

— Oh si ! Si !

— Mesdemoiselles, fit Enron. Je vous en prie !

Mais il avait perdu le contrôle de la situation.

Jolanda, qui semblait tout à fait capable de soutenir simultanément et sans la moindre difficulté trois ou quatre opinions contradictoires, venait de mettre un nouveau sujet sur le tapis. Les deux femmes se lancèrent dans un interminable échange de vues avec Enron, entre elles, sur l'environnement, sur l'avenir. Carpenter, qui avait le sentiment d'observer la scène de très haut, dut se retenir pour ne pas éclater de rire. Elles enfourchaient avec ardeur leurs dadas politiques tandis

que Rhodes, qui continuait de vider verre sur verre, s'enfonçait dans une sorte d'hébétude, sans être véritablement ivre – mais cela lui arrivait-il jamais ? –, le regard vitreux, détaché, absent. Enron suivait la conversation en ouvrant des yeux horrifiés et commençait à comprendre que cette soirée ne lui apporterait rien.

Carpenter plaignait Rhodes d'être lié à cette Isabelle à la dent dure et aux idées embrouillées ; pauvre vieux Nick, tombé encore une fois sur une mégère ! Il n'était pas loin de plaindre aussi l'Israélien. Ce que le journaliste avait espéré tirer de Rhodes était maintenant noyé dans des flots d'une âpre et brumeuse discussion. Il était près de minuit. L'Israélien fit une dernière tentative pour arracher à Rhodes des détails sur les modifications génétiques sur lesquelles travaillait son laboratoire, mais Rhodes, le cerveau embrumé par l'alcool, ne put lui fournir que quelques propos vagues sur la restructuration des systèmes respiratoire et circulatoire.

— Oui, mais comment ? *Comment ?*

Enron insistait, répétait sa question, sans obtenir de réponses cohérentes. Il n'y avait rien à espérer.

Furieux, l'Israélien demanda l'addition qu'il régla avec son terminal flexible et tout le monde sortit dans la nuit poisseuse, la démarche mal assurée.

Malgré l'heure tardive, le ciel semblait émettre des pulsations tangibles de chaleur de haut fourneau. Une sorte de brouillard chimique s'était abattu sur Sausalito, une masse dense et âcre qui sentait le vinaigre, avec un arrière-goût de moisi et de désinfectant. Carpenter regretta de n'avoir pas emporté son masque.

Il ne parvenait pas à chasser de son esprit la conversation du dîner. Pauvre planète condamnée ! Il avait l'impression de voir toute l'histoire de l'humanité se dérouler devant lui : le monde du néolithique, les petites fermes et les hameaux, Babylone et l'Égypte, la Grèce et Rome, Byzance, l'Angleterre élisabéthaine et le Roi-Soleil. Tous ces efforts, cette laborieuse progression depuis les origines, et à quoi cela avait-il abouti ? À une civilisation si avancée qu'elle avait réussi à rendre invivable son

propre environnement. Une espèce si intelligente qu'elle avait inventé une infinité de moyens ingénieux pour souiller son propre nid.

Résultat : la saleté, la pollution, la chaleur, les poisons dans l'atmosphère, les métaux dans l'eau, les trous dans la couche d'ozone, le monde devenu un éden dévasté…

Et merde ! Quel merveilleux accomplissement ! Une seule espèce de singe évolué avait saccagé toute une planète !

Pendant qu'ils attendaient la voiture au bout de la jetée du restaurant, Carpenter s'approcha de Rhodes.

— Je peux conduire, Nick, fit-il d'une voix douce, si tu ne t'en sens pas capable.

— Ça ira, répondit Rhodes qui n'avait pas l'air très solide sur ses jambes. Je laisserai la voiture se débrouiller seule et tout se passera bien.

— Comme tu voudras. Je suppose que tu pourras me déposer au Marriott après avoir reconduit Enron à son hôtel.

— Et Jolanda ?

— Quoi, Jolanda ? Elle habite à l'est de la baie, non ?

— Tu pourrais la laisser rentrer seule demain matin. Je suis sûr qu'elle n'y verrait pas d'inconvénient.

— Je n'ai absolument rien arrangé avec elle, Nick ! C'est à peine si nous avons échangé quelques mots de la soirée.

— Tu n'as pas envie d'elle ? C'est ce qu'elle attend, tu sais. Elle a été invitée pour toi.

— Cela signifie-t-il automatiquement que… ?

— Avec elle, oui. Elle serait très vexée. Bien sûr, je pourrais toujours lui expliquer que tu as fait vœu d'homosexualité depuis notre dernière rencontre ou inventer quelque chose et la reconduire ce soir à Berkeley, mais tu commettrais une erreur. C'est un coup génial. Qu'est-ce qui ne va pas, Paul ? Tu es fatigué ?

— Non. C'est juste… Et puis, tant pis ! Ne t'inquiète pas, je me conduirai en galant homme ! Tiens, voilà ta voiture !

Carpenter se retourna pour voir ce que faisait Jolanda. Elle se tenait au bord de l'eau, avec Enron, le regard fixé sur la traînée des lumières du pont traversant la baie en direction de

San Francisco. Ils étaient si près l'un de l'autre qu'il vint aussitôt à l'esprit de Carpenter qu'il allait peut-être pouvoir se soustraire à ses obligations. Elle dépassait d'une demi-tête l'Israélien trapu et puissant, mais il lui chuchotait à l'oreille des choses intimes, d'un air pressant, et tout dans l'attitude de Jolanda indiquait qu'elle n'était pas insensible à ses paroles. Puis elle détourna son visage et lança un regard interrogateur à Carpenter qui comprit que les projets d'Enron ne concernaient pas la fin de la soirée.

Conformément au rituel de circonstance, Carpenter demanda donc à Jolanda si elle aimerait passer prendre un dernier verre à son hôtel ; elle acquiesça d'un signe imperceptible, avec un battement de paupières, et l'affaire fut réglée. Carpenter se sentit plutôt bête. Vaguement obscène aussi. Mais les dés étaient jetés : après tout, il aurait bien le temps de dormir seul quand il chercherait des icebergs en plein Pacifique.

Rhodes mit le pilotage automatique et le trajet jusqu'à San Francisco s'effectua sans encombre. Jolanda se blottit confortablement contre Carpenter, comme s'ils s'étaient préparés au fil des heures à cet accomplissement. Et si c'était vrai ? se dit Carpenter. Peut-être n'avait-il simplement rien remarqué ?

Quand la voiture s'arrêta devant l'hôtel d'Enron, une vénérable bâtisse néogothique de Union Square, l'Israélien prit la main de Jolanda avant de descendre, la garda un long moment dans la sienne et la baisa avec ostentation.

— J'ai passé une merveilleuse soirée, déclara-t-il. J'aurais le plus grand plaisir à vous revoir.

Il remercia Rhodes et même Isabelle, salua Carpenter d'une inclination de tête et s'éloigna d'un bond.

— Un homme remarquable, murmura Jolanda. Pas vraiment aimable, mais tout à fait remarquable. Et si dynamique. Une telle maîtrise des problèmes planétaires. Je trouve que les Israéliens sont des gens fascinants, pas vous, Paul ?

— Prochain arrêt : Marriott Hilton, annonça l'ordinateur de la voiture.

À l'avant, Rhodes semblait s'être endormi, la tête sur l'épaule

d'Isabelle. Carpenter n'avait absolument pas sommeil, mais ses yeux étaient irrités et douloureux, à cause de l'air, des tensions de la soirée, de l'heure avancée. Il se doutait qu'il ne pourrait pas fermer l'œil de la nuit. Eh bien, ce ne serait pas la première, probablement pas la dernière non plus.

— Si nous laissions tomber le dernier verre ? fit Jolanda quand ils furent dans le hall du Marriott. Si nous montions directement ?

Arrivés dans la chambre de Carpenter, ils commencèrent à se déshabiller.

— Tu connais Nick Rhodes depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Une trentaine d'années, pas plus.

— Vous êtes des amis d'enfance ?

— Oui, à Los Angeles.

— Sais-tu qu'il t'envie terriblement ?

Elle lança ses sous-vêtements par terre, s'étira, inspira profondément, savourant sa nudité. Seins lourds, cuisses fortes, des fossettes partout, des flots de cheveux bruns bouclés : le type latin d'une sensualité torride. Voluptueuse. Attirante.

— Il m'envie ?

— Absolument. Il m'a longuement parlé de toi et m'a dit à quel point il admire ton indépendance intellectuelle, le fait que tu ne te sois pas laissé ligoter par toutes sortes d'entraves morales.

— Tu es en train de dire qu'il me trouve amoral ? demanda Carpenter.

— Il trouve que tu as l'esprit souple, ce n'est pas la même chose. Il admire ta facilité à t'adapter rapidement à des situations délicates, des problèmes moraux complexes. Il aimerait pouvoir le faire aussi aisément que toi au lieu de s'empêtrer constamment dans les difficultés. Toi, tu passes au travers de tout cela.

— Jamais je ne m'étais considéré comme un esprit aussi libre, fit Carpenter.

Il s'approcha d'elle et laissa courir sa main le long de sa colonne vertébrale. Elle avait une peau étonnamment douce. Il trouva cela très agréable. De plus en plus de gens se faisaient

restructurer la peau pour lutter contre les craquelures morbides dues à la protection insuffisante de la couche d'ozone. En général, cela ne servait pas à grand-chose : le seul résultat était de leur donner l'aspect et la sensation d'un sac en lézard. Mais, au toucher, la peau de Jolanda Bermudez était celle d'une vraie femelle de l'espèce humaine. Carpenter éprouvait beaucoup de plaisir à la caresser. Et à sentir sous ses doigts l'élasticité de la chair.

— Nick est vraiment un grand homme, reprit-elle. Si intelligent, si réfléchi. Il se consacre totalement à sa tâche qui est de trouver une solution aux problèmes dramatiques qui menacent le monde ! Mais Isabelle lui en fait voir de toutes les couleurs.

— Je pense qu'il préfère les femmes qui lui mènent la vie dure.

— J'essaie de faire en sorte qu'elle ne le remarque pas, poursuivit Jolanda sans tenir compte de l'interruption, mais il m'arrive de ne pas être d'accord avec Isabelle quand elle condamne le programme de recherches de Nick. Même si je le reconnais à contrecœur, il n'y a peut-être pas d'autre issue. Même si je reste persuadée que l'émigration vers les satellites L-5 est sans doute notre meilleur choix, j'espère au fond de moi-même et je prie pour qu'il soit possible à notre espèce de rester sur la Terre. Pas toi ? La solution de Nick sera peut-être la seule voie à suivre, à supposer que nous ne trouvions pas le moyen de réparer les terribles dommages écologiques que nous avons causés. Les travaux de Nick…

Elle était en pleine forme, débordante d'énergie verbale. Carpenter se prit à redouter qu'elle ne se lance dans un nouveau laïus sur la nécessité de protéger la planète. C'est l'hyperdex, se dit-il : elle doit rester dans un état de surexcitation permanente. Il comprit qu'il allait devoir la baiser en légitime défense, pour se protéger de cette logorrhée. Avec une douceur insistante, il l'attira sur le lit et se nicha contre le corps à la peau douce et crémeuse, laissant courir ses mains sur les flancs et la poitrine, lui fermant la bouche d'un baiser. Cela se révéla un moyen fort efficace de changer de sujet.

Cornucopia, le satellite de recherches de Kyocera-Merck, se trouvait tout près de Valparaiso Nuevo, l'affaire de deux cents kilomètres. C'était l'un des points brillants parmi la multitude qui dansait dans l'espace, à proximité du L-5, l'une des innombrables méduses scintillant dans l'océan de ténèbres.

Farkas devait se rendre à Cornucopia pour recevoir les détails de sa prochaine mission ; de toute façon, il tenait à avoir une chance de s'entretenir avec le docteur Wu avant de quitter la zone des satellites. On le laisserait bien avoir une petite conversation avec Wu ; on lui devait bien cela. Mais, pour mettre toutes les chances de son côté, Farkas donna un caractère officiel à sa demande, comme s'il voulait apprendre de la bouche de Wu quelque chose qu'un autre service de K.M. lui avait demandé de découvrir. Les résultats seraient certainement meilleurs que s'il se contentait de solliciter une faveur personnelle.

Il attendit deux jours à Valparaiso Nuevo, pour leur laisser le temps d'installer correctement les nouvelles recrues. Puis il prit un billet pour Cornucopia, sur la navette de midi qui faisait quotidiennement la tournée des satellites habités circonvoisins.

Il n'y avait même pas à s'embarrasser d'un visa : accès limité au personnel autorisé. Pas question d'acquérir un billet à destination de Cornucopia sans motif légitime, d'ordre professionnel, et d'y être attendu. Même dans ces conditions, l'autorisation de quitter la navette n'était accordée à l'arrivée qu'après vérification de la liste des passagers et avec le consentement formel des autorités locales.

Un comité d'accueil attendait Farkas sur l'aire d'atterrissage : un petit homme et une grande femme. Pour Farkas, l'homme se présentait comme une suite de spirales jaunes disposées autour

d'un cône vert renversé ; la femme avait la forme d'un grand pan vertical de tissu bleu, à la texture souple. Farkas ne comprit pas bien leur nom, mais cela n'avait pas d'importance. L'homme occupait un poste dans le domaine technique, de toute évidence pas très élevé ; la femme se présenta comme un cadre administratif Échelon Vingt. Farkas avait appris depuis longtemps que nul ne se donnait la peine de retenir le nom d'un Échelon Vingt.

— Un ordre de mission vous attend, monsieur Farkas, annonça sans préambule l'Échelon Dix. Il se trouve dans votre casier de logistique. Vous y avez accès de votre espace d'hébergement.

Elle semblait retenir difficilement un mouvement de recul devant l'étrangeté de ce visage.

— Merci, dit Farkas. J'ai également demandé un entretien avec le docteur Wu. Avez-vous des renseignements à ce sujet ?

L'Échelon Vingt tourna un regard hésitant vers le technicien.

— Paolo ?

— Affirmatif. Le sujet Wu doit être mis à la disposition de l'Expéditeur Farkas pour une entrevue, à la demande de ce dernier.

— Très bien, dit Farkas. J'en fais la demande. Sur-le-champ.

L'Échelon Vingt parut perturbé par tant de promptitude.

— Vous désirez voir le docteur Wu sur-le-champ ? Avant même d'être conduit dans votre chambre ?

— Oui, répondit-il. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Bien sûr, fit l'Échelon Vingt. Pas de problème, monsieur Farkas. Elle est dans un dortoir de sécurité et il me faudra faire une notification de visite. Mais c'est l'affaire d'une minute.

Elle, se dit Farkas. Bien sûr, pour ces gens-là, Wu était une femme. Il comprit qu'il lui faudrait reprogrammer la manière dont il pensait au chirurgien, afin d'éviter toute confusion.

L'Échelon Vingt s'était éloigné de quelques pas et s'affairait à entrer des codes sur un terminal. Il fallut un peu plus longtemps qu'elle ne l'avait affirmé pour voir Wu. Il y avait à l'évidence des complications. Mais elle arriva à ses fins.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur Farkas…

Cornucopia était très différente de Valparaiso Nuevo :

austère, fonctionnelle, une structure purement industrielle, assemblage de traverses, de poutrelles et autres pièces de charpente nues. Même avec la vision aveugle, Farkas vit et perçut immédiatement la différence. Pas de fontaines sur Cornucopia, pas de cascades, pas de végétation luxuriante, pas de bananiers, juste le gros matériel austère de la Compagnie. Toutes sortes de recherches s'y poursuivaient. Il était plus économique de construire un satellite dans l'espace que d'essayer d'aménager sur la Terre un laboratoire d'une propreté satisfaisante. La pureté de l'air et de l'eau était indispensable à la recherche scientifique. Et il ne fallait pas oublier l'avantage de la pesanteur variable existant à bord d'un satellite, très utile, d'après ce que Farkas avait entendu dire, dans certains domaines de recherches.

Paolo et l'Échelon Vingt le guidèrent dans une enfilade de portes verrouillées et de couloirs voûtés jusqu'à ce qu'ils débouchent dans une sorte de vestibule gardé par un androïde qui demanda à Farkas une goutte de sang afin de comparer l'empreinte de son sérum avec celle du fichier de la Compagnie, apparemment pour s'assurer qu'il était bien celui qu'il prétendait être et non un imposteur qui se serait fait enlever les yeux pour pouvoir entrer là où il n'avait rien à faire. L'androïde se contrefichait de l'invraisemblance de la chose et que Farkas fût un Échelon Neuf, avec tout le prestige attaché à ce grade. Il avait ses ordres.

— Votre doigt, monsieur, je vous prie.

Soit, se dit Farkas en tendant obligeamment son index. Il avait l'habitude de donner des gouttes de sang à cette fin d'identification. Le mode habituel de vérification de l'identité de la Compagnie était l'examen par scanner de l'empreinte rétinienne, mais il était difficile de l'utiliser dans son cas.

L'androïde préleva sa goutte avec brusquerie et efficacité, puis la plaça sous un scanner.

— Identité confirmée, annonça l'androïde après quelques instants. Vous pouvez entrer, Expéditeur Farkas.

Wu était retenu dans un local à l'aspect un peu plus luxueux qu'une cellule et un peu moins confortable qu'une chambre d'hôtel. Quand Farkas entra dans la pièce, Wu ne bougea pas et

demeura assis au bureau placé contre le mur du fond.

Farkas se retourna vers l'Échelon Vingt qui se tenait juste derrière lui, le technicien Paolo à ses côtés.

— J'aimerais m'entretenir en privé avec le docteur Wu.

— Désolée, Expéditeur Farkas. Vous n'êtes pas autorisé à avoir un entretien particulier.

— Vraiment ?

— Nous avons pour consigne d'être présents pendant l'entretien. Je regrette, Expéditeur Farkas.

— Je n'ai pas l'intention de l'assassiner, vous savez.

— Si vous le souhaitez, nous pouvons faire une demande officielle pour obtenir une modification exceptionnelle de nos instructions, mais cela risque de prendre…

— Ce n'est pas la peine, fit Farkas.

Aucune importance. Ils peuvent bien écouter…

— Ravi de vous revoir, docteur, ajouta-t-il, se tournant vers Wu.

— Que voulez-vous de moi ? demanda Wu, qui n'avait pas l'air particulièrement enchanté.

— Ce n'est qu'une visite. Une visite de politesse. J'ai demandé l'autorisation d'avoir une petite conversation avec vous.

— Je vous en prie ! Je suis employé par Kyocera-Merck maintenant et j'ai le droit de ne pas être dérangé pendant mes heures de repos.

Farkas s'installa sur une sorte de canapé bas, près du bureau.

— Je crains qu'il ne vous soit pas loisible de refuser, docteur, répliqua-t-il d'une voix douce. J'ai demandé cet entretien et on a accédé à ma requête. Mais je tiens à ce que ce soit une visite amicale.

— Amicale ?

— Absolument. Et je suis sincère. Nous ne sommes pas ennemis ; comme vous l'avez dit, nous sommes tous deux employés par Kyocera-Merck.

— Que voulez-vous de moi ? demanda de nouveau Wu.

— Je vous le répète, c'est une visite de politesse. Oublions le passé. Comprenez-vous ce que je dis ?

Wu garda le silence.

— Alors, reprit Farkas, comment trouvez-vous votre nouveau logement ? Tout est à votre convenance ? Que pensez-vous du laboratoire que l'on vous aménage ?

— Le logement est tel que vous le voyez. J'ai vécu dans des conditions moins confortables, mais aussi dans de bien meilleures. Quant au laboratoire, il est fort bien équipé. Une grande partie du matériel m'est absolument inconnu.

Wu parlait d'une voix monocorde, morne, éteinte, comme si cela lui eût coûté de moduler aussi peu que ce fût.

— Vous apprendrez à vous en servir, dit Farkas.

— Peut-être. Peut-être pas. Mes connaissances dans ce domaine de recherches sont périmées depuis des années, des décennies même. Rien ne garantit que je sois à la hauteur de ce que la Compagnie attend de moi.

— Peu importe, riposta Farkas. Vous êtes là et vous y serez dorloté jusqu'à ce que vous ayez accompli quelque chose de marquant ou que la Compagnie ne décide que vous ne lui êtes d'aucune utilité. J'ai l'intuition qu'en vous familiarisant avec ce nouveau matériel vous serez enthousiasmé par les progrès accomplis dans votre spécialité depuis votre départ et qu'il ne vous faudra pas longtemps pour réapprendre ce que vous avez oublié et assimiler les nouvelles découvertes. Après tout, docteur, que risquez-vous ? Vos travaux seront effectués dans la plus stricte légalité.

— Mes travaux ont toujours été effectués dans la plus stricte légalité, répliqua Wu du même ton morne et mécanique.

— Ah ! nous y voilà ! C'est de cela que je voulais vous parler.

Wu garda le silence.

— Vous est-il jamais venu à l'esprit, poursuivit Farkas, que vos sujets d'expérience, dans votre laboratoire de Tachkent, ne tenaient pas véritablement à ce que leur matériel génétique soit modifié ?

— Rien ne m'oblige à parler de ça. Vous avez dit vous même que le passé était oublié.

— Rien ne vous y oblige, c'est vrai, mais j'aimerais que vous le fassiez. Je n'ai aucun désir de vengeance, mais j'éprouve une certaine curiosité. Une très forte curiosité, je l'avoue, de certaines choses que vous pourriez m'apprendre sur vous-

même.

— Pourquoi devrais-je vous répondre ?

— Parce que vous m'avez fait quelque chose de monstrueux, répondit Farkas d'une voix toujours calme, mais qui, pour la première fois, se faisait plus sèche, cinglante comme un coup de fouet. Cela me donne le droit, pour le moins, d'entendre des réponses de votre bouche. Dites-moi quelque chose, par simple compassion humaine. Vous êtes humain, docteur Wu, je ne me trompe pas ? Vous n'êtes pas seulement une sorte de créature sans âme, une manière d'androïde doué d'intelligence ?

— Vous me tuerez, n'est-ce pas, quand mon travail sur ce satellite sera terminé ?

— Vous croyez ? Je n'en sais rien. Je ne vois pas ce que cela pourrait m'apporter et ce serait une attitude bien mesquine. Mais, bien sûr, si jamais vous souhaitez que je vous tue…

— Non. Non.

— Vous savez, poursuivit Farkas en souriant, si j'avais vraiment voulu vous tuer, docteur, je l'aurais fait à Valparaiso Nuevo. Je ne suis pas inféodé à Kyocera-Merck au point de faire passer aveuglément les intérêts de la Compagnie avant les miens. Il est donc évident que je n'ai vu aucune raison de vous tuer quand j'en ai eu l'occasion. Je me suis contenté de remplir la mission pour laquelle on m'avait envoyé à Valparaiso Nuevo, à savoir vous amener à Cornucopia afin que vous puissiez mener à bien, pour le compte de la Compagnie, certaines recherches pour lesquelles vous aviez des compétences hors du commun.

— Bon, vous avez fait votre boulot. C'est très important, pour vous, de bien faire votre boulot. Mais, quand la Compagnie n'aura plus besoin de moi, vous me tuerez. Je le sais, Farkas. Pourquoi devrais-je parler avec vous ?

— Pour me donner des raisons de ne pas vous tuer quand la Compagnie n'aura plus besoin de vos services.

— Comment pourrais-je faire cela ?

— Eh bien, répondit Farkas, nous pouvons toujours essayer. Si je parvenais à comprendre un peu mieux votre point de vue, je serais un peu plus porté à la clémence. Par exemple, pendant vos expériences sur les fœtus, à Tachkent, que ressentiez-vous

exactement au fond de vous-même, dans votre cœur, à propos de la nature de vos travaux ?

— Tout cela est si loin.

— Oui, près de quarante ans. Certains de ces fœtus sont devenus depuis des hommes, des adultes privés d'yeux. Mais vous devez avoir conservé quelques souvenirs. Dites-moi, docteur, avez-vous eu la moindre hésitation, le plus petit scrupule d'ordre moral avant de commencer à me charcuter dans le ventre de ma mère ? Un mouvement de répulsion sur le plan de l'éthique ? Ou de pitié, qui sait ?

— Je n'ai rien ressenti d'autre qu'une intense curiosité scientifique, répondit Wu, imperturbable. Je cherchais à apprendre des choses dont la découverte paraissait importante. C'est en se faisant la main que l'on apprend.

— Et en utilisant des victimes humaines.

— Des sujets humains, oui. C'était nécessaire : le génome de notre espèce est différent de celui des animaux.

— Certainement pas ! Ce n'est pas vrai ! Ou en partie seulement. En pratiquant vos expériences sur des fœtus de chimpanzés, vous auriez pu travailler sur un lot de gènes très voisin du nôtre. Vous le savez bien, docteur !

— Avec cette différence que des chimpanzés n'auraient pas été en mesure de nous décrire la nature des perceptions élargies auxquelles la vision aveugle permet d'accéder.

— Je vois. Pour cela, il vous fallait des humains.

— Absolument.

— Et vous aviez à votre disposition à Tachkent un stock de cobayes humains, grâce au chaos engendré par le Démembrement. Des humains pas encore nés, convenant à l'expérimentation génétique. Votre intense curiosité scientifique pouvait donc être assouvie et vous en étiez très heureux. Cependant, le souci de l'éthique médicale aurait pu vous pousser à demander aux mères des fœtus l'autorisation d'opérer. La mienne, par exemple, non seulement n'a jamais donné son accord, mais était de nationalité étrangère et bénéficiait de l'immunité diplomatique. Et pourtant…

— Que voulez-vous que je dise ? s'écria Wu. Que je vous ai fait subir quelque chose d'abominable ? Eh bien, oui ! Oui ! Je le

reconnais. J'ai fait quelque chose d'abominable. J'ai profité d'une population sans défense, en temps de guerre. Vous voulez me faire dire que je suis un être malfaisant ? Que j'éprouve du remords ? Que j'accepte de mourir de votre main pour le crime commis contre vous ? Je reconnais que je suis malfaisant. Je suis bourrelé de remords. J'ai un affreux sentiment de culpabilité et je sais que je mérite un juste châtiment. Qu'attendez-vous ? Tuez-moi tout de suite ! Allez-y, Farkas, tordez-moi donc le cou et qu'on en finisse !

— Monsieur Farkas, glissa d'un ton embarrassé l'Échelon Vingt, debout près de la porte, je ne pense pas que ce soit une bonne idée de poursuivre cette conversation. Il vaudrait peut-être mieux partir. Je peux vous conduire à votre chambre et…

— Encore une minute, dit Farkas en se retournant vers Wu qui s'était replongé dans un silence renfrogné.

— Vous ne pensez pas un mot de ce que vous venez de dire, n'est-ce pas ? Vous continuez aujourd'hui encore à croire que ce vous avez fait à Tachkent, à moi et à d'autres, est parfaitement justifiable au nom de la science toute-puissante et vous n'éprouvez pas l'ombre d'un remords. N'est-ce pas, docteur ?

— En effet, répondit Wu. Si c'était à refaire, je le referais.

— C'est bien ce que je pensais.

— Vous avez donc obtenu confirmation de ce que vous saviez déjà. Et maintenant, allez-vous me tuer ? Je crains que cela ne déplaise à vos employeurs.

— Non, répondit Farkas, je ne vais pas vous tuer, ni maintenant ni plus tard. J'avais seulement besoin d'entendre de votre bouche ce que vous venez de reconnaître. Mais il y a encore une chose que je veux vous entendre dire : retiriez-vous du *plaisir* de ce que vous faisiez ?

— Du plaisir ? répéta Wu, l'air totalement dérouté. Je ne faisais pas ça pour le plaisir. Le concept de plaisir m'était totalement étranger. Cela faisait partie de mes recherches, comprenez-vous ? Si je l'ai fait, c'est parce que je devais savoir si cela pouvait être fait. Mais sans qu'il soit question de plaisir ; ce mot est totalement déplacé.

— Le pur technicien s'adonnant à la recherche objective de la

vérité.

— Rien ne m'oblige à supporter vos sarcasmes. Je vais demander de vous faire sortir.

— Mais je ne me moque pas de vous, rétorqua Farkas. Vous êtes un homme d'une grande intégrité, n'est-ce pas, docteur ? Si l'on définit ce mot comme la qualité de ce qui est parfaitement cohérent, une substance sans mélange, formant un tout. Vous êtes entièrement, totalement ce que vous êtes. C'est bien. Je vous comprends beaucoup mieux maintenant.

Wu demeura rigoureusement immobile ; il paraissait à peine respirer. Un cube luisant de métal noir monté sur un socle pyramidal de la couleur du cuivre.

— Il n'y avait pas la moindre dimension affective dans ce que vous m'avez fait. Vous n'en avez éprouvé aucune joie sadique. Comme vous l'avez dit, il y avait quelque chose à découvrir et vous avez simplement fait ce qu'il fallait pour obtenir vos réponses. Il n'y a donc aucune raison pour moi d'en faire une affaire personnelle. C'est bien cela ? À vos yeux, je n'ai jamais existé en tant que personne humaine ; je n'étais qu'une hypothèse pour vous. Un problème d'algèbre biologique, un défi intellectuel abstrait. Vouloir me venger de quelqu'un comme vous serait comme chercher à se venger d'un ouragan, d'un tremblement de terre, d'un glissement de terrain, de toute force impersonnelle de la nature. Ces catastrophes se produisent simplement, avec toutes leurs conséquences, mais il n'y a rien de personnel dans leur action et aucune raison d'être furieux d'en avoir été la victime. Mais on ne pardonne pas non plus à un ouragan, n'est-ce pas ? Le souvenir de ce qui s'est passé ne quitte jamais la victime. Pourtant, tout ce qu'elle peut faire, c'est reprendre ses esprits, se secouer, se dire qu'elle a eu la malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment et se remettre à vivre.

C'était peut-être le plus long discours que Farkas eût jamais prononcé. Il l'acheva d'une voix saccadée, à peine audible ; et il n'avait qu'une seule envie, s'en aller et se coucher.

Wu le regardait toujours du même air pétrifié. Farkas se demanda s'il comprenait. S'il éprouvait quelque chose.

— Très bien, fit-il, se tournant vers l'Échelon Vingt. J'ai

terminé. Vous pouvez me conduire à ma chambre.

La chambre, une sorte de box de trois mètres de long sur une hauteur d'un mètre cinquante, laissait à peine la place de s'étendre et d'écarter les bras. Mais il n'avait pas envie d'autre chose dans l'immédiat.

Un signal lumineux clignotait, indiquant qu'un message codé l'attendait dans le compartiment des messages. Il en prit connaissance et découvrit qu'on le renvoyait illico à Valparaiso Nuevo. Pour enquêter sur des rumeurs de coup d'État, un complot visant à renverser le Generalissimo Callaghan.

Pas un mot à quiconque, précisait-on dans les instructions. *Promenez-vous un peu partout, tendez l'oreille et informez-nous de ce qui se passe, s'il se passe quelque chose.*

Le message ne mentionnait aucune source à l'origine de cette rumeur. La plus probable était le colonel Olmo qui, il ne fallait pas l'oublier, était l'homme de confiance de Kyocera-Merck à Valparaiso Nuevo. Mais pourquoi, dans ce cas, la Compagnie ne lui avait-elle pas ordonné, pour commencer, de prendre contact avec le colonel ? Ne faisait-elle plus confiance à Olmo, les rumeurs de coup d'État provenaient-elles d'une autre source ou bien tout simplement la main droite se fichait-elle éperdument de ce que faisait la gauche ? En tout cas, la théorie d'Olmo selon laquelle la Compagnie trempait dans le complot ne semblait guère avoir de fondement. Kyocera-Merck ne paraissait pas en savoir plus long que lui.

Le plus vraisemblable, conclut Farkas, c'est qu'il n'y avait pas de complot du tout, qu'il ne s'agissait que d'un nuage de désinformation répandu autour du système. Sinon, il existait bel et bien un projet ourdi en Californie du Sud par une poignée de conspirateurs qui, comme on l'avait dit à Olmo, n'étaient aucunement liés à une mégafirme. Possible, après tout. Une entreprise téméraire, mais qui, si elle était couronnée de succès, pouvait rapporter des milliards.

Farkas reprit la navette du matin à destination de Valparaiso Nuevo. Une nuée de courriers empressés s'agglutina

autour de lui, dès son arrivée, mais il repoussa gentiment leurs offres de service et se rendit seul à l'hôtel San Bernardito, à Cajamarca, où il eut la chance de retrouver la chambre libérée la veille. Il aimait la vue de cette chambre qui s'ouvrait sur les étoiles. Et l'intensité de la pesanteur égale à celle de la Terre dont bénéficiait Cajamarca était très agréable pour sa musculature de Terrien.

Après une longue douche, il sortit flâner dans les rues.

Il se plaisait de plus en plus dans cet endroit et s'était bien habitué à son atmosphère. Tout cet air pur et vif, riche en oxygène qui, à chaque inspiration, donnait un coup de fouet. On pouvait s'enivrer avec cet air-là. Il l'aspirait à pleins poumons, s'amusait avec lui, essayait de l'analyser avec ses alvéoles, isolant chaque molécule de gaz carbonique, d'azote et d'oxygène.

Il avait conscience que cela pouvait rapidement devenir dangereux. Il ne serait pas facile, en revenant sur la Terre, de retrouver son air vicié et toxique. De reprendre l'existence d'un de ces dinkos qui se roulent dans la fange et respirent de la merde, comme le disaient les habitants des L-5 de ceux qui étaient condamnés à finir leurs jours sur la pauvre planète mère. Mais, dans l'immédiat, personne ne semblait pressé de le voir regagner la Terre.

Tant mieux. C'était une bonne chose. Qu'il prenne son temps, qu'il s'amuse, qu'il profite de ces petites vacances dans le cosmos. Qu'il mène une enquête minutieuse sur le prétendu complot contre le gouvernement du Generalissimo Callaghan.

Il connaissait un café très agréable à la limite extérieure de Cajamarca, pas loin de l'hôtel. Il était juste sous l'une des baies du bouclier, avec, cet après-midi-là, une vue extraordinaire sur la Terre et la Lune. Farkas choisit une table en terrasse, commanda un brandy et s'enfonça dans son siège pour siroter son verre. L'un des conspirateurs allait peut-être s'approcher de lui et proposer de lui vendre des renseignements utiles.

Bien sûr. Pourquoi pas ?

Il continua à déguster son brandy. Il attendit tranquillement. Personne ne proposa de lui vendre quoi que ce fût. Au bout d'un moment, il regagna sa chambre d'hôtel et mit de la musique

douce. Il fit les subtils réglages mentaux qui équivalaient pour lui à fermer les yeux. Les derniers jours avaient été très chargés et il se sentait fatigué. Un peu de repos s'impose, se dit-il. Oui, oui. Assurément, un peu de repos s'impose.

L'invraisemblable enchevêtrement de structures d'acier du port d'Oakland s'étageait sur une quinzaine de niveaux. Sa plaque d'identification fixée sur la paume de sa main levée pour être présentée plus facilement au laser de tous les scanners qu'il rencontrait en chemin, Carpenter passa d'un niveau à l'autre, monta et redescendit, suivit les instructions impérieuses de voix métalliques invisibles, jusqu'à ce qu'il finisse par déboucher sur le front de mer, devant les flots miroitant en plein midi, sous une brume de chaleur d'un vert vif. Il découvrit des dizaines de navires paisiblement mouillés dans l'estuaire aux eaux calmes et visqueuses, flottant mollement sur les hauts-fonds.

Le *Tonopah Maru,* le navire dont il allait prendre le commandement, était arrivé le matin même à San Francisco après avoir longé la côte depuis les chantiers navals de San Pedro. Il était amarré à Oakland, les quais de San Francisco n'étant plus, depuis au moins un siècle, que des arcades réservées aux touristes. C'est dans la chaleur poisseuse de ce début d'après-midi, où l'inversion du gradient de température présentait un danger mortel, où l'air d'un brun verdâtre pesait comme un couvercle de plomb, où le port du masque était indispensable, même dans la merveilleuse cité de San Francisco, que Carpenter vint se présenter à son équipage et prendre officiellement son commandement.

Au niveau de la mer, il trouva non seulement l'alignement attendu de scanners clignotants, mais aussi un énorme robot à tête carrée qui gardait les abords des quais, tel Cerbère devant l'entrée des enfers. Le robot se tourna lentement vers lui.

— Capitaine Carpenter, commandant le *Tonopah Maru*.

Cela lui parut si affreusement pompeux qu'il dut se retenir de rire de sa propre emphase. Il eut le sentiment d'être un

personnage de Joseph Conrad : le jeune capitaine consciencieux prenant son premier commandement, face au vieux loup de mer blasé qui connaissait tout cela par cœur et s'en fichait comme de sa première vareuse.

De fait, le robot, qui n'avait probablement jamais entendu parler de Conrad, ne parut ni amusé ni intimidé par les titres flambant neufs de Carpenter. Il procéda dans un silence impassible à une dernière vérification au laser des pièces d'identité de Carpenter, s'assura que tout était en ordre, balaya de son faisceau électronique les globes oculaires du capitaine pour en acquérir la certitude absolue et l'envoya à la recherche de son bâtiment, derrière le poste de sécurité, sous le soleil de plomb.

La formation avait duré huit jours. Méthode subliminale, une heure par jour insérée dans le flot de données, et maintenant Carpenter savait, du moins l'espérait-il, à peu près tout ce qu'il fallait savoir pour prendre le commandement d'un remorqueur d'icebergs à destination du Pacifique Sud. Toutes les particularités du métier négligées par la formation à terre devraient être acquises en mer, mais cela ne l'inquiétait pas. Il se débrouillerait. Il arrivait toujours à se débrouiller.

Il repéra tout de suite le *Tonopah Maru,* à la saillie de l'énorme engrenage à crémaillère qui actionnait les grappins et aux grands robinets occupant la majeure partie du pont, qui, comme on le lui avait expliqué la veille, servaient à vaporiser sur les icebergs captifs la poussière réfléchissante destinée à retarder la fonte. C'était un bâtiment mince et allongé, en forme de cigare, une silhouette gracieuse, d'une étroitesse déconcertante. Il était étrangement haut sur l'eau, au milieu d'un groupe d'autres navires spécialisés qui tous portaient sur la coque le soleil et l'éclair, le logo familier de Samurai Industries. Carpenter n'avait pas la moindre idée de leur destination : ramassage des algues, pêche à la crevette, chasse au calmar et ainsi de suite. Il y avait une multitude de navires de tous les types qui sillonnaient les mers, épuisant frénétiquement les dernières richesses océaniques. Chaque type de bâtiment n'était équipé que pour une seule activité, mais pourvu de tout le nécessaire.

Un grand gaillard grisonnant, au nez camus, dont l'armure corporelle entretenue par l'Écran donnait à son teint un hâle d'une extraordinaire profondeur, se tenait sur le pont, l'œil collé à l'oculaire d'un instrument de navigation qu'il semblait s'efforcer d'étalonner. La vue de cet instrument donna à Carpenter une idée de l'identité du marin : l'océanographe-navigateur qui devait faire office de second. Il le héla du bord du quai.

— C'est vous, Hitchcock ?

— Oui, fit le marin, sur ses gardes, presque hostile.

— Je suis Paul Carpenter. Le nouveau capitaine.

Hitchcock le jaugea longuement du regard. Il avait des yeux au globe très saillant, cerclés de rouge.

— Bon, euh !… Bienvenue à bord, capitaine.

L'invitation manquait de cordialité, mais Carpenter ne s'attendait pas à autre chose. Il savait qu'il était l'ennemi, le représentant de la classe dirigeante, placé en position d'autorité temporaire sur l'équipage du *Tonopah Maru* grâce à quelque décision arbitraire émanant de la vaste et lointaine bureaucratie. Il faudrait exécuter ses ordres, ce qui ne signifiait pas l'apprécier, ni le respecter, ni se laisser en aucune manière impressionner.

Mais il convenait de respecter les apparences. Carpenter descendit la passerelle, posa son sac sur le pont et attendit tranquillement que Hitchcock vienne à lui, la main tendue.

La poignée de main parut sincère. Hitchcock se déplaçait lentement, mais son étreinte était puissante et franche. Carpenter obtint même un sourire en prime.

— Content de faire votre connaissance, cap'tain.

— Moi aussi. D'où êtes-vous originaire, Hitchcock ?

— Maui.

Cela expliquait donc le teint, le visage et les cheveux grisonnants. Un mélange afro-hawaïen et une bonne couche d'Écran qui accentuait le hâle. Il était plus grand que Carpenter ne l'avait vu d'en haut et plus vieux, la cinquantaine bien sonnée.

— Un beau pays, dit Carpenter. J'y suis allé il y a quelques années. À Wailuku.

— Ouais, fit Hitchcock, sans manifester un grand intérêt. C'est bien demain qu'on lève l'ancre, cap'tain ?

— Absolument.

— Vous avez déjà navigué sur un bateau comme le nôtre ?

— Non, jamais, répondit posément Carpenter. C'est la première fois que je vais prendre la mer. Voulez-vous me faire une visite guidée ? Et j'aimerais aussi rencontrer le reste de l'équipage.

— Bien sûr. Tenez, en voilà un. Nakata ! Hé ! Nakata ! Viens dire bonjour au nouveau cap'tain !

Les yeux plissés pour se protéger du soleil, Carpenter découvrit à l'autre bout du navire une frêle silhouette juchée dans la superstructure, qui s'affairait près du logement des grappins. De loin, il paraissait minuscule à côté de l'énorme appareillage ventru, le mécanisme colossal et silencieux, capable de projeter très haut les grappins géants qui se ficheraient dans les flancs des icebergs les plus monstrueux.

Hitchcock fit des signes à Nakata, qui descendit de son perchoir. Le lanceur de grappins était un petit bonhomme souple comme un chat, aux yeux de fouine, qui dégageait une extraordinaire impression d'assurance. Il semblait être un peu plus haut que Hitchcock dans la hiérarchie. Sans hésiter, il tendit la main au nouveau capitaine, comme à un égal. La suffisance habituelle des Nippons, songea Carpenter. Le fait d'être américain d'origine japonaise ne procurait pourtant pas d'avantages particuliers dans la hiérarchie de Samurai, pas plus qu'une origine polonaise, chinoise ou turque. Les vrais Japonais n'accordaient pas de traitement de faveur à leurs cousins au sang mêlé. À leurs yeux, un patronyme japonais ne faisait pas nécessairement de quelqu'un un véritable Japonais. Pas de sentiments chez ces gens-là.

— On va se faire quelques monstres de glace, hein, cap'tain ? lança Nakata avec un large sourire. Faut pas que les gens crèvent de soif à San Francisco, ajouta-t-il en pouffant.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle à San Francisco ? demanda Carpenter.

— Tout, répondit Nakata. Une ville de cinglés. Toujours été comme ça. Des homos, des grosses têtes, des tordus en tout

genre. Vous n'êtes pas de Frisco, hein, cap'tain ?

— Non, Los Angeles. De l'ouest, pour être précis.

— Bon… Moi, je suis de Santa Monica, à quelques encablures de chez vous. J'ai toujours détesté cette ville. Samurai avait prévu d'envoyer ce bateau à Los Angeles, vous savez, mais Frisco l'a affrété le mois dernier.

Il agita vaguement la main derrière lui, en direction de la baie au fond de laquelle la charmante cité s'étageait sur les collines.

— Je trouve ça très drôle, reprit Nakata, de transporter de l'eau douce pour la Californie du Nord. Mais on fait le travail pour lequel on est payé, hein, cap'tain ?

— Exact, répondit Carpenter en hochant la tête. C'est le système.

— Je vous fais visiter le bateau maintenant ? demanda Hitchcock.

— L'équipage comprend encore deux personnes, non ?

— Oui, Caskie et Rennett. Elles font une virée en ville et ne devraient pas tarder à revenir.

Rennett était chargée des opérations et de l'entretien, Caskie des communications. Carpenter fut légèrement contrarié de constater que les deux femmes n'étaient pas à bord pour l'accueillir, mais il n'avait prévenu personne de l'heure précise de son arrivée. Il se dit que l'accueil officiel n'était que partie remise.

Hitchcock l'emmena donc faire le tour du navire, en commençant par les énormes robinets du pont et le lance-grappins. Il distingua les grappins colossaux, bien rangés dans l'enfoncement ménagé dans le flanc du bateau ; puis ils descendirent jeter un coup d'œil au moteur à propulsion nucléaire, assez puissant pour remorquer sur la moitié de la planète une île d'une bonne taille.

— Et voici nos somptueuses cabines, annonça Hitchcock.

Carpenter savait qu'il ne devait pas s'attendre à quelque chose de luxueux, mais il était loin d'imaginer un tel manque de confort. Comme si les architectes du bâtiment, ayant oublié qu'il devait y avoir à bord un équipage en chair et en os, n'avaient ménagé qu'après coup pour les marins un peu d'espace au

milieu de toute la machinerie. Les différentes cabines étaient éparpillées dans les coins et les recoins. Celle de Carpenter, un poil plus grande que les autres, n'était pourtant guère plus spacieuse que l'une de ces capsules de couchage, de la taille d'un cercueil, qui faisaient office de chambres dans l'hôtel d'un aéroport ; pour les moments de détente, il leur fallait partager une unique petite bulle à l'arrière et la partie du pont avant où Carpenter avait vu Hitchcock vérifier son matériel.

Il va falloir vivre comme des sardines en boîte, se dit Carpenter.

Mais il était bien payé et il y avait des possibilités d'avancement. Et puis il pourrait au moins respirer l'air pur du large, plus salubre en tout cas que le brouillard gris, brun et vert, la purée de pois qui pesait la plupart du temps sur les régions habitables de la côte Ouest.

— Avez-vous les détails de notre itinéraire, cap'tain ? demanda Hitchcock quand il eut montré tout ce qu'il y avait à voir.

— Tout est là, répondit Carpenter en tapotant sa poche de poitrine.

— Ça vous ennuie, si je commence à l'étudier ?

Il tendit à Hitchcock le petit cube de données bleu qu'on lui avait remis le matin même au centre d'information. Il savait qu'il donnait un caractère quelque peu cérémonieux à sa prise de commandement en remettant officiellement à son navigateur le logiciel du programme prescrivant leur route. Hitchcock devait déjà avoir une idée approximative de leur destination et était probablement capable de les y conduire, à la manière des marins qui avaient sillonné le Pacifique depuis l'époque de sir Francis Drake et du capitaine Cook. Ils n'avaient jamais eu besoin d'ordinateurs et il en allait très probablement de même de Hitchcock. Mais la remise du cube de données au navigateur était l'équivalent moderne de la réunion de l'équipage au pied du grand mât, à la veille du départ, et cela ne déplaisait pas à Carpenter : il prenait un certain plaisir à être l'héritier d'une tradition ancienne.

Un hardi navigateur. Ulysse, Vasco de Gama, Christophe Colomb, Magellan. Le capitaine Kidd. Le capitaine Crochet. Le

capitaine Achab.

Hitchcock se retira et le laissa seul dans la cabine exiguë. Carpenter rangea ses affaires, les tassant de son mieux dans les compartiments réservés à cet effet. Quand il eut terminé, il appela Nick Rhodes à son bureau des Laboratoires Santachiara.

— Tu n'as pas idée du luxe de ma cabine, commença-t-il. Je me sens comme J.P. Morgan à bord de son yacht.

— J'en suis très heureux pour toi, fit Rhodes d'un ton lugubre.

L'écran du viseur du communicateur de la cabine n'était pas beaucoup plus gros qu'un timbre-poste, la définition, de mauvaise qualité, en noir et blanc, semblait remonter aux balbutiements de l'électronique. Malgré cela, Carpenter remarqua la mine abattue de son ami.

— Ce n'est pas vrai, poursuivit-il, je mens effrontément. Il y a de quoi devenir claustrophobe ici. Si j'avais une érection, je ne pourrais même pas me retourner dans ce cagibi… Qu'est-ce qui ne va pas, Nick ?

— Pourquoi demandes-tu ça ?

— Je le vois sur mon viseur, comme le nez au milieu de ta figure. Tu sais que tu peux me parler franchement.

— Je viens d'avoir une discussion avec Isabelle, fit Rhodes après une hésitation.

— Et alors ?

Un autre petit silence.

— Que penses-tu d'elle, Paul ? Je veux la vérité.

Carpenter se demanda si c'était vraiment un sujet à aborder.

— C'est une femme très intéressante, répondit-il prudemment.

Rhodes ne sembla pas se contenter de si peu.

— Elle doit être extrêmement passionnée, reprit-il au bout d'un moment.

— Je t'ai dit que je voulais le fond de ta pensée.

— Et très entière dans ses convictions.

— En effet, approuva Rhodes. Ça, on peut le dire.

Carpenter hésita encore, puis décida d'aller de l'avant. On doit la vérité à ses amis.

— Mais ses convictions sont très embrouillées. Elle a la tête

farcie d'idées stupides et mal assimilées dont elle te rebat les oreilles. C'est bien cela le problème, Nick ?

— Exactement… Elle me rend fou, Paul.

— Raconte-moi.

— Hier soir, quand nous nous sommes couchés, j'ai voulu la prendre dans mes bras, comme je le fais toujours… C'est aussi naturel pour moi que de respirer. Mais, non, rien à faire. Elle voulait parler de la Relation. Pas de moi ni d'elle, non, de la Relation. Et tout de suite, ça ne pouvait pas attendre. Elle m'a dit que mes recherches mettaient la Relation en péril.

— Si tu veux mon avis, il y a du vrai là-dedans. Qu'est-ce qui compte le plus pour toi ?

— C'est tout le problème, Paul. Les deux sont aussi importants l'un que l'autre. J'aime mon travail et j'aime Isabelle. Mais elle veut que je quitte Santachiara. Elle ne m'a pas vraiment dit : « Soit tu arrêtes, soit nous nous séparons », mais, en substance, elle me demande de choisir.

Carpenter tapota de l'ongle le devant de ses dents.

— As-tu envie de l'épouser ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Je n'en suis pas sûr. Je n'envisage pas sérieusement de me remarier, pas encore, mais, s'il y a une chose dont je suis certain, c'est de vouloir rester avec elle. Si elle insistait pour que je l'épouse, j'accepterais probablement. Il faut que je te dise, Paul, que sur le plan physique je n'ai jamais rien connu de tel. Dès que j'entre dans la pièce où elle se trouve, j'ai des picotements partout. Entre les jambes, au bout des doigts, dans les chevilles. J'ai l'impression de sentir une sorte de rayonnement qui émane d'elle et me fait perdre la tête. Et, dès que je pose la main sur elle, dès que nous commençons à faire l'amour…

Carpenter fixait le viseur d'un regard sombre. Rhodes avait les réactions d'un collégien enamouré. Ou, plus grave, d'un adulte érotomane complètement paumé.

— Je t'assure, quand nous faisons l'amour… Tu ne peux pas imaginer… non, tu ne peux pas imaginer…

Bien sûr. Tout en écoutant les divagations de Nick sur le fantastique sex-appeal d'Isabelle Martine, l'image qui venait à

l'esprit de Carpenter était celle d'une énorme masse crépue de cheveux rouges, semblable à une paille de fer, et de deux yeux implacables et farouches, d'une dureté quasi névrotique.

— Très bien, dit enfin Carpenter. Tu bandes pour elle, je crois que je peux comprendre ça. Mais, si elle te demande de renoncer à tes recherches… Je suppose, poursuivit-il, le front plissé, qu'elle les trouve immorales ? Toutes ces foutaises sur la transformation de l'espèce humaine en monstres de Frankenstein à faire froid dans le dos ?

— Oui.

Carpenter sentit la colère monter en lui.

— Tu sais aussi bien que moi, reprit-il, que ce sont les conneries antiscientifiques habituelles que les niais qui partagent sa tournure d'esprit dégoisent depuis le début de la révolution industrielle. Tu m'as dit toi-même qu'elle reconnaît ne pas voir de solution de rechange à l'adaptation. Et elle continue quand même à démolir ton travail à Santachiara. Bon Dieu, Nick ! Un scientifique de ton niveau devrait avoir assez de bon sens pour ne pas s'amouracher d'une femme comme elle !

— Trop tard, Paul. Le mal est fait.

— Je sais. Elle t'a ensorcelé avec son vagin magique, capable de donner un plaisir absolument fantastique, unique et irremplaçable, dont tu ne pourrais jamais trouver le pareil, même en cherchant dans toute la gent féminine, et dont tu es incapable de…

— Paul, je t'en prie !

— Excuse-moi.

— Je reconnais, fit Rhodes avec un sourire penaud, que je suis obsédé par cette femme et que c'est idiot. Mais c'est comme ça, je n'y peux rien. J'ai aussi clairement conscience que ses idées politiques ne sont qu'un fatras d'inepties simplistes. L'ennui, Paul, est que, d'une certaine manière, je suis d'accord avec elle.

— Comment ? Tu t'es vraiment mis dans la merde, mon vieux ! Tu es d'accord avec elle ?

— Je ne dis pas qu'il est immoral d'avoir recours au génie génétique pour nous aider à surmonter tous les dangers qui nous attendent, non. Isabelle a le cerveau bien dérangé si elle

s'imagine que nous pourrons continuer à vivre sur la Terre sans modifier l'espèce humaine. C'est inéluctable. Nous n'avons pas le choix.

— Alors, sur quoi es-tu d'accord avec elle ?

— Nous y arrivons. Les travaux dans le domaine génétique aux Laboratoires Santachiara sont beaucoup plus avancés que toutes les recherches en cours n'importe où ailleurs. Samurai dispose, comme tout le monde, d'un service d'espionnage industriel et les rapports dont j'ai eu connaissance m'ont donné la conviction absolue que nous avons beaucoup d'avance. Et ce dont je t'ai parlé la semaine dernière, la nouvelle voie dans laquelle le jeune Alex Van Vliet veut s'engager, nous permettrait de creuser définitivement l'écart. Je l'avoue à contrecœur, l'idée de Van Vliet, aussi extravagante qu'elle paraisse, semble receler plus de promesses pour aider notre espèce à résoudre les problèmes de dégradation du milieu au siècle prochain que n'importe quel autre projet qui m'ait été soumis.

— L'idée de l'hémoglobine ?

— C'est bien ça. Certaines percées d'une importance cruciale sont encore à faire, mais qui peut affirmer que les problèmes ne pourront être résolus ? Tu sais bien que je préférerais jeter aux oubliettes ce projet qui me terrifie, mais je ne peux pas. Je ne peux pas, c'est tout ! Pas avant d'avoir fait procéder à des simulations sérieuses et effectué des travaux de laboratoire. Même si cela paraît un peu bébête, ma conscience ne me permet pas de le condamner a priori, avant toute expérience.

— C'est très bien. Il n'y a pas de mal à écouter sa conscience, Nick.

— Les réserves que je fais sur ce projet ne sont pas seulement morales, comme je te l'ai expliqué, mais aussi d'ordre technique. Je ne suis absolument pas certain qu'il soit réalisable ou, même s'il l'était, qu'il faille le réaliser. Mais, en la matière, j'ai des conceptions très traditionnelles. Je commence à me faire vieux pour des hypothèses aussi hardies. Il est possible que je me sois désespérément encroûté et que Van Vliet ait du génie ; le seul moyen de le savoir est de vérifier sérieusement sa théorie. C'est ce que nous allons faire. Pendant deux jours, je me suis tâté, mais, ce matin, j'ai convoqué Van Vliet pour lui

annoncer que j'allais demander une augmentation de son budget de recherches.

— C'est la seule voie honorable, fit Carpenter.

— Mais si le projet se révèle réalisable et si Santachiara parvient à le mener à bien, Samurai Industries aura la mainmise sur la survie des habitants de notre planète. Samurai détiendra le monopole de la vie, tu comprends, Paul ?

— Bon Dieu !

— Pour continuer à respirer, il faudra se faire restructurer par Samurai. Pour mettre au monde des enfants capables de survivre à l'extérieur d'une pièce hermétiquement close, il faudra faire remodeler ses gènes par Samurai. Ce sera un empire planétaire, Paul, un contrôle absolu sur toute la population. Et je suis en train de faire les premiers préparatifs pour emballer le paquet que je finirai par livrer à New Tokyo. Comment imagines-tu que je vive cela, avec ou sans la rhétorique d'Isabelle ?

— Si tu quittes Samurai aujourd'hui, demanda Carpenter, le résultat ne sera-t-il pas le même ? Un autre livrera le paquet à ta place.

— Justement, ce sera un autre. Ça change tout.

— Et que feras-tu, si tu décides de partir ?

— Je peux trouver un poste n'importe où. Chez Kyocera, I.B.M./Toshiba ou une des mégafirmes suisses.

— Et, dans quatre générations, Samurai Industries aura toute la planète sous sa domination.

— Je ne serai plus là pour le voir. Et, au moins, mon nom ne sera pas maudit par les générations à venir pour avoir contribué à remettre la planète entre leurs mains.

— Tu parles comme l'un de ces physiciens du XX^{e} siècle qui ont refusé de participer à l'élaboration de la bombe atomique, parce ce qu'il s'agissait d'une arme trop destructrice. Même sans leur concours, la bombe a été fabriquée. D'autres ne demandaient pas mieux que de travailler sur ce projet. En fin de compte, qu'est-ce que les scrupules de notre physicien ont changé à l'affaire, puisqu'il fallait faire le travail et que des collègues se sont proposés ?

— Cela a peut-être changé certaines choses pour lui, répondit

Rhodes. La qualité de son sommeil et le regard qu'il posait sur lui-même dans son miroir. Mais l'analogie est faussée, Paul, parce que nous étions en guerre. Il fallait être dévoué à sa patrie.

— Aujourd'hui aussi il y a une guerre, répliqua Carpenter. Une guerre d'un genre différent, mais une guerre malgré tout. Et nous avons toutes les chances de la perdre si nous ne prenons pas des mesures radicales. Tu l'as dit toi-même.

Rhodes braqua sur lui un regard triste. Des interférences produites quelque part dans l'atmosphère barraient son visage de traînées grises et floues.

— Je n'ai pas une grande force de caractère, Paul. Tu le sais bien. Peut-être ne suis-je pas capable d'assumer la responsabilité de devenir celui qui aura permis à Samurai Industries de faire main basse sur la planète. Si nous sommes contraints de transformer toute notre espèce, cela ne doit pas être au profit d'une seule mégafirme.

— Alors, tu vas vraiment partir, Nick ?

— Je ne sais pas. J'avoue que la perspective qu'un tel pouvoir soit détenu par Samurai me plonge dans un abîme de confusion. Je ne me suis jamais trouvé dans ce genre de situation. Et j'aime mon boulot. J'aime être à Santachiara. Je pense la plupart du temps que ce que nous faisons est important et nécessaire. Mais Isabelle exerce une pression terrible sur moi et cela me brouille les idées. Si jamais elle devinait la nature de mes inquiétudes, elle ne me laisserait plus en paix un seul instant. Elle considère déjà les mégafirmes comme des dangers pour l'humanité. Surtout Samurai.

— Elle est perturbée, Nick.

— Non, elle est simplement une ardente…

— Écoute-moi, Nick ! Isabelle souffre de troubles affectifs. Tout comme son amie Jolanda que tu as eu la bonté de jeter dans mon lit, l'autre soir. Ces femmes ont une sexualité très développée et, nous autres, toujours en quête du réconfort d'une partie de jambes en l'air, sommes terriblement vulnérables à l'appel de la drogue mystérieuse qui palpite entre leurs cuisses ; mais leur crâne est bourré de toutes sortes de conneries. Elles manquent de culture, elles ont des connaissances plus que

sommaires et ne sont pas capables de penser correctement ; elles gobent tous les scénarios-catastrophes qui circulent et passent leur temps à défiler et à scander des slogans pour essayer de changer le monde de cinq manières différentes et incompatibles à la fois.

— Je ne vois pas en quoi cela t'autorise à dire quelle souffre de troubles affectifs, fit sèchement Rhodes.

— Bien sûr que tu ne vois pas : tu es amoureux d'elle et tout ce qu'elle fait trouve grâce à tes yeux. Eh bien, Nick, si Isabelle t'aimait, elle serait capable de faire la moitié du chemin pour comprendre la portée de tes travaux au lieu d'afficher cette jalousie paranoïaque, cette haine de ton dévouement à la sauvegarde de l'humanité. Au lieu de cela, elle se délecte du pouvoir qu'elle a sur toi et espère éprouver un grand frisson de bonheur, le jour où elle réussira à t'arracher à tes errements. Elle est incapable de saisir les contradictions inhérentes à la répulsion que lui inspirent tes travaux, contradictions qu'elle parvient maintenant à implanter dans ton propre esprit. Tu t'es empêtré de quelqu'un qui ne te convient pas du tout, Nick. À ta place, je la laisserais tomber sans perdre une seconde.

— Je ne désespère pas de l'amener à mon point de vue.

— D'accord ! La raison finira par triompher, comme toujours ! L'expérience m'a pourtant appris que la raison ne triomphe jamais ou presque. À propos, quel est exactement ton point de vue ? Tu veux mener à bien tes recherches, mais le projet de Van Vliet t'inquiète et tu es terrifié à l'idée de devoir remettre un jour à Samurai la clé de la domination planétaire.

Carpenter prit une longue inspiration. Il se demanda s'il n'était pas trop dur avec Rhodes.

— Si tu veux un petit conseil d'ami, reprit-il, n'abandonne pas le génie génétique. Parce que tu crois fondamentalement à l'importance et à la nécessité de ce que tu fais. N'est-ce pas, Nick ?

— Euh !...

— Bien sûr que tu y crois ! Tu hésites peut-être à remettre un tel pouvoir entre les mains de Samurai Industries et je comprends assurément ta position, mais, au fond, tu es persuadé que l'adaptation de l'espèce humaine à l'atmosphère

du futur est la seule solution pour perpétuer notre civilisation sur la Terre.

— Oui, j'en suis persuadé.

— Avec juste raison. Ton boulot est la seule chose qui te permette de préserver ton équilibre mental dans ce pauvre monde réduit à l'état de serre géante. Ne l'abandonne surtout pas ! Plonge-toi dedans, aussi profondément que tu le peux, et, si Isabelle ne peut pas le supporter, trouve-toi une autre amie. Je suis sérieux, tu sais. Tu auras la sensation, pendant un certain temps, d'avoir subi une sorte d'amputation, puis tu rencontreras quelqu'un d'autre – comme cela arrive toujours – et, même si ce n'est pas aussi magique qu'avec Isabelle, ce sera bien et, au bout d'un moment, tu te demanderas ce qu'il pouvait bien y avoir eu de magique.

— Je ne sais pas. Je ne pense pas que…

— Ne pense pas ! *Agis*. Pour ce qui est de tes scrupules à apporter à Samurai le monde sur un plateau d'argent, ce n'est pas difficile non plus. Tu n'as qu'à quitter Santachiara et t'adresser ailleurs, chez Kyocera-Merck par exemple. Emmène toute ton équipe. Fais profiter la concurrence du fruit de vos recherches en biotechnologie. Laisse-les s'entre-déchirer pour la domination planétaire, mais qu'au moins cette technologie soit utilisable quand l'humanité en aura besoin.

— Mais je ne peux pas faire ça ; ce serait une violation de mon contrat. Ils me traqueraient pour m'abattre.

— Il y a des exemples de gens qui ont survécu après avoir changé d'employeur, Nick. Tu pourrais bénéficier d'une protection. Il te suffit de rendre public ton désir de ne pas voir une seule mégafirme détenir le secret des travaux sur l'adapto humain. Et ensuite…

— Écoute, Paul, cette conversation commence à devenir très dangereuse.

— Oui, je sais.

— Il vaudrait mieux en rester là. Je dois réfléchir à tout ce que tu m'as dit.

— J'embarque demain. Je serai dans le Pacifique pendant plusieurs semaines.

— Donne-moi un numéro où je pourrai te joindre à bord du

navire.

— Non, fit Carpenter après un instant de réflexion. Ce n'est pas une bonne idée. Navire affrété par Samurai, fréquences radio de Samurai. Nous discuterons à mon retour à Frisco.

— Bon, d'accord.

Rhodes paraissait très nerveux, comme s'il commençait à imaginer que leur conversation était déjà un sujet de débat au niveau le plus élevé de la Compagnie.

— Au fait, Paul, un grand merci pour tout ce que tu m'as dit. Je sais que tu m'as parlé de certaines choses qu'il était important que j'entende. Mais je ne sais pas si je serai en mesure de les mettre en pratique.

— Cela ne dépend que de toi, mon vieux.

— Je suppose.

Un faible sourire joua sur le visage de Rhodes.

— Fais bien attention à toi quand tu seras en pleine mer, reprit-il. Et rapporte-moi un iceberg, s'il te plaît. Un petit.

— Gros comme ça, fit Carpenter, écartant le pouce et l'index de cinq centimètres. Bonne chance, Nick.

— Merci, dit Rhodes. Merci pour tout.

L'écran du viseur s'éteignit. Carpenter haussa les épaules, secoua la tête. Un élan de pitié pour Nick Rhodes monta en lui et il eut le sentiment écrasant de l'inutilité de tout ce qu'il venait de dire. Rhodes souffrait, certes, mais il était trop faible, trop indécis, trop vulnérable pour réussir à se détacher de tout ce qui lui faisait du mal. L'échec de son mariage avait bien failli le tuer ; sous le coup de la déception, il s'était entiché d'une de ces écervelées gauchisantes de San Francisco et se retrouvait maintenant pieds et poings liés, prisonnier du vagin magique d'Isabelle Martine de qui il lui fallait subir tous les soirs, au retour du labo, les récriminations contre les manipulations génétiques. Affreux. Et, par-dessus le marché, il se rongeait d'inquiétude à l'idée de voir aboutir les travaux de son équipe, une réussite qui ferait tomber l'économie mondiale sous la griffe de Samurai Industries. Tout cela témoignait d'une composante masochiste dans la structure psychique de Rhodes, dont Carpenter n'avait jamais pris clairement conscience.

Et merde ! se dit-il. La vérité, c'est que Nick s'inquiète trop. S'il continue, il descendra prématurément dans la tombe. Mais on dirait qu'il aime cela ! Voilà quelque chose que j'ai vraiment beaucoup de mal à comprendre.

Carpenter remonta voir si le reste de son équipage était de retour.

C'était apparemment le cas. En grimpant à l'échelle, il entendit des voix. La grosse voix bourrue de Hitchcock et le ténor léger de Nakata, mais il y en avait deux autres, des voix féminines. Carpenter s'arrêta et tendit l'oreille.

— De toute façon, on se débrouillera, déclara Hitchcock.

— Mais, si c'est encore un connard, un de ces crétins de la Compagnie ?… lança une voix de femme.

— Un connard, d'accord, mais probablement pas un crétin, fit Nakata. Un crétin ne peut pas atteindre l'Échelon Onze.

— Ce que je n'aime pas, reprit Hitchcock, c'est qu'ils passent leur temps à nous envoyer leurs foutus Salariés au lieu de choisir un vrai marin. Tout ça parce qu'ils ont vaguement appris quels boutons il faut pousser. Ça ne veut pourtant rien dire, ils devraient bien le comprendre !

— Écoute, tant qu'il fait correctement son boulot et qu'il nous fiche la paix…

— Une voix de femme, pas la même.

Très bien, se dit Carpenter. Je pousserai les boutons qu'il faut pousser, je vous ficherai la paix aussi longtemps que vous pousserez les vôtres et tout le monde sera content. D'accord ? Marché conclu ?

La grogne de l'équipage ne le dérangeait pas. Avec l'arrivée d'un nouveau capitaine, il fallait s'y attendre ; toute autre réaction eût été surprenante. Ils n'avaient aucune raison de se prendre d'affection pour lui dès la première rencontre. Il faudrait simplement leur montrer qu'il se contentait de faire son boulot, tout comme eux, et qu'il ne tenait pas plus à être là qu'eux ne tenaient à le voir. Mais il était là. Pour un certain temps. Et c'est à lui qu'incombait la responsabilité de la conduite du navire. C'est lui qui se ferait taper sur les doigts par la Compagnie si quelque chose allait de travers.

Mais qu'est-ce qui pourrait aller de travers sur un simple remorqueur d'icebergs ?

Carpenter gravit les derniers échelons menant au pont, assez bruyamment pour avertir les autres de son arrivée. La conversation cessa dès que le bruit de ses pas sur les traverses métalliques résonna sur le pont.

Il déboucha dans la lumière éclatante du jour. L'air humide était dense, dégoûtant ; au fond de la baie un soleil verdâtre et bouffi était empalé sur la pointe d'une des tours de San Francisco.

— Cap'tain, fit Hitchcock, je vous présente Caskie, communications, et Rennett, entretien et machines. C'est le capitaine Carpenter.

— Repos ! fit Carpenter.

Cela lui sembla la chose la plus naturelle à dire.

Caskie et Rennett étaient toutes deux de petite taille, mais la ressemblance s'arrêtait là. Rennett, trapue, large d'épaules, lui arrivait à peine à la poitrine et avait un air très dur, très belliqueux. Carpenter se dit qu'elle était très probablement originaire d'une de ces régions de plaines poussiéreuses du Middle West ; ces gens-là avaient tous le même air agressif. Rennett avait le crâne rasé, comme cela se faisait beaucoup dans ces coins-là et, sous le hâle uniforme, le reflet pourpre de l'Écran qui transparaissait la faisait presque paraître fluorescente. Sans sa petite taille, on aurait pu oublier qu'elle était du sexe féminin.

Deux yeux bruns, brillants comme des billes et deux fois plus durs, se plantèrent dans ceux de Carpenter.

— Désolée d'être revenue si tard, dit-elle, sans paraître en penser un traître mot.

Caskie, la spécialiste des communications, menue, presque frêle, avait une apparence plus douce, sensiblement plus féminine ; pas de crâne rasé pour elle, mais des cheveux noirs et lustrés, très abondants. Le visage était assez quelconque, avec une bouche large et un tout petit nez rond, la peau cloquée et pelée par le feu du soleil, mais elle avait malgré tout des formes agréables à l'œil et quelque chose d'attirant.

En apprenant que son équipage serait composé de deux

hommes et de deux femmes, Carpenter s'était demandé comment éviter que les tensions sexuelles ne posent en mer de graves problèmes. En regardant Caskie, il se posa de nouveau la question. Mais la réponse lui vint presque aussitôt et elle était si évidente qu'il se reprocha de ne pas l'avoir vue immédiatement. Les deux femmes, Caskie et Rennett, formaient un couple, un ensemble fermé. Il n'y aurait pas de flirts sur le *Tonopah Maru,* pas de rivalités amoureuses pour lui compliquer la vie.

— Comme je suppose que vous le savez tous, dit-il, c'est la première fois que je prends la mer. Ce qui ne signifie pas que je sois dans l'ignorance des devoirs et des responsabilités d'un capitaine, mais seulement que je ne les ai jamais assumés. Vous formez un équipage expérimenté, vos dossiers attestent que vous avez un bon esprit d'équipe et je n'aurai jamais la prétention de connaître votre boulot mieux que vous. Si j'ai besoin de conseils pratiques et ne peux m'appuyer que sur des connaissances théoriques, je n'aurai pas honte de faire appel à vous. Mais il y a deux choses que je vous demande de ne pas oublier : d'une part, j'apprends vite, d'autre part, c'est moi qui serai tenu pour responsable par la Compagnie, si d'aventure nos résultats n'étaient pas satisfaisants.

— Croyez-vous qu'on va tirer au flanc simplement parce qu'on a un nouveau capitaine ? lança Rennett.

C'était bien l'accent du Middle West qu'il reconnut dans cette voix âpre, au timbre monocorde. Rennett avait grandi dans la pauvreté et la poussière, l'air souillé, infect, au milieu de bicoques branlantes aux fenêtres brisées, dans l'incertitude permanente du lendemain.

— Je n'ai jamais dit cela. Mais je ne veux pas que vous vous imaginiez que notre voyage sera moins fructueux, à cause de mon inexpérience présumée. Nous ferons bien notre travail, comme on l'attend de nous, et nous recevrons une jolie prime, à notre retour à San Francisco. Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance, poursuivit-il avec un petit sourire contraint, et je me réjouis de naviguer avec un équipage aussi compétent. C'est tout ce que j'ai à dire. Nous lèverons l'ancre à 18 heures. Vous pouvez disposer.

Il les vit échanger des regards avant de rompre les rangs,

mais fut incapable d'interpréter les expressions de leur visage. Soulagement de constater que le nouveau capitaine n'était pas un abruti fini ? Confirmation de leurs soupçons qu'il n'était rien d'autre ? Constitution d'un front des marins de métier contre le Salarié Échelon Onze, le parachuté méprisé ?

Inutile d'essayer de lire dans leurs pensées, se dit Carpenter. Prends le voyage au jour le jour, fais ton travail comme il se présente, garde la situation en main et tout ira bien.

Sa première tâche consistait à remplir les documents d'embarquement avec la capitainerie. Il descendit dans sa cabine pour s'en occuper, se frayant difficilement un passage dans l'entrepont exigu, encore mal connu, encombré de toutes sortes d'instruments et de matériel en tout genre.

En décrochant le récepteur téléphonique, il songea à rappeler Nick Rhodes pour atténuer la dureté des propos qu'il lui avait tenus. Dire à un homme que la femme qu'il aime est une dangereuse cinglée et qu'il devrait la larguer, c'est quand même un peu fort, même s'il s'agit de son meilleur ami. Nick était peut-être à cet instant précis en train de ruminer ses paroles avec un mélange de colère et de rancœur. Peut-être était-il préférable d'arrondir les angles ?

Non, se dit Carpenter, n'en fais rien.

Ce qu'il avait dit n'était que l'expression de la vérité telle qu'elle lui apparaissait. S'il s'était mépris sur Isabelle, mais il ne le croyait pas, Rhodes lui pardonnerait son manque de discernement ; au fil des ans, leur amitié avait surmonté des choses bien plus graves. Ils étaient indissolublement liés par le temps et leur passé, et rien de ce qu'ils se disaient ne pouvait endommager durablement ce lien.

Mais quand même…

Pauvre vieux, il était si malheureux. Et pourtant si gentil, si doux, et un si grand cerveau. Mais il se laissait toujours gagner par l'angoisse et le chagrin. Carpenter estimait que Nick méritait un meilleur sort. Mais il ne tombait que sur des femmes à qui il était incapable de s'imposer et, dans le seul domaine où il était un véritable génie, celui de ses recherches, il réussissait maintenant à se tournebouler la cervelle avec de terribles scrupules de conscience, entretenus sans raison.

Pas étonnant, dans ces conditions, qu'il aime la bouteille. L'alcool, qui ne l'obligeait pas à se lancer dans des discussions philosophiques, lui apportait au moins un peu de réconfort, de courtes périodes d'une ou deux heures. Carpenter se demanda ce qui se passerait quand l'alcool prendrait le dessus sur Rhodes et commencerait à s'attaquer aux aspects de sa vie qu'il maîtrisait encore.

Vraiment pas marrant, songea-t-il tristement. Il valait mieux ne pas rappeler Nick.

— Bureau du capitaine de port, annonça la voix d'un androïde qui apparut sur le viseur.

— C'est le capitaine Carpenter, commandant le *Tonopah Maru*. Je demande l'autorisation de quitter le port, à 18 heures…

— Votre maison est absolument ravissante, fit Enron. Est-elle très ancienne ?

— Milieu du XX^{e} siècle, répondit Jolanda Bermudez. Assez vieille, mais pas réellement ancienne. Rien à voir avec l'Ancien Monde où tout a cinq mille ans. Elle vous plaît vraiment ?

— Oui, c'est très beau. Une petite maison fort pittoresque.

Dans un certain sens, il était sincère. La petite construction délabrée se trouvait dans une rue étroite, sinuant à flanc de colline, pas très loin au nord du campus universitaire. Elle était indiscutablement charmante, avec ses petites terrasses, ses curieuses fenêtres cintrées et ses ornements ajourés en dents de scie, le long du toit. Oui, une maison charmante, malgré la peinture cloquée, écaillée par les assauts permanents de l'air chargé de saletés chimiques, les fenêtres en si mauvais état qu'elles commençaient à ressembler à des vitraux, les terrasses affaissées, tout de guingois, les bardeaux branlants et le jardin de devant envahi par un inextricable fouillis d'herbes sèches et jaunies.

C'était la troisième soirée depuis une semaine qu'Enron passait avec Jolanda, mais il n'était encore jamais venu chez elle ; elle avait toujours préféré aller dans sa chambre d'hôtel. Cette petite aventure avait singulièrement pimenté la première semaine de son séjour aux États-Unis. Il ne faisait certes aucun doute que, tôt ou tard, il commencerait à la trouver assommante, mais il n'avait pas l'intention de l'épouser et, de toute façon, il lui faudrait bientôt regagner Israël. Pour l'instant, elle était juste ce dont il avait besoin, une compagne peu exigeante, une maîtresse ardente et complaisante ; et il y avait encore la possibilité qu'il pût apprendre grâce à elle quelque chose d'utile pendant ce séjour qui, dans une large mesure, se

révélait infructueux. Une possibilité bien faible, mais qui existait.

— Alors ? On y va ? Je meurs d'envie d'expérimenter mon travail sur toi.

Elle est comme un gros toutou frétillant, se dit Enron. Pas très intelligente, vraiment très peu en réalité, mais extrêmement affectueuse et pleine d'entrain, parfaite pour des ébats amoureux. Chaleureuse et naturelle. Si différente de la plupart des Israéliennes à l'esprit pénétrant, au ton tranchant et au regard perçant qu'il connaissait, ces femmes qui s'enorgueillissaient d'une lucidité totale, pour qui tout devait être rigoureusement replacé dans tel ou tel contexte, sans se soucier de leur âme devenue de glace.

Il la suivit dans le vestibule chichement éclairé. L'intérieur de la maison était sombre, encombré, en désordre, un dédale de petites pièces obscures, remplies de tentures, de sculptures, de statuettes, de tapisseries, de coffres cerclés de cuivre, de voiles ouvragés suspendus à des patères, de masques tribaux, d'affiches, de livres, de lances africaines, de pièces d'une armure japonaise médiévale, de rouleaux de câble à fibre optique, de piles de cubes de données, de paravents sculptés, de clochettes, de vieilles bouteilles de vin festonnées de cire de couleur, de rubans iridescents d'hologrammes tendus entre deux murs, de curieux objets de céramique à la fonction indéterminée, de vêtements anciens disséminés dans tous les coins, de cages contenant de vrais oiseaux, de viseurs montrant des motifs abstraits : un bric-à-brac ahurissant, invraisemblable.

Un amas, autant qu'Enron pût en juger, d'objets bizarres et de mauvais goût. Des odeurs d'encens flottaient dans l'air. Des chats se promenaient partout. Il en compta cinq, six, une douzaine : un couple de siamois, un autre de persans, et plusieurs félins de races qu'il lui fut impossible d'identifier. Comme leur maîtresse, ils semblaient n'avoir peur de rien : ils se frottaient contre lui, le flairaient, fourraient leur nez entre ses jambes, faisaient leurs griffes sur son pantalon.

— Alors ? demanda Jolanda. Qu'en penses-tu ?

Que pouvait-il répondre ? Il se contenta de tourner vers elle un visage épanoui.

— Fascinant. Merveilleux. Une extraordinaire accumulation d'objets insolites.

— Je savais que tu aimerais. Tu sais, je n'amène pas n'importe qui ici. Il y a tant d'hommes qui ne comprennent rien à rien. Cela pourrait les refroidir. Mais toi… toi qui as parcouru le monde, toi, un esprit cultivé, un homme qui apprécie les arts…

De joie, elle ouvrit grands les bras et Enron se prit à redouter qu'elle ne heurte une de ses curiosités et ne l'envoie à l'autre bout de la pièce. Elle était grande et forte, il aurait dit intimidante, s'il avait été homme à se laisser intimider par qui que ce fût, surtout une femme. Au moins dix centimètres de plus que lui et probablement vingt kilos. Enron la soupçonnait de prendre de l'hyperdex ; cela se lisait dans son regard exalté. L'usage de tout stupéfiant dégoûtait Enron, mais, après tout, ce que cette femme faisait ne le regardait pas. Il n'était pas son père.

— Viens, dit Jolanda, le prenant par le poignet pour l'entraîner. Mon atelier est juste à côté.

C'était une pièce sur l'arrière, toute en longueur, basse de plafond, sans fenêtres, qui s'enfonçait dans la colline, à l'évidence un ajout au bâtiment d'origine. Le fouillis des autres pièces ne se retrouvait pas dans l'atelier, vide, à l'exception de trois mystérieux objets, de grande taille et de forme indéterminée, disposés en triangle au centre de la pièce.

— Mes dernières sculptures, annonça-t-elle. Celle de gauche, c'est *Agamemnon*. De l'autre côté, tu as *La Tour du cœur* et celle du fond, je l'ai appelée *Ad astra per aspera*.

— Je n'avais jamais rien vu de tel, déclara Enron avec sincérité.

— Je ne pense pas que quelque chose de ce genre ait été fait ailleurs. C'est un nouveau moyen d'expression artistique, encore purement américain.

— Et cela s'appelle – que m'as-tu dit, déjà ? – l'art bioréactif, c'est ça ? Explique-moi comment ça marche.

— Je vais te montrer. Tiens, il faut d'abord placer les récepteurs.

D'un placard qu'il n'avait pas remarqué, elle sortit une

brassée de bioamplificateurs et d'électrodes menaçants.

— Laisse-moi faire.

Elle commença vivement à appliquer des conducteurs sur différentes parties du corps d'Enron, d'abord un petit instrument sur sa tempe gauche, un deuxième au sommet du crâne, puis elle plongea la main à l'intérieur de sa chemise pour en placer un autre sur le sternum.

Continue, se dit-il. Mets-m'en donc un entre les jambes !

Mais, non. C'est entre les deux omoplates qu'elle appliqua le quatrième et dernier. Puis elle s'affaira un moment dans le placard autour d'une sorte d'appareil électronique. Il l'observa pensivement, suivant les mouvements de sa poitrine ballante et de sa croupe charnue sous la robe légère qu'elle portait pour tout vêtement, et se demanda combien de temps prendrait sa démonstration. Il avait autre chose à faire et était prêt à passer à l'action. Quand il s'était fixé un objectif, il pouvait se montrer très patient, mais il n'avait aucunement l'intention de passer toute la soirée à des absurdités.

Enron devait aussi avouer que les électrodes et les bioamplificateurs suscitaient en lui une légère inquiétude. S'il n'avait pas totalement perdu sa capacité de juger son prochain, cette femme était inoffensive, une petite évaporée au goût ridicule, à l'esprit sans rigueur et à la moralité de chamelle. Mais s'il se trompait ? Si elle appartenait en réalité au service de contre-espionnage de Samurai et lui avait habilement tendu un piège en usant sans retenue de ses hanches pleines et avides, et de son pubis sombre et odorant dans le but de lui administrer ce soir un grillage de cerveau ?

Tu es parano, se dit-il. C'est absurde.

— Voilà, fit Jolanda. Nous sommes prêts à commencer. Laquelle choisis-tu d'abord ?

— Quelle quoi ? demanda Enron.

— Sculpture.

— Celle de derrière, fit-il au hasard.

— Un bon choix pour commencer. Je vais compter jusqu'à trois, puis tu commenceras à avancer vers elle. Un… deux…

Il ne vit d'abord rien d'autre que la sculpture elle-même, un assemblage disgracieux, peu esthétique de pièces de bois

disposées à des angles bizarres et soutenues par une armature métallique en partie visible. Mais, soudain, quelque chose commença de luire dans les profondeurs de la sculpture et, un instant plus tard, il prit distinctement conscience de l'action d'un champ psychogénique : une palpitation derrière la nuque, une autre dans l'abdomen, une sensation générale de désorientation. Comme si ses pieds commençaient à quitter le sol, presque comme s'il prenait son essor et se mettait à flotter, franchissant la porte qui menait à la partie principale de la construction avant de traverser le plafond et de se fondre dans la nuit chaude et poisseuse…

La sculpture s'appelait *Ad astra per aspera*. Il devait donc être censé effectuer une simulation de voyage interstellaire. S'envoler vers les galaxies lointaines.

Mais tout ce qu'Enron éprouva fut cette sensation initiale de décollage. Il n'alla nulle part, ne ressentit rien d'autre qu'un trouble bizarre de son système nerveux. Comme si son élan vers les étoiles était bridé, comme s'il ne pouvait parcourir qu'une distance limitée avant de se heurter à une sorte de mur psychique.

— Et voilà, fit Jolanda tandis que les sensations se dissipaient. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il était prêt, comme toujours, jamais pris au dépourvu.

— Magnifique, absolument magnifique ! Je ne m'étais pas tout à fait préparé à quelque chose d'une telle intensité. Ce que j'ai éprouvé…

— Non ! Ne me dis rien ! Cela doit rester secret… C'est ton expérience personnelle de l'œuvre. Il n'y en a pas deux de semblables. Et je ne me permettrais jamais de te demander d'exprimer ce qui est essentiellement non verbal. Cela gâcherait tout pour toi, tu ne crois pas ?

— Absolument.

— Veux-tu passer maintenant à *La Tour du cœur* ?

— Volontiers.

Elle toucha chacune des électrodes, comme pour effectuer un léger réglage des récepteurs, et repartit vers le placard.

La sculpture, large, massive, ne ressemblait en rien à une tour, de l'avis d'Enron. Son armature luisait comme l'autre,

mais d'une teinte plus sombre, un bleu violacé au lieu d'un rose doré. Quand Enron commença à s'en approcher, il ne ressentit pas grand-chose, puis il éprouva le même genre de malaise que précédemment, en fait une sensation très semblable. Ce n'est donc qu'une supercherie, songea-t-il, un courant électrique de faible intensité provoque des réactions nerveuses et un léger malaise, et l'on fait comme si l'on venait d'éprouver une émotion esthétique d'une rare profondeur qui…

D'un seul coup, sans que rien ne l'eût annoncé, il se trouva au bord de l'orgasme.

C'était extraordinairement embarrassant. Non seulement son intention était de réserver cet orgasme pour un moment plus favorable, quand la soirée serait plus avancée, mais l'idée de perdre toute maîtrise de soi, de tacher son pantalon comme un collégien était insupportable. Il lutta pour se retenir. Les émanations provenant de la deuxième sculpture étaient beaucoup plus fortes que celles de la première et il avait beaucoup de mal à résister. Il savait qu'il devait avoir le visage empourpré de honte et de fureur, et son érection était si violente qu'elle en devenait douloureuse. Il n'osait pas baisser les yeux pour vérifier si elle était visible. Mais il résistait. Cela devait bien faire trente ans qu'il n'avait pas été obligé de lutter désespérément contre la montée du plaisir, depuis l'époque hypersensible de son adolescence ardente. Tout son esprit était empli d'images de Jolanda Bermudez, le corps opulent, les énormes seins ballants, le sexe brûlant, humide, palpitant. Elle l'aspirait, elle l'engloutissait, elle l'emportait sur une vague de plaisir. Pense à n'importe quoi d'autre ! s'adjura-t-il. Pense à la mer Morte, au goût âpre et métallique de son eau, à la pellicule visqueuse qui recouvre ton corps quand tu en sors. Pense à la coupole dorée de la mosquée d'Omar étincelant au soleil de midi. Pense à la couche immonde de gaz à effet de serre qui enveloppe notre pauvre planète. Pense aux derniers cours de la Bourse… à du dentifrice… à des oranges… à la chapelle Sixtine…

… aux chameaux du marché de Beersheba…

… au grésillement des brochettes d'agneau sur le gril…

… aux récifs de corail au large d'Elath…

… pense à… aux…

Il sentit brusquement la tension qui se relâchait. Le sang gonflant les tissus reflua. Son érection alla décroissant. Enron retint son souffle, se forçant à retrouver son calme.

Le silence régnait dans la pièce. Il s'obligea à regarder dans la direction de Jolanda. Quand il posa les yeux sur elle, il vit qu'elle souriait… d'un air entendu, narquois peut-être. S'était-elle rendu compte de ce qui s'était passé ? Impossible à dire. Elle devait savoir quel effet la sculpture avait produit sur lui. Mais il ne fallait pas oublier que chacun était censé réagir différemment. C'était une forme d'art purement subjective.

Il ne lui révélerait rien. Comme elle l'avait dit, chaque expérience personnelle de l'œuvre devait rester secrète.

— Extraordinaire, fit-il. Inoubliable.

Il avait de la peine à reconnaître sa propre voix, rauque, voilée.

— Je suis si heureuse que cela t'ait plu ! lança-t-elle gaiement. Veux-tu passer à *Agamemnon* maintenant ?

— Dans un petit moment, peut-être. J'aimerais d'abord… savourer ce que j'ai déjà reçu. Y réfléchir, si c'est possible.

Enron se rendit compte qu'il transpirait comme s'il venait de courir un dix mille mètres.

— Tu veux bien ? reprit-il. Attendre un peu pour la troisième ?

— Il est vrai que, parfois, cela peut être bouleversant.

— Et puis si tu avais quelque chose à boire…

— Bien sûr. Suis-je bête de t'avoir traîné directement ici, sans même t'offrir à boire !

Elle retira les électrodes et alla chercher une bouteille de vin. Un vin blanc, moelleux et tiède. Ces Américains ! Ils ne comprenaient vraiment rien à ce qui comptait. Enron demanda gentiment si elle avait du rouge. Elle en trouva aussi une bouteille, mais il ne gagna pas au change : le vin avait un goût de poussière et devait être bourré de polluants mortels et d'infâmes résidus d'insecticides. Ils sortirent du studio pour aller s'installer sur une sorte de divan, devant la longue fenêtre basse de l'une des pièces de devant, et s'abîmèrent dans la contemplation d'un coucher de soleil d'une stupéfiante complexité photochimique, un spectacle apocalyptique d'une

démesure wagnérienne : de gigantesques bandes déchiquetées d'or et d'écarlate, de vert, de violet et de turquoise s'affrontaient avec violence pour la possession du ciel au-dessus de San Francisco. De loin en loin, Jolanda poussait un profond soupir et ses épaules étaient parcourues d'un frisson de pur ravissement esthétique. Oh oui ! Comme elle était belle, la demeure du Créateur, illuminée de manière si éblouissante par les souillures industrielles du Créateur !

Nous n'allons pas tarder à aller dîner, songea Enron, et je poserai les questions que je dois lui poser, puis, dès notre retour, je la prendrai par terre, dans cette pièce, sur l'épais tapis de Perse. Ensuite, je regagnerai mon hôtel et je ne la reverrai plus. Jamais de la vie je ne la laisserai me remettre ces électrodes, ni ce soir ni aucun autre soir !

Mais d'abord les questions… Comment amener la conversation sur le sujet qui l'intéressait au premier chef ? Il allait falloir manœuvrer habilement. Et avec tout ce flamboiement romantique dans le ciel…

Mais il eut la chance d'arriver à ses fins beaucoup plus rapidement qu'il ne l'espérait. C'est elle qui lui en fournit l'occasion devant le coucher de soleil.

— Le soir où nous avons tous dîné ensemble, Isabelle a dit que tu étais un espion. Est-ce que tu t'en souviens, Marty ?

— Bien sûr, répondit-il en étouffant un petit rire. Elle a même dit que j'étais un espion au service de Kyocera-Merck.

— C'est vrai ?

— Voilà une question pour le moins directe. C'est charmant et tellement américain !

— Je m'interrogeais, c'est tout. Je n'ai jamais couché avec un espion, autant que je sache. À moins que tu n'en sois un. Ce serait intéressant de le savoir.

— J'en suis un, naturellement. Tous les Israéliens sont des espions, c'est bien connu.

Jolanda éclata de rire et remplit leurs deux verres de l'abominable piquette.

— Non, je t'assure que c'est vrai. Dans notre patrie, nous avons vécu si longtemps au milieu des périls, cernés par l'ennemi, sous la menace de ses armes ; comment aurions-nous

pu, dans ces conditions, ne pas développer cette habitude de la vigilance, si profondément ancrée en nous ? Une nation d'espions, en effet. Partout où nous allons, nous observons, nous rôdons, nous soulevons les couvre-lits pour découvrir ce qu'ils peuvent dissimuler. Mais un espion au service de Kyocera-Merck, non. Certainement pas. Je n'espionne que pour ma patrie. C'est une question de patriotisme, pas d'avidité économique, comprends-tu ?

— Mais tu parles sérieusement, fit-elle avec étonnement.

— Un journaliste, un espion… Cela revient au même, non ?

— Tu es donc venu pour poser des questions à Nick Rhodes, parce que ton pays veut voler les secrets de ses travaux sur l'adaptation ?

Enron se rendit compte que l'alcool agissait très rapidement sur elle. Leur conversation, commencée sur le ton du badinage, avait pris une tournure très différente.

— Voler ? Jamais je ne ferais cela. Nous ne volons pas. Nous obtenons des licences, nous copions, si nécessaire, nous réinventons, mais nous ne volons pas. Le vol est prohibé par la loi de Moïse ; elle nous dit : *Tu ne voleras pas*. Mais nous pouvons imiter. Les préceptes du Décalogue n'en font pas mention. Et je t'avoue, avec franchise et sans hésitation, que nous souhaitons en savoir plus long sur les recherches de ton ami le docteur Rhodes, sur ce programme de transformation génétique de l'espèce humaine.

Enron l'observa attentivement. Elle était déjà passablement excitée : la chaleur du soir, le vin, la réaction sans doute apparente suscitée par *La Tour du cœur,* tout avait contribué à éveiller le désir de Jolanda. Il se pencha vers elle et posa la main sur la sienne.

— Maintenant que j'ai reconnu être un espion, fit-il d'une voix insinuante, sur le ton de la confidence, tu ne m'en voudras pas de me livrer à mes louches activités. D'accord ? Bon.

Elle sembla prendre cela pour un jeu. Très bien ; il était content de l'amuser.

— Réponds-moi, veux-tu ? reprit-il. Que penses-tu de Rhodes, sincèrement ? Est-il sur la bonne voie ? Vont-ils réussir à produire dans son labo un être humain d'un genre nouveau ?

— Mais tu ne plaisantais pas ! Tu es vraiment un espion !

— Je ne l'ai jamais nié, que je sache. Allez, réponds-moi.

Enron lui caressa le bras. Sa peau était d'une étonnante douceur, la plus douce qu'il eût jamais touchée. Il se demanda si elle avait fait recouvrir son corps d'un de ces produits synthétiques, comme le faisaient certaines femmes.

— Que peux-tu me dire sur lui ? Que sais-tu de ses travaux ?

— Rien, répondit-elle. Je te jure que c'est la vérité, Marty.

Il lui avait demandé de l'appeler « Marty », car « Meshoram » avait pour elle des consonances trop étrangères. Elle se mit à pouffer. L'idée de devenir une source de renseignements ne lui déplaisait peut-être pas.

— Je te dirais ce que je sais si je savais quelque chose, mais ce n'est pas le cas. C'est à Isabelle que tu aurais dû faire du plat, si c'est tout ce que tu cherchais. De temps en temps, Nick lui parle un peu de son travail, mais elle ne me raconte rien, du moins rien qui puisse t'être utile. Ce que je sais est très fragmentaire.

— Par exemple ? demanda-t-il en suivant du plat de la main la courbe de sa poitrine, ce qui la fit frémir et se trémousser légèrement. Vas-y, insista-t-il. Dis-moi ce que tu sais.

Elle ferma les yeux un instant, comme pour réfléchir.

— Eh bien, je sais qu'il y a un jeune chercheur du labo qui est sur la voie d'une découverte capitale, quelque chose qui permettra de modifier notre sang qui, de rouge, deviendra vert. Et cela entraînera d'autres changements, mais je ne sais pas lesquels. Je t'assure que je ne sais pas… Tiens, reprends un peu de vin. Il est bon, non ? Du sang vert ! Je suppose que c'est mieux que d'être obligé de boire du vin vert.

Enron fit semblant d'avaler une gorgée. Du sang vert… Une sorte d'adaptation de l'hémoglobine ? Mais il comprit qu'elle lui disait la vérité : elle ne savait rien d'autre. Il était probablement inutile d'essayer d'obtenir des détails.

— Connais-tu le nom de ce chercheur ? demanda-t-il par acquit de conscience. Le jeune ?

— Moi, non, mais Isabelle le connaît peut-être. Tu devrais lui parler.

— C'est une femme au caractère très difficile. Je ne suis pas

sûr qu'elle se montrerait coopérative.

— Oui, fit Jolanda, les yeux baissés sur son verre, tu as certainement raison. Après tout, si Israël souhaite mettre au point sa propre technologie de l'adaptation et si tu es venu déterminer l'état des recherches de Samurai dans ce domaine, Isabelle soutiendrait en t'aidant la cause de cette technologie. Et tu connais sa position là-dessus.

— Oui.

— Qui, d'ailleurs, est aussi la mienne. Je trouve cela absolument terrifiant. Franchement, cela me fait froid dans le dos.

Ils avaient déjà parlé de ça. Enron s'arma de patience.

— Mais, si c'est indispensable, si c'est le seul moyen qui nous reste pour préserver notre espèce sur la Terre…

— Est-il si important que l'espèce humaine reste sur la Terre, si la planète est complètement bousillée ? Nous pourrions tous émigrer vers les stations orbitales.

Il lui versa du vin. Le soleil s'était couché et le ciel virait rapidement au noir. Au fond de la baie, les lumières de San Francisco commençaient à apparaître, brillant par intermittence dans la brume épaisse. La main d'Enron parcourut négligemment le corps plantureux de Jolanda : les seins, le ventre, un arrêt sur le genou avant de remonter le long de la cuisse. Ces préliminaires semblaient avoir pour effet de lui délier la langue. Il continua de la caresser. La tête rejetée en arrière, elle avait fermé les yeux. L'un des chats bondit à côté d'Enron et commença de se frotter la tête contre son bras. Il écarta prestement l'animal d'un petit coup de coude.

— Nous aimons notre patrie, reprit-il d'une voix douce. Nous avons lutté pendant des siècles pour en prendre possession. Nous n'accepterons jamais de l'abandonner maintenant, même pour un Nouvel Israël dans les étoiles.

— Les Japonais ont bien quitté leur pays. Les riches, en tout cas. Ils sont aujourd'hui dispersés aux quatre coins de la planète. L'amour de la patrie était aussi fort chez eux qu'il l'est chez vous, mais ils sont partis. S'ils l'ont fait, pourquoi ne pourriez-vous en faire autant ?

— Ils sont partis, c'est vrai, mais parce que leurs îles étaient

englouties par la montée des eaux. Parce qu'ils ont perdu toutes leurs terres fertiles et la majorité de leurs villes, et qu'il ne restait plus que des sommets incultes. Sinon, ils ne seraient jamais partis ; ils continueraient de s'accrocher à chaque pierre. Mais ils n'ont pas eu le choix. Pas plus que nous, il y a bien longtemps, deux ou trois mille ans, quand nos ennemis nous ont forcés à quitter Israël pour un long exil. Mais, un beau jour, nous sommes revenus. Nous nous sommes donné du mal, nous avons souffert, construit, combattu. Et aujourd'hui, nous vivons au jardin d'Éden. La pluie bienfaisante nous arrose, le désert s'est mué en plaines verdoyantes. Nous ne repartirons pas.

— Mais à quoi bon rester, si tout doit changer radicalement ? demanda Jolanda d'une voix ténue aux intonations étranges, comme si elle venait de très loin. Si nous nous transformons en bizarres créatures mutantes, pourra-t-on encore parler d'humanité ? Seras-tu encore un juif, si tu as le sang vert et des branchies ?

— Je pense que rien n'est dit dans la Bible, répondit Enron en souriant, sur la couleur que doit avoir notre sang. Il y est simplement écrit que nous devons observer la loi et mener une vie honorable.

Jolanda réfléchit un petit moment.

— Le métier d'espion est-il honorable ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr. C'est une tradition très ancienne. Quand Josué s'apprêta à nous faire traverser le Jourdain, il envoya deux espions sur l'autre rive. Ils revinrent annoncer à Josué que nous pouvions traverser le fleuve sans risque, que les habitants de ce pays étaient pétrifiés de terreur, car ils avaient compris que le Seigneur avait donné leur terre aux Israélites. La Bible ne mentionne pas le nom de ces deux espions, mais ils furent les premiers agents secrets.

— Je vois.

— Aujourd'hui encore, poursuivit Enron, nous envoyons les nôtres à la recherche des dangers. Il n'y a rien de déshonorant à cela.

— Ceux de ton peuple voient des ennemis partout, n'est-ce pas ?

— Nous voyons des dangers.

— S'il y a des dangers, il doit y avoir des ennemis. Mais le temps des guerres entre les nations est révolu. Il n'y a plus d'ennemis. Nous sommes tous alliés aujourd'hui dans un même combat pour sauver la planète. Se pourrait-il que ces ennemis qui vous tracassent tant n'existent que dans votre imagination ?

— Notre histoire nous enseigne la prudence, répliqua-t-il. Pendant trois mille ans, nous avons été chassés de lieu en lieu par des gens qui nous détestaient, nous enviaient ou cherchaient simplement à faire de nous des boucs émissaires. Pourquoi en irait-il autrement aujourd'hui ? Il serait stupide de notre part d'imaginer que le millénium est arrivé.

Enron se sentit brusquement sur la défensive, une sensation peu familière. S'il était là, ce soir, c'était pour poser des questions, pas pour apporter des réponses. Mais elle était très obstinée. Il avala une grande gorgée de l'affreux pinard.

— Les Assyriens ont massacré notre peuple, reprit-il. Les Romains ont brûlé notre temple. Les croisés nous ont reproché la mort du Christ.

Le vin descendait mieux maintenant.

— As-tu entendu parler des camps de la mort construits à notre intention par les Allemands au milieu du XX^{e} siècle ? Six millions des nôtres ont péri pour la seule raison qu'ils étaient juifs. Les survivants sont allés s'établir en Israël. Nous étions encerclés par des musulmans qui nous haïssaient. Ils firent le serment d'achever ce que les Allemands avaient commencé et essayèrent à plusieurs reprises. Il n'est pas facile de mener une existence paisible et productive quand, de l'autre côté du fleuve, se trouve un ennemi qui a décrété la guerre sainte.

— Mais cela fait longtemps. Les Arabes sont vos amis maintenant.

— C'est agréable de se dire cela, non ? La manne du pétrole n'existe plus et, même si toute notre région est devenue beaucoup plus fertile depuis les changements climatiques, leurs terres sont surpeuplées et ils ne peuvent plus s'offrir le luxe d'une guerre sainte qu'ils aimeraient probablement poursuivre. Ils se sont donc tournés vers ce voisin israélien dont la présence était brusquement accueillie avec plaisir pour lui demander une assistance technologique et industrielle. Et maintenant, c'est

vrai, nous sommes tous amis. Nous sommes partenaires. Mais les choses peuvent toujours changer. À mesure que la situation sur la Terre ira en s'aggravant, il se peut que ceux qui ne bénéficient pas de nos atouts décident de se retourner contre nous. Cela s'est déjà produit.

— Vous êtes incroyablement soupçonneux !

— Soupçonneux ? Mais tout prête aux soupçons ! Voilà pourquoi nous ne relâchons jamais notre vigilance. Nous envoyons des agents dans le monde entier afin de flairer les dangers. Les Japonais, par exemple, nous inquiètent.

— Les Japonais ? Pourquoi ?

Enron se rendit compte qu'il était légèrement ivre. Encore une sensation très inhabituelle.

— C'est un peuple haïssable. Un peuple haineux. Ils possèdent d'énormes richesses, mais vivent comme de misérables exilés. Une existence recluse de paranoïaques dans leurs petites enclaves hyper-protégées, disséminées sur toute la surface de la planète. Enfermés derrière leurs murs, ressassant leur amertume d'avoir été chassés de leur pays, détestés par tout le monde pour leur argent et leur pouvoir, opposant à tous une haine encore plus forte, nourrie par un ressentiment et une envie démesurés. Et ceux qu'ils haïssent plus que n'importe qui, ce sont les Israéliens, car, nous aussi, en d'autres temps, nous avons vécu en exil, mais nous avons pu regagner notre pays et c'est un pays magnifique ; car nous sommes forts et entreprenants, nous aussi, et nous contestons aujourd'hui dans le monde entier leur position dominante.

La main d'Enron n'avait pas cessé d'explorer l'intérieur des cuisses de Jolanda. Elle referma les jambes sur son poignet, moins pour l'empêcher d'aller plus loin que pour le plaisir de garder sa main à cet endroit. Avait-elle envie de parler ou de faire l'amour ? Peut-être les deux à la fois, se dit Enron. Pour elle, les deux choses semblaient liées. C'était une intarissable bavarde – sans doute cette drogue qu'elle prenait, l'hyperdex – et une obsédée sexuelle. Il faudrait que je mette un terme à tout ce babillage et que je la fasse rouler avec moi sur le tapis. Puis nous irons dîner. Il avait l'impression de n'avoir rien mangé depuis trois jours.

Mais, sans comprendre pourquoi, il semblait, lui aussi, incapable de cesser de parler.

— Les transformations dues à l'effet de serre ont amené Israël à jouer un rôle de plus en plus important dans l'économie planétaire au moment où les Japonais étaient chassés de leurs îles, s'entendit-il dire. Nous progressons simultanément sur de nombreux fronts. Sais-tu que notre gouvernement a investi massivement dans la plupart des mégafirmes ? Nous avons des intérêts non négligeables aussi bien chez Samurai que chez Kyocera. Mais les mégafirmes demeurent sous le contrôle des Japonais qui s'efforcent de nous laisser sur la touche et sont impatients de nous voir dégringoler de notre position de force. Ils sont prêts à tout pour cela. À *tout*. Voilà pourquoi nous les tenons à l'œil, Jolanda. Nous tenons tout le monde à l'œil.

— Et en développant la technologie de l'adaptation avant que Samurai ne s'y mette, la position d'Israël serait encore renforcée dans le monde de demain ?

— Nous en avons la conviction.

— Je crois que vous vous trompez. Je pense qu'il faut laisser tomber la Terre et regarder vers l'espace.

— Oui, les stations orbitales. Ton idée fixe.

— Tu crois que je suis idiote, hein ?

— Idiote ? s'écria Enron. Jamais de la vie !

Il ne se donna même pas la peine de paraître sincère. Elle l'ennuyait, elle l'agaçait par trop. Il constata même avec étonnement que l'intérêt qu'il lui portait sur le plan sexuel commençait à retomber. Ce n'est pas une chamelle, songea-t-il, mais une vache. Une vache ridicule, avec des fantasmes d'intelligence.

Il laissa quand même sa main où elle était. Jolanda se balança doucement d'avant en arrière, les cuisses serrées sur cette main. Puis elle se tourna vers lui, ouvrit les yeux et le considéra d'un air bizarre, aguicheur et provocant, un sourire rêveur aux lèvres, comme si elle venait de décider de lui révéler un secret de la plus haute importance.

— Il faut que je te dise que je n'attendrai peut-être pas que notre environnement continue à se détériorer. J'envisage sérieusement d'aller m'établir sous peu sur un satellite L-5.

— Vraiment ? As-tu fixé ton choix sur l'un d'eux en particulier ?

— Oui, il s'appelle Valparaiso Nuevo.

— Je n'en ai jamais entendu parler, fit Enron.

Ils étaient dans une quasi-obscurité, le regard fixé sur le ciel ténébreux. Un chat qu'il ne se rappelait pas avoir encore vu, aux très longues pattes et à la fine tête anguleuse, venait d'apparaître et se frottait contre sa chaussure. La bouteille de vin était vide.

— Non… attends. Je m'en souviens. C'est un sanctuaire, si je ne me trompe. Où des criminels en fuite vont se réfugier ?

Il commençait à se sentir un peu étourdi par la chaleur, l'interminable discussion, le vin, la faim qui le tenaillait, la proximité physique de Jolanda, peut-être même par les effets de son exposition aux sculptures bioréactives. Le désir monta de nouveau en lui, mollement d'abord, puis avec plus de force. Elle était prodigieusement agaçante, mais étrangement irrésistible. Quant à la conversation, elle devenait franchement surréaliste.

— Qu'est-ce qui t'incite à choisir ce satellite ? demanda-t-il.

Elle tourna vers lui un regard brillant de malice, comme une fillette cabotine.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que je ne te parle pas de tout ça.

— Vas-y, raconte.

— Tu le garderas pour toi tout seul ?

— Garder quoi ? Je ne comprends pas.

— Tu imagines ? Faire jurer le secret à un espion ! Mais tu seras parti dans quelques jours et tout cela n'a aucun intérêt pour toi. Cela ne concerne en aucune manière Israël.

— Dans ce cas, tu peux tout me raconter.

— Bon, très bien, fit-elle avec son air de fillette malicieuse. Je vais tout te dire. Mais tu ne dois en parler à personne. D'accord ?

J'ai un secret que je vais partager avec toi, mais rien que toi, parce que tu es mon ami et que je te trouve très mignon.

— Je le jure, dit-il.

— Tu ne t'es pas trompé en disant que Valparaiso Nuevo est un sanctuaire, peuplé de criminels de tout poil qui paient les

autorités locales pour les protéger contre les différents organismes chargés de faire respecter les lois. Le gouvernement est dirigé par un vieux dictateur latino-américain, à moitié cinglé, qui se maintient au pouvoir depuis l'An Un.

— Je ne vois toujours pas où tu veux en venir. En quoi cela te concerne-t-il ?

— J'ai un ami à Los Angeles, expliqua Jolanda, qui fait partie… disons d'une sorte de guérilla. Un groupe qui projette de s'infiltrer dans la station orbitale et d'en prendre le contrôle. Quand ils auront réussi, ils rassembleront tous les fugitifs pour les livrer et toucher les récompenses. Il y a une fortune colossale à gagner. Et, après, ils vivront comme des princes : de l'eau et de l'air purs, une nouvelle vie.

Ses yeux, étrangement fixes, brillaient d'un éclat encore plus vif que son regard habituel de camée. Elle semblait regarder derrière lui, ou à travers, vers quelque royaume lumineux de fantasmes assouvis.

— Mon ami m'a demandé si je voulais me joindre à eux, reprit-elle. Nous serions milliardaires, nous aurions notre propre petite planète. Il paraît que c'est très beau, là-haut, ces satellites L-5.

Enron s'était dégrisé d'un coup.

— Et quand tout cela doit-il arriver ? demanda-t-il.

— Très prochainement. Je crois qu'ils ont parlé de…

Jolanda s'interrompit et porta la main à sa bouche.

— Seigneur ! souffla-t-elle. Qu'est-ce que j'ai fait là ? Jamais je n'aurais dû te parler de ça !

— Si, Jolanda, c'est très intéressant.

— Écoute, Marty, ce n'est pas vrai ! Il n'y a rien de vrai, pas un mot ! C'est juste une histoire, une idée de scénario sur laquelle ils travaillaient, il n'y a rien de réel ! Il ne faut pas prendre ça au sérieux ! Ce n'est pas vrai !

Elle le regardait d'un air horrifié.

— Tu n'aurais pas dû me laisser boire tant de vin, reprit-elle d'une voix grave et morne. Je te demande d'oublier tout ce que je viens de dire sur Valparaiso Nuevo. Tout. Je pourrais avoir de très graves ennuis, si… si…

Elle fondit en larmes, tout le corps secoué de longs sanglots.

La main encore prise dans l'étau des jambes parcourues de mouvements convulsifs, Enron se mit à craindre pour son poignet.

— Calme-toi, Jolanda. Tu n'as aucune inquiétude à avoir. Je ne dirai pas un mot à quiconque.

Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Jolanda, mais l'expression terrifiée ne s'effaça pas de son visage.

— Tu me le jures ? Ils me tueraient, tu sais !

— Un bon espion doit protéger ses sources, mon chou. Et je suis un très bon espion.

Elle continua pourtant de trembler.

— Mais il faut que tu fasses quelque chose pour moi, poursuivit Enron. Je veux rencontrer ton ami de Los Angeles. Je veux parler avec lui, avec ceux de son groupe. Je veux travailler avec eux.

— Tu es sérieux ?

— Je suis toujours sérieux, Jolanda.

— Mais ce que je viens de te raconter n'a rien à voir avec ton…

— Bien sûr que si. Je suis persuadé qu'il y a à Valparaiso Nuevo des gens qui intéressent énormément l'État d'Israël. S'il est vraiment possible de mettre la main sur eux en payant, nous aimerions entrer en contact avec les vendeurs dès le début de l'opération. Nous serions d'autre part probablement en mesure de fournir à tes amis un soutien de nature très matérielle pour la réalisation de leur entreprise. Comment s'appelle ton ami, celui qui est à Los Angeles ?

Jolanda hésita un instant avant de répondre.

— Davidov. Mike Davidov.

— Juif ? demanda Enron dont le pouls s'accélérait.

— Je ne pense pas. Je crois que c'est un nom russe. Il ressemble un peu à un Russe.

Enron dégagea sa main des cuisses de Jolanda et commença à lui caresser la poitrine.

— Emmène-moi avec toi à Los Angeles, implora-t-il d'un ton charmeur. Présente-moi à ton ami Mike Davidov.

— Je ne sais pas, Marty… Je ne crois pas que ce soit…

— Demain matin, par la navette de 9 heures.

Le ton n'était plus charmeur, mais impérieux.

— C'est inutile, fit-elle. Il est déjà parti à Valparaiso Nuevo. Ceux qui ont un rôle important sont déjà sur place pour reconnaître le terrain.

— Ha ! fit Enron. Je vois.

Il garda le silence un moment, plongé dans ses réflexions.

Jolanda sauta sur l'occasion qu'il lui offrait.

— Tu sais ce que je voudrais maintenant ? Je voudrais cesser de parler de tout ça, d'accord ? Je suis un peu soûle… plus qu'un peu. J'ai trop parlé et je n'en ai plus envie.

— Mais si tu pouvais seulement…

— Non, Marty, c'est trop dangereux. Tout ce que tu veux, c'est profiter de ce que je te raconte. J'aimerais que tu profites de moi d'une autre manière.

— Profiter de toi ?

— Tu veux que je te fasse un dessin ? Attends, je vais te mettre sur la voie.

Elle le prit par les épaules et le fit rouler par terre avec elle, bras et jambes emmêlés. Ils éclatèrent de rire, mais il s'enfonça rapidement au plus intime de ce corps luxuriant. Un mélange entêtant d'odeurs émanait d'elle, vin, désir et sueur mêlés : Enron crut même reconnaître les effluves de l'Écran qu'elle utilisait pour protéger sa peau merveilleusement satinée. C'est bon, songea-t-il en s'abandonnant. Ils avaient assez parlé. Il s'était retenu pendant des heures, jouant patiemment à l'espion, mais il était temps d'oublier un moment l'exercice de sa profession.

— Oh ! Marty ! commença-t-elle à répéter d'une voix gémissante.

Il prit gloutonnement dans sa bouche les globes des seins lourds comme des melons et plongea avec le zèle d'un prophète brandissant sa lance dans les profondeurs mystérieuses, apparemment insondables, de son sexe frémissant.

— Marty ! Marty ! Marty !

La taille cambrée, elle gardait les jambes très écartées, les pieds battant l'air derrière lui, et faisait claquer ses cuisses sur les flancs de Marty à chacun de ses coups de reins. Baiser Jolanda, c'est comme explorer un continent inconnu, se dit-il.

Vaste, moite, étrange, regorgeant de merveilles et de nouveautés. Il en allait toujours ainsi, pour lui, à chaque nouvelle femme. Tels Balboa le juif, Mungo Park, un autre juif, Orellana ou Pizarro progressant inlassablement dans une succession de jungles touffues, inexplorées, dans leur quête éternelle des trésors inconnaissables enfouis au cœur brûlant et palpitant de la forêt. Mais il se trouvait là devant l'une des plus grandes énigmes. C'était le mystérieux royaume de l'Eldorado, la fabuleuse contrée perdue.

Quand tout fut terminé, ils restèrent allongés côte à côte, le corps nu luisant de sueur dans la chaleur de la nuit, riant doucement.

— Il est trop tard pour trouver un endroit où dîner, dit-elle. Je vais préparer quelque chose ici. Ça te convient ?

— Comme tu voudras.

— Et puis, si tu veux, tu pourras jeter un coup d'œil à la troisième sculpture, *Agamemnon*. Tu aimerais ?

— Je préfère attendre un peu, fit-il d'un air vague. Oui, peut-être plus tard.

Décidément, elle est très amusante, songea Enron. Et bien plus utile que je ne l'avais imaginé. Non, ce ne sera pas notre dernière nuit ensemble, pas si cela dépend de moi.

Quand ils se furent douchés et habillés, Jolanda alla s'affairer dans la cuisine.

— Tu m'as bien dit que les chefs de la conspiration étaient déjà partis à Valparaiso Nuevo, lança-t-il d'une voix forte pour couvrir le cliquetis de vaisselle. Tu es sûre que c'est vrai ?

— Marty, je t'en prie ! Je croyais qu'on ne devait plus parler de…

— C'est bien vrai ?

— Marty !

— C'est vrai, Jolanda ? Il faut que je le sache.

Il y eut encore des bruits d'assiettes et de casseroles avant qu'elle ne réponde.

— Oui, ils sont déjà là-haut. Une partie d'entre eux, comme je te l'ai dit.

— Bon, fit Enron en hochant lentement la tête. Dans ce cas, j'ai une proposition à te faire. Et je parle très sérieusement. Que

dirais-tu d'un petit voyage à Valparaiso Nuevo avec moi, Jolanda ?

Dans ces parages glacés du Pacifique Sud, quelque part entre San Francisco et Hawaii, la mer ressemblait à une sorte de grande marmite où se mélangeaient masses d'eau glaciale remontant de l'Antarctique, tourbillons froids venus des profondeurs de l'océan, petits courants chauds provenant du plateau continental brûlé par le soleil, très loin à l'est. On voyait même par endroits de la vapeur s'élever, à la confluence des eaux froide et chaude. Carpenter trouvait que c'était un drôle de coin pour chercher des icebergs. Mais, d'après les mesures des albédos, il y en avait un gros dans le secteur et le *Tonopah Maru* était à sa recherche.

Assis devant le scanner du bord, il jonglait avec les chiffres dans le local exigu, oppressant, qui faisait office de poste de commandement. La matinée était déjà bien avancée. L'injection d'Écran qu'il s'était faite à l'aube chauffait encore doucement dans ses artères, comme de l'or en fusion. Il avait l'impression de sentir le liquide se diffuser lentement vers ses capillaires pour gagner agréablement la peau où il procéderait à la remise à neuf quotidienne de l'armure corporelle qui protégeait des crevasses d'ozone et de l'ardeur démoniaque du soleil. Il était vraiment indispensable en mer de se bourrer de drogue contre les radiations infra/ultra, car la surface de l'eau réfléchissait la lumière comme un miroir et la projetait au visage. Depuis le départ de San Francisco, Carpenter avait presque doublé la dose habituelle d'Écran pour renforcer son armure et sa peau était devenue d'un vert pourpre iridescent. L'effet était curieux, mais ne lui déplaisait pas.

Jusqu'à présent, le voyage s'était bien passé, avec cette petite réserve qu'ils n'avaient pas encore trouvé le moindre iceberg, mais ce problème semblait sur le point d'être résolu.

— Il n'y a peut-être pas loin de deux mille kilotonnes, fit Carpenter, le regard fixé sur le cône en fibre de céramique de la baguette d'affichage. Pas mal, hein ?

— De nos jours, c'est pas si mal, grommela Hitchcock.

L'océanographe-navigateur était assez âgé pour se souvenir du temps où on ne voyait jamais d'icebergs au-delà de la latitude du sud du Chili et prenait toujours plaisir à le faire savoir.

— De nos jours, un gros comme ça, qui est remonté jusqu'ici, il devait bien être long comme trois comtés quand il s'est détaché de cette foutue banquise. Mais vous êtes sûr de ne pas vous être trompé dans vos chiffres, cap'tain ?

La provocation voilée fit passer un éclair dans les prunelles de Carpenter ; il sentit monter une bouffée de colère qui retomba, laissant en lui la marque d'une petite brûlure. Hitchcock n'imaginait *jamais* que Carpenter pût faire bien quelque chose au premier essai. Les relations se faisaient plus tendues jour après jour, depuis qu'ils avaient quitté la baie de San Francisco. Bien qu'il s'en défendît – souvent et trop bruyamment –, il était manifeste que Hitchcock éprouvait une profonde amertume d'avoir vu le commandement du navire lui échapper au profit d'un étranger à la mer, simple Salarié de la Compagnie, faisant carrière chez les terriens. Il devait prendre cela comme une discrimination, mais il se trompait. Carpenter avait l'étoffe d'un chef, pas Hitchcock. Inutile de chercher plus loin.

— Vous voulez vérifier vous-même sur le viseur ? demanda Carpenter d'un ton acide. Venez donc jeter un coup d'œil !

Il tendit la baguette au navigateur. Mais Hitchcock secoua la tête.

— Du calme, cap'tain. Moi, je crois tout ce que dit l'écran.

Il adressa un sourire désarmant à Carpenter, dévoilant des chicots d'un brun rougeâtre.

Sur le viseur dansaient des spirales et des ondulations noires sur fond vert, vertes sur fond noir avec, de loin en loin, la brusque éclosion d'une fleur à l'éclat jaune vif. Le rayon du *Tonopah Maru* parcourait trente-six mille kilomètres pour interroger le gros satellite Scansat de Nippon Telecom dont

l'œil, balayant inlassablement toute la zone du Pacifique Est, recherchait les écarts d'albédos. La réflectivité d'un iceberg étant différente de celle de la surface de l'océan, il constatait l'écart, le confirmait par un relevé de températures et étudiait la masse pour voir si le déplacement valait la peine. Si cela semblait être le cas, le remorqueur partait à toute vapeur pour assurer sa prise avant qu'un autre ne le fasse.

Carpenter savait qu'à Frisco on devait se jeter à genoux dans les rues en priant pour que la chance lui sourie enfin. Dans la belle ville nichée autour de sa baie, couverte de poussière, écrasée sous un ciel brûlant, implacable, souillé de gaz à effet de serre aux couleurs insolites, on attendait la pluie qui plus jamais ou presque ne venait. Pas une goutte n'était tombée sur le littoral du Pacifique depuis dix ou onze mois. Autour d'eux, les eaux devaient grouiller de remorqueurs… Seattle, San Diego, L.A. D'après Nakata, c'est Los Angeles qui avait le plus grand nombre de navires en mer.

— Commencez donc à avertir les autres, ordonna Carpenter, que nous prenons cet iceberg, au sud-sud-ouest. Si nous le crochons dès demain, nous pouvons arriver à San Francisco mardi en huit.

— S'il n'a pas fondu avant. Avec cette foutue chaleur…

— S'il n'a pas fondu depuis l'Antarctique, il ne fondra pas entre ici et San Francisco. Allez, remuez-vous un peu ! Il ne faudrait pas qu'un bateau de L.A. arrive avant nous.

En milieu d'après-midi, ils eurent l'iceberg en repérage optique : d'abord une vue aérienne via le satellite-espion du service météorologique de Samurai, puis une image au niveau de la mer, envoyée par une balise-relais de la Navy. L'iceberg évoquait un château de glace flottant, majestueux et serein, tout en tourelles rosées, en remparts indigo, en clochetons bleutés. De type « cale sèche », fortement évidé en U, il était long de près de deux cents mètres et se dressait très haut au-dessus de l'eau. Des écharpes fumantes de brume s'accrochaient à ses flancs et les appareils de détection du remorqueur percevaient le chuintement effervescent provoqué par les blocs de glace se détachant de ses faces pour se perdre dans la mer. Le morceau

de glacier était fait de neige tassée qui, en fondant, produisait ce chuintement caractéristique.

Carpenter contemplait le géant de glace avec émerveillement. Il était beaucoup plus gros que ceux qu'on lui avait montrés dans le programme de formation. Confortablement installé depuis deux millions d'années en haut du pôle Sud, il n'avait sans doute jamais imaginé qu'il voguerait un jour vers Hawaii. Mais les bouleversements climatiques avaient changé beaucoup de choses pour tout le monde, y compris la banquise.

— Bon Dieu ! souffla Hitchcock. Est-ce qu'on va pouvoir le crocher ?

— Facile, répondit l'agile petit lanceur de grappin. Il en faudra quatre, mais aucune importance. Ce ne sont pas les crochets qui manquent.

Le *Tonopah Maru* en avait plus que nécessaire et Carpenter avait une confiance totale dans l'habileté de Nakata.

— Vous avez entendu ? lança-t-il à Hitchcock. Allez-y !

Ils étaient au milieu du Pacifique, à la limite du mur du froid. Autour d'eux, la mer était bleue, le signe d'une eau chaude. Mais, juste à l'ouest, là où se trouvait l'iceberg, la couleur de l'eau, un vert olive soutenu, indiquait la présence d'une faune marine microscopique favorisée par une eau plus froide. La ligne de démarcation était nettement visible. C'était l'un des drôles de changements provoqués par les bouleversements climatiques : alors qu'il faisait une chaleur à crever dans la majeure partie de la planète, ce courant froid remontant de l'Antarctique jusqu'au milieu du Pacifique charriait des icebergs en direction des tropiques.

Carpenter était en train de faire des triangulations pour savoir s'ils parviendraient à faire passer l'iceberg sous le pont du Golden Gate quand Rennett apparut à côté de lui.

— Il y a un bateau, cap'tain.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Mais il avait parfaitement compris.

Un bateau ? Carpenter la considéra avec stupeur en pensant « Los Angeles-San Diego-Seattle » et en se demandant s'il allait devoir se battre pour son iceberg. Il savait que cela arrivait parfois. Ils naviguaient dans des eaux libres, une zone pour

ainsi dire livrée à l'anarchie, où la piraterie de jadis faisait un terrible retour en force.

— Un bateau, répéta Rennett du coin des lèvres, comme si le simple fait de le prévenir était une faveur insigne. Juste de l'autre côté de l'iceberg. Caskie vient de recevoir un message radio. Une sorte de S.O.S.

Elle tendit à Carpenter un mince ruban jaune à impression thermique sur lequel apparaissaient trois lignes en caractères rouge vif. Les mots sautèrent au visage de Carpenter comme un poing jaillissant du pont. Il lut le message à voix haute.

BESOIN DE VOTRE AIDE – ENNUIS À BORD – QUESTION DE VIE OU DE MORT – ENVOYEZ QUELQU'UN D'URGENCE.

KOVALCIK. CAPITAINE PAR INTÉRIM. CALAMARI MARU

— Qu'est-ce que c'est que c'est histoire ? fit Carpenter. *Calamari Maru ?* C'est un navire ou un mollusque ?

La plaisanterie était faiblarde ; il s'en rendit compte. Rennett n'esquissa même pas un sourire.

— Nous avons vérifié sur le registre maritime, reprit-elle. Le bateau appartient à Kyocera-Merck, port d'attache : Vancouver. Sur le rôle d'équipage, le nom du capitaine est Amiel Kohlberg, nationalité allemande. Pas Kovalcik.

— On ne dirait pas un remorqueur d'icebergs.

— C'est un calamarier, capitaine, expliqua Rennett d'une voix neutre, où perçait le mépris.

Comme s'il ne savait pas ce qu'était un calamarier ! Il ne releva pas. Cela l'amusait toujours de constater qu'il suffisait à quelqu'un d'avoir un tout petit peu plus d'expérience de la mer que lui pour le traiter comme un novice. Même si c'était le cas. Mais il n'en faisait pas une maladie. Quand on leur verserait les primes à Frisco, c'est lui qui recevrait la part du capitaine, pas eux.

Carpenter relut le message radio.

Urgent. Question de vie ou de mort.

Et merde ! Merde de merde !

L'idée de tout laisser tomber pour s'occuper d'un bateau en difficulté ne lui disait rien du tout. Il n'était pas payé pour donner un coup de main à un collègue, en particulier s'il était employé par Kyocera-Merck. Surtout pas K.M., ce n'était vraiment pas le moment. Les relations entre Samurai Industries et Kyocera-Merck étaient très tendues ces temps-ci, encore plus que d'habitude. Une histoire à propos du contrat d'amendement du désert de Gobi, un exemple flagrant d'espionnage industriel qui avait mal tourné, une connerie de ce genre. Et Carpenter devait s'occuper de son iceberg sans que rien ne vienne le détourner de sa tâche.

Et puis il sentait aussi, avec une pointe d'agacement, un soupçon poindre au tréfonds de son âme, une trace de méfiance qui aurait certes pu avoir un relent de paranoïa, si l'expérience de plus de trois décennies des dures réalités de la vie ne l'avait conduit à douter de la réalité de la paranoïa. Les salauds étaient partout, toujours prêts à faire un mauvais coup. En montant en pleine mer à bord d'un navire inconnu, il deviendrait extrêmement vulnérable. Et si c'était un sale tour qu'on voulait lui jouer ?

Mais Carpenter savait qu'il ne fallait pas pousser trop loin la prudence. Cela l'embarrassait de ne pas répondre à un appel de détresse. Même si les vieilles lois de la mer et les derniers vestiges de ce qui constituait le respect humain élémentaire étaient devenus des concepts sans valeur en cette époque troublée, dans la fournaise de ce monde malheureux, la honte ou le sentiment de culpabilité ne lui étaient pas encore devenus étrangers. Et la roue de la Fortune ne cesse jamais de tourner. Celui qui ne répond pas à un appel au secours peut, un jour, se trouver lui aussi en fâcheuse posture.

Rennett, Nakata, Hitchcock : tous les regards convergeaient sur lui.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, cap'tain ? demanda le navigateur, un éclair dans les yeux, un sourire malveillant sur sa bouche édentée. Vous y allez ?

Quel emmerdeur ! songea Carpenter.

— Vous croyez donc que c'est sérieux ? demanda-t-il à son

navigateur en lui lançant un regard noir.

— C'est pas à moi de le dire, répondit Hitchcock avec un haussement d'épaules. C'est vous le capitaine. Tout ce que je sais, c'est qu'ils disent qu'ils ont des ennuis, qu'ils ont besoin de nous.

— Et si c'était un coup monté ?

Le regard que Hitchcock posa sur Carpenter était placide, distant, neutre. Ses épaules carrées semblaient emplir toute la largeur du pont.

— C'est un appel de détresse, cap'tain. Si un bateau a besoin d'aide, on l'aide, c'est comme ça que j'ai toujours vu les choses, depuis le temps que je bourlingue. Mais peut-être qu'on pense différemment, quand on a du galon. Et comme je l'ai dit, c'est vous le capitaine, pas moi.

Carpenter se prit à souhaiter que le navigateur garde pour lui ses fichues réminiscences du bon vieux temps. Mais, même si cette histoire l'emmerdait, le vieux marin avait raison. Un navire en détresse est un navire en détresse. Il faudrait aller voir ce qui se passait. Bien sûr qu'il le ferait. Il se rendit compte qu'il n'avait jamais vraiment eu le choix.

— Dites à Caskie, fit-il en s'adressant à Rennett, de prévenir ce Kovalcik que nous faisons route vers l'iceberg pour faire valoir nos droits en y crochant des grappins. Cela devrait prendre à peu près une heure et demie. Ensuite, j'irai peut-être à son bord voir de quoi il retourne.

— Pigé, dit Rennett avant de repartir.

De nouvelles images de l'iceberg étaient arrivées pendant la discussion. Pour la première fois, Carpenter distingua du côté du vent les cannelures dues à l'érosion, à la hauteur de la ligne de flottaison, les cavités sous la surface de l'eau, les éperons si fragiles qui commençaient à se former. Le fait que la base fût entamée par la fonte ne signifiait pas nécessairement que le géant de glace allait basculer – cela se produisait rarement, pour de grosses cales sèches comme celui-ci –, mais il fallait s'attendre à d'importantes oscillations, un fort roulis, une grosse houle ; ils n'étaient pas sortis de l'auberge. L'horizon s'assombrissait rapidement.

— Bon Dieu ! souffla Carpenter en poussant les images vers

Nakata. Regardez donc ça !

— Pas de problème. Il faudra placer les grappins sous le vent, c'est tout.

— Oui, ça se présente plutôt bien.

Pour Nakata, cela paraissait simple. Carpenter parvint à ébaucher un sourire.

Le côté opposé de l'iceberg formait une paroi abrupte, une muraille verticale d'un blanc immaculé, lisse comme la porcelaine, haute d'une bonne centaine de mètres, d'où partait une langue de glace d'une quarantaine de mètres, plongeant dans la mer comme un brise-lames. C'est bien ainsi que le *Calamari Maru* l'utilisait : le calamarier était à l'ancre dans une échancrure de la langue de glace.

Carpenter n'aimait pas voir un autre navire niché contre son iceberg. Mais le calamarier, dépourvu de grappins, spécialisé dans son propre type de pêche, ne semblait présenter aucun danger.

Il fit signe à Nakata qui se tenait devant son pupitre de contrôle, tout à fait à l'avant.

— Lancez les grappins ! cria Carpenter. En vitesse !

Nakata agita la main pour signaler qu'il avait compris et commença à tapoter son clavier. Un instant plus tard, un grincement prolongé accompagnant l'ouverture du panneau de protection des grappins se fit entendre, aussitôt suivi d'un grondement sourd d'engrenage. Dans les entrailles du bâtiment, d'énormes mécanismes pivotaient pour se mettre en position. Le mastodonte de glace demeurait immobile sur la mer calme.

Cela ressemblait un peu à la pêche hauturière. L'important n'était pas tant de ferrer son poisson que de savoir ce que l'on faisait après, quand il fallait le fatiguer.

Toute la carcasse du navire vibra quand le premier grappin jaillit. Il s'éleva très haut, tel un oiseau aux serres gigantesques emplissant la moitié du ciel, une forme noire se détachant sur un fond lumineux. Puis Nakata enfonça de nouvelles touches et le grappin, ayant atteint le point culminant de sa courbe, redescendit avec force en direction du flanc de l'iceberg.

Il atteignit sa cible, s'y ficha et demeura solidement accroché.

Le géant de glace recula, frémit, tangua. Une pluie de neige dégringola du haut de la paroi. Quand l'impact se transmit à l'énorme masse immergée de l'iceberg, c'est tout le bloc de glace qui s'inclina vers l'avant, un peu plus que Carpenter ne l'avait prévu, en produisant un affreux bruit de succion ; quand il revint en arrière pour reprendre sa place, il souleva un geyser d'une vingtaine de mètres. Les pauvres diables qui attendaient à bord du *Calamari Maru* allaient passer un sale moment. Mais ils avaient choisi de ne pas quitter leur mouillage-pendant toute l'opération. S'attendaient-ils à ne recevoir que quelques petites éclaboussures ?

Sur le pont, à la proue, Nakata tendait la main vers l'iceberg, le majeur dressé, comme pour lui dire : Je t'ai eu !

Un vent froid soufflait de la montagne de glace. C'était comme la respiration de quelque gigantesque animal blessé, l'effluve d'un passé révolu, un souffle fossile.

Ils avancèrent encore un peu le long du flanc de l'iceberg.

— Grappin numéro deux, ordonna Carpenter.

L'iceberg avait plus ou moins retrouvé une position stable. Il était à l'évidence beaucoup plus creusé sous l'eau qu'ils ne l'avaient pensé, mais ils se débrouilleraient. De son poste de guet, près du bastingage de la poupe, Carpenter attendait la bouffée de plaisir et de soulagement que la prise de l'iceberg, au dire des autres, devait susciter. Mais il ne ressentait rien ; il n'avait qu'un sentiment d'impatience, il était pressé de crocher les quatre grappins et de mettre le cap sur le Golden Gate.

Le deuxième grappin s'envola, plana un instant, piqua et se planta dans le bloc de glace.

Cette fois encore, l'iceberg frappa violemment la surface de l'eau, la mer se souleva, une houle se forma. Carpenter eut à peine le temps d'apercevoir l'autre navire dansant comme un bouchon sur les flots agités et se demanda si la langue de glace au creux de laquelle il s'était abrité n'allait pas se briser et le faire sombrer. Il eût été beaucoup plus malin de jeter l'ancre ailleurs. Mais tant pis pour eux. Ils avaient été prévenus.

Le troisième grappin ne causa aucune difficulté.

Plus qu'un.

— Numéro quatre ! cria Carpenter.

Un iceberg à quatre points d'ancrage était un cas particulier. Les filins avaient des tas d'occasions de s'accrocher aux aspérités, les câbles de s'emmêler.

Mais Nakata connaissait son boulot. Une dernière fois, le grappin fusa, s'élevant presque à la verticale pour survoler l'iceberg avant de se ficher du côté opposé ; la monstrueuse île de glace était à eux, ficelée, ligotée. Il ne restait plus qu'à vaporiser la poussière réfléchissante, à l'envelopper dans une bâche de plastique à la hauteur de la ligne de flottaison afin de ralentir l'érosion due à la houle et à la remorquer vers San Francisco.

Une bonne chose de faite, se dit Carpenter.

Il pouvait enfin prendre un peu de temps pour réfléchir à ce fichu calamarier et à ses problèmes.

— Docteur Rhodes, fit la voix impersonnelle de l'annonceur, le docteur Van Vliet vous appelle sur la Trois.

Neuf heures moins le quart. Il n'était jamais trop tôt pour Van Vliet pour entamer tambour battant une journée de labeur et de harcèlement. Beaucoup trop, en revanche, pour que Rhodes commence à taquiner la bouteille.

— Plus tard, dit-il. Je ne veux pas prendre d'appels maintenant.

Il était arrivé peu après 8 heures, plus tôt qu'à l'accoutumée. La veille au soir, à la fin de sa journée de travail, son bureau était encore jonché de choses en souffrance, les deux terminaux virtuels étaient chargés et, comme d'habitude, d'autres problèmes urgents accumulés pendant la nuit réclamaient dès le matin toute son attention. Et le temps, lui aussi, ne faisait qu'empirer : une chaleur étouffante, dépassant de loin les normes de l'époque et le Diablo, ce vent effrayant, soufflant de l'est avec force, qui apportait une nouvelle fois la menace, presque hebdomadaire maintenant, de la propagation d'incendies dévastateurs sur les hauteurs couvertes d'herbes sèches d'Oakland et de Berkeley. Le vent apportait aussi de la Grande Vallée des tonnes de fumées toxiques, assez puissantes pour cribler les façades de bâtiments en pierre de marques semblables à de l'acné.

À part cela, Rhodes avait passé une soirée épouvantable avec Isabelle et dormi à peine trois heures. La journée s'annonçait merveilleuse sur toute la ligne. Il était énervé, irritable, en proie à des accès de fureur, et son esprit troublé n'était pas loin, par moments, de céder à la panique. Cela faisait déjà près d'une heure que tout se bousculait dans sa tête et il n'avait encore rien fait d'utile.

Le moment était enfin venu de se mettre au travail.

— Sésame, ouvre-toi ! articula Rhodes d'une voix ferme.

Le Virtuel Un commença aussitôt de dégorger des flots d'informations. Atterré, il regarda le torrent se déverser. Des rapports, des rapports, encore des rapports. Analyses quantitatives sur l'absorption d'enzymes, envoyées par le labo de Portland ; un compte rendu d'une longueur ridicule, émanant de l'un des sous-départements et traitant d'un projet condamné d'avance, qui visait à pourvoir le troisième âge d'implants pulmonaires à la place de la restructuration génétique ; une flopée de condensés et de prépublications de *Nature* et de *Science* dont il n'aurait jamais le temps de venir à bout de son vivant ; une horrible pile de conneries relatives à un litige interne concernant des portiers androïdes du troisième étage, à qui il était reproché d'outrepasser les limites de leurs compétences ; le procès-verbal d'une réunion, dans ses bureaux de San Paulo, d'une filiale de Samurai dont il n'avait jamais entendu parler, mais dont les activités empiétaient manifestement, d'une manière non spécifiée, sur le domaine de son service. Et ainsi de suite.

Il y avait de quoi pleurer…

Insensiblement, son travail était devenu purement administratif et la science n'occupait plus qu'une part très réduite de son temps. Les travaux scientifiques étaient maintenant effectués par des jeunes comme Van Vliet alors que Rhodes devait faire face à un torrent de rapports, de demandes de subventions, d'analyses stratégiques, de projets n'ayant aucune chance d'aboutir, comme celui des implants pulmonaires, etc. Il lui fallait également supporter une multitude de réunions d'un ennui mortel et s'efforcer, quand il avait une soirée de libre, de détourner la curiosité horripilante d'un espion israélien. Après le bureau, en guise de détente, il se trouvait embarqué dans des querelles d'une incroyable virulence avec celle qu'il était censé aimer. Ce n'était assurément pas la vie dont il avait rêvé ; à l'évidence, il n'avait pas su tenir le cap.

Et cette chaleur insensée ! L'air âpre, méchant, corrosif… les mugissements du vent torride…

Van Vliet…
Isabelle…
Isabelle…
Isabelle…

Des sensations violentes et diffuses l'assaillirent comme un accès de fièvre. Une sorte d'explosion semblait se préparer en lui. Il en fut terrifié. C'est en ce type de circonstance, songea-t-il, que des hommes habituellement pacifiques sont conduits à se jeter dans le vide du haut d'un pont ou à commettre au hasard un acte criminel. Voilà l'effet que le Diablo pouvait avoir sur un homme ; il était réputé pour cela.

J'ai besoin d'un changement de vie radical, se dit-il. Oui, un changement radical.

Mais de quel ordre ? Dans sa vie professionnelle ? Sa vie sentimentale ? Paul Carpenter lui avait conseillé de rompre et de chercher un poste dans une autre mégafirme. Il y avait du bon dans ces deux suggestions.

Pourtant, la première était au-dessus de ses forces et la seconde, certes tentante, le terrifiait. Changer de métier ? Pour aller où ? Comment se libérer de Santachiara et de Samurai ? Il était coincé, pieds et poings liés… par la Compagnie, par Isabelle, par le projet adapto, par tout le bordel.

Il se prit la tête entre les mains et écouta les gémissements du vent.

Isabelle…
Bon Dieu ! Isabelle !

La veille au soir, après dîner, dans l'appartement d'Isabelle. Quand il reste chez elle, cela se passe toujours mal. Il est assis dans la cuisine, seul, devant un verre de scotch. Toute la soirée, pour des raisons qui lui échappent, Isabelle a été très distante, très froide. Rhodes n'est jamais parvenu à comprendre ce qui provoque ces périodes de repli sur soi-même et elle ne l'aide pas beaucoup à y voir clair. Elle s'est retranchée dans son petit bureau attenant au séjour, où elle dicte, pour son usage personnel, le compte rendu d'une consultation donnée dans la journée à une patiente vraiment dans le pétrin.

Il commet une erreur impardonnable en la voyant revenir

chercher un verre d'eau : pour essayer de la faire sortir de sa réserve, Rhodes lui pose une question sur le problème qui l'occupe, il lui demande si le cas de cette patiente présente des difficultés particulières.

— Je t'en prie, Nick ! lance-t-elle avec un regard glacial. Tu ne vois pas que j'essaie de me concentrer ?

— Excuse-moi. Je croyais que tu faisais une pause.

— Moi, oui. Pas mon cerveau.

— Excuse-moi, répète-t-il. Je ne savais pas.

Échange de sourires. Haussements d'épaules conciliants. Il essaie d'arranger les choses. Il a le sentiment de consacrer plus de la moitié du temps qu'il passe avec Isabelle à essayer d'arranger les choses, à se raccommoder, après des mésententes dont la raison lui échappe la plupart du temps.

Au lieu de regagner l'autre pièce, elle reste devant l'évier, raide, tenant son verre d'eau sans le porter à sa bouche, comme pour évaluer la densité de son contenu.

— Oui, reprend-elle au bout d'un moment, d'une voix sépulcrale, il y a une complication. Je commence à croire que cette fille est véritablement suicidaire.

Finalement, elle a envie d'en parler. À moins qu'elle ne réfléchisse à voix haute.

— De qui parles-tu ? demande Rhodes avec précaution.

— Angela ! Je parle d'Angela ! Tu n'écoutes donc jamais ce qu'on te dit ?

— Oui, c'est vrai. Angela.

Il croyait que la patiente en question était une certaine Emma Louise. La pensée d'Isabelle est parfois très brouillonne.

Il essaie de se remémorer le peu qu'il sait sur Angela. Seize, dix-sept ans, vit quelque part au nord de Berkeley, père professeur d'histoire, ou d'autre chose, à l'université. Soignée par Isabelle pour… pour quoi, au fait ? Dépression ? Anxiété ? Non, il s'en souvient : elle souffre du syndrome de l'effet de serre, le dernier truc à la mode. Paranoïa de tout ce qui touche à l'environnement. Dieu sait pourquoi cela ne se répand que maintenant ; c'est plutôt caractéristique de la fin du XX^{e} siècle. Mais tous les jeunes gens en semblent atteints. Ils ont non seulement le sentiment que le ciel enserre la planète comme un

cercle de métal, mais que les murs des maisons se rapprochent, que le plafond descend, que l'asphyxie n'est plus très loin.

— Suicidaire ? dit Rhodes. Vraiment ?

— Je le crains. En arrivant aujourd'hui pour sa séance, elle portait deux masques.

— Deux ?

— Convaincue qu'un seul ne suffit pas. Que l'air est un véritable poison, que, si par hasard elle respire un grand coup, ses poumons vont se transformer en bouillie. Elle voulait que je lui prescrive de l'Écran, le double de la dose habituelle. Quand je lui ai répondu que je n'étais pas en droit de rédiger des ordonnances, elle est devenue hystérique.

— Cela me paraît contradictoire avec des tendances suicidaires, objecte doucement Rhodes. Un besoin maladif de se protéger, je veux bien, mais en quoi cela signifie-t-il… ?

— Tu n'as pas compris. Mais tu ne comprends jamais rien !

— Isabelle…

— Elle croit que, quelles que soient les précautions prises, ce sera inutile. Elle pense qu'elle est condamnée, Nick. Que notre environnement est au bord de la destruction apocalyptique, qu'elle fait partie de la dernière génération de l'espèce humaine, qu'un terrifiant désastre écologique va balayer l'humanité de la manière la plus affreuse qui soit. Elle en éprouve une terrible colère.

— C'est son droit. Même si, à mon avis, elle a une centaine d'années d'avance. Mais de là à vouloir se suicider…

— Le geste suprême de colère. Cracher à la face du monde. Mettre fin à ses jours en signe de protestation.

— Tu crois vraiment qu'elle le fera ?

— Je ne sais pas. Elle en est tout à fait capable.

Une nouvelle expression se peint sur le visage d'Isabelle, mélange de doute, de crainte, d'incertitude. Ce n'est pas sa manière. L'air absent, elle tire sur ses cheveux, les emmêle, y fait des nœuds. Elle commence à marcher de long en large.

— Au fond, ce qui m'inquiète, c'est que cette histoire est peut-être en train de sortir de mon domaine professionnel. Je suis thérapeute, pas psychiatre. Je me demande s'il ne faudrait pas la confier à quelqu'un d'autre.

Elle est toute à ses interrogations. Rhodes en est maintenant persuadé. Mais il y a toujours la possibilité qu'elle attende de lui un signe prouvant qu'il lui prête attention.

— Eh bien, si tu estimes qu'il y a un risque…

La voix d'Isabelle se fait plus douce, c'est celle de la thérapeute.

— Ce serait trahir sa confiance. Nous avons un engagement moral, Angela et moi. Je suis là pour la guider ; elle a confiance en moi. Je suis la seule personne en qui elle ait confiance.

Sa voix se durcit de nouveau, en un instant : une voix d'acier accompagnée d'un regard furieux. Les sautes d'humeur d'Isabelle se succèdent à la vitesse de la lumière.

— Je me demande bien pourquoi je te parle de ça ! Tu es incapable de comprendre la profondeur de ses craintes. L'envoyer consulter quelqu'un d'autre, l'adresser à un inconnu en cette période si délicate… Mon pauvre ami !

— Mais si tu as peur qu'elle ne mette fin à ses jours…

Ces paroles apaisantes ne font que jeter de l'huile sur le feu. Isabelle s'enflamme de colère.

— Écoute, Nick, c'est à moi, et à moi seule, de décider ! Il y a là une relation qui ne te regarde pas, qui dépasse, et de loin, ton entendement limité. Une relation personnelle complexe entre une jeune fille très inquiète et le seul être humain qui s'intéresse véritablement à elle, et, toi qui n'y connais rien, tu n'as pas à te mêler…

Elle s'interrompt, cligne des yeux comme au sortir d'une transe, respire profondément, goulûment, comme si elle se rendait compte qu'elle a, cette fois, dépassé les bornes.

Un long silence. Rhodes attend.

— Ce n'est pas bien, dit-elle enfin.

— Quoi ?

— Ce que nous faisons, toi et moi. Nous ne devrions pas nous disputer pour des choses de ce genre.

La voix d'Isabelle a retrouvé une douceur apaisante.

— Non, dit Rhodes avec un soulagement profond. Tu as entièrement raison. Nous ne devrions jamais nous disputer pour quoi que ce soit, Isabelle.

Elle semble faire des efforts sincères pour étouffer les

bouillonnements de sa colère et l'hostilité qui couve en elle. Il a presque l'impression d'entendre le tic-tac des rouages de son cerveau.

Il attend de voir ce qui va venir.

Ce qui vient, d'une manière totalement inattendue, c'est un changement radical de sujet.

— Parlons d'autre chose, veux-tu ? Savais-tu que Jolanda et l'Israélien sortent ensemble ? Je croyais que tu avais arrangé le coup pour ton ami Paul.

Heureux d'être débarrassé de la déprime d'Angela, Rhodes doit s'adapter aussi vite que possible au nouveau sujet.

— Paul cherchait ce soir-là une compagnie agréable. De toute façon, il est en mer maintenant… L'Israélien, dis-tu ? Et elle le voit souvent ?

— Un soir sur deux, depuis le dîner à Sausalito.

Rhodes réfléchit. Au fond, il s'en fiche, mais Isabelle et Jolanda sont très liées et il faut maintenant envisager l'éventualité qu'une autre soirée déplaisante en compagnie d'Enron ne lui soit bientôt imposée.

— Il l'a invitée à partir en voyage avec lui, reprend Isabelle.

— En voyage ? Où ?

— Une des stations orbitales. Je ne me rappelle plus laquelle.

— C'est un malin, dit Rhodes avec un sourire. Jolanda meurt d'envie depuis des années d'aller faire un tour sur les satellites. Je croyais que son ami de Los Angeles devait l'y emmener, mais Enron a pris les devants. Il est vrai qu'il n'est jamais très difficile pour un homme d'attirer l'attention de Jolanda.

— Ce qui signifie ? demande sèchement Isabelle.

Aïe ! Aïe !

La voix dure comme l'acier est de retour, et le regard de glace. Rhodes comprend qu'il a encore mis les pieds dans le plat.

— Eh bien…, commence-t-il après une hésitation, Jolanda est une fille saine et joviale, aux robustes appétits…

— Un coup facile, c'est bien ce que tu veux dire ?

— Écoute, Isabelle, mon intention n'était pas…

— Mais c'est bien ce que tu penses d'elle, non ?

C'est reparti : agressive, le regard noir, elle recommence à

faire les cent pas.

— Voilà pourquoi tu as manigancé ce coup avec ton vieux pote. Une nuit de plaisir pour lui, aussi sûr que deux et deux font quatre !

Cela va de soi ; elle le sait aussi bien que lui. Ils sont tous adultes ; Jolanda n'est pas un modèle de vertu, Isabelle non plus. Il est beaucoup trop tard pour se mettre à faire l'éloge de la chasteté de Jolanda. En défendant son amie, Isabelle ne fait que chercher une mauvaise querelle. Mais Rhodes n'ose pas lui dire un seul mot de tout cela.

Il n'ose rien dire du tout. C'est Isabelle qui le fait à sa place.

— Tu as dit à Paul qu'elle couche avec tout le monde, c'est ça ?

— Pas explicitement. Mais, enfin, Isabelle !… Tu sais aussi bien que moi que Jolanda mène une vie de patachon !

— Elle a couché avec toi ?

— Isabelle !

— Alors ? J'attends !

En réalité, la réponse est oui. Rhodes ignore si Isabelle est au courant. Jolanda confie des tas de choses à son amie, mais peut-être lui a-t-elle caché cela. Il se demande comment sortir de cette impasse : il ne veut ni que la situation s'envenime pour s'achever en une scène de tous les diables ni se faire prendre en flagrant délit de mensonge. Il cherche une échappatoire.

— Quel rapport avec notre conversation ? lance-t-il.

— A-t-elle couché avec toi, oui ou non, Nick ?

Une longue inspiration. Très bien, il va lui dire ce qu'elle veut savoir.

— Oui. Une fois.

— Salaud !

— Tu n'étais pas là. Elle est passée me voir ; je ne sais plus quand c'était. Il faisait une chaleur terrible, caniculaire, nous sommes allés à la plage, et après…

— Ça va ! Tu n'es pas obligé de me repasser tout le film !

Le dos tourné, elle se tient devant la fenêtre, telle une statue de marbre.

— Isabelle…

— Va te faire foutre !

— Tu veux que je parte ?

— À ton avis ?

— Nous n'allons pas nous séparer pour une histoire comme celle-là.

— Je ne sais pas. Peut-être, nous verrons.

Au son de sa voix, il sent qu'elle vacille, qu'elle se radoucit. L'alternance du chaud et du froid, une de ses spécialités. Rhodes s'avance vers le buffet et se sert un verre, bien tassé. Ce n'est qu'après qu'il se rend compte qu'il en avait déjà un sur la table. Il avale une grande goulée du nouveau et le pose près du premier.

— Tu peux rester, si tu en as envie, articule-t-elle, l'air indifférent, d'une voix lointaine, sans énergie. Tu peux partir, si tu préfères.

— Je suis désolé, Isabelle.

— Pour quoi ?

— Pour Jolanda.

— Laisse tomber. Qu'est-ce que ça changera ?

Il se prend fugitivement à redouter qu'Isabelle, à son tour, ne lui confesse une aventure, dans l'intention de le punir ou d'alléger son sentiment de culpabilité. Quoi qu'il en soit, il ne veut pas d'aveu de ce genre, si aveu il doit y avoir. En ce qui le concerne, Jolanda fut son seul écart de conduite. Le fait de coucher avec elle fut presque automatique, machinal : elle semblait ne pas lui donner d'autre importance, en cette unique occasion, que celle d'une agréable occupation, pour terminer la soirée, une partie amicale de jambes en l'air, sans signification ni avenir. Et il avait foncé tête baissée.

— Écoute, Isabelle…

Rhodes s'avance vers elle, ouvre les bras, lui effleure les épaules du bout des doigts. Ses mains tremblent. Les muscles de son dos sont noués ; il a l'impression que ce sont des plaques de fonte.

— J'aimerais rester.

— Comme tu voudras, dit-elle, toujours distante.

— Tu le savais, n'est-ce pas ? Jolanda et moi ?

— Bien sûr.

— Alors, pourquoi… ?

— Pour voir ta réaction.

— Ma franchise me vaudra au moins un bon point.

— Oui, je suppose que tu l'as mérité. Bon, je vais terminer ce que j'étais en train de faire. D'accord ?

Elle se dégage et s'éloigne. Rhodes revient au centre de la pièce, vide l'un de ses deux verres, puis le second et, au bout d'un moment, s'en verse un troisième. C'est un affreux tord-boyaux ; Isabelle a un penchant pervers pour les plus mauvaises marques. Mais il est bien obligé de boire ce qu'elle a. Celui-ci est assurément l'un de ces alcools bon marché à base d'algues fermentées, scandaleusement autorisés à porter le nom de scotch. Mais, si on lui donne le choix entre un mauvais alcool et pas d'alcool du tout, il boira sans se plaindre le mauvais alcool et en quantité. Parfois, il n'en revient pas de ce qu'il est capable d'ingurgiter, ces temps-ci. Quand il entend enfin qu'Isabelle s'apprête à se coucher, il va la rejoindre. Il est minuit passé et il est épuisé. Malgré la climatisation, l'air brûlant et vicié de la nuit a envahi l'appartement, faisant pénétrer à travers les murs ses impalpables tentacules pestilentiels, emplissant toutes les pièces, du sol au plafond, d'une suffocante odeur de renfermé.

Elle lui tourne le dos dans l'obscurité. Rhodes commence à lui caresser les épaules.

— Non ! fait-elle d'une voix sépulcrale.

— Isabelle…

— Non. Il est tard.

Il se raidit dans le lit, bien éveillé. Il sait qu'elle ne dort pas non plus. Le temps passe : une demi-heure, une heure. Le hurlement d'une sirène retentit quelque part sur l'autoroute. Rhodes repasse les événements de la soirée dans son esprit et se demande pourquoi les choses ont mal tourné. Elle s'inquiète pour Angela ; ce ne peut être que cela. Sa compétence professionnelle est remise en question. Et elle a dû s'attacher à la jeune fille ; on appelle cela un « contre-transfert ». Pas étonnant. Mais il y a aussi l'histoire de Jolanda…

Il fait une nouvelle tentative, pose la main sur elle.

Muscles durs comme du fer. Corps rigide.

Il a follement envie d'elle. Comme toujours, nuit après nuit. Sa main épouse les contours du bras et vient se nicher contre le

globe doux de son sein droit. Les seins d'Isabelle sont tout ce qu'il y a de doux chez elle : son corps est mince, dur, athlétique. Elle ne fait pas un mouvement. Il la caresse tout doucement, il souffle sur sa nuque. Aucune réaction ; elle pourrait aussi bien être morte.

— Très bien, lance-t-elle enfin, puisque tu en as tellement envie ! Finissons-en !

Elle se retourne, s'allonge sur le dos. Elle écarte les jambes, le regard noir.

— Isabelle ! Je t'en prie !

— Vas-y ! Qu'est-ce que tu attends ?

Bien sûr, il ne veut pas que cela se passe comme ça, non, vraiment pas. Mais, avec elle, il est désarmé, incapable de résister quand elle l'attire violemment à elle pour le faire rouler sur son ventre. Vite, piteusement, il la pénètre – elle est quand même prête à le recevoir – et elle commence à remuer les hanches pour le conduire implacablement vers une prompte conclusion. Il couvre son visage de baisers reconnaissants, mais, en même temps, il se sent choqué, hébété, horrifié par ce qu'ils font, par cette baise rageuse, morbide, la mort de l'amour. Au moment du plaisir, il fond en larmes.

Elle le prend dans ses bras, le serre contre sa poitrine, lui caresse les cheveux, lui murmure des mots doux. Comme si tout allait pour le mieux. Mais Rhodes, lui, ne s'en remet pas.

Les paroles de Carpenter résonnent brusquement dans ses oreilles.

— *Elle est perturbée, Nick.*

— *Non, elle est simplement une ardente…*

— *Écoute-moi ! Isabelle souffre de troubles affectifs. Tout comme son amie Jolanda que tu as eu la bonté de jeter dans mon lit, l'autre soir. Ces femmes ont une sexualité très développée et, nous autres, toujours en quête du réconfort d'une partie de jambes en l'air, sommes terriblement vulnérables à l'appel de la drogue mystérieuse qui palpite entre leurs cuisses…*

Bon ! Bon ! S'il avait tant soit peu de courage, il prendrait la fuite. Il le sait, mais il a toujours eu de la difficulté à faire ce genre de chose. Il cherche désespérément à s'accrocher à tout ce

qui laisse seulement entrevoir un réconfort.

Rhodes finit par succomber à un sommeil agité. À 5 heures, il est réveillé ; il embrasse Isabelle endormie sur le bout du nez et rentre chez lui.

Il est à son bureau quelques minutes après 8 heures. Les événements de la nuit pèsent encore sur lui, mais il espère qu'une dure journée de travail lui permettra de chasser cette déprime. Il songe que, malgré les moments affreux, ils ont au moins échappé à une nouvelle dispute au sujet de ses travaux. Mais c'est vraiment une piètre consolation.

Il fit attendre Van Vliet aussi longtemps que possible, bien avant dans la matinée. La perspective de voir Van Vliet lui faisait mal au ventre. L'accord pour l'augmentation du budget de recherches sur l'hémoglobine avait été transmis à New Tokyo quatre jours auparavant ; selon toute probabilité, il serait accepté sans soulever d'objection, étant donné le prestige dont Rhodes jouissait auprès de la direction générale.

En attendant, Van Vliet avait intérêt à se tenir tranquille. Mais il en semblait incapable et c'est deux ou trois fois par jour qu'il appelait Rhodes pour l'informer avec excitation de tel ou tel nouveau corollaire de sa théorie initiale. Rhodes n'avait aucun désir d'en ingurgiter une nouvelle dose, pas après la nuit qu'il venait de passer, du moins pas de si bonne heure.

Il traîna autant que possible, fourrageant obstinément dans ses deux bureaux virtuels et dans le fouillis du réel, signant des papiers sans se donner la peine de les lire, poussant, sans les avoir signés, des documents au rebut, travaillant avec une coupable distraction. Petit à petit, il sentit diminuer le feu de certaines des plus récentes brûlures de son âme.

Deux verres d'alcool l'aidèrent à traverser ce moment difficile. Le premier avait un goût étrangement métallique – sans doute le contrecoup de la veille, des dégâts infligés à son palais par l'abus du prétendu scotch à base d'algues d'Isabelle –, mais le second lui fit du bien. Le troisième descendit sans le moindre problème.

Enfin, se sentant requinqué et sachant qu'il ne pouvait se dérober plus longtemps à l'entretien avec son jeune collègue,

Rhodes se tourna vers l'annonceur.

— Je suis libre pour m'entretenir avec le docteur Van Vliet, dit-il.

— Cela signifie-t-il que vous prenez de nouveau des appels ? demanda l'androïde.

— Je suppose. Y en a-t-il eu ?

— Un seul.

Isabelle ! Elle regrette que tout soit devenu si moche hier soir !

Non, ce n'était pas Isabelle.

— M. Nakamura a appelé, dit l'androïde.

— Qui ?

— M. Nakamura, de la société immobilière East Bay. À propos de la maison de Walnut Creek que vous aimeriez acheter.

Rhodes ne connaissait personne du nom de Nakamura. Il n'envisageait pas d'acheter une maison, ni à Walnut Creek ni ailleurs.

— Ce doit être un faux numéro, expliqua-t-il. Ce monsieur devait vouloir parler à un autre Nicholas Rhodes.

— Il a dit que cela vous viendrait certainement à l'esprit. Mais il m'a demandé de vous dire que ce n'était pas une erreur, que vous comprendriez tout de suite les conditions de son offre et qu'elles vous plairaient beaucoup, si vous en parliez avec lui.

Nakamura ?

Walnut Creek ?

Cela n'avait aucun sens. Mais il y réfléchirait plus tard. Van Vliet était déjà en ligne.

Il tenait à apporter sur-le-champ de nouveaux tableaux dans le bureau de Rhodes. Quelle surprise de voir rappliquer Van Vliet avec une brassée de tableaux !

— Des tableaux de quoi ? soupira Rhodes.

— Nouvelles extrapolations atmosphériques, prévisions des niveaux d'acide cyanhydrique, mesures envisagées pour faire face à leurs conséquences.

— Mon bureau est affreusement encombré, Van Vliet. Cela ne pourrait pas attendre un peu ?

— Mais c'est terriblement excitant !

— Excitant de respirer de l'acide cyanhydrique ? lança Rhodes. Oui, sans doute. Mais pas très longtemps.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Nick.

Du jour au lendemain, il l'avait appelé par son prénom, précisément depuis que la demande d'augmentation de son budget avait été expédiée à New Tokyo. Ce changement ne plaisait guère à Rhodes.

— Voyez-vous, Nick, nous venons de sortir un système d'équations assez effrayant, qui indique la probabilité d'une formation d'aminoacides océaniques. Des aminoacides nouveaux ! Si vous pouviez m'accorder cinq petites minutes pour me permettre de vous montrer ce dont il s'agit…

— D'accord, fit Rhodes. Cinq minutes.

Van Vliet en arracha quinze. Surtout par la faute de Rhodes qui prit intérêt aux explications de Van Vliet, dont les prévisions semblaient montrer que, dans un avenir proche, la composition chimique de l'océan pouvait, dans une certaine mesure et sans certitude, reproduire certains aspects de celle de la mer primitive. Après avoir, pendant plusieurs siècles, joyeusement empli la biosphère de toutes sortes de déchets mortels, l'humanité semblait sur le point de se faire une nouvelle et géniale surprise, ayant trait cette fois à la vie plutôt qu'à la mort. Une biogenèse inattendue, accompagnée d'une morbidité prévisible, une réapparition des forces chimiques originelles ayant donné naissance aux premiers êtres vivants de la planète, un méli-mélo marin de purine, d'adénine et d'aminoacides s'agitant et se recombinant en polymères complexes dont certains s'auto-reproduisaient et d'où pouvait naître…

N'importe quoi ou presque.

Un affreux bouillonnement d'informations génétiques aléatoires mijotant dans les profondeurs des océans du XXIV^{e} siècle.

— Vous imaginez ? s'écria Van Vliet. Les conditions de l'apparition de nouvelles formes de vie sont réunies ! Une nouvelle création est en cours !

— Une seconde chance pour les trilobites, hein ? lança Rhodes avec un petit rire cordial qu'il alla chercher tout au fond de lui-même.

Cette saillie ne sembla pas amuser Van Vliet qui lui jeta un regard réprobateur.

— Je parle d'organismes unicellulaires, Nick. Des bactéries, des protozoaires. Une microfaune pélagique dont l'évolution spontanée et imprévisible pourrait causer de graves ennuis aux organismes déjà présents sur la planète. Nous, par exemple.

C'est juste, se dit Rhodes. Tout un paquet de saloperies indéterminées remontant du fond des mers pour s'attaquer à une planète qui n'a vraiment pas besoin d'un nouveau fléau.

C'était une spéculation hardie mais intéressante ; Rhodes le reconnut en toute sincérité. Mais, en toute sincérité, il ne comprenait pas, du moins à première vue, quel rapport tout cela pouvait avoir avec les travaux du programme Survie/Modification de Santachiara Technologies. Il décida d'y aller prudemment.

— J'admire le soin avec lequel vous examinez toutes les conséquences de cette situation, Van, mais je ne suis pas sûr de pouvoir obtenir un budget pour une étude portant sur des maladies provoquées par des micro-organismes dont l'évolution n'a pas encore commencé.

— Au contraire, Nick, répliqua Van Vliet avec un sourire froid, presque dédaigneux. Si nous pouvons prévoir les conséquences potentielles d'un bond en avant dans le processus naturel de l'évolution, il nous sera peut-être possible de préparer des défenses contre des variétés nouvelles et hostiles de…

— Van, je vous en prie ! Avançons pas à pas, voulez-vous ?

De toute évidence, ce n'était pas la méthode préférée de Van Vliet. Et l'absence manifeste de marques d'enthousiasme de la part de Rhodes pour cette nouvelle approche n'était, pour le jeune chercheur, qu'une preuve supplémentaire du conservatisme incurable du directeur adjoint. Rhodes parvint pourtant à l'apaiser en le félicitant chaleureusement de la nouvelle orientation de ses recherches, en demandant à voir d'autres études, en promettant d'aborder le sujet de la nouvelle biogenèse lors de la prochaine réunion des directeurs. Et il le reconduisit en douceur jusqu'à la porte.

Quand Van Vliet fut sorti, il s'octroya encore un verre, un

petit, juste pour l'aider à passer plus aisément au problème suivant.

En l'occurrence, réfléchir à l'appel de M. Nakamura. Rhodes était encore convaincu que ce Nakamura avait fait un faux numéro, mais il trouvait bizarre que l'inconnu eût précisé que ce n'était pas une erreur, comme s'il avait prévu sa réaction perplexe. Il y avait là quelque chose qui le turlupinait et exigeait d'être tiré au clair.

À *propos de la maison de Walnut Creek que vous aimeriez acheter…*

L'idée lui traversa l'esprit qu'il s'agissait peut-être d'une sorte de code faisant référence à quelque mystérieuse entreprise dans laquelle Nakamura comptait l'entraîner ; la vente de secrets de ses recherches, une opération tordue de contre-espionnage, ce genre de choses. Rhodes n'ignorait pas que c'était monnaie courante dans l'univers des mégafirmes, même s'il n'avait aucune expérience personnelle de la chose.

Il appela Ned Svoboda, du service Imagerie et Schématique.

Svoboda était un compagnon de beuverie occasionnel qui présentait la particularité d'avoir travaillé pour trois mégafirmes en une douzaine d'années ; outre Samurai Industries et Kyocera-Merck, il avait été employé auparavant par un groupe un peu moins gigantesque : I.B.M./Toshiba. Svoboda était perspicace, aussi digne de confiance que quiconque, et il avait pas mal roulé sa bosse. Nul ne s'y connaissait mieux que lui en matière de codes d'entreprise, d'espionnage industriel et le reste.

— Cela te dérange si je passe te voir pour discuter quelques minutes ? demanda Rhodes. Il s'est passé quelque chose de bizarre et j'ai besoin d'un petit conseil.

Pas besoin d'ajouter en termes explicites qu'il valait mieux ne pas en parler sur le réseau de communications de la Compagnie. Les fils téléphoniques avaient des oreilles, tout le monde le savait.

Comme cela ne le dérangeait pas, Rhodes descendit les huit étages et retrouva Svoboda sur la terrasse de détente sous bulle, attenante à son bureau. Petit et costaud, la quarantaine, il avait des cheveux bruns ébouriffés et des traits slaves accentués.

— J'ai reçu un coup de fil très particulier ce matin, expliqua Rhodes. Un type de Walnut Creek au nom japonais, qui se prétend agent immobilier. Il disait dans son message qu'il aimerait s'entretenir avec moi d'une maison que je souhaiterais acheter.

— Je ne savais pas que tu avais l'intention de t'établir là-bas.

— Je n'en ai pas l'intention. Et je ne connais ce Japonais ni d'Ève ni d'Adam.

— Je vois…

— Mais il le sait. Il s'est donné la peine de préciser à mon annonceur que, quoi que je puisse en penser, il ne s'agissait pas d'une erreur, que c'était bien moi qu'il essayait de joindre et que je serais vraiment intéressé par ce qu'il avait à me proposer. Alors, j'ai commencé à me poser des questions…

— Je comprends ça, fit Svoboda, les yeux écarquillés.

— Et je me suis dit que c'était peut-être plus compliqué que cela ne le semble à première vue… que cela pouvait cacher quelque chose que tu pourrais m'expliquer, un message codé que je devrais comprendre, mais dont je ne vois pas… Chut !

— Que se passe-t-il ?

— N'en dis pas plus !

Svoboda leva la main gauche pour le faire taire et porta l'autre à son oreille pour indiquer qu'il devait y avoir des micros. La Compagnie avait des yeux et des oreilles partout… même sur les terrasses de détente, semblait-il.

— As-tu un stylo et du papier sur toi ? demanda Svoboda.

— Oui. Tiens.

C'était un petit bout de papier, mais Rhodes n'avait rien d'autre. Les lèvres serrées, Svoboda commença à écrire avec une application exagérée, suivant les bords de la feuille dans son souci de loger tout ce qu'il avait à dire. Il cachait le papier de sa main libre pour le protéger d'une caméra invisible. Quand il eut terminé, il plia la feuille en deux, puis en quatre et la pressa dans le creux de la main de Rhodes.

— Va faire un tour et lis ça, dit-il. Tu peux m'appeler chez moi, ce soir, si tu as envie d'en reparler.

Avec un petit sourire, il esquissa un salut en portant deux doigts à sa tempe et rentra dans son bureau.

Rhodes regagna son service, en proie à une grande perplexité. Il envisagea d'aller lire la note de Svoboda dans les toilettes, mais se ravisa en songeant que, dans tout le bâtiment, c'était vraisemblablement l'endroit où il y avait le plus de chances qu'un œil électronique fût installé dans un mur. Il décida donc simplement de s'adosser au mur en face de son bureau et déplia le bout de papier dans sa paume qu'il approcha de son visage, tout près, comme s'il voulait lire les lignes de sa main.

Le texte en majuscules d'imprimerie était le suivant :

C'EST UNE OFFRE D'EMPOI, DIRE QU'ILS VEULENT TE VENDRE UNE MAISON SIGNIFIE QU'ILS VEULENT T'ENGAGER.

Rhodes sentit instantanément son pouls s'emballer. Son cœur cognait dans sa poitrine avec une force effrayante.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

C'EST UNE OFFRE D'EMPLOI.

— De qui ? Pourquoi ?

Il relut le texte, deux fois, puis une troisième, roula le papier en boule et le fourra au fond de sa poche.

ILS VEULENT T'ENGAGER.

Ils ? Qui « ils » ? T'ENGAGER… ILS VEULENT…

Trois ans auparavant, la baie de San Francisco avait subi un séisme assez violent, d'une magnitude supérieure à 6 sur l'échelle de Richter. Le bâtiment avait oscillé pendant deux minutes et demie ; Rhodes avait le sentiment d'une secousse comparable.

Il fut saisi de tremblements. Il s'efforça de les maîtriser, mais en vain.

C'EST UNE OFFRE D'EMPLOI.

Oublie tout ça, se dit-il.

Ne t'embringue pas dans une histoire de ce genre. Tu as déjà un poste. Un bon poste. Tu diriges un bon service, tu as des tas de gens compétents sous tes ordres, un salaire confortable, un bel avenir en perspective. Tu as fait toute ta carrière chez Samurai Industries. Tu n'as jamais voulu travailler pour quelqu'un d'autre.

Il plongea la main dans sa poche et la referma sur le papier

froissé.

Jette-le, Nick. Jette-le.

Rhodes entra dans son bureau. De nouvelles données clignotaient sur tous les terminaux, mais il n'y prêta aucune attention. Il se servit un verre, une grande rasade cette fois.

Puis il commença à réfléchir à ce que cela lui ferait de travailler pour une autre entreprise.

Assurément, il était coincé chez Samurai par son ambivalence et ses hésitations. De la même manière qu'il l'était dans sa relation avec Isabelle. Il n'y avait pas longtemps qu'il avait pris conscience d'un besoin de changement dans sa vie et tout lui revenait d'un coup : la montée de ressentiments vagues, un grand bouillonnement qu'il sentait près d'éclater en lui, il n'était pas loin le jour où il s'était ouvert à Paul Carpenter de ses craintes d'offrir à Samurai Industries le monopole de la technologie de l'adapto humain. Et Paul lui avait aussitôt soufflé la solution.

Tu n'as qu'à quitter Santachiara et t'adresser ailleurs, chez Kyocera-Merck par exemple. Emmène toute ton équipe. Fais profiter la concurrence du fruit de vos recherches en biotechnologie. Laisse Samurai et K.M. s'entre-déchirer pour la domination planétaire.

Était-on en train de lui donner l'occasion de le faire ?

Dans ce cas, il fallait la saisir.

Essaie au moins de découvrir le fin mot de l'histoire ! Appelle Nakamura. Prends rendez-vous avec lui.

— Appelez M. Nakamura, de la société immobilière East Bay, dit-il à son annonceur.

Comme un rendez-vous galant, songea-t-il, qui peut mener à une liaison adultère.

Il lui fallut attendre un long moment. On pourrait croire qu'un promoteur est impatient de s'entretenir avec un client potentiel, mais, à l'évidence, joindre M. Nakamura n'était pas chose facile. Des lumières se mirent enfin à clignoter et un visage de type japonais apparut sur le viseur. Faciès impénétrable, regard neutre, inexpressif, sourire d'androïde. Rhodes eut l'impression, sans que cela repose sur rien de concret, que ce visage était celui d'un vrai Nippon, non d'un

Américain d'origine japonaise. Intéressant.

— Je suis M. Kurashiki, articula le visage impassible. M. Nakamura vous est profondément reconnaissant de l'avoir rappelé. Il pourra vous recevoir aux heures suivantes, aujourd'hui et demain.

Une liste s'afficha sur le viseur : midi, 14 heures, 16 heures ; 9 et 11 heures, le lendemain matin.

Rhodes en eut un petit frisson dans le dos. Il se demanda s'il rencontrerait un jour M. Nakamura, s'il existait un M. Nakamura en chair et en os, et même si M. Kurashiki était un être vivant. M. Kurashiki avait plutôt l'aspect et la voix d'une simulation que d'une personne.

Mais Rhodes se dit qu'il était vraiment stupide. Kurashiki était le secrétaire chargé des rendez-vous et il était bien réel, autant que ces Japonais pouvaient l'être. Svoboda avait vu juste : c'était une affaire sérieuse, une véritable offre d'emploi émanant d'une entreprise rivale.

— Midi, aujourd'hui, trancha Rhodes.

Il allait devoir partir presque aussitôt, mais c'était un bon moyen d'éviter que son manque légendaire de ponctualité ne fiche tout par terre. Pour une fois, il était sans doute judicieux d'arriver à l'heure.

— Si vous voulez bien m'indiquer l'itinéraire…

— Vous venez de Berkeley ? De la tour de Santachiara Technologies ?

— Oui.

— Le trajet prendra quatorze minutes et trente secondes. En arrivant sur la N. 24, indiquez à votre véhicule que le code du module de parcours est H112.03/accès WR52.

Rhodes tapota pendant trente secondes un rappel de données et le numéro de code sortit par la fente de l'imprimante. Il remercia Kurashiki et coupa la communication.

— Annulez mes rendez-vous de l'après-midi, dit-il à l'annonceur. Je sors.

Le Diablo soufflait encore quand sa voiture arriva du garage ; un vent tangible, palpable, dur et tranchant, soufflant à près de quatre-vingts kilomètres à l'heure, contre lequel il allait rouler. Un vent que l'on pouvait *voir,* dont on pouvait suivre le

mouvement dans le continuum de l'atmosphère. Il se présentait comme un sinistre halo doré, pisseux : une vapeur organique animée d'un mouvement rapide en direction de l'ouest, un tourbillon phosphorescent de virulents polluants aériens provenant de la zone industrielle qui s'étendait de l'autre côté de Walnut Creek. L'air en était tellement chargé qu'il paraissait fertile, capable de féconder tout ce qu'il rencontrerait dans sa course vers l'océan. Rhodes songea à la nouvelle théorie de Van Vliet, le bouillon marin d'amino acides qui donnerait naissance à des bactéries extrêmement virulentes. Ce vent était peut-être le facteur clé qui, dès ce jour-là, donnerait vie à la nouvelle et réjouissante configuration chimique qui, selon Van Vliet, ne devait pas tarder à prendre forme dans les mers.

Rhodes détestait laisser au cerveau de sa voiture le soin de la réflexion. Mais, dans le cas présent, il ignorait totalement où il allait ; tout ce qu'il savait, c'est que le code du module de parcours était H112.03/accès WR52, quelque part aux environs de Walnut Creek.

— Conduisez-moi à H112.03/accès WR52, ordonna-t-il à la voiture.

Elle répéta docilement la combinaison de chiffres et de lettres.

— À propos, demanda Rhodes, où est-ce, exactement ?

Mais la voiture ne put que lui indiquer de nouveau le code. Pour son cerveau, l'emplacement de H112.03/accès WR52 était un endroit connu sous ce numéro de code. Un point, c'est tout.

Le véhicule tenait fort bien la route, compte tenu de la force du vent contraire. Il conduisit Rhodes sans une embardée jusqu'au vieux tunnel de Caldecott qui débouchait à l'est des collines et s'engagea dans une campagne desséchée, calcinée, où il faisait toujours 10° C de plus que sur la côte, car la brise rafraîchissante du Pacifique ne pouvait arriver si loin dans les terres, même les jours où le Diablo ne sévissait pas. Ce jour-là, avec le vent d'est brûlant, la différence de température devait être beaucoup plus élevée ; une chaleur de désert, se dit Rhodes, une vraie fournaise, où l'on cuirait comme une omelette en trente secondes. Mais il était en sécurité dans la bulle hermétique et confortable de la voiture qui le conduisait

rapidement sur la route longeant les vénérables tours d'habitation des anciennes banlieues tranquilles : Orinda, Lafayette, Pleasant Valley, en direction de Walnut Creek, la tentaculaire métropole délabrée… mais, juste avant l'échangeur de Walnut Creek, après deux virages en zigzag, la voiture quitta la route principale et commença à gravir une colline. La contrée, rigoureusement déserte, donnait une étonnante impression de vide piqueté de loin en loin par un chêne dont la silhouette rabougrie se détachait sur l'herbe roussie. La voiture franchit une première grille, puis une seconde, et arriva devant un poste de contrôle auprès duquel les deux grilles n'étaient que barrières de gaze.

Des lettres d'un vert éclatant, flottant à une douzaine de mètres du sol, annonçaient :

KYOCERA-MERCK, LTD
CENTRE DE RECHERCHES DE WALNUT CREEK

Il avait donc la réponse qu'il attendait, même si elle ne faisait déjà plus guère de doute.

La voiture, comme sous l'emprise d'un cerveau invisible, programmé par Kyocera, franchit le poste de contrôle, longea une suite de bâtiments en brique d'aspect luxueux et pénétra sous un dôme de réception.

M. Kurashiki l'attendait ; ce n'était pas une simulation, mais un vrai Japonais, un être de chair et de sang, pourvu d'une certaine grâce reptilienne. M. Kurashiki salua cérémonieusement, à la japonaise, une rapide inclination de la tête, tel un automate. Un petit sourire, d'automate aussi. Rhodes lui rendit son sourire, mais se dispensa de la courbette. Les formalités achevées, Kurashiki conduisit Rhodes dans une cabine de transport ; elle les monta et les déposa dans un bureau qui, à en juger par le mobilier ad hoc et l'impression générale d'improvisation et d'austérité, était à l'évidence destiné à ce genre de réunion au pied levé.

Il était midi tapant.

M. Kurashiki disparut sans un bruit ; Rhodes s'avança. Un Japonais d'une taille inhabituelle se tenait précisément au

centre de la pièce. Celui-ci était d'un genre totalement différent. On l'eût dit sculpté dans une obsidienne jaune-vert : traits anguleux, grain luisant de la peau, yeux noir de jais, brillants, écartés, surmontés de sourcils touffus formant une ligne continue. Pommettes très saillantes, aux arêtes vives.

Pas de salut de ce Japonais. Mais un sourire qui semblait presque humain.

— Bonjour, docteur Rhodes. Je suis extrêmement heureux que vous ayez pu nous faire l'honneur de votre présence aujourd'hui. Vous me pardonnerez, je n'en doute pas, notre petit subterfuge, le prétexte d'une affaire immobilière. Ce genre de chose est parfois nécessaire, comme vous le savez, j'en suis certain.

Il avait une voix grave et sonore, un accent étranger perceptible, l'anglais japonais moderne international, cet accent roucoulant de la race en exil qui, de ses différents refuges éparpillés aux quatre coins du globe, avait commencé à mettre au point un parler nouveau et distinctif de la langue universelle.

— Mais je ne me suis pas présenté. Nakamura, Cadre, Échelon Trois.

Une carte de visite apparut dans sa main comme par un tour de prestidigitateur, un élégant rectangle plastifié, à bordure dorée, qu'il tendit à Rhodes avec le geste preste d'une main exercée.

Rhodes regarda la carte. Les caractères métalliques émettaient une sorte de lueur intérieure de talisman. Elle portait le logo de Kyocera-Merck, le nom hideki nakamura en lettres éclatantes à trois dimensions et le chiffre 3 dans un angle. La marque du standing de Nakamura, sa position dans la hiérarchie de l'entreprise.

Un Échelon Trois ?

Un très important poste de direction, juste un cran au-dessous des deux échelons suprêmes, occupés dans leur quasi-totalité par les dynasties héréditaires qui exerçaient sur les mégafirmes un pouvoir absolu. Dans toute sa carrière, Rhodes n'avait jamais eu l'occasion de voir quelqu'un, a fortiori de parler à quelqu'un de plus haut dans la hiérarchie qu'un Échelon Quatre.

Un peu secoué, il glissa la carte dans sa poche. Nakamura lui tendait maintenant la main pour le salut occidental conventionnel. Rhodes la prit. Elle ne différait guère de la main du commun des mortels.

Nakamura continuait de sourire. Mais, derrière le sourire, Rhodes crut percevoir la rage froide qui dévorait ces Nippons de haute volée chassés de leur patrie par les flots déchaînés, malgré leur richesse, leur puissance et leur intelligence. Contraints de refaire leur vie aux quatre coins du monde, parmi les barbares au teint blême et au gros nez, laids, malodorants, velus. Et même de devoir de temps à autre leur serrer la main.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire, docteur Rhodes ? J'ai personnellement un faible pour le cognac et vous accepterez peut-être de vous joindre à moi…

Ils ont déjà fait leur enquête, songea Rhodes avec une pointe d'admiration.

— Certainement, répondit-il, peut-être un peu trop vite. Très volontiers.

— Il y a un restaurant là-bas, dit Enron. Allons dîner.

— Un restaurant ? fit Jolanda. Je ne vois pas de restaurant, Marty.

— Là… *là !*

Enron lui souleva le bras, comme s'il s'agissait d'un morceau de bois articulé, fixé à son torse, et le tendit dans la direction qu'il indiquait.

— Tu vois cet endroit, avec les tables devant la façade, les stores vert et rouge. Tous les restaurants sont en plein air, comme celui-là. Parce que ici l'air est respirable.

— Ha ! fit-elle, l'air rêveur. Oui, je comprends.

Comprenait-elle vraiment ? Ils avaient déjà passé huit heures à Valparaiso Nuevo et elle se déplaçait encore comme une somnambule. Certes, c'était la première fois qu'elle posait les pieds sur une station orbitale, mais quand même…

À leur arrivée au terminal, quand une nuée de gamins débrouillards s'était agglutinée autour d'eux pour se faire engager comme guides touristiques, elle avait paru hébétée, ahurie au milieu du vacarme, et était restée bras ballants aux côtés d'Enron, le laissant repousser leurs assauts.

— Qui sont tous ces gens ? avait-elle demandé, telle une enfant égarée, dans la cohue des guides qui ne lâchaient pas Enron, et elle avait à peine semblé écouter sa réponse.

— Une bande de sangsues ! Des parasites qui veulent nous extorquer une fortune pour nous aider à passer la douane et à trouver une chambre d'hôtel, ce que tout être moyennement intelligent est capable de faire seul !

Il avait quand même fini par en engager un, un grand garçon blond, grassouillet, du nom de Kluge. S'il avait cédé, c'est en partie parce qu'il avait commencé à soupçonner que les services

d'un guide pouvaient se révéler nécessaires dans un endroit aussi corrompu et en partie pour avoir sous la main quelqu'un en mesure d'établir pour son compte des contacts pour la tâche qu'il s'était fixée. À savoir, précisément, l'aider à trouver Davidov, l'ami de Jolanda, le conspirateur de Los Angeles, sur cette petite station spatiale où il ne devait pas être facile de repérer des gens qui tenaient à rester cachés.

Enron avait expliqué une partie de cela à Jolanda, pas tout, et elle avait acquiescé de la tête ; mais d'un hochement de tête apathique, comme ensommeillé. Il n'avait pas vu dans ses yeux la plus petite lueur de compréhension.

Valparaiso Nuevo semblait jusqu'à présent faire sur Jolanda l'effet d'une drogue, d'une sorte de narcotique. Il avait imaginé qu'elle serait surexcitée le premier jour de son premier voyage sur une station orbitale, après en avoir rêvé tant d'années, qu'elle courrait en tous sens, les yeux écarquillés de curiosité, avide de tout embrasser du regard en une seule fois. Mais, pas du tout, le choc de la nouveauté semblait avoir eu sur elle l'effet inverse. Même en sachant qu'elle était une grosse consommatrice d'hyperdex – il l'avait vue en prendre à plusieurs reprises ; elle avalait les capsules du stimulant comme des bonbons –, elle paraissait engourdie, assommée depuis son arrivée, elle traînait les pieds comme la grosse vache léthargique qu'elle était au fond, malgré tout son blabla sur l'importance de l'art et de la culture, sur la nécessité de protéger la planète et toutes ses considérations politiques vaseuses de Californienne.

Enron se dit que c'était peut-être dû à la pureté de l'air, avec sa proportion assez élevée d'oxygène et l'absence totale de saloperies comme le méthane et de polluants toxiques. Elle n'était pas capable de s'adapter à cette douceur et à cette pureté. Peut-être son cerveau déraillait-il, s'il n'avait pas sa dose de CO_2 ? Ou bien était-ce la faiblesse de la pesanteur ? Cela aurait dû lui faire tourner la tête, pas la transformer en zombie. En traversant le terminal, dans le moyeu, ils avaient pratiquement flotté au-dessus du sol tellement le champ de gravitation était faible ; dès son arrivée ou presque, elle avait commencé à se traîner, le regard vitreux, l'air comateux.

Les absurdes et exaspérantes formalités bureaucratiques de

douane et d'immigration enfin achevées, ils étaient passés à leur hôtel et maintenant, l'heure du dîner venue, ils se trouvaient dans une cité appelée Valdivia, presque à mi-chemin du Rayon F, un peu plus près de la périphérie. L'intensité de la pesanteur, de l'avis d'Enron, devait y être voisine de 0,6 ; un peu plus proche de la normale terrestre qu'au terminal. Cela ne changeait pas grand-chose. Il se prit à espérer que Jolanda retrouve un peu de vitalité après dîner, quand ils regagneraient leur chambre.

Ils s'avancèrent sur la terrasse du restaurant. Un maître d'hôtel aux manières onctueuses les conduisit à une table. Des menus s'affichèrent sur des viseurs fixés sur le dessus de table.

— Qu'as-tu envie de boire ? demanda Enron.

— Quoi ? fit-elle en clignant des yeux.

— Boire. Boire ! Réveille-toi, Jolanda !

— Ah ! boire ! Excuse-moi, Marty. Ce doit être le décalage horaire.

— Il n'y a pas de décalage horaire pour les voyages en navette spatiale. Nous sommes arrivés ici en moins de temps qu'il n'en faut pour aller de Californie à Tel-Aviv.

— Il doit quand même y avoir quelque chose. Je me sens vraiment bizarre.

— Tu n'es pas contente d'être ici ?

— Oh ! ce n'est pas ça ! C'est un endroit merveilleux ! Je savais que les stations orbitales étaient belles, fabuleuses, mais je n'avais jamais vraiment imaginé – les étoiles, la Lune – une telle splendeur, toutes ces parois de verre étincelant, la vue fantastique que l'on a de partout. Et l'air, Marty… il est si pur que je me sens ivre. Jamais je n'ai respiré un air aussi pur.

Elle lui lança un regard lunaire, comme pour s'excuser.

— Je suis tellement excitée que j'en suis tout étourdie, je suppose que c'est ça. J'ai l'impression de vivre une sorte de rêve. Oh ! Marty ! Je suis si heureuse que tu m'aies amenée ici ! Commande-moi un whisky, veux-tu ?

Parfait. Elle commençait enfin à retrouver un peu d'énergie.

Enron esquissa un sourire. Après avoir commandé les boissons sur le clavier de la table, il tendit la main, prit celle de Jolanda, la caressa affectueusement, la serra. Il lui adressa un

clin d'œil. Ce soir, songea-t-il, dans la chambre d'hôtel, je vais lécher chaque millimètre carré de ton corps plantureux, je vais te rendre folle de plaisir, je vais te baiser dans toutes les positions possibles et imaginables. Demain matin, nous partirons à la recherche de tes amis de Los Angeles, ces amis insaisissables qui devraient se trouver par ici, ceux qui veulent jeter le Generalissimo au rebut et prendre possession des lieux. Quand nous les aurons trouvés, ton Davidov et les autres…

Enron promenait par-dessus l'épaule de Jolanda, tout en lui caressant la main, un regard scrutateur, machinal sur les tables derrière elle. Il aperçut soudain quelqu'un dont la présence en ce lieu le surprit au plus haut point.

Ça alors ! Le Hongrois aveugle de Kyocera !

Les doigts d'Enron se crispèrent sur la main de Jolanda, qui la retira en étouffant un petit cri de douleur. Elle tourna vers lui un regard étonné.

— Pardon, fit-il.

— Que se passe-t-il ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, non. Mais j'ai vu quelque chose de très intéressant. Ne te retourne pas, Jolanda. Lève-toi simplement et traverse la terrasse. Comme si tu cherchais les toilettes. Demande au serveur de t'indiquer où elles sont. En chemin, sans avoir l'air de rien, regarde bien l'homme assis à trois tables de nous, qui me fait face. Tu comprendras de qui je parle.

Elle fit exactement ce que demandait Enron. Il la suivit des yeux, observant les lentes ondulations de son corps, le déhanchement, le balancement de sa croupe opulente. En passant devant la table du Hongrois, elle n'eut qu'une réaction fugace, un peu plus de raideur dans la démarche, un frémissement brusque des coudes vers l'arrière, comme si une légère secousse électrique venait de la parcourir. Un œil moins perçant que celui d'Enron n'eût peut-être rien remarqué. Elle poursuivit son chemin, sa robe flottant majestueusement autour d'elle, et disparut à l'autre bout de la terrasse.

Au retour, elle jeta un coup d'œil furtif sur le côté de la tête du Hongrois en passant devant lui. Elle était complètement réveillée, les yeux brillants, le souffle rapide, les narines dilatées. Oui, comme excitée.

— Fascinant, souffla-t-elle en reprenant son siège. Jamais je n'avais vu un visage comme celui-là.

— Moi, si.

— Tu le connais ?

— J'ai été en contact avec lui. Il y a longtemps.

— Un visage extraordinaire. J'aimerais le sculpter dans l'argile. Laisser courir mes mains sur lui et sentir la structure de la boîte crânienne. Qui est-ce, Marty ?

— Il s'appelle Farkas. George Farkas, Laszlo Farkas, Alexander Farkas… J'ai oublié son prénom. Il est hongrois. Il n'y a pas plus d'une demi-douzaine de prénoms en Hongrie. S'il ne s'appelle pas George, un Hongrois s'appelle Laszlo ou Alexander. Ou bien Zoltan. Celui-ci travaille pour Kyocera-Merck… Victor Farkas ! Son prénom est Victor. L'exception qui confirme la règle.

— Comment l'as-tu connu ?

— Je l'ai rencontré… Je ne me souviens plus si c'était en Bolivie ou au Venezuela, un de ces pays torrides de jungles, de lianes et de palmiers, où il suffirait de rester immobile cinq minutes pour voir sa peau se couvrir de mousse. Nous travaillons dans la même branche, Farkas et moi.

— Il est journaliste ?

— Espion. Son titre chez Kyocera-Merck est « expéditeur ». Le mien, pour mon employeur, est « journaliste ». Nous avons les mêmes activités, Farkas et moi, mais il travaille pour Kyocera-Merck et moi pour le gouvernement d'Israël.

— Je croyais que tu travaillais pour *Cosmos*.

Elle a une poitrine magnifique, songea-t-il, mais elle est vraiment bête. Il y a peut-être un lien. Quand je dis qu'elle est une vache, ce n'est pas une métaphore : c'est une vraie vache, au sens littéral. Elle a dû se faire greffer des gènes de bovin pour avoir ces splendides mamelles.

— Je croyais t'avoir tout dit à ce sujet et je croyais que tu avais compris, reprit-il d'une voix douce. La revue est ma couverture, Jolanda. En réalité, je suis un espion. Je me fais passer pour un journaliste, mais c'est mon vrai métier. Est-ce assez clair ? Es-tu prête à le croire ? Je croyais que c'était une chose réglée depuis la soirée que j'ai passée chez toi.

— J'ai décidé le lendemain matin que tu m'avais raconté des histoires.

— Je suis un espion, un vrai. Quand tu m'as parlé de tes amis de Los Angeles, la raison pour laquelle je t'ai demandé de m'accompagner ici et de me les présenter est que je voyais la possibilité de faire quelque chose dans l'intérêt de mon pays. Pas de la revue, de mon pays. Je travaille pour l'État d'Israël. Tu as vraiment de la peine à le croire ? Quand je t'ai quittée cette nuit-là, j'ai appelé Jérusalem sur une ligne secrète et brouillée. J'ai utilisé des noms de code et des mots de passe, j'ai expliqué dans le langage des espions où je voulais aller et pourquoi, des billets pour ce voyage ont été établis à mon nom par des filières spéciales. Et des visas pour nous deux. Crois-tu qu'il soit toujours aussi facile d'obtenir un visa d'entrée pour un endroit comme celui-ci ? Mais je les ai eus en une nuit, parce que mon gouvernement s'est adressé où il fallait. Je te raconte tout cela, parce que je ne voudrais pas te décevoir en aucune manière. Même si je peux parfois donner l'impression d'être un salaud, je suis un homme d'honneur, Jolanda.

— L'autre soir, quand j'ai dit que je n'avais jamais couché avec un espion, tu m'as dit que tu en étais un. Juste comme ça, sans insister. Je t'ai d'abord cru, ensuite j'ai changé d'avis. Et maintenant, tu me le redis.

— Si tu préfères croire que j'écris pour une revue, crois-le, Jolanda. Crois ce qui te fait plaisir.

Enron vit qu'elle allait tourner et retourner indéfiniment le problème dans ce qui lui tenait lieu de cerveau. Cela lui convenait parfaitement. Si elle devait être interrogée un jour, elle débiterait avec sincérité un torrent d'affirmations contradictoires. Dire simplement à autrui la vérité sur soi-même est parfois le meilleur moyen de voiler la réalité de sa profession et de brouiller les pistes.

— Et l'homme sans yeux, reprit-elle, comment peut-il être un espion s'il ne voit pas ?

— Il voit, c'est sûr. Mais pas de la même manière que nous.

— Tu veux dire qu'il a recours à une perception extrasensorielle ?

— Oui, quelque chose comme ça.

— Il est né comme ça ?

— Oui et non, répondit Enron.

— Je ne comprends pas, fit Jolanda. Que veux-tu dire ?

— Il a été charcuté quand il était encore dans le ventre de sa mère. Je ne sais pas qui a effectué l'opération ni pourquoi. Quand nous nous sommes rencontrés, il ne m'a pas semblé opportun de l'interroger là-dessus.

Enron s'autorisa un coup d'œil rapide en direction de Farkas. Le Hongrois était en train de manger. Il paraissait calme, détendu, totalement absorbé par son repas. S'il avait remarqué la présence d'Enron, il n'en laissait rien paraître.

— C'est un homme très difficile, reprit l'Israélien, très intelligent, très dangereux. Je me demande ce qu'il fait ici… Tu as dit que tu trouvais son visage fascinant ?

— Absolument.

— Tu as envie de le sculpter ? Tu as envie de faire courir tes mains sur sa boîte crânienne ?

— Oui, j'en ai très envie.

— Très bien, fit Enron. Nous allons trouver un moyen de faire en sorte que cela soit possible. D'accord ?

À l'approche du crépuscule, Carpenter confia le commandement du remorqueur à Hitchcock et prit le petit kayak aux flancs argentés qui faisait office de chaloupe pour se rendre à bord du *Calamari Maru*. Il se fit accompagner de Rennett.

La puanteur se dégageant du calamarier atteignit ses narines bien avant de grimper à l'échelle mono-fibre tressée, luisante, qu'on leur lança par-dessus le plat-bord ; une âcre pestilence, un miasme si dense qu'il en était presque visible. En s'en emplissant les poumons, on avait l'impression d'inhaler d'un seul coup tous les effluves de Cleveland. Carpenter regretta de ne pas avoir emporté un masque. Mais comment imaginer qu'on pourrait en avoir besoin en pleine mer, là où on était censé respirer un air à peu près convenable ?

Il n'aurait pas été étonné de découvrir que l'odeur infecte provenait de la charpente même du *Calamari Maru,* que la coque, le pont, la superstructure et tout le reste étaient couverts de pustules abjectes en putréfaction. En réalité, le navire ne semblait pas en trop mauvais état ; l'impression générale était seulement celle d'un manque de soin, de négligence dans l'entretien : taches noires sur le pont, amas de poussière de-ci de-là, quelques plaques couleur de rouille indiquant la corrosion par l'ozone. L'odeur nauséabonde venait des calmars.

Les entrailles du navire formaient une vaste cuve, un énorme atelier de dépeçage occupant toute la partie centrale. Carpenter avait vu des navires-usines comme celui-ci, à l'ancre dans le port d'Oakland – Samurai Industries en possédait des dizaines –, mais n'avait jamais pris le temps de réfléchir à ce que pouvait être la vie à bord de l'un d'eux.

En regardant à l'intérieur de la cuve, il découvrit un univers

marin cauchemardesque, des bataillons de calmars ventrus, fantômes nacrés au corps mou et aux grands yeux nageant en groupe, changeant brusquement et simultanément de direction par dizaines. Des fléaux mécaniques en mouvement saisissaient et découpaient les céphalopodes, localisant et prélevant avec efficacité le tissu nerveux avant de laver à grande eau les parties comestibles entraînées vers l'installation de conditionnement, à l'extrémité de la cuve. L'odeur était insupportable. L'ensemble formait une impressionnante unité de traitement. Depuis que les plaines agricoles de l'Amérique du Nord et de l'Europe tempérée n'étaient plus que déserts stériles, depuis que la planète dépendait pour une grande partie de son approvisionnement du sol pauvre et pierreux du Canada septentrional et de la Sibérie, l'exploitation des mers était devenue vitale. Carpenter le comprenait bien, mais il n'aurait jamais imaginé une telle puanteur à bord d'un calamarier. Il réprima un haut-le-cœur.

— On s'y habitue, déclara la femme qui l'accueillit quand il se fut hissé sur le pont. Dans cinq minutes, vous ne sentirez plus rien.

— J'espère, fit-il. Je suis le capitaine Carpenter et voici Rennett, entretien et machines. Où est Kovalcik ?

— C'est moi, répondit la femme.

Carpenter écarquilla les yeux. Elle sembla amusée par sa réaction de surprise.

Robuste et rugueuse, Kovalcik était d'une taille au-dessus de la moyenne. Le visage aux pommettes saillantes et aux yeux très écartés exprimait le calme et la maîtrise de soi, mais une vive tension était évidente derrière cette façade. Elle portait une combinaison grise, d'étoffe grossière, qui lui allait comme un sac. Carpenter lui donna une trentaine d'années. Elle avait des cheveux bruns, coupés court, et une peau claire, étonnamment claire, sur laquelle l'Écran ne transparaissait presque pas. Carpenter distingua des signes de lésions dues au soleil, des marques de crevasses d'ozone, des taches rouges de brûlures. Deux membres de son équipage se tenaient derrière elle, deux femmes, portant également une combinaison, dont la peau également très claire ne semblait pas non plus en très bon état.

— Nous vous sommes très reconnaissantes d'être venus, dit Kovalcik. Nous avons de gros ennuis à bord.

Elle parlait d'une voix sans timbre, avec juste une pointe d'accent européen, difficile à distinguer, provenant de l'est de Vienne, mais impossible à situer plus précisément.

— Nous vous aiderons, si c'est en notre pouvoir, fit Carpenter.

Il découvrit qu'elles avaient découpé un bloc de son iceberg et l'avaient halé sur le pont pour le faire fondre dans trois grands récipients en aluminium. Le bloc de glace ne représentait pas un millionième de la masse totale de l'iceberg, pas un dix millionième, mais, en le voyant, Carpenter ressentit un mouvement de colère, comme si on avait porté atteinte à sa propriété, et un muscle se mit à battre sur sa joue. Sa réaction ne passa pas inaperçue.

— Oui, fit vivement Kovalcik, l'eau douce est un de nos problèmes. C'était le seul moyen de nous réapprovisionner. Le matériel est assez capricieux, ces temps-ci. Voulez-vous m'accompagner dans la cabine du capitaine. Nous devons parler de ce qui s'est passé et de ce qu'il convient de faire.

Elle le précéda sur le pont ; Rennett et les deux autres femmes leur emboîtèrent le pas.

Le *Calamari Maru* était un navire impressionnant. Grand, long, élancé, construit un peu sur le modèle du mollusque lui-même, propulsé par un réacteur qui engloutissait l'eau dans des compresseurs colossaux et la recrachait derrière lui. C'était l'une des nombreuses solutions aux problèmes du transport maritime mises en œuvre dans le but de limiter le dégagement de CO_2. D'énormes structures ressemblant à des bossoirs couraient de chaque côté du pont. Kovalcik expliqua qu'il s'agissait de leurres couverts de photophores bioluminescents que l'on mettait à l'eau et qui émettaient une lumière imitant celle du corps des calmars ; les mollusques accouraient de très loin, s'attendant à trouver un grand et joyeux rassemblement de congénères, et finissaient dans un filet.

— C'est un véritable abattoir que vous avez, fit Carpenter.

— Nous ne produisons pas seulement la chair, répliqua assez sèchement Kovalcik. Les calmars que nous péchons ont une

valeur alimentaire, bien entendu, mais nous récupérons aussi les fibres nerveuses, les axones, nous les rapportons à terre où elles sont utilisées dans la fabrication de toutes sortes de biodétecteurs. Ces fibres sont très grosses, cent fois plus épaisses que les nôtres, les plus grosses qui existent, le système de signalisation le plus puissant de tous les animaux. On peut dire que les axones du calmar sont comme des ordinateurs unicellulaires. À bord de votre navire, vous avez une multitude de processeurs qui utilisent ces fibres, le saviez-vous ? Suivez-moi, je vous prie. Par ici.

Ils descendirent un plan incliné par un escalier étroit. Carpenter perçut des coups sourds et des bruits métalliques sur les parois. Il vit une cloison bosselée, portant de longues éraflures. L'éclairage était plus faible qu'il n'aurait dû l'être et l'appareillage électrique émettait un bourdonnement de mauvais augure. Il y avait une nouvelle odeur, chimique, qui piquait les narines, une odeur douceâtre, mais d'une douceur peu agréable, une odeur de brûlé plus qu'autre chose, qui ressortait sur la puanteur des calmars comme le son d'un piccolo sur un roulement de tambour. Rennett le regarda d'un air renfrogné. Ce rafiot était décidément en piteux état.

— Voici la cabine du capitaine, fit Kovalcik eu poussant une porte tordue sur ses gonds. Nous buvons un verre d'abord ?

Carpenter fut sidéré par les dimensions de la cabine, après toutes ces semaines passées dans la boîte de sardines qu'était le *Tonopah Maru*. Aussi vaste qu'un gymnase, elle contenait une table, un bureau, des rayonnages, une couchette confortable, un sanitaire et même un viseur de divertissement, le tout agréablement disposé, et avec de l'espace pour se déplacer. Le viseur était renversé. Kovalcik sortit d'un meuble une bouteille d'eau-de-vie péruvienne, Carpenter inclina la tête et elle servit trois alcools bien tassés. Ils burent en silence.

L'odeur des calmars était moins gênante dans la cabine, à moins qu'il ne commençât à s'y faire, comme l'avait dit Kovalcik. Mais la cabine sentait le renfermé ; malgré ses dimensions, l'air y était vicié, épais et visqueux, pénible à respirer. Le système de ventilation aussi est défectueux, songea Carpenter.

— Vous voyez les problèmes que nous avons, dit Kovalcik.

— Je vois que vous avez eu des problèmes, oui.

— Vous n'en voyez pas la moitié. Il faudrait voir aussi la salle de commandement. Prenez un autre verre et je vous y conduis.

— Pour l'alcool, ça ira, fit Carpenter. Si vous me racontiez plutôt ce qui se passe à bord de ce fichu bateau ?

— Venez d'abord voir la salle de commandement.

La salle de commandement se trouvait juste au-dessous de la cabine du capitaine. Elle était complètement saccagée.

Il n'y manquait que les traces d'un incendie. Des impacts de laser marquaient toutes les surfaces comme des cicatrices, des déchirures béantes trouaient le plafond. Des rubans luisants de mémoire de calculateur pendaient des classeurs de données tels des colliers brisés, des viscères répandus. De tous côtés on voyait les signes d'un affrontement sans merci, d'une guerre civile monstrueuse et insensée qui avait fait rage dans les régions les plus fragiles du cerveau du navire.

— Tout est détruit, dit Kovalcik. Plus rien ne fonctionne, sauf les programmes de traitement des calmars. Comme vous l'avez vu, tout ça va très bien et sans s'arrêter, les filets, les fléaux, les couteaux et tout. Mais tout le reste est endommagé. Notre synthétiseur d'eau, nos ventilateurs, notre matériel de navigation, bien d'autres choses encore. Nous faisons des réparations, mais cela prend beaucoup de temps.

— J'imagine, fit Carpenter. Vous vous en êtes donné à cœur joie ici, hein ?

— Ce fut une terrible bataille. Sur tous les ponts, dans toutes les cabines. Il était devenu nécessaire de mettre le capitaine Kohlberg aux arrêts, mais il a résisté, avec l'aide de quelques officiers.

À ces mots, Carpenter cligna des yeux et sentit sa respiration s'accélérer.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Il y a eu une *mutinerie* à bord de ce navire ?

Pendant quelques secondes, le mot lourd de signification demeura suspendu entre eux comme un sabre tourbillonnant.

— Au bout d'un certain temps passé en mer, reprit Kovalcik

d'une voix aussi neutre que précédemment, le capitaine est devenu comme fou. C'est la chaleur qui lui a fait ça, le soleil, l'air peut-être. Il a commencé à demander des choses impossibles. Il ne voulait pas entendre raison. Il a donc fallu lui retirer son commandement pour la sécurité de tous. Il y a eu une réunion et nous avons décidé de le mettre aux arrêts. Quelques officiers s'y sont opposés et il a fallu les mettre aux arrêts eux aussi.

Nom de Dieu ! se dit Carpenter, qui commençait à se sentir assez mal. Dans quel guêpier me suis-je fourré ?

— Pour moi, c'est une mutinerie, déclara Rennett.

Carpenter lui fit signe de se taire. Kovalcik commençait à se hérisser et, à tout moment, son attitude glaciale pouvait se muer en fureur dévastatrice. À l'évidence, il y avait tout à redouter de cette femme qui avait mis aux fers son capitaine et plusieurs de ses officiers. Une mutinerie restait une affaire grave. La situation demandait du doigté.

— Votre capitaine et ses officiers, ils sont encore en vie ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Kovalcik. Je peux vous les montrer.

— Ce serait une bonne idée. Mais vous devriez peut-être commencer par me parler de vos doléances.

— Cela a-t-il encore de l'importance ?

— Pour moi, oui. J'ai besoin de savoir ce qui, pour vous, justifiait la séquestration de votre capitaine.

— Les raisons étaient nombreuses, fit Kovalcik d'une voix où perçait l'agacement, certaines graves, d'autres non. Les heures de travail, la composition des bordées, la répartition des vivres. Les choses empiraient chaque semaine. Il se conduisait comme un tyran. Un César. Pas au début, mais, petit à petit, il a changé. Il était intoxiqué par le soleil, il a attrapé la folie causée par la chaleur sur le cerveau. Il avait peur d'utiliser trop d'Écran, vous comprenez, peur d'en manquer avant la fin de notre voyage, alors il la rationné très sévèrement, pas seulement pour nous, pour lui aussi. C'était un de nos plus gros problèmes, l'Écran.

Kovalcik porta successivement la main à ses joues, ses avant-bras et ses poignets, où la peau rose était à vif.

— Vous voyez à quoi je ressemble ? poursuivit-elle. Nous

sommes tous pareils. Kohlberg a réduit notre ration de moitié, puis encore de moitié. Le soleil a commencé à nous ronger la peau. Et l'ozone. Comme des rasoirs qui descendaient du ciel. Nous n'avions plus de protection, vous comprenez ? Il avait tellement peur de manquer d'Écran qu'il ne nous en distribuait qu'une toute petite quantité chaque jour. Nous souffrions, lui aussi, le soleil le rendait de plus en plus fou et nous recevions de moins en moins d'Écran. Il avait dû le cacher. Nous ne l'avons pas encore trouvé et nous devons nous contenter d'un quart de la dose normale.

Carpenter essaya d'imaginer ce que cela pouvait être de naviguer sans armure corporelle sous le soleil implacable de ces latitudes tropicales. L'injection quotidienne supprimée, la peau sans protection exposée à la virulence extrême de ce climat à effet de serre – couche d'ozone déficiente, ardeur du soleil. Kohlberg avait-il réellement pu être aussi stupide, ou aussi cinglé ? Il n'était pourtant pas possible de ne pas tenir compte des taches roses sur la peau à vif de Kovalcik.

— Vous aimeriez que nous vous fournissions une provision d'Écran, c'est bien cela ?

— Non, ce n'est pas ce que nous voulons. Tôt ou tard, nous découvrirons la cachette de Kohlberg.

— Alors, que voulez-vous de nous ?

— Venez, dit Kovalcik. Je vais vous montrer les officiers.

Les mutinés avaient entassé leurs prisonniers dans l'infirmerie, un local sinistre et humide, dans les profondeurs du navire, contenant trois doubles rangées de couchettes séparées par du matériel médical hors d'usage. Sur toutes les couchettes, sauf une, était étendu un homme au visage luisant de sueur, couvert d'une barbe de huit jours. Ils étaient conscients, mais à peine. Leurs poignets étaient liés.

— C'est très désagréable pour nous de les garder comme ça, déclara Kovalcik, mais que pouvons-nous faire ? Voici le capitaine Kohlberg.

Kohlberg était un costaud au faciès de Teuton, au regard vitreux.

— En ce moment, il est calme, expliqua Kovalcik, mais

uniquement parce qu'il est sous sédatif. Ils le sont tous ; nous leur injectons cinquante centimètres cubes d'omnipax par jour. Mais c'est dangereux pour leur santé, ces injections quotidiennes. De plus, nos réserves de sédatif s'épuisent. Encore quelques jours et nous n'en aurons plus ; il sera plus difficile de les garder enfermés et, s'ils s'échappent, il y aura encore la guerre sur ce bateau.

— Je ne suis pas sûr que nous ayons de l'omnipax à bord, fit Carpenter. De toute façon, il n'y en aura pas assez pour que cela vous serve longtemps.

— Ce n'est pas non plus ce que nous demandons, dit Kovalcik.

— Mais, alors, que demandez-vous ?

— Ces cinq hommes, ils menacent la sécurité de tout l'équipage. Ils ont perdu le droit de commander. Ça, je peux vous le montrer, avec les enregistrements des combats qui ont eu lieu sur le bateau. Emmenez-les.

— Comment ?

Kovalcik lui lança un regard étrange, chargé d'une brusque intensité, farouche, impérieux, inquiétant.

— Emmenez-les sur votre bateau. Ils ne doivent pas rester ici. Ces hommes ont perdu la raison, nous devons nous débarrasser d'eux. Il faut nous laisser réparer notre bateau en paix et faire le travail pour lequel nous sommes payés. C'est une décision humanitaire, de les prendre avec vous. Vous allez repartir à San Francisco avec l'iceberg ? Emmenez-les, ces fauteurs de troubles. Ils ne seront pas un danger pour vous. Ils vous seront reconnaissants de les avoir secourus. Ici, ils sont comme des bombes qui finiront par exploser un jour.

Carpenter la regarda comme si elle était une bombe qui avait déjà explosé. Rennett s'était retournée et s'efforçait de maquiller en quinte de toux ce qui ressemblait fort à un éclat de rire hystérique.

Il avait bien besoin de ça, de se rendre complice des mutinés en acceptant obligeamment à son bord un groupe d'officiers chassés de leur propre navire. Des employés de Kyocera-Merck, en plus. Voler au secours de la mégafirme ennemie ! L'agent général de Samurai Industries à Frisco serait aux anges en

voyant le remorqueur rentrer au port avec cinq hommes de Kyocera à bord. Il se réjouirait particulièrement d'apprendre que le capitaine avait agi ainsi pour des raisons humanitaires.

De toute façon, il n'avait pas de place pour eux. Où ces fichus officiers pourraient-ils dormir ? Sur le pont, entre les canons de pulvérisation ? Peut-être faudrait-il planter une tente sur l'iceberg ? Et comment les nourrir ? Comment leur fournir de l'Écran ? Tout était calculé à la molécule près.

— Je ne crois pas que vous compreniez notre situation, fit prudemment Carpenter. Outre la légalité de la chose, nous n'avons pas de place pour des passagers supplémentaires. Il y a tout juste de quoi loger notre équipage.

— Ce ne serait que pour peu de temps, non ? Une ou deux semaines ?

— Je vous dis que chaque millimètre est compté. Si Dieu Lui-même décidait de monter à notre bord, nous aurions toutes les peines du monde à Lui faire une petite place. Si vous avez besoin d'une aide technique pour remettre votre bateau en état, nous pouvons essayer de vous la fournir. Nous pouvons même vous donner des provisions. Mais embarquer cinq hommes…

Une lueur sauvage s'alluma dans les yeux de Kovalcik. Elle respirait de plus en plus vite.

— Vous devez faire ça pour nous ! Vous le devez ! Sinon…

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Sinon ? répéta Carpenter.

Il n'eut pour toute réponse qu'un regard maussade, aussi avenant que le ciel d'ozone, strié de vert.

— *Hilfe,* murmura brusquement Kohlberg en remuant sur sa couchette.

— Que dit-il ?

— Il délire, répondit Kovalcik.

— *Hilfe. Hilfe. In Gottes Namen, Hilfe !*

Puis, d'une voix lente, avec un accent à couper au couteau, il prononça en anglais quelques mots articulés à grand-peine.

— Au secours ! Elle veut tous nous tuer !

— Il délire ? fit Carpenter.

Le regard de Kovalcik se fit encore plus glacial.

Elle prit une seringue ultrasonique dans une armoire à

pharmacie, la pressa contre le bras de Kohlberg et appuya. Il y eut une sorte de petit bourdonnement et Kohlberg se rendormit. Des ronflements s'élevèrent de sa couchette.

Kovalcik sourit. Maintenant que le capitaine avait de nouveau glissé dans l'inconscience, elle semblait recouvrer son sang-froid.

— C'est un fou, dit-elle. Regardez donc ma peau. Voyez ce que sa folie a fait de moi, a fait de nous tous. Si cet homme s'échappait, s'il mettait en péril la suite de notre voyage… Oui, oui, nous le tuerions. Lui et les autres. Ce serait de la légitime défense, vous comprenez ? Mais il ne faut pas en arriver là.

Elle s'exprimait d'une voix de glace, si froide qu'elle aurait pu assurer la climatisation d'une ville entière.

— Vous n'étiez pas là pendant l'affrontement, reprit-elle. Vous ne savez pas ce que nous avons vécu. Nous ne revivrons pas ça. Emmenez ces hommes loin de nous, capitaine.

Elle fit un pas en arrière et croisa les bras. Un silence pesant s'abattit dans l'infirmerie, uniquement troublé par des craquements et des bruits sourds dans les entrailles du navire, et les ronflements intermittents de Kohlberg. Kovalcik était parfaitement calme, sa férocité et sa froideur n'étaient plus visibles. Comme si elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire : voici la situation, vous avez entendu notre histoire, la balle se trouve maintenant dans votre camp, capitaine Carpenter.

Une sale affaire, et qui sent très mauvais, songea Carpenter.

Mais, à son profond étonnement, il découvrit sous l'irritation de s'être laissé entraîner dans cette histoire une étrange tristesse à la place de la colère qu'il aurait dû éprouver.

Malgré tout ce qu'il venait de voir, il se sentit envahi par une surprenante compassion pour Kovalcik, pour Kohlberg, pour le reste de l'équipage, pour toute la foutue planète ravagée par la pollution et la chaleur, sur laquelle ils avaient eu le malheur de voir le jour. Qui avait demandé ça… ? Le ciel verdâtre et écrasant, l'air torride, la nécessité quotidienne de l'injection d'Écran, la multitude d'improvisations frénétiques qui rendaient possible la poursuite de la vie sur la Terre ? Pas nous, songea-t-il. Nos arrière-arrière-grands-parents peut-être, mais pas nous. Eux ne sont plus là pour voir ce que la Terre est

devenue, nous, si. Ils ont bousillé la planète, l'ont joyeusement et longuement violentée et nous ont légué la dépouille saccagée. Ils ne se sont même pas rendu compte de ce qu'ils faisaient. Et, même s'ils s'en étaient rendu compte, ils n'en auraient rien eu à faire.

Puis ses pensées prirent un autre cours. Que diable pouvait-il faire ? Kovalcik le prenait-il pour Jésus-Christ ? Il n'avait pas de place pour les officiers, il n'avait ni vivres ni Écran pour eux. Et le fond du problème, c'est que cette histoire ne le regardait pas. San Francisco attendait son iceberg et le bloc de glace fondait pendant qu'ils discutaient interminablement. Il était temps de passer à autre chose. Dis-lui n'importe quoi et fiche le camp.

— Bon, fit Carpenter, je vois quel est votre problème. Je ne suis pas tout à fait sûr d'être en mesure de vous aider, mais je ferai ce que je peux. Je vais procéder à l'inventaire de nos vivres de réserve et je vous ferai connaître ma décision. D'accord ?

Il se tourna vers Rennett qui, pendant un moment, semblait s'être évaporée dans une autre dimension, mais en était revenue. Elle considérait maintenant Carpenter d'un regard étrangement distant, comme si elle s'efforçait de pénétrer à l'intérieur de son crâne pour lire dans son cerveau. Tout son visage exprimait la provocation, l'agressivité. Elle voulait savoir comment il allait sortir de cette situation.

Lui aussi, d'ailleurs.

— Vous me donnerez votre réponse ce soir ? demanda Kovalcik.

— Demain matin, à la première heure, répond Carpenter. Je ne peux pas faire mieux. Il est trop tard pour régler tout cela aujourd'hui.

— Vous m'appellerez ?

— Oui, je vous appellerai. Venez, ajouta-t-il à l'adresse de Rennett. Il est temps de regagner notre bord.

L'hôtel que le malheureux Juanito lui avait trouvé avait constitué pour Farkas une base satisfaisante pendant la période d'oisiveté, au cours lent, qu'il s'était octroyée à son retour à Valparaiso Nuevo. La cité de Cajamarca, agréablement située à la périphérie du Rayon C, était calme, plaisante et il appréciait son éloignement de l'activité commerciale frénétique des communes du moyeu. Farkas sortait tous les matins, de bonne heure. Il suivait le même chemin, s'arrêtait prendre le petit déjeuner dans le même café, dans le haut de la cité, et dans un autre café, au retour, pour le déjeuner. Le soir, il se rendait dans une autre cité, sur un autre rayon de la station orbitale, jamais deux fois la même.

Tous ceux qui vivaient à proximité immédiate de l'hôtel s'habituèrent rapidement à son apparence. Les patrons des cafés et même les androïdes qui faisaient le service, son étrangeté ne les embarrassait plus. Il leur suffit de deux ou trois jours, après quoi, il devint un habitué, simplement un client qui n'avait pas d'yeux, juste une surface lisse et vide jusqu'au sommet du front. Il laissait de bons pourboires. Dans un endroit comme ça, on voyait de tout. Tout le monde était très tolérant, très respectueux de la vie privée d'autrui. La vie privée, c'est ce qui se vendait le mieux. Respect de la vie privée et courtoisie. Le contrat social à la manière de Valparaiso Nuevo.

« Bonjour, monsieur Farkas. C'est un plaisir de vous revoir, monsieur Farkas. Avez-vous passé une bonne nuit, monsieur Farkas ? Un café, monsieur Farkas ? »

Il aimait ce cadre, l'immensité du ciel, le panorama éblouissant des étoiles, la vue spectaculaire sur la Terre et la Lune. Pour Farkas, la Terre ressemblait à une massive boîte pourpre spiralée d'où pendaient de lourdes tresses vertes ; la

Lune à une sphère creuse, légère et fragile, remplie d'anneaux orange dentelés, comprimés à l'intérieur comme de petits ressorts. De temps en temps, les rayons du soleil, frappant selon l'angle adéquat un satellite L-5 voisin, produisaient un torrent de lumière, réfléchie et réfractée, qui se déversait dans les ténèbres du ciel comme une cascade de diamants à mille facettes, une pluie chatoyante de joyaux. C'était infiniment plaisant à observer. Les plus agréables vacances de Farkas depuis bien longtemps.

Certes, il était aussi censé travailler. Mais il ne pouvait quand même pas poser une affiche sur le tableau municipal pour demander des renseignements sur un projet de coup d'État. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était avancer sur la pointe des pieds, ouvrir l'oreille, rester aux aguets afin de saisir au vol la moindre bribe d'information. Petit à petit, il nouerait des contacts et découvrirait ce que la Compagnie l'avait chargé de découvrir. Mais il était possible que cela ne marche pas. Il y a des choses qui ne se commandent pas.

Le quatrième jour, Farkas déjeunait à l'endroit habituel, un restaurant en plein air où pas moins de trois bustes d'El Supremo dominaient les murs couverts de plantes grimpantes, quand il prit conscience qu'il était l'objet d'une conversation à la périphérie du jardin. Quelqu'un dont l'apparence était celle d'un assemblage de zigzags et de spirales écarlates, avec, au milieu, une grosse tache lumineuse ovale – d'un bleu vif, très brillante, comme un œil, tel que Farkas se le représentait –, parlait de lui au maître d'hôtel.

Ils regardaient tous deux dans sa direction. Ils faisaient des gestes, pas très difficiles à décoder : zigzags-et-ovale demandait quelque chose ; le maître d'hôtel refusait. Une gratification passa d'une main à l'autre. Farkas devina que le plaisir de son déjeuner solitaire n'allait pas durer beaucoup plus longtemps.

Il se rappela au bout d'un moment qui était zigzags-et-ovale : un courrier du nom de Kluge, un des gamins qui traînaient à l'arrivée des navettes et proposaient leurs services aux nouveaux venus à Valparaiso Nuevo. Juanito l'avait montré à Farkas, dans les premiers jours de sa visite, indiquant que c'était l'un de ses concurrents. Farkas se souvenait même qu'il avait parlé de

Kluge avec une certaine admiration.

Le maître d'hôtel – trois tiges blanches luisantes, liées par une grosse tresse rouge – s'approcha de sa table. Il s'immobilisa dans une posture respectueuse et s'éclaircit la voix.

— Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur Farkas. Il y a une personne qui désire vous parler et dit que c'est extrêmement important…

— Je suis en train de déjeuner.

— Je sais, monsieur Farkas. Je suis profondément désolé d'interrompre votre repas.

Bien sûr qu'il était désolé. Qu'il parvienne à faire venir Kluge à sa table ou non, il empocherait le pourboire.

Mais il y avait peut-être une occasion à saisir… une ouverture, une piste.

— Attendez, fit-il aux trois tiges blanches qui amorçaient un mouvement de retrait. Comment s'appelle cette personne ?

— Kluge, monsieur. C'est un courrier. Je lui ai dit que vous n'aviez pas besoin d'un courrier, mais ce n'est pas pour cela qu'il vient. Il ne cherche pas à vous vendre quelque chose, mais…

— Très bien, fit Farkas. Dites que j'accepte de lui parler.

Kluge s'approcha mais demeura hésitant. Sa structure centrale, semblable à un œil, vira à un bleu plus sombre, presque noir, et le brillant prit un aspect mat. Farkas interpréta cette transformation comme un embarras profond sévèrement contrôlé. Il se dit qu'il devait prendre garde de ne pas sous-estimer ce Kluge. Farkas savait que l'une de ses rares faiblesses était cette propension à la condescendance envers ceux qui se trouvaient déconcertés par son apparence. Tout le monde l'était de prime abord et s'efforçait de réprimer une réaction de répugnance. Mais certains n'en demeuraient pas moins dangereux.

— Je m'appelle Kluge, monsieur, commença le courrier. Je suis juste là, à votre gauche, ajouta-t-il vivement, voyant que Farkas ne réagissait pas immédiatement.

— Oui, je sais. Asseyez-vous, Kluge. Est-ce votre nom ou votre prénom ?

— Un peu les deux, monsieur.

— C'est peu commun, fit Farkas en continuant de manger. Et

que voulez-vous de moi, précisément ? Il paraît que vous êtes un courrier. Je n'ai besoin de personne.

— Je le sais, monsieur. Votre courrier est Juanito.

— Était.

Un petit moment de silence s'écoula avant que Kluge ne reprenne la parole.

— Oui, monsieur. C'est justement une des choses dont j'aimerais vous parler, si vous le permettez.

Le gros œil bleu central était devenu franchement noir, telle une portion d'espace sans étoiles. Les zigzags et les spirales écarlates s'enroulaient et se déroulaient comme des lanières de fouet. Farkas percevait une tension très vive.

— Juanito est un de mes bons amis, poursuivit Kluge. Nous travaillons beaucoup ensemble. Mais personne ne l'a vu depuis quelque temps, et je me demandais…

Il n'acheva pas sa phrase. Farkas lui laissa un peu de temps, mais il resta silencieux.

— Que vous demandiez-vous, Kluge ? fit-il enfin. Si je sais où il est ? Je crains que non. Comme je vous l'ai dit, Juanito ne travaille plus pour moi.

— Et vous n'avez pas la moindre idée…

— Pas la moindre, répondit Farkas. Votre ami n'est resté que quelques jours à mon service. Dès que j'ai été en mesure de m'orienter, je n'ai plus eu besoin de Juanito et je me suis séparé de lui. J'ai été obligé de faire un court voyage d'affaires sur un des satellites voisins, après quoi je suis revenu prendre quelques jours de repos. Mais je n'avais cette fois aucune raison d'engager un courrier et je ne l'ai pas fait. Je crois vous avoir vu au terminal le jour de cette seconde arrivée, et vous avez peut-être remarqué que j'ai choisi d'effectuer seul les formalités d'entrée.

— Oui, reconnut Kluge, je l'ai remarqué.

— Parfait. Eh bien, je suppose que Juanito s'est offert des vacances quelque part. J'ai très bien rémunéré ses services. Quand vous le reverrez, remerciez-le de ma part pour son excellent travail.

Farkas conclut sur un sourire, le genre de sourire destiné à mettre un terme amical à une conversation. Il baissa la tête vers son assiette et, avec une grande précision, coupa une bouchée

triangulaire de viande qu'il porta à sa bouche. Il versa un peu de vin de la carafe dans son verre et but une gorgée. Il prit une tranche de pain dans la corbeille et la recouvrit d'une mince couche de beurre qu'il étala soigneusement. Kluge contempla la démonstration en silence. Farkas lui adressa un nouveau sourire, mais différent, comme pour dire : *Je vois très bien pour un aveugle, vous ne trouvez pas ?* Les changements de couleurs de Kluge témoignaient de sa perplexité et de son désarroi.

— Juanito n'est pas un grand voyageur, reprit-il. Il se plaît beaucoup à Valparaiso Nuevo.

— Dans ce cas, approuva Farkas en coupant une autre bouchée triangulaire de viande, je suis sûr qu'il est ici. J'apprécie l'intérêt que vous portez à votre ami, poursuivit-il avec un nouveau sourire visant à mettre fin à la conversation, et je regrette de ne pouvoir vous être plus utile. Et maintenant, s'il n'y a rien d'autre dont vous aimeriez m'entretenir…

— En fait, si, il y a autre chose. La véritable raison pour laquelle je suis venu vous voir à Cajamarca. Vous avez dîné à Valdivia hier soir, n'est-ce pas, monsieur ?

Farkas acquiesça de la tête.

— Ce qui m'amène est assez particulier La femme pour qui je travaille en ce moment se trouvait hier soir dans le même restaurant que vous. C'est une Terrienne, de Californie, qui voyage dans les satellites L-5. Elle vous a vu au restaurant et m'a demandé ensuite si je pouvais vous ménager un rendez-vous.

— Pour quelle raison ?

— Je n'en sais pas plus que vous, monsieur. Mais je pense… vous comprenez ?… que ce pourrait être pour nouer des relations personnelles.

Intéressant, se dit Farkas. Une femme.

Il avait effectivement remarqué une femme au restaurant, fort imposante, bien en chair et qui ne passait pas inaperçue. À un moment, elle avait longé sa table en dégageant des émanations indéniablement charnelles, environnée d'un grand nuage de féminité torride – vagues éclatantes de chaleur violette striées de traits d'azur –, qui avaient immédiatement retenu son attention et provoqué automatiquement une poussée hormonale vive mais de courte durée. Lui aussi avait retenu son

attention : le petit frémissement de surprise dans son aura, le mouvement de recul à peine perceptible lorsqu'elle avait remarqué l'absence des yeux sur le visage ne lui avaient pas échappé. Puis elle avait poursuivi son chemin.

Quelle heureuse coïncidence si la femme dont on lui parlait se révélait être la même. Farkas se sentait légèrement excité depuis plusieurs jours. Ses pulsions sexuelles avaient un caractère périodique très marqué, longues périodes d'indifférence digne d'un eunuque ponctuées de phases aiguës de lascivité effrénée. Il pressentait qu'il allait bientôt entrer dans l'une de ces phases. Si Juanito avait encore été à ses côtés, il aurait probablement pu lui arranger quelque chose ; mais Juanito n'était plus là, et pour cause. L'apparition de ce Kluge était véritablement providentielle.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Farkas.

— Bermudez. Jolanda Bermudez.

Ce nom ne lui disait rien. Et cela ne lui apporterait rien s'il demandait à Kluge de la décrire.

— Bon, fit Farkas. Je suppose qu'il me sera possible de lui consacrer un peu de temps. Où puis-je la trouver ?

— Elle attend dans un café, le Santa Margarita, un peu plus haut sur notre rayon. Je pourrais lui demander de venir ici, disons dans une demi-heure, quand vous aurez fini de déjeuner.

— J'ai presque fini, déclara Farkas. Laissez-moi régler l'addition et vous pourrez me conduire à elle tout de suite.

— Et pour Juanito, monsieur… Vous savez, nous sommes tous très inquiets à son sujet. Alors, si vous aviez de ses nouvelles…

— Il n'y a aucune raison pour que j'en aie, répliqua Farkas. Mais je suis sûr que tout va bien. Votre ami Juanito est un garçon plein de ressources.

Farkas pianota sur le clavier pour régler son addition.

— Très bien, fit-il. En route.

Le café où attendait Jolanda Bermudez n'était qu'à cinq minutes à pied de l'endroit où Farkas avait déjeuné. Cela éveilla en lui une vague méfiance. C'était trop facile : Kluge qui venait le débusquer au restaurant, la femme qui l'attendait si près. Cela sentait un peu le coup monté. Ce ne serait pourtant pas la

première fois qu'une inconnue en voyage dans un endroit lointain s'amourachait du dôme lisse de son front. Ce que Farkas appelait sa difformité exerçait chez un certain type de personnalité féminine une puissante et indiscutable attirance. Et il se sentait assurément d'humeur lascive.

Cela valait la peine de voir ce qu'il y avait à faire, même s'il devait y avoir un léger risque. Après tout, il était armé. Il avait gardé l'aiguille prise à Juanito.

— Elle est là, dit Kluge. La femme forte, à la première table.

— Je la vois, fit Farkas.

C'était bien celle de la veille au soir. Les vagues de chaleur violette irradiaient encore d'elle. Pour Farkas, elle avait l'apparence de trois ondulations de métal argenté émanant d'un noyau massif, de bonne taille mais tendre, d'une texture vulnérable, une masse dense de chair d'un ton crème, piqueté en son centre d'une rangée de points écarlates, tels des yeux fixes. C'était un corps opulent, un corps extravagant. Sensuel, terriblement sensuel.

Farkas s'avança jusqu'à sa table. En le voyant, elle eut la même réaction que la veille, ce mélange ambigu d'excitation et de frayeur qu'il avait observé à sa vue chez nombre de femmes : sa combinaison de couleurs parcourut vivement sur le spectre un nombre sensible d'angströms et une violente et rapide fluctuation de l'intensité thermique de ses émanations qui resta à un niveau élevé.

— Jolanda Bermudez ?

— Oui, c'est moi. Bonjour ! Bonjour ! Quel plaisir de vous voir !

Un petit rire nerveux, s'apparentant à un hennissement.

— Je vous en prie ! Voulez-vous prendre un siège, monsieur… ?

— Farkas. Victor Farkas.

Il s'assit en face d'elle. La chaleur qui émanait d'elle, déjà forte, s'accentua, son érotisme agressif lui fit tourner la tête. Farkas se trompait rarement en la matière. Cette aptitude à lire la température érotique des femmes était l'un des petits dons qu'il devait au docteur Wu. Mais tout cela semblait quand même un peu trop beau pour être vrai. Farkas l'observa tandis qu'elle

changeait de position avec la coquetterie d'une collégienne en grand émoi.

— Votre courrier, Kluge, m'a dit que vous désiriez me rencontrer.

— C'est la vérité. J'espère que vous ne trouverez pas cela trop audacieux de ma part, monsieur Farkas… Je suis sculpteur, vous comprenez…

— Vraiment ?

— Je travaille en général dans le style abstrait. Essentiellement des œuvres bioréactives. Vous savez naturellement ce qu'est la sculpture bioréactive ?

— Naturellement.

Il n'en avait pas la moindre idée.

— Mais j'aime parfois revenir à la technique de base, à l'art figuratif classique. Et… j'espère, monsieur Farkas, que vous me pardonnerez de dire les choses crûment…, mais quand je vous ai vu hier soir, quand j'ai vu votre visage, ce visage si particulier, je me suis dit que je devais absolument le sculpter, qu'il fallait rendre sa structure sous-jacente en travaillant l'argile, peut-être le marbre. Je ne sais pas si vous avez des penchants artistiques, monsieur Farkas, mais peut-être êtes-vous capable de comprendre l'intensité d'un tel sentiment, sa nature presque compulsive…

— Tout à fait, tout à fait, madame Bermudez, approuva Farkas, le visage épanoui, en se penchant sur la table pour laisser tout son système sensoriel s'imprégner d'elle.

Elle continua de discourir, déversant un torrent de paroles. Pouvait-il envisager de poser pour elle ? Il pouvait ? Merveilleux, merveilleux ! Elle comprenait que ce devait être très inhabituel, mais son visage était tellement particulier. Elle ne pourrait jamais trouver le repos avant de l'avoir transmué en œuvre d'art. Il lui faudrait évidemment se procurer du matériel de sculpture, elle n'avait pas apporté ses outils, mais était sûre qu'il serait possible d'en trouver sur Valparaiso Nuevo, une ou deux heures devraient suffire, et puis il pourrait peut-être l'accompagner dans sa chambre d'hôtel qui ferait office d'atelier improvisé… Il lui faudrait prendre des mesures, étudier très soigneusement les contours du visage…

À mesure qu'elle parlait, le niveau du rayonnement thermique qu'elle émettait allait en augmentant. Le désir qu'elle avait de sculpter son visage semblait sincère – Farkas était disposé à croire qu'elle tâtait d'une manière ou d'une autre des arts plastiques – mais la véritable transaction en train de prendre forme était de nature sexuelle. Cela ne faisait pour lui aucun doute.

— Demain matin, peut-être… ou à n'importe quel moment, monsieur Farkas, comme cela vous arrange… Ce soir, peut-être…

Pleine d'espoir, d'impatience. Elle en faisait même un peu trop.

Farkas s'imagina en train de la sculpter, elle. Il n'avait rien d'un artiste, n'avait jamais réfléchi à ce genre de chose. Comment s'y prendrait-il ? Il lui serait d'abord nécessaire de découvrir, à l'aide de ses mains, les courbes du corps de la femme. De connaître par le toucher la forme véritable de tout ce qu'il était incapable de voir directement, en traduisant ces abstractions géométriques déformées qu'il percevait en galbes de seins, de cuisses, de fesses.

— Le plus tôt sera le mieux, déclara Farkas. Il se trouve que je suis libre cet après-midi. Ce que vous pourriez faire, c'est prendre dès aujourd'hui les mesures préliminaires de mon visage, avant même de vous procurer les outils dont vous avez besoin, et puis…

— Oh oui ! Oui, monsieur Farkas, ce serait merveilleux !

Elle se pencha sur la table, referma les mains sur les siennes et les serra étroitement. Farkas ne s'attendait pas quelle renonce si rapidement au prétexte d'un projet exclusivement artistique ; mais, malgré sa méfiance innée, il se sentait entraîné par la ferveur de l'impatience sexuelle de Jolanda. Lui aussi avait des besoins. Et cela ne le gênait plus depuis longtemps de savoir que certaines femmes étaient essentiellement attirées par la bizarrerie même de son apparence.

Mais le tête-à-tête fut interrompu par une voix d'homme retentissante, une voix de basse étoffée, qui s'écria :

— Te voilà, Jolanda ! Je t'ai cherchée partout ! Mais je vois que tu t'es fait un nouvel ami !

Farkas se retourna. Une forme humaine approchait sur sa gauche, sombre, d'une taille au-dessous de la moyenne. Elle avait l'aspect d'une colonne unique de verre noir miroitant qui, d'un large sommet, s'effilait vers la base. Une surface unie, lisse d'aspect, parfaite. Farkas sut immédiatement qu'il avait déjà vu cet homme, quelque part, dans un passé déjà lointain, et il se contracta instinctivement, flairant une mise en scène.

Était-ce sûr ? Il entendit Jolanda Bermudez étouffer un petit cri de déception et elle retira ses mains vivement, d'un air coupable, dès qu'elle entendit la voix. Elle ne s'attendait manifestement pas à cette intrusion et en était contrariée. Farkas vit les fluctuations violentes de ses émanations. Elle faisait de petits mouvements de la main, comme pour demander à l'homme de s'en aller.

Ces deux-là devaient voyager ensemble. Il revint à l'esprit de Farkas que, la veille au soir, la femme partageait sa table avec quelqu'un ; mais il n'avait eu aucune raison de s'intéresser à son compagnon. La femme avait-elle agi de sa propre initiative en provoquant leur rencontre ou s'agissait-il d'un coup soigneusement monté ?

— Je vous connais, fit calmement Farkas, la main gauche posée sur l'aiguille dans sa poche.

L'intensité de l'arme était réglée sur « paralysie », un cran au-dessous de « mortel ». Cela devait suffire.

— Vous êtes…, reprit-il en fouillant au plus profond de sa mémoire. Israélien, non ?

— Exact ! Très bien ! Bravo ! Meshoram Enron. Nous nous sommes rencontrés en Amérique du Sud, il y a de nombreuses années. En Bolivie, je crois.

— En fait, c'était à Caracas.

Tout lui revenait maintenant : le petit homme était un espion, bien entendu.

— La conférence sur l'extraction des minéraux de l'eau de mer… Victor Farkas.

— Oui, je sais. Vous n'êtes pas de ceux que l'on oublie facilement. Travaillez-vous encore pour Kyocera ?

Farkas acquiesça de la tête.

— Et vous ? Pour une revue, si je ne me trompe ?

— Oui, *Cosmos*. Je prépare un article sur les satellites L-5.

— Et vous ? demanda benoîtement Farkas en se tournant vers Jolanda. Vous assistez M. Enron pour son article, c'est ça ?

— Oh non ! Je n'ai absolument rien à voir avec le journalisme. Marty et moi nous sommes rencontrés hier, dans la navette en provenance de la Terre.

— Mlle Bermudez se lie très facilement, expliqua Enron.

— C'est ce que j'ai constaté, fit Farkas.

Enron se mit à rire. Un rire précis, mesuré, soigneusement étudié, se dit Farkas, pour une occasion de ce genre.

— Bon, fit Enron. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Mais je tiens à ce que nous prenions un verre ensemble, Farkas. Combien de temps pensez-vous rester ?

— Je ne sais pas. Encore plusieurs jours, au moins.

— Ce sont des vacances ?

— Oui, des vacances.

— Cet endroit est merveilleux, non ? Quel contraste avec notre pauvre vieille Terre. Vous donnerez à Jolanda le nom de votre hôtel, n'est-ce pas ? poursuivit l'Israélien en commençant à s'éloigner. C'est moi qui vous appellerai et nous fixerons un rendez-vous. À tout à l'heure, d'accord ? ajouta-t-il à l'adresse de Jolanda, doucement, mais d'un ton possessif.

Ainsi, songea Farkas, ils voyagent ensemble. Le sculpteur et l'espion. Cela donnait à réfléchir ; rien de tout ce qui venait de se passer n'était fortuit. De toute évidence, Enron l'avait vu au restaurant, la veille au soir, et avait manigancé cette rencontre. Mais était-elle la dupe de l'Israélien ? Farkas s'interrogea. Ils voyagent ensemble, certes, mais travaillent-ils ensemble ? Et si c'est le cas, sur quoi ?

Enron avait disparu. Farkas chercha de nouveau la main de Jolanda, qui la lui abandonna.

— Revenons au présent, dit-il. Ces mesures dont vous avez besoin pour votre sculpture, le buste de moi que vous voulez faire…

Nakamura fit un petit geste discret mais impérieux de deux doigts de la main et l'image éclatante de ce qui ressemblait peu ou prou à un gigantesque frelon bardé de fer et dépourvu d'ailes se matérialisa dans l'air, emplissant presque tout l'espace de la vaste pièce austère où se déroulait l'entrevue avec Nick Rhodes.

— Ce que vous voyez, docteur Rhodes, est le prototype de notre vaisseau interstellaire. Si je vous le montre, ce n'est pas parce que vos travaux – si vous deviez lier votre avenir à celui de notre compagnie – se rapporteraient en aucune manière à notre programme spatial, mais simplement parce que je suis fort désireux de vous faire la démonstration de l'extraordinaire ambition de notre projet scientifique. M'accorderez-vous le plaisir de vous offrir un autre verre de cognac ?

— Euh !...

Mais Nakamura le servait déjà, versant généreusement l'alcool. Rhodes commençait à se sentir légèrement éméché, mais il avait pourtant l'impression de ne pas risquer grand-chose en buvant autant. Il avait senti d'entrée de jeu qu'il serait difficilement à la hauteur avec un Échelon Trois et s'attendait à être débordé, dépassé en permanence ; l'alcool était donc pour lui une sorte de cuirasse. Il avait déjà décidé de ne rien accepter lors de cette première entrevue, quelle que fût la finesse des techniques de manipulation de Nakamura. Rhodes était un buveur assez expérimenté pour savoir qu'un peu de cognac, ou même beaucoup, n'entamerait pas sa résolution ; et l'alcool l'aidait effectivement à chasser l'anxiété qu'il éprouvait devant cette situation déroutante, en territoire inconnu, en présence d'un personnage de si haut rang.

La conversation avait jusqu'alors été à sens unique. Rhodes savait qu'il était là pour écouter, pas pour essayer de faire une

bonne impression. L'impression était déjà faite ; Kyocera en savait probablement plus long sur le docteur Rhodes que lui-même.

Pour commencer, Nakamura avait posé quelques questions détachées et assez vagues sur l'état présent de ses recherches. Des questions de pure politesse ; à l'évidence, le Nippon ne cherchait pas à lui extorquer les secrets de ses travaux. Rhodes lui raconta ce que tout le monde savait sur le programme génétique de Samurai ; Nakamura l'écouta poliment, approuvant, le guidant au long du récit de ce qui lui était familier et su de tous.

Puis la conversation se porta sur Kyocera-Merck.

— Nous nous préoccupons nous aussi du sort de notre espèce sur cette malheureuse planète, docteur Rhodes, déclara Nakamura avec la componction d'un étudiant s'apprêtant à se lancer dans un discours sur l'environnement. Nous avons, comme vous, le sentiment que des modifications biologiques seront nécessaires pour préparer l'humanité aux changements à venir ; mais nous n'avons pas, du moins je le pense, fait autant de progrès dans cette voie que votre grande compagnie. Comme vous devez déjà en être pleinement conscient, c'est pour cette raison que je vous ai demandé de venir aujourd'hui, afin d'étudier avec vous l'éventualité du transfert de vos extraordinaires compétences dans nos laboratoires.

Avec un sourire, une infime inclination de tête et un petit geste de la main, Nakamura indiqua à Rhodes qu'il n'était pas besoin, à ce stade, de répondre à cette première formulation explicite de l'objet de l'entretien.

— Nous avons toutefois, reprit-il, accompli des progrès remarquables dans la voie d'une solution d'une nature radicalement différente. Je parle de nos travaux, dont vous avez probablement entendu parler, pour mettre au point un vaisseau spatial se déplaçant à une vitesse supérieure à celle de la lumière, et qui sera capable de transporter des colons humains sur des planètes habitables, à l'extérieur du système solaire.

C'est à ce moment-là que Nakamura fit apparaître devant eux le modèle éclatant du prototype du vaisseau spatial.

Rhodes eut un mouvement de recul involontaire, comme s'il

redoutait que l'objet ne tombe sur lui. Il savait pourtant qu'il ne s'agissait que d'une image obtenue par holographie.

— Savez-vous en quoi consiste notre projet de vaisseau spatial ? poursuivit Nakamura.

— Seulement dans les grandes lignes, répondit Rhodes sans mentir. En vérité, tout ce que je sais, c'est que ce projet existe. Qu'il existe depuis plusieurs années.

— En effet. Et il en va de même chez Samurai Industries. Étiez-vous au courant, docteur Rhodes ?

— Je n'en sais pas beaucoup plus. Mais, d'après les rumeurs, vous seriez bien plus avancés que nous.

— C'est exact. Nous avons effectué avec succès des essais au sol et nous sommes à la veille de notre premier vol expérimental.

Les yeux de Nakamura se mirent à pétiller. Ce qu'il divulguait à Rhodes était classé secret ; un petit acompte, à charge de réciprocité.

— Mais un problème est apparu, reprit-il, concernant la nature de la perception humaine dans les conditions extrêmes d'un voyage à une vitesse supérieure à celle de la lumière. C'est là-dessus que notre projet de vaisseau spatial et votre spécialité se chevauchent.

Rhodes en resta coi. Est-ce que Kyocera cherchait à l'engager pour le faire travailler sur ce vaisseau spatial ?

— La difficulté, expliqua Nakamura d'une voix douce, est qu'un voyage interstellaire à une vitesse supérieure à celle de la lumière engendre un ensemble de distorsions relativistes apparemment inévitables. Les occupants du vaisseau traverseront un espace altéré dans lequel, entre autres choses, les signaux visuels atteignant les nerfs optiques leur seront totalement inconnus. Nos yeux, vous le savez, sont conçus pour recevoir la lumière dans une partie définie du spectre et décoder les ensembles formés par cette lumière d'après nos représentations préalables de la forme des choses. À l'intérieur du vaisseau, sous l'influence d'un champ qui, littéralement, déforme le continuum environnant afin de permettre au vaisseau de traverser le milieu de l'espace-temps à des vitesses non relativistes, les ondes lumineuses sont soumises à des

tensions extrêmes. Les informations reçues par les nerfs optiques de tous ceux qui voyageront à bord du vaisseau seront incompréhensibles. L'équipage, en fait, sera aveugle.

Il était difficile à Rhodes d'imaginer un tel discours de la bouche d'un Échelon Huit ou Neuf. Au niveau de la direction, la science était en général considérée comme quelque chose qu'il était préférable de laisser aux échelons inférieurs. Mais Nakamura semblait véritablement comprendre de quoi il parlait : son élocution, bien qu'empreinte du style guindé mégafirme-japonais, n'avait pas la rigidité d'une mémorisation.

Rhodes se demanda si on allait lui proposer de résoudre ce problème de cécité. C'est à cela, semblait-il, que Nakamura voulait en venir.

— Avez-vous entendu parler du docteur Wu Fang-shui ? demanda le Nippon à brûle-pourpoint.

Rhodes eut un mouvement de surprise. Il n'avait pas entendu ce nom depuis des années.

— Une figure légendaire dans l'histoire de la chirurgie génétique, fit-il. Le plus éminent spécialiste de sa génération. Un faiseur de miracles.

— Oui. En effet. Avez-vous une idée de l'endroit où il se trouve maintenant ?

— Il est mort depuis longtemps. Sa carrière s'est achevée par un affreux scandale. D'après ce que j'ai entendu dire, il se serait suicidé.

— Non, mon cher. Non, ce n'est pas vrai.

— Il ne s'est pas suicidé ?

— Il n'est pas mort. Il est vrai que le docteur Wu a vécu plusieurs années en exil après l'épouvantable scandale que vous avez mentionné. Mais nous l'avons retrouvé et il travaille aujourd'hui pour nous.

Rhodes fut suffoqué par cette révélation faite d'une voix tranquille, à tel point que sa main se mit à trembler violemment et qu'il renversa un peu de son cognac. Nakamura le resservit d'un geste prompt, presque instantané.

— J'ai de la peine à le croire, articula Rhodes. Je ne mets pas vos affirmations en doute, cela va sans dire, mais c'est comme si un astronome apprenait que Galilée venait de réapparaître et

qu'il mettait au point un nouveau télescope. Comme si l'on apprenait à un biologiste qu'un nouvel article signé par Johann Mendel allait être publié. Ou comme si un mathématicien venait à apprendre qu'Edgar Madison…

— Oui, j'ai compris, fit Nakamura avec un petit sourire contraint.

La sécheresse de son ton indiquait clairement qu'il avait interrompu Rhodes pour lui éviter de passer en revue le panthéon scientifique avec sa verbosité éthylique.

— Mais le célèbre docteur Wu a préféré la fuite à la mort, après la révélation de ses expériences illicites dans l'État libre du Kazakhstan, le scandale, je pense, auquel vous avez fait allusion. Après avoir effectué d'importantes transformations de son aspect extérieur, il s'est réfugié sur l'un des satellites L-5. Il se trouve, voyez-vous, que dans le cadre des expériences menées au Kazakhstan, certains de ses travaux portaient sur des modes de vision de remplacement. Il effectue en ce moment sur l'équipage de notre vaisseau expérimental une restructuration génétique qui devrait permettre de résoudre les problèmes visuels causés par une vitesse supérieure à celle de la lumière.

D'une main tremblante, Rhodes porta son verre à ses lèvres.

Le vieux salopard de sinistre mémoire était encore de ce monde ! Il pratiquait en ce moment même ses sortilèges dans un laboratoire de Kyocera-Merck ! Qui aurait pu imaginer cela ?

— Si je devais entrer chez Kyocera, demanda Rhodes, je travaillerais sous les ordres du docteur Wu, pour ce projet spatial, c'est bien cela ?

— Pas du tout. D'après ce que nous savons de ses travaux au Kazakhstan, le docteur Wu devrait être en mesure de résoudre dans des délais très courts le problème de la perception visuelle dans les conditions de ce voyage sans avoir besoin de l'assistance d'un scientifique, fût-il aussi distingué que vous, docteur Rhodes. Par ailleurs, il serait stupide de notre part de vouloir changer l'orientation actuelle de vos recherches.

— Vous voulez dire que je poursuivrais ce que je fais à Santachiara, mais sous les auspices de Kyocera-Merck ?

— Précisément. Même si notre projet spatial suscite de grands espoirs, force nous est de reconnaître que la colonisation

d'autres systèmes solaires n'est qu'une solution parmi d'autres. Il serait imprudent de négliger la voie du programme adapto. Chez Kyocera-Merck, nous sommes profondément préoccupés par l'apparente supériorité de votre compagnie dans ce domaine.

Il leur est donc venu aux oreilles, se dit Rhodes, que Samurai aspirait purement et simplement à la suprématie planétaire.

— Je vois, fit-il.

— En conséquence, nous sommes disposés à mettre à votre disposition la réplique de vos installations actuelles de recherches ou même à accroître leur capacité autant que vous le souhaiteriez. Nous vous fournirions tout le matériel dont vous pourriez avoir besoin, dans les limites budgétaires qu'il vous appartiendrait de fixer.

Rhodes commençait à avoir le gosier sec.

— Vous présentez les choses d'une manière très alléchante, fit-il d'une voix rauque.

— C'est le but que nous poursuivons. Il va sans dire que nous espérons que vous vous feriez accompagner de la totalité ou de la majorité de votre équipe de chercheurs.

— En faisant cela, je m'exposerais à des complications juridiques, vous ne croyez pas ?

— C'est *nous* qui nous exposerions à des complications juridiques, fit Nakamura. La compagnie, docteur, pas vous en tant qu'individu. Et nous sommes disposés à assumer ce risque.

Il avança la bouteille de cognac.

— Encore un ?

— Non, merci, répondit vivement Rhodes en posant la main sur son verre.

— Je crois que je vais m'en servir un, reprit Nakamura.

Il remplit son verre et le leva comme pour porter un toast. Affable, détendu, charmant, un vrai copain.

— Il serait, à mon avis, prématuré d'aborder dès aujourd'hui certains détails comme celui du salaire. Mais vous avez compris, j'en suis sûr, que nous saurons nous montrer d'une extrême générosité, à la fois en termes de rétribution directe et d'avancement hiérarchique, aussi bien pour vous que pour vos principaux collaborateurs.

La tête de Rhodes commençait à lui tourner.

— Passons maintenant, poursuivit Nakamura, au rapport entre le docteur Wu Fang-shui et ce dont nous venons de parler.

Oui. Il ne fallait pas oublier que Wu jouait un rôle dans cette histoire.

— Quand il en aura terminé avec le projet de vaisseau spatial, l'affaire de quelques mois, d'après nos estimations, il serait tout à fait possible d'intégrer le docteur Wu à votre équipe. Disons, en qualité de consultant. Un conseiller d'expérience, ni votre supérieur ni votre subordonné, simplement associé à votre projet, un réservoir de compétences techniques d'un très haut niveau. Nous tenons par exemple de source sûre qu'un membre de votre équipe a formulé une proposition audacieuse, pour ne pas dire radicale, ouvrant une nouvelle voie de recherches, qui pourrait se révéler extraordinairement fructueuse, mais qui, dans l'immédiat, est bouchée par des obstacles techniques apparemment insurmontables. Nous pouvons imaginer, en pareil cas, qu'un scientifique de la stature du docteur Wu, abordant ces obstacles avec un regard neuf, si j'ose dire, soit en mesure d'émettre des suggestions qui…

Rhodes était abasourdi.

Ils étaient déjà au courant des travaux de Van Vliet ? Selon toute apparence, oui. Et ils faisaient miroiter la présence d'une figure du calibre de Wu Fang-shui pour l'aider à mener à bien les propositions de Van Vliet ?

Incroyable. Absolument incroyable.

— Réflexion faite, je crois que je vais accepter ce verre, monsieur Nakamura.

— Certainement, fit Nakamura en lui versant une double, voire une triple dose.

Puisant dans les profondeurs inexplorées de son être, Rhodes trouva la force de poursuivre.

— Vous comprendrez que je ne suis pas en mesure de vous donner aujourd'hui une réponse définitive.

— Bien entendu. C'est un tournant décisif de votre carrière, pratiquement une restructuration. J'ai conscience de vos obligations envers Samurai Industries ou, plus précisément, Santachiara Technologies. Vous n'êtes pas homme à prendre de

grandes décisions à la légère ou dans la précipitation. Nous le savons – nous vous avons observé très attentivement, docteur Rhodes, vous ne serez pas surpris de l'apprendre – et c'est un trait de votre caractère que nous apprécions. Prenez votre temps. Réfléchissez tranquillement. Discutez de ce dont je vous ai parlé avec vos amis, ceux auxquels vous pouvez vous confier.

— Oui.

— Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance de la discrétion dans ces discussions.

— Absolument.

— Nous restons en contact, docteur Rhodes, conclut Nakamura en se levant.

— Oui. Certainement.

— Cette première réunion fut, pour moi, très fructueuse et j'espère qu'il en va de même pour vous.

— Oui. Extrêmement.

Au moment où Rhodes se retirait, Nakamura s'inclina devant lui d'une manière cérémonieuse. Rhodes fit de son mieux pour lui rendre gauchement son salut.

Un Échelon Trois qui me fait une courbette ! se dit-il. Incroyable !

Kurashiki l'attendait pour le raccompagner à sa voiture. Rhodes resta un moment assis, les mains sur le volant, encore hébété, ne sachant où demander à la voiture de le conduire. Il était encore assez tôt dans l'après-midi. Retourner au labo ? Non, pas tout de suite. Pas dans l'état où il était. Ivre ou tout comme, trempé d'une sueur aigre provoquée par l'extrême tension, il se sentait totalement épuisé. Au bord des larmes. Un entretien en tête à tête avec un Échelon Trois ; une proposition pour équiper un labo selon ses désirs, sans regarder à la dépense ; et, plus époustouflant encore, Wu Fang-shui en personne qui viendrait lui donner un coup de main ! Décidément, Rhodes n'en revenait pas.

Il fallait qu'il raconte tout cela à quelqu'un. Mais qui ? Isabelle ? Grand Dieu ! non ! Ned Svoboda ? Pas vraiment.

C'est Paul Carpenter qu'il lui fallait. Le seul être au monde en qui il eût une confiance absolue. Mais Carpenter était quelque part en mer, où il faisait joujou avec des icebergs. Rhodes savait

bien que, pour l'instant, il était seul et qu'il lui faudrait lutter pour garder un secret si lourd qu'il avait l'impression d'avoir un bloc de plomb fondu dans la gorge.

— Conduisez-moi chez moi, ordonna-t-il à la voiture.

Il n'avait pas du tout le sentiment d'être un chef de service Échelon Huit, pas plus qu'un scientifique jouissant d'une considération internationale, il se sentait plutôt dans la peau d'un petit garçon qui s'était trop éloigné du rivage et se demandait comment regagner la terre ferme à la nage.

— Si vous voulez mon avis, cap'tain, fit Hitchcock, le mieux serait de tous les ramener, oui, tout l'équipage. Nakata crochera un ou deux grappins dans leur foutu rafiot et nous le remorquerons avec l'iceberg, jusqu'à Frisco.

— Attendez un peu ! protesta Carpenter. Avez-vous perdu la tête ? Je ne suis pas un pirate, moi !

— Qui parle de piraterie ? C'est notre devoir. De la manière dont je vois les choses, il faut les remettre aux autorités. C'est une bande de mutins.

— Je ne suis pas non plus un flic, rétorqua Carpenter. Ils ont voulu se mutiner, eh bien, ils se sont mutinés ! Ce ne sont pas mes oignons. J'ai un boulot à faire. Tout ce que je veux maintenant, c'est mettre le cap à l'est avec cet iceberg en remorque, sans avoir à tirer un bateau chargé de cinglés.

Hitchcock garda le silence. Son visage carré et hâlé se ferma.

— Écoutez, reprit Carpenter qui sentait monter la colère en lui, ne vous imaginez surtout pas que je vais mettre cet équipage aux arrêts. Ne vous imaginez surtout pas ça, Hitchcock. C'est hors de question et vous le savez fort bien.

— Vous savez, fit Hitchcock d'une voix douce, nous prenions ce genre de chose très au sérieux dans l'ancien temps. Vous voyez ce que je veux dire ? On ne se contentait pas de fermer les yeux.

— Vous ne comprenez pas…, insista Carpenter.

Le navigateur lui lança un regard chargé de mépris.

— Bon ! fit sèchement Carpenter. Maintenant, écoutez-moi bien. Ce bateau ne peut que nous causer des ennuis. La femme qui le commande est quelqu'un dont on n'a pas envie de trop s'approcher. Pour la neutraliser, il faudrait la mettre aux fers et, croyez-moi, ce ne serait pas aussi facile que vous semblez le

penser. Nous ne sommes que cinq et je ne sais combien ils sont. De plus, ce navire appartient à Kyocera-Merck. Samurai ne nous paie pas pour tirer les marrons du feu.

La matinée était bien avancée. Kovalcik avait déjà appelé deux fois pour connaître les intentions de Carpenter. Il n'avait pas pris les appels. Le soleil était bientôt au zénith dans un ciel ardent, plus lumineux que jamais, où flottaient en altitude quelques traînées émeraude et bleu lavande, volutes vagabondes de saloperies à effet de serre, détachées de la masse d'air délétère à hautes pressions installée en permanence sur le centre des États-Unis. Carpenter crut déceler une odeur de méthane portée par la brise.

Juste devant lui se trouvait l'iceberg, luisant comme du marbre poli, perdant de l'eau d'heure en heure, à mesure que la chaleur augmentait. À San Francisco on devait être en train d'enlever la poussière des réservoirs à sec. Oui, il était temps de se mettre en route. Kovalcik et Kohlberg résoudraient leurs problèmes sans son aide. Assurément, cela l'ennuyait, mais il y avait sur la planète des tas de choses qui l'ennuyaient, et il ne pouvait rien y faire non plus.

— Vous dites qu'elle va tuer les cinq types, fit Caskie, la petite opératrice, en passant nerveusement la main sur son crâne rasé. Elle est sérieuse ?

— Très probablement un coup de bluff, répondit Carpenter avec un haussement d'épaules. Elle a l'air dure comme ça, mais je ne suis pas sûr qu'elle le soit réellement.

— Pas d'accord, lança Rennett. Elle veut se débarrasser définitivement des officiers. C'est sans doute ce qu'elle s'apprêtait à faire quand nous sommes arrivés.

— Vous croyez ?

— Elle ne peut pas les garder à bord. Ils n'ont presque plus de sédatifs, c'est ce qu'elle a dit. Quand les officiers sortiront de leur sommeil, ils trouveront un moyen de s'échapper. Il faut donc qu'ils disparaissent. Je crois que Kovalcik a jeté l'ancre près de l'iceberg dans l'intention de les abandonner sur la glace. Là-dessus, nous sommes arrivés, nous nous apprêtons à remorquer cet iceberg et cela a fichu son plan en l'air. Maintenant, elle veut nous refiler ses prisonniers. Si nous

n’acceptons pas, elle les jettera par-dessus bord dès que nous aurons disparu.

— Même si nous connaissons la situation ?

— Elle dira qu’ils se sont échappés, qu’ils ont sauté dans une chaloupe et qu’elle n’a pas la moindre idée de la direction qu’ils ont prise. Qui pourra prouver le contraire ?

Carpenter la considéra d’un air sombre. En effet, se dit-il, qui pourra prouver le contraire ?

— Pendant que nous parlons, l’iceberg est en train de fondre, fit Hitchcock. Qu’est-ce qu’on fait, cap’tain ? On reste ici à discuter ou bien on lève l’ancre et on met le cap sur Frisco ?

— Je suis d’avis de les prendre à notre bord, déclara Nakata qui n’avait pas encore ouvert la bouche.

— Je ne me rappelle pas avoir mis la question aux voix, répliqua Carpenter. Nous n’avons pas de place pour cinq hommes supplémentaires. Nous n’avons de place pour personne. Nous sommes déjà à l’étroit, autant qu’on puisse l’être. C’est comme si nous vivions dans une barcasse. Allons, Nakata, où voulez-vous loger cinq hommes de plus ?

Carpenter sentait la fureur l’envahir. Cette affaire devenait beaucoup trop embrouillée : point de vue légal, point de vue humanitaire, des tas de complications en perspective. Le problème, c’est qu’il n’y avait plus de règles claires. S’il prenait les cinq hommes à son bord, sauvait-il cinq vies humaines ou se faisait-il complice d'une mutinerie qu’il aurait dû essayer de réprimer ?

La réalité toute simple, le fond du problème, c’est qu’il lui était impossible d’intervenir dans cette querelle. Il ne pouvait prendre des passagers, quelle que fût la raison.

Hitchcock avait raison de dire qu’il n’était plus temps de discuter. L’iceberg ne cessait de perdre de l’eau. D'où il était, à l’œil nu, Carpenter distinguait les progrès de l’érosion, la fonte et la désagrégation de la glace. Les oscillations prenaient de l’amplitude, la montagne de glace se balançait doucement, rongée à la hauteur de la ligne de flottaison. Les oscillations ne resteraient pas longtemps aussi limitées. Il fallait pulvériser la poudre d’étain, emballer l’iceberg dans sa jupe et se mettre en route. Il était payé pour rapporter un iceberg à San Francisco,

pas un tas de neige fondue.

— Cap'tain ! cria Rennett qui avait gagné un poste d'observation dans la superstructure et, la main en visière, regardait dans la direction de l'autre navire. Ils ont mis un canot à la mer, cap'tain !

— Non, soupira Carpenter. Les salauds !

Il saisit sa longue-vue 6x30. Oui, il y avait bien un bateau, un hydrofoil pneumatique. Il avait l'air bourré à craquer : trois passagers, quatre… non, cinq, semblait-il. Carpenter actionna la touche d'amplification du biodétecteur et la fibre de calmar de la lunette remplit sa fonction. L'image de haute résolution s'épanouit. Cinq hommes, en effet. Carpenter reconnut le capitaine Kohlberg, affaissé à l'avant de l'embarcation.

— Merde ! lâcha Carpenter. Elle nous les envoie ! Elle nous les colle sur les bras !

— Si nous pouvions trouver un moyen de partager l'espace…, commença Nakata avec un sourire plein d'espoir.

— Un mot de plus et c'est vous que je partage en deux ! lança Carpenter.

Il se tourna vers Hitchcock qui, une main sur le menton, avançait et reculait le nez en grattant pensivement les poils blancs de sa barbe de plusieurs jours.

— Préparez quelques lasers, ordonna Carpenter. Usage défensif uniquement. À tout hasard. Mettez le kayak à l'eau avec Rennett et raccompagnez ces hommes jusqu'à leur bord. S'ils ont perdu connaissance, remorquez leur canot jusqu'au navire. S'ils sont conscients et s'ils ne veulent pas repartir, invitez-les très fermement à faire demi-tour. Si cette invitation ne leur plaît pas, faites deux ou trois trous dans leur canot et revenez aussi vite que possible.

— Vous avez compris ?

— Ouais, acquiesça Hitchcock avec froideur. Ouais, ouais.

Carpenter suivit toute la scène de la bulle de la poupe, en se demandant s'il allait, lui aussi, devoir affronter une mutinerie. Mais, non. Hitchcock et Rennett longèrent l'iceberg dans leur kayak jusqu'à ce qu'ils arrivent à la hauteur du dinghy du *Calamari Maru*. Il y eut une brève discussion, très brève ;

Hitchcock fut le seul à parler, Rennett se contentant de montrer qu'elle était prête à faire usage du fusil laser qu'elle tenait avec désinvolture. Les cinq laissés-pour-compte semblaient avoir toute leur connaissance. Ils montraient les navires du doigt, gesticulaient, levaient les bras d'un air accablé. Mais Hitchcock continuait de parler, Rennett caressait son arme avec ce mélange de désinvolture et de détermination, et les occupants du canot paraissaient de plus en plus abattus. Puis la discussion s'acheva et le kayak revint vers le *Tonopah Maru*. Le dinghy resta où il était ; ses occupants devaient s'interroger sur ce qu'ils allaient faire.

— Cette histoire sent mauvais, déclara Hitchcock quand il fut remonté à bord. Ce capitaine, il nous a dit que la femme, elle lui avait arraché le commandement du bateau, sous prétexte qu'elle voulait qu'il donne à tout le monde du rabiot d'Écran et qu'il a refusé. Il dit qu'il n'y en avait pas assez pour lui donner ce qu'elle voulait. Ça ne me plaît pas du tout, cap'tain.

— À moi non plus, fit Carpenter. Vous pouvez me croire.

— J'ai appris il y a bien longtemps, rétorqua Hitchcock, que lorsqu'un homme dit : « Vous pouvez me croire », c'est exactement ce qu'il ne faut pas faire.

— Allez au diable ! lança Carpenter. Vous pensez que je les laisse délibérément en plan ? Nous n'avons pas le choix. Ils n'ont qu'à regagner leur bord, elle ne les tuera pas. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est la laisser agir à sa guise et tout se passera bien pour eux. Elle pourra les débarquer quelque part, sur une île, à Hawaii, peut-être. Mais s'ils viennent avec nous, ce sera la merde jusqu'à Frisco.

Et bien pire quand nous serons arrivés, ajouta-t-il intérieurement.

— Ouais, fit Hitchcock en hochant la tête. Nous y sommes peut-être déjà, dans la merde.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Regardez donc l'iceberg, répondit le navigateur. À la hauteur de la ligne de flottaison. Il commence à vraiment se creuser.

Carpenter saisit sa longue-vue et activa le biodétecteur. Il scruta le flanc de l'iceberg. Ce qu'il vit ne lui plut pas du tout. La

chaleur était en train de faire de gros dégâts.

Cette journée était la plus chaude depuis leur entrée dans ces eaux. C'était presque comme sur le continent, avec les traînées de gaz toxiques au firmament, le rayonnement continu et torride d'énergie solaire, un torrent dévastateur d'infrarouges tombant du ciel souillé pour se déverser inexorablement sur la Terre. La chaleur s'accumulait, allait en augmentant. Le soleil semblait grossir de minute en minute. D'inquiétants crépitements magnétiques provenaient du ciel, comme si une ionisation de l'atmosphère était en cours.

Et l'iceberg commençait à remuer dangereusement. Carpenter percevait nettement les oscillations, les stries horizontales qui s'emplissaient d'eau et la mer, bien moins calme, à mesure que l'écart se creusait entre la température de l'air et celle de l'océan, et que des courants contraires se formaient.

— Bon Dieu ! souffla Carpenter. Comme cela, le problème est réglé. Il faut se mettre en route tout de suite.

Il restait beaucoup à faire. Conformément aux règles, Caskie entra en communication radio avec le calamarier pour les avertir que la pulvérisation de poudre d'étain allait commencer. Pas de réponse. Peut-être s'en fichaient-ils, ou bien ils ignoraient ce que cela signifiait ? Le navire était encore à l'ancre près de la langue de glace et une sorte de négociation semblait se dérouler entre les occupants du dinghy et les femmes restées à bord.

Carpenter donna l'ordre de faire fonctionner les canons qui pulvérisèrent des nuages étincelants de poudre métallique, recouvrant toute la surface visible de l'iceberg et, très probablement, le calamarier et son dinghy. L'opération prit une demi-heure. La mer était de plus en plus agitée et la montagne de glace se balançait d'une manière inquiétante, mais Carpenter savait que sa gigantesque base immergée suffirait, du moins il l'espérait, à le maintenir en équilibre jusqu'à ce qu'ils se mettent en route.

— Et maintenant, la jupe, ordonna-t-il.

Une opération délicate : un liquide thermoplastique projeté de la ligne de flottaison était pulvérisé sur l'iceberg aux endroits

où il était le plus vulnérable aux assauts répétés des vagues. La difficulté consistait, pour pouvoir manœuvrer autour de l'iceberg, à manier habilement les câbles reliant les grappins au navire. Mais Nakata était un as. Ils levèrent l'ancre et commencèrent à contourner l'île flottante recouverte de la poudre métallique à l'éclat aveuglant, une montagne de lumière blanche.

— J'aime pas quand ça bouge comme ça, ne cessait de grommeler Hitchcock.

— Cela n'aura plus d'importance quand nous aurons commencé le remorquage, dit Carpenter.

La chaleur frappait comme un marteau, s'abattait avec violence sur la surface sombre de l'eau, mélangeait les couches thermiques, brassait les courants, mettait tout sens dessus dessous. Ils avaient attendu un peu trop longtemps avant d'agir. Profondément creusé, l'iceberg oscillait dangereusement, s'inclinant fortement contre le vent avant de basculer dans l'autre sens, comme une de ces poupées japonaises à la base arrondie. Du côté où il se trouvait, Carpenter ne pouvait voir l'autre navire, mais il devait être méchamment secoué. Le *Tonopah Maru* continua de faire le tour de l'iceberg, aussi loin que le permit la tension des câbles, puis repartit en sens inverse.

Quand ils arrivèrent sous le vent, Carpenter découvrit à quel point le calamarier était secoué par la mer. Il était à moitié submergé. La langue de glace près de laquelle il avait jeté l'ancre s'était dressée hors de l'eau et le frappait comme un pied géant.

— Bon Dieu ! souffla Hitchcock à ses côtés. Regardez-moi ça ! Ces abrutis n'ont pas bougé !

Le *Calamari Maru* embarquait des paquets de mer et commençait à sombrer. Les flots bouillonnants étaient agités par les mouvements d'une armada de calmars fraîchement libérés qui se propulsaient dans toutes les directions et s'éloignaient à toute vitesse. Trois dinghys dansaient sur l'eau à l'ombre de l'iceberg.

— Regardez-moi ça ! répéta Hitchcock.

— Mettez les moteurs en marche, ordonna Carpenter. Et foutons le camp d'ici.

Hitchcock le considéra d'un air incrédule.

— Vous êtes sérieux, cap'tain ? Vous êtes vraiment sérieux ?

— Et comment que je suis sérieux !

— Merde ! fit Hitchcock. Ce monde est une belle saloperie !

— Allez ! Occupez-vous des moteurs !

— Vous avez vraiment l'intention de laisser en pleine mer trois canots remplis de marins d'un navire en train de faire naufrage ?

— Oui, vous avez tout compris.

Carpenter avait le sentiment d'avoir la tête pleine d'étoupe. Ne prends pas le temps de réfléchir, se dit-il. Ne pense pas à tout cela. *Agis*.

— Et maintenant, mettez les moteurs en marche, je vous prie.

— Trop, c'est trop, fit doucement Hitchcock en secouant la tête d'un ample et lent mouvement. Là, c'est vraiment trop.

Il émit un son évoquant un buffle blessé et fit deux ou trois pas pesants en direction de Carpenter, les bras ballants, les poings à demi fermés. Le navigateur avança, les yeux plissés dans un visage qui paraissait étrangement bouffi. Il se dressa de toute sa taille devant Carpenter, en soufflant et en marmonnant des mots incompréhensibles, sombre, massif, menaçant. Il donnait l'impression de faire la moitié de la taille de l'iceberg.

Et merde ! songea Carpenter. Nous y sommes ! La voilà, ma mutinerie !

En grondant et en grommelant, Hitchcock commença à fermer les poings. Une exaspération mêlée de peur envahit Carpenter qui leva le bras sans réfléchir pour frapper Hitchcock avec force, assenant sur la bouche du navigateur un court crochet qui rejeta sa tête en arrière et le repoussa contre le plat-bord. Hitchcock heurta violemment le bois et rebondit. Un instant, il donna l'impression de devoir s'écrouler, mais il parvint à conserver son équilibre. Il émit un son plaintif, pas tout à fait un sanglot, plutôt un grognement. Un filet vermeil commença à couler sur les poils blancs de son menton.

Hitchcock sembla demeurer étourdi quelques instants, puis ses yeux parvinrent à se fixer sur Carpenter qu'il regarda d'un air abasourdi.

— Je ne voulais pas vous frapper, cap'tain, fit-il en clignant rapidement des yeux, d'une voix empreinte d'une douceur

étonnée. On ne frappe jamais un capitaine. *Jamais*. Vous le savez bien, cap'tain.

— Je vous avais dit de mettre les moteurs en marche.

— Vous m'avez frappé, cap'tain. Pourquoi avez-vous fait ça ?

— C'est vous qui vous êtes jeté sur moi, *non* ?

— Vous avez cru que je me jetais sur vous ? s'écria Hitchcock en ouvrant des yeux immenses, injectés de sang, dans son visage noirci par l'Écran. Ho ! cap'tain ! Seigneur ! C'est pas possible, cap'tain !

Il secoua la tête et s'essuya le menton. Carpenter vit qu'il saignait, lui aussi, à la jointure d'un doigt, là où il avait heurté une dent. Hitchcock continuait à le regarder comme s'il contemplait un tyrannosaure sortant de la forêt juste devant lui. Puis la stupéfaction fit place dans son regard à quelque chose de plus doux, une sorte de tristesse, peut-être. À moins que ce ne fût de la pitié ? La pitié serait bien pire, songea Carpenter. Infiniment pire.

— Cap'tain…, commença Hitchcock d'une voix rauque, voilée.

— Ne dites rien. Allez seulement vous occuper des moteurs.

— Ouais, fit le navigateur. Ouais, cap'tain.

Il s'éloigna en traînant les pieds et en se frottant la lèvre.

— Caskie a capté un S.O.S. émis par une balise automatique ! cria Rennett, quelque part dans la superstructure.

— Rien à faire ! rugit Carpenter en réponse. On ne peut pas !

— Quoi ?

— Il n'y a pas de place pour eux ! lança Carpenter d'une voix coupante comme la glace. Pas question ! Rien à faire !

Il reprit sa longue-vue et la braqua sur les dinghys qui se rapprochaient. Ils avançaient, certes, mais leur progression était ralentie par une forte houle. Carpenter baissa vivement la lunette, avant d'avoir eu le temps de distinguer des visages. L'iceberg, étincelant de mille feux, continuait d'osciller. Carpenter pensa aux vents chauds qui, à l'est, balayaient le continent, les vents qui faisaient le tour de la planète, les vents secs qui n'apportaient jamais la pluie, mais aspiraient le peu d'humidité qui subsistait. C'était presque dommage de devoir repartir là-bas. Un retour vers l'enfer après de petites vacances

en mer, voilà le sentiment qu'il avait. Mais telle était leur destination et, que cela lui plût ou non, il allait abandonner ces gens en pleine mer.

Il y avait parfois des choix dégueulasses à faire, quand les circonstances l'exigeaient. C'est comme ça, se dit Carpenter. La vie est dure, une vraie saloperie à certains moments. Et il y a parfois des choix dégueulasses à faire.

Il se retourna. Tous les regards convergeaient sur lui. Nakata, Rennett, Caskie. Tous les regards, sauf celui de Hitchcock qui s'affairait sur la passerelle à préparer les machines.

— Il ne s'est rien passé, déclara Carpenter à son équipage.

Il avait le cerveau comme engourdi. Il s'efforça de chasser de son esprit les événements qu'il venait de vivre.

— Absolument rien passé, reprit-il. Nous n'avons vu personne dans ces parages. Personne, c'est compris ? *Il ne s'est absolument rien passé.*

L'un après l'autre, ils acquiescèrent de la tête.

Un frémissement parcourut le navire quand le petit soleil de la salle des machines, la petite sphère de fusion, fonctionna à pleine puissance. Avec un grondement prolongé, les machines se mirent à tourner à toute vitesse. Le navire s'éloigna de la zone des eaux sombres en mettant le cap sur la mer plus bleue. Ils firent route vers l'est en poussant les machines pour essayer de prendre la fonte de vitesse. C'était l'après-midi ; derrière eux, l'autre soleil, le vrai, illuminait le ciel de son éclat furieux en s'éloignant vers l'ouest. C'était une bonne chose de faire route dans la direction opposée à celle que suivait le soleil.

Carpenter ne se retourna pas. À quoi bon ? Pour se fustiger alors qu'il n'avait pu agir autrement ?

Retour au bercail.

Retour vers la merveilleuse Amérique du Nord à l'âge de l'effet de serre.

« Ce monde est une belle saloperie », avait dit Hitchcock. Oui. L'iceberg qu'ils remorquaient, ce glaçon géant, combien de jours de réserves d'eau représentait-il pour la ville de San Francisco ? Dix ? Quinze ? Et après ? Il faudrait aller en chercher un autre ? Et chaque iceberg qu'on rapportait, c'était

autant d'eau dont quelqu'un d'autre ne disposerait pas.

La jointure de son doigt le piquait à l'endroit où la peau s'était déchirée au contact de la mâchoire de Hitchcock. Il la frotta d'une manière absente, détachée, comme si c'était la main d'un autre. Ne pense qu'à suivre ta route vers l'est, se dit-il. Tu remorques deux mille kilotonnes d'eau congelée depuis un million d'années, pour les assoiffés de San Francisco. Pense à des choses agréables. Pense à ta prime. Pense à ta prochaine promotion. Rien ne sert de regarder en arrière. Tout ce que tu gagneras à regarder en arrière, c'est de te faire mal aux yeux.

Quand Enron regagna l'hôtel, en fin d'après-midi, tout était d'une propreté impeccable, le lit soigneusement fait, pas la plus petite trace d'une odeur de sueur, pas le moindre relent de luxure. Tout donnait à penser que personne d'autre que Jolanda n'était entré dans la chambre depuis le matin. Après avoir rejoint Kluge qui n'avait pas encore réussi à retrouver la piste de Davidov et des autres conspirateurs, Enron avait déambulé nerveusement pendant plusieurs heures dans la station orbitale, s'arrêtant dans les cafés pour tuer le temps, furetant de-ci, de-là, au hasard, attendant de pouvoir rentrer sans risque.

— Alors ? demanda-t-il à Jolanda dès qu'il la vit.

Elle s'était changée depuis le déjeuner et portait un caftan aux couleurs éclatantes, orné sur les côtés de flots de rubans iridescents vert, rose et jaune, accentuant hardiment l'ampleur de ses formes. La fatigue se lisait sur son visage. L'effet de l'hyperdex doit être en train de s'estomper, se dit Enron.

— Alors, comment est-ce de baiser avec un homme qui n'a pas d'yeux ?

— Marty…

— Je t'en prie ! Nous ne sommes plus des enfants. Tu l'as amené ici ; cette chambre a un lit et une porte qui ferme ; j'imagine ce qui a dû se passer. C'était bien ton idée, non ? De l'amener ici sous prétexte de prendre des mesures pour une sculpture et de terminer au lit ?

— Ce n'était pas un prétexte, riposta Jolanda avec une certaine vivacité.

Assise à la fenêtre, elle tournait le dos au panorama extraordinaire qu'offrait, sur la toile de fond des ténèbres de l'espace, un semis d'étoiles et de planètes étincelantes au milieu desquelles filaient les satellites L-5.

— J'ai vraiment pris ses mesures, protesta Jolanda. J'ai réellement l'intention de sculpter un buste de lui. Tiens… regarde… poursuivit-elle en lui montrant une petite pile de cubes de données. Toutes les mesures sont là.

— T'a-t-il dit comment il te voit ? Tu sais que, pour lui, tout n'est que figures géométriques ? Une géométrie très étrange.

— Il a dit que j'étais belle.

— Oui, c'est vrai. Il m'a décrit la manière dont il voyait une femme et je ne l'oublierai jamais. C'était lors de notre première rencontre, quand nous étions à Caracas pour cette conférence sur l'extraction du molybdène et du béryllium de l'eau de mer. La femme en question était péruvienne ou chilienne, je ne sais plus, et elle te ressemblait un peu… Oui, des mamelles comme les tiennes, une femme très forte, pas vraiment grasse, mais plantureuse et extrêmement…

— Je m'en fiche, Marty.

— J'étais avec Farkas au bord de la piscine, quand elle est sortie de l'eau telle Aphrodite, tu vois. Une Aphrodite aux formes généreuses, à la manière de Rubens. Les seins gros comme ça, les bras comme des cuisses, les cuisses encore plus fortes, mais tout très bien dessiné, parfaitement proportionné. Mais gros, un peu comme toi. En la voyant, j'ai glissé quelque chose à Farkas, une remarque sur ce corps, oubliant qu'il n'avait pas d'yeux. En riant, il m'a dit : « Pour moi, elle est quelque peu différente. » Je crois qu'il m'a dit qu'elle lui apparaissait sous la forme de trois tonneaux posés sur le côté et réunis par un câble ardent. Peut-être y avait-il cinq tonneaux ; en tout cas, c'était très beau pour lui. Chaque personne est entièrement différente des autres pour Farkas, elle a une forme individuelle. Les informations qu'il perçoit par ses sens n'ont rien à voir avec celles que nous recevons. Je suis content qu'il t'ait trouvée belle, poursuivit Enron en souriant. Car tu l'es, comme l'était cette femme à Caracas. Et, au lit, tu es merveilleuse. Comme il l'a découvert, je n'en doute pas.

— Sais-tu à quoi tu ressembles pour moi, en ce moment ? fit Jolanda. À un loup. Un petit loup efflanqué aux yeux verts, aux crocs ruisselants de bave.

— Aimerais-tu faire une sculpture de moi ? Tiens, prends

donc mes mesures. Vas-y, ne perdons pas de temps !

Il commença à défaire sa ceinture.

— C'est moche, ce que tu fais, Marty. Je ne supporte pas la jalousie. Si tu ne voulais pas que je couche avec lui, pourquoi m'as-tu jetée dans ses bras ?

— Parce que je voulais obtenir certains renseignements et que cela me semblait le meilleur moyen d'y parvenir. Tu avais compris, j'espère ?

— Oui, je suppose, fit-elle, maintenant que j'y réfléchis. Mais peux-tu comprendre, *toi,* ajouta-t-elle avec un regard étincelant de colère, que je n'aurais jamais accepté de le faire si je ne l'avais pas trouvé attirant ? Je ne suis pas un jouet que l'on se passe de main en main, Marty. Ni un appât. J'avais envie de coucher avec lui. Je l'ai fait et je suis contente de l'avoir fait ! J'y ai pris beaucoup de plaisir.

— Bien sûr, fit Enron, passant de l'âpreté à un ton plus apaisant. C'est un homme singulier et l'expérience a dû être singulière.

Il s'avança vers elle, posa les mains de chaque côté de son cou et commença à masser délicatement la peau douce et la chair ferme.

— Crois-tu vraiment que je sois jaloux, Jolanda ?

— Et comment ! Il fallait le faire, mais cela ne te plaisait pas. Je l'ai compris quand tu as fait irruption au restaurant. Tu ne pouvais t'empêcher de tourner autour de nous, pour essayer de garder le contrôle de la situation au moment même où tu me poussais vers lui.

Enron fut légèrement décontenancé par cette accusation. Disait-elle vrai ? Dans son esprit, le but qu'il poursuivait en allant les surprendre au restaurant était uniquement d'envoyer un signal à Farkas pour lui faire comprendre qu'ils devaient parler, dès que le moment de badinage avec Jolanda serait terminé. Mais peut-être y avait-il autre chose. Après tout, il aurait pu attendre le lendemain pour entrer en contact avec Farkas. Mais peut-être avait-il eu besoin, au fond de lui-même, de revendiquer l'antériorité de ses droits sur Jolanda, de faire savoir au Hongrois qu'elle était un peu sa propriété, avant qu'ils ne couchent ensemble.

— As-tu au moins appris quelque chose d'utile ? demanda Enron avec un petit haussement d'épaules.

— Ça dépend. Qu'entends-tu par *utile ?*

— Ta-t-il confié par exemple pourquoi il est ici ?

— Il te l'a dit au restaurant ! Il a dit qu'il était en vacances !

— C'est ça, en vacances… Tu es vraiment bête !

— Je te remercie.

— Tu sais bien qu'il fait de l'espionnage pour le compte de Kyocera.

— D'accord, il fait de l'espionnage. Nous n'avons absolument pas parlé de Kyocera. J'ai d'abord pris des mesures de son visage et de son crâne, et puis il m'a demandé si je voulais coucher avec lui, et…

— Bon, ça va !

— Tu sais, Marty, au lit il ne donne pas l'impression d'être aveugle. Ou de quelqu'un qui, en regardant une belle femme, voit un assemblage de tonneaux. Il sait très bien où tout est censé se trouver.

— Je n'en doute pas, fit Enron en inspirant longuement. Écoute-moi, maintenant, Jolanda. Je pense que Kyocera-Merck est mêlée de près ou de loin au complot ourdi par tes amis de Los Angeles, que le Hongrois est son représentant et qu'il a pour mission de rencontrer les conspirateurs et de les aider à monter leur coup.

Jolanda se retourna dans son fauteuil et le regarda.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Personne n'a jamais mentionné Kyocera quand ils m'ont mise au courant de leur projet.

— Pourquoi l'auraient-ils fait ? Mais il faut de l'argent pour une entreprise de ce genre. Quelqu'un doit payer les armes, quelqu'un doit payer le voyage des conspirateurs. Il faut les entraîner. Il y a aussi les droits de douane, les pots-de-vin, toutes les dépenses nécessaires pour faire entrer une petite armée dans un lieu aussi bien protégé que cette station orbitale. Qui est le commanditaire, à ton avis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ils n'en ont jamais parlé.

— Le but que je poursuivais en venant ici – tu t'en souviens, n'est-ce pas ? – était de rencontrer tes amis et de leur faire

savoir que mon pays est disposé à leur fournir le soutien financier dont ils pourraient avoir besoin. Mais je commence à envisager l'éventualité qu'ils aient déjà trouvé un puissant associé pour leur entreprise.

— Tu penses à Kyocera-Merck ?

— C'est l'impression que je commence à avoir.

— Mais quelles raisons pousseraient Kyocera-Merck à décider de renverser le dictateur de Valparaiso Nuevo ?

— Peut-être des raisons de pur impérialisme, répondit Enron. Le bruit court que Kyocera est entrée dans une phase fortement expansionniste, et la mégafirme a peut-être envie d'ajouter quelques stations L-5 à sa collection. À moins qu'il ne s'agisse seulement de mettre la main sur quelques individus recherchés qui se sont réfugiés à Valparaiso Nuevo. Je n'en sais rien, Jolanda. Toujours est-il que Farkas est là et qu'un coup d'État se prépare ; cela me donne des raisons de penser qu'il est, d'une manière ou d'une autre, mêlé à ce plan pour le compte de K.M.

— Et alors ?

— Et alors, il faut que je participe à leur projet. Il faut trouver une forme d'association pour partager les frais et les profits. Les gens de Kyocera peuvent garder le satellite, s'ils y tiennent. Mais il y a certaines personnes qui sont venues se cacher ici et qui y vivent… Ce sont elles que nous voulons. Et nous les aurons, d'une manière ou d'une autre.

Enron s'offrait le luxe d'une longue douche juste avant le dîner, quand Jolanda passa la tête dans la cabine.

— J'ai le courrier en ligne. Il croit avoir retrouvé Davidov. Veux-tu lui parler ?

— Fais-le patienter, dit Enron.

Il se remit sous l'eau qu'il laissa couler voluptueusement sur la toison noire et emmêlée dont était couverte sa poitrine encore pleine de savon. En Israël, on pouvait bien entendu gaspiller toute l'eau qu'on voulait sous la douche. Mais Enron venait de passer quelque temps en Californie où il s'était plié aux restrictions draconiennes imposées sur la côte Ouest par la sécheresse perpétuelle et il se délectait maintenant de pouvoir

disposer d'eau en quantité illimitée sur cette station orbitale où tout était recyclé avec une efficacité maximale, où rien n'était rationné.

Enron sortit de la cabine au bout d'un long moment, s'essuya vigoureusement et entra dans la chambre. Il découvrit le visage joufflu et grave de Kluge sur le viseur. Il enroula avec désinvolture la serviette autour de sa taille et s'avança dans le champ du scanner.

— Alors ?

— Rayon C, fit Kluge. Hôtel Santa Eulalia, dans la cité de Remedios. Quatre hommes qui, d'après leur passeport, résident en Californie y sont descendus la semaine dernière. L'un d'eux utilise le nom de Dudley Reynolds, mais je crois que c'est l'homme que vous cherchez. Je vais vous transmettre son portrait.

Le transfert provoqua une interférence qui brouilla un moment l'image du viseur ; Kluge branchait le câble de son terminal. Quand l'image retrouva sa netteté, Enron vit apparaître le solido d'un homme au visage carré, au cou puissant, avec des yeux bleus au regard sévère et des cheveux très courts, si blonds qu'ils en paraissaient décolorés. Sa peau, qui, à l'origine, devait avoir une pâleur slave, était d'une teinte pourpre tirant sur le noir et montrait des taches et des marbrures dues à l'abus d'Écran. C'était un visage effrayant, au menton avancé, d'où les lèvres étaient presque absentes, une face bestiale de cosaque.

— Qu'en penses-tu ? demanda Enron à Jolanda.

— C'est Davidov. Oui, c'est bien lui.

— On dirait un animal.

— En fait, c'est un garçon très doux, affirma Jolanda.

— Je n'en doute pas, fit Enron avant de demander à Kluge de revenir à l'image. Bien joué, tu les as retrouvés ! Où sont-ils en ce moment ?

— Je ne sais pas.

— Comment ?

— Ils ont réglé leur note il y a douze heures. Peut-être sont-ils repartis sur la Terre.

— Nom d'un pourceau ! lança Enron. Ils nous ont échappé !

— Je n'en suis pas certain. D'après mes contacts à l'Emigration, leur départ de Valparaiso Nuevo n'a pas été enregistré. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont quitté leur hôtel. Je vais poursuivre mes recherches.

— C'est ça.

— J'aurais besoin d'une avance, reprit Kluge. J'ai énormément de frais.

— Combien veux-tu ?

— Mille callaghanos ?

— Je vais t'en donner deux mille, fit Enron. Cela t'évitera d'avoir à me redemander de l'argent dans un ou deux jours.

Kluge parut vraiment très surpris. Jolanda regarda l'Israélien d'un air perplexe.

Enron sortit son terminal du tiroir, tapa le numéro de compte de Kluge et effectua le transfert de fonds. Kluge balbutia quelques mots de reconnaissance et disparut du viseur.

— Pourquoi lui as-tu donné une si grosse somme ? demanda Jolanda.

— Quelle importance ? Ce n'est pas l'argent qui manque. Je serais allé jusqu'à cinq mille.

— On ne te respectera pas si tu fais des largesses.

— On me respectera, ne t'inquiète pas. Kluge a déjà eu affaire à des Israéliens.

— Comment le sais-tu ?

— Nous avons des dossiers. Il ne t'est pas venu à l'esprit que je m'étais renseigné sur lui avant de l'engager ?

Il roula sa serviette en boule, la lança à l'autre bout de la pièce et entreprit de choisir des vêtements pour la soirée.

— Es-tu prête à sortir pour dîner ?

— Presque.

— Parfait. Pendant que je m'habille, appelle Farkas à son hôtel. Dis-lui que nous allons dîner et demande-lui s'il veut se joindre à nous.

— Pourquoi veux-tu faire ça ?

— Pour savoir s'il est au courant du projet visant à renverser le Generalissimo. Et s'il peut me dire où se trouve Davidov.

— Ne vaudrait-il pas mieux parler à Davidov avant de demander tout cela à Farkas ? fit Jolanda. Tu ne peux que

supposer qu'il est dans le coup. Si ce n'est pas vrai et si tu le mets au courant de ce qui se prépare, tu risques de révéler à Kyocera certaines choses qu'il vaudrait mieux pour toi garder secrètes.

Enron lui lança un regard admiratif. Un sourire se forma et s'épanouit lentement sur ses lèvres.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis !

— Tu vois ? Je ne suis pas si bête que ça !

— Il semblerait que je t'ai peut-être sous-estimée.

— Ce qu'il y a, c'est que tu es incapable de croire qu'une femme aussi bonne au lit que je le suis puisse utiliser son cerveau.

— Au contraire, répliqua Enron, j'ai toujours considéré que les femmes intelligentes font les meilleures partenaires. Mais il m'arrive parfois, quand une femme est trop belle, de ne pas remarquer qu'elle est intelligente aussi.

Jolanda se mit à rayonner de plaisir. Comme si un seul compliment détourné avait suffi à effacer toutes les paroles cruelles qu'il lui avait assenées.

Elle est vraiment d'une stupidité sans bornes, songea Enron. Mais elle a raison de dire qu'il vaut mieux être prudent avec Farkas.

— Le problème, fit-il, est que le temps passe et que nous n'avons pas encore réussi à trouver tes amis. Je ferais peut-être mieux de commencer à sonder Farkas. Le risque dont tu as parlé existe, mais il est également possible que j'apprenne quelque chose de lui. Appelle-le. Invite-le à dîner avec nous ce soir ou à déjeuner demain.

Le signal d'appel se mit à clignoter au moment où Jolanda commençait à se diriger vers le bureau. Elle lança à Enron un regard marquant l'incertitude.

— Réponds, dit-il.

C'était encore Kluge.

— J'ai retrouvé votre Davidov. Il a changé d'hôtel, mais il est encore là. Ils sont là tous les quatre. Rayon B, Residencia San Tomas, cité de Santiago.

— Tous les hôtels de la station portent-ils le nom d'un saint ? demanda Enron.

— Un grand nombre. Le Generalissimo est très croyant.

— Oui. Cela n'a rien d'étonnant. Quel nom utilise Davidov maintenant ?

— Toujours Dudley Reynolds. Les passeports des trois autres portent les noms de James Clark, Phil Cruz et Tom Barrett.

Enron se tourna vers Jolanda, qui haussa les épaules et secoua la tête.

— Ce sont probablement les hommes que nous cherchons, dit-il à Kluge. Parfait. Surveille-les et tiens-moi au courant. Si je ne réponds pas, fais suivre l'appel. Tu peux m'appeler n'importe où, dès qu'il y a du nouveau. Fais-moi savoir où ils vont, qui ils voient.

— Allons-nous essayer de les trouver ce soir ? demanda Jolanda quand Enron eut interrompu la communication.

— Es-tu très liée avec ces gens-là ?

— Je connais très bien Mike Davidov. Les autres noms ne me disent absolument rien. Mais ils sont tous faux.

— Et Davidov, tu le connais vraiment très bien ? Tu as couché avec lui ?

— Qu'est-ce que cela a à voir avec… ?

— Doucement, fit Enron. Je me fous de ta chasteté ou de ton absence de chasteté. Ce que je veux savoir, c'est quel type de relations tu avais avec ce Davidov.

Jolanda s'empourpra ; un éclair de colère brilla dans ses yeux.

— Oui, j'ai couché avec lui. J'ai couché avec des tas de gens.

— C'est ce que j'avais cru comprendre. Mais, pour l'instant, je parle de Davidov. Vous avez donc été amants. Comment réagira-t-il en apprenant que tu voyages avec un Israélien ? Cela l'embêtera beaucoup ?

— Nous étions seulement amis. Quand je suis allée à Los Angeles, il m'a hébergée, c'est tout. Il n'y avait rien de sérieux entre nous.

— Tu penses donc que cela ne devrait pas l'embêter ?

— Pas le moins du monde.

— Très bien, fit Enron, appelle-le. Residencia San Tomas, cité de Santiago. Demande à parler à Dudley Reynolds. Dis-lui que tu es ici avec un journaliste israélien que tu as rencontré à

San Francisco et qui aimerait beaucoup lui parler, dès que possible.

— Dois-je lui dire de quoi tu aimerais lui parler ?

— Non, il comprendra tout seul. Vas-y, appelle-le.

— D'accord, fit Jolanda.

Elle établit la communication. Une voix synthétique répondit presque aussitôt.

— M. Reynolds n'est pas dans sa chambre. Voulez-vous laisser un message ?

— Laisse ton nom et le numéro de chambre de notre hôtel, glissa Enron. Demande-lui de rappeler quand il rentrera, à n'importe quelle heure.

— Et maintenant ? demanda Jolanda quand elle eut terminé son message.

— Maintenant, tu appelles Farkas et tu l'invites à dîner avec nous.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre d'avoir… ?

— Parfois, j'en ai assez d'attendre, fit Enron sans la laisser achever. C'est un risque calculé. Il faut que les choses bougent. Appelle Farkas.

Ils convinrent de se retrouver dans la cité de Cajamarca, près de l'hôtel de Farkas, dans un café de la périphérie. Enron trouva que c'était une bonne idée de fixer un rendez-vous à Farkas sur son territoire. Il voulait que le Hongrois se sente en sécurité, détendu, à son aise. *Nous sommes en train de nouer une merveilleuse amitié, nous qui sommes liés par nos souvenirs communs de Caracas et notre connaissance confraternelle du corps splendide de Jolanda Bermudez :* telle était son idée. Nous nous faisons réciproquement confiance. Nous pouvons partager des secrets d'importance pour notre bénéfice mutuel. Assurément.

Farkas arriva en retard. Enron en fut agacé. Mais il se força à garder son calme et commanda une boisson sans alcool, puis une seconde pour meubler l'attente. Jolanda but deux cocktails, des longs drinks d'un bleu tirant sur le vert, une boisson inconnue d'Enron, probablement douceâtre et sirupeuse. Enfin, près d'une demi-heure après l'heure convenue, le Hongrois

s'avança vers eux d'une démarche assurée.

En le regardant faire son entrée d'un air altier, presque majestueux, Enron ne se sentit soudain plus aussi sûr que ce serait un jeu d'enfant de le manipuler, de faire copain-copain et de nouer une relation profitable avec lui. Il avait oublié, ou peut-être n'y avait-il simplement jamais prêté attention, que Farkas commandait le respect : d'une taille extraordinaire, presque un géant ; en fait, le Hongrois avait une carrure d'athlète et une parfaite aisance Ce n'était pas seulement la fascination du bizarre qui avait attiré Jolanda vers cet homme. Farkas se déplaçait avec une merveilleuse assurance, passant entre les tables sans un faux pas, saluant d'un signe de la tête ou de la main le barman, les garçons et même quelques clients.

Et il donnait une telle impression d'étrangeté ! Enron avait le sentiment de voir Farkas pour la première fois ; il considéra avec un mélange d'étonnement et de répugnance le demi-dôme blafard de la tête, posé comme un bloc de marbre au sommet du long cou musclé, le front luisant qui s'incurvait interminablement depuis l'arête du nez jusqu'à la naissance des cheveux plantés très en arrière. C'est à peine si Farkas avait une apparence humaine. On eût dit une sorte de bizarre créature mutante, une tête monstrueuse sur un corps humain. Et c'est précisément ce qu'il était : une bizarre créature mutante.

Il va falloir agir avec énormément de doigté, se dit Enron.

Mais, au fond de lui-même, il était persuadé que tout se passerait bien. Il l'était toujours. Et cela s'était toujours bien passé.

Farkas se glissa sans peine dans le siège resté libre entre Enron et Jolanda. Il la salua en souriant, d'un petit signe de tête, avec juste ce qu'il fallait de complicité et de tact, et, dans le même mouvement ou presque, tendit le bras vers Enron pour lui donner une poignée de main cordiale. Enron ne put s'empêcher de l'admirer. Ce qui s'était passé entre Farkas et Jolanda dans l'après-midi était donc tacitement reconnu, sans que le couteau soit remué dans la plaie pour autant.

— Désolé d'être tellement en retard, dit Farkas. J'ai reçu des appels urgents juste au moment où je m'apprêtais à partir. Attendez-vous depuis longtemps ?

— Cinq ou dix minutes, répondit Enron. Le temps de prendre un verre. Vous allez devoir nous rattraper.

— Volontiers, acquiesça Farkas.

Au lieu d'utiliser le clavier de la table, il se contenta de faire signe à un garçon qui, sans qu'un mot eût été prononcé, apporta un énorme verre ballon contenant un fond de liqueur sombre.

Sa boisson habituelle, sans doute, se dit Enron. Il doit être bien connu ici.

— Pisco, annonça Farkas. Une eau-de-vie péruvienne. Je pense que vous devriez aimer. En voulez-vous un ?

Il fit de nouveau signe au garçon.

— Merci, fit vivement Enron. Je ne suis pas un gros buveur.

— Moi, j'en prendrais bien un, lança Jolanda en se penchant lascivement vers Farkas, avec un sourire lumineux qui alluma dans les entrailles d'Enron un foyer de colère – son dernier verre était encore devant elle, à moitié plein.

— Vous devez venir souvent ici, dit Enron à Farkas.

— Tous les jours ou presque. C'est un endroit très vivant, très sympathique, et très joli aussi. Il suffit de ne pas trop faire attention aux statues et aux hologrammes d'El Supremo qui servent de décoration.

— On s'y habitue, fit Enron.

— C'est vrai, approuva Farkas en buvant une petite gorgée de son eau-de-vie. Le vieux tyran l'a bien mérité, il faut lui rendre cette justice. La réincarnation d'un de ces dictateurs des républiques bananières du XIX^e^ siècle ; il a réussi à prendre possession d'un satellite habité et a exercé un pouvoir sans partage pendant toutes ces décennies. Il s'est taillé un véritable empire. En supposant qu'il soit toujours en vie, bien entendu.

— Que voulez-vous dire ?

— Personne ne le voit jamais, vous savez. Personne en dehors du cercle de ses intimes. À Valparaiso Nuevo, tout ce qui touche au gouvernement est entouré du plus grand secret. Don Eduardo pourrait fort bien avoir passé l'arme à gauche depuis dix ans sans que personne ne soit au courant. Cela ne changerait absolument rien à la manière dont les choses fonctionnent ici. Comme au temps de l'Empire romain, quand l'entourage de l'empereur, des semaines, voire des mois après sa mort,

continuait d'exercer le pouvoir comme si de rien n'était.

Enron éclata de rire, poussant la jovialité aussi loin qu'elle pouvait paraître plausible.

— L'idée est farfelue, certes, mais il y a du vrai dans ce que vous dites. Comme dans toute autocratie aux mécanismes bien huilés, ce sont les hauts fonctionnaires qui affrontent les dures réalités tandis que l'empereur reste hors de vue.

— Et tout cela est beaucoup plus facile aujourd'hui, car on peut faire apparaître don Eduardo dans les réunions publiques grâce à des procédés électroniques, sans qu'il soit besoin de sortir le vrai Generalissimo de son repaire.

Enron partit de nouveau d'un grand rire, un peu moins sonore cette fois. Il considéra Farkas avec une expression de niaiserie enjouée, faisant de son mieux pour paraître un peu bouché.

— Mais, dites-moi, Victor – vous permettez que je vous appelle Victor ? – vous ne pensez pas sérieusement que Callaghan pourrait être mort ?

— En fait, je n'en sais rien. Ce n'était qu'une supposition, vous savez. En réalité, je pense qu'il est toujours bien vivant.

— Il est extraordinaire, poursuivit Enron en observant attentivement Farkas, qu'il ait réussi à tenir le coup si longtemps, s'il en est vraiment ainsi. J'imagine que bien des gens convoitent une station orbitale comme Valparaiso Nuevo, qui grouille de fugitifs avidement recherchés. Que don Eduardo soit parvenu jusqu'à présent à éviter un coup d'État, je considère cela comme un véritable miracle, compte tenu…

Enron attendait une réaction, il en vit une.

Ce ne fut qu'un frémissement à peine perceptible, une crispation fugace sur la joue gauche de Farkas. L'instant d'après, un sourire paisible aux lèvres, le Hongrois montrait un intérêt poli. Il est très fort, songea Enron. Mais il sait quelque chose, c'est évident.

— Comme je l'ai signalé, reprit Farkas, il est totalement inaccessible. Ce doit être le secret de sa survie.

— Sans doute, approuva Enron. Croyez-vous, poursuivit-il prudemment, que le Generalissimo pourrait être renversé, si l'affaire était soigneusement préparée.

— Si l'affaire était soigneusement préparée, le diable pourrait chasser Dieu Lui-même du trône des cieux.

— Certes, mais ce n'est guère probable. Alors que don Eduardo…

— Il est mortel, le coupa Farkas, et vulnérable. Oui, je crois que c'est réalisable. Et je suis sûr qu'il y a des gens qui y pensent.

Tiens, tiens !

— C'est aussi mon avis, fit Enron en hochant vigoureusement la tête. Il ne peut en aller autrement. En fait, j'ai eu vent de certaines rumeurs allant dans ce sens. Des rumeurs qui paraissent fondées.

— Vraiment ?

Le ton de Farkas n'exprimait encore qu'un intérêt aimable, mais il se produisit de nouveau une crispation révélatrice, à la commissure de ses lèvres.

Le moment était venu pour Enron d'abattre une partie de son jeu.

— Oui, je vous assure. Un groupe d'Américains. Des Californiens, si je ne me trompe.

Cette fois, la réaction de Farkas fut plus nette ; la contraction des lèvres fut accompagnée d'un frémissement qui plissa la peau lisse du front. Il inclina très légèrement la tête en direction d'Enron. À l'évidence, il venait de comprendre qu'une négociation était en cours.

— Intéressant, fit-il. Des bruits du même genre me sont venus aux oreilles.

— Vraiment ?

— Simples rumeurs, bien entendu. La prise du satellite, organisée… oui, en Californie, c'est bien ce que j'ai entendu dire.

Farkas semblait fouiller dans des souvenirs flous, brumeux, pour se remémorer quelque chose qu'on lui avait raconté, mais à quoi il n'avait pas attaché une grande importance.

— La nouvelle est donc en train de s'ébruiter.

— Comme toujours, n'est-ce pas ?

— Croyez-vous qu'il soit possible, demanda Enron, qu'une des grandes compagnies soit derrière tout cela ?

— Derrière cette nouvelle, ou bien derrière le coup d'État ?

— Le coup d'État. Ou plutôt la nouvelle… L'un ou l'autre.

Farkas haussa les épaules. Il essaie encore de faire comme s'il s'agissait d'une discussion purement hypothétique, songea Enron.

— Je ne saurais le dire. Il leur faudrait bien un soutien, à nos conspirateurs.

— Naturellement. L'organisation d'un coup d'État est un divertissement coûteux…

— Que seule une des mégafirmes serait en mesure de financer, acheva Farkas. Ou un des pays les plus riches. Le vôtre, par exemple.

Il venait d'appuyer sur la dernière phrase. Sa voix s'était faite plus grave, comme pour inciter l'Israélien à aller plus loin.

— Oui, fit Enron avec un petit rire, je suppose que nous pourrions fournir l'argent pour ce genre d'opération. Si nous avions de bonnes raisons de le faire, bien sûr.

— Vous n'en avez pas ?

— Pas vraiment. Pas plus que Kyocera-Merck, je pense, ni Samurai. Il est certain qu'il y a ici des gens recherchés pour des crimes très graves contre l'État d'Israël. Des espions étrangers, une poignée de hauts fonctionnaires profondément corrompus, d'autres encore. Mais il faut y ajouter de nombreux spécialistes de l'espionnage industriel retirés des affaires, des escrocs en tout genre, d'autres qui ont vendu des secrets de leur entreprise… Ces gens se sont enrichis aux dépens de telle ou telle mégafirme qui aurait intérêt à les faire revenir sur la Terre et passer en jugement. Je subodore presque une action conjointe visant à arracher les fugitifs à ce satellite ; disons une grosse société et un pays prospère qui financeraient l'opération moitié-moitié. Mais tout cela n'est bien sûr que pure invention de ma part.

Enron fit un petit geste de la main, comme pour indiquer que cette hypothèse ne devait pas être prise au sérieux.

— Il n'y aura pas de coup d'État, poursuivit-il. Cette station orbitale est un endroit enchanteur qu'il ne viendrait à l'esprit de personne d'endommager. De plus, j'ai cru comprendre que le Generalissimo Callaghan dispose d'une police secrète extrêmement efficace. Tout le monde est surveillé ici, à ce qu'il

paraît.

— Étroitement, en effet, dit Farkas. Il serait difficile d'organiser une insurrection, sauf, peut-être, de l'intérieur, avec la complicité de certains dirigeants.

Enron haussa les sourcils.

Fallait-il voir dans les paroles de Farkas une allusion discrète ? Les projets de Kyocera pour s'emparer de Valparaiso Nuevo étaient-ils déjà beaucoup plus avancés que ne le soupçonnaient Davidov et ses complices ? Non, décida Enron, Farkas ne fait qu'émettre des hypothèses. S'il existait véritablement une conjuration fomentée par les proches conseillers du Generalissimo et à laquelle le Hongrois prenait part, il ne courrait jamais le risque d'en parler dans un lieu public, assurément pas avec un agent israélien, probablement pas même avec quelqu'un qu'il connaissait. Il s'efforcerait de garder le secret absolu. C'est ce qu'Enron aurait fait à sa place, et il ne pensait pas que Farkas fût plus imprudent que lui en la matière.

Mais il n'eut pas la possibilité d'en apprendre davantage sur le moment. Jolanda, qui avait suivi en silence le duel à fleuret moucheté, tapota son poignet.

— Le garçon te fait signe, Marty. Je crois qu'il y a un appel téléphonique pour toi.

— Ça peut attendre.

— Et si c'était notre ami Dudley ? Tu sais que tu es impatient d'avoir de ses nouvelles.

— Tu as raison, concéda Enron de mauvaise grâce. J'y vais. Si vous voulez bien m'excuser, Victor je reviens tout de suite.

Il alla prendre l'appel dans un box isolé, au fond du restaurant. Mais ce n'est pas la face de brute de Mike Davidov qu'il vit apparaître sur le viseur ; Enron se trouva une nouvelle fois devant le visage joufflu du jeune Kluge. Le courrier semblait assez agité.

— Alors ?

— Il est parti. L'homme de Los Angeles que vous cherchez.

— Dudley Reynolds ? Parti où ?

— Il est reparti pour la Terre, répondit Kluge, l'air penaud, la voix sourde. Nous nous sommes fait avoir. Jamais Reynolds et

les autres ne sont descendus à cet hôtel, à Santiago. Ils ont simplement payé des chambres, puis ils sont ressortis et ont gagné directement le terminal pour prendre la navette à destination de la Terre, sous quatre identités nouvelles. Ces salauds devaient avoir une valise pleine de passeports.

— Par la mère de Mohammed ! soupira Enron. Ils nous ont filé entre les doigts. Comme ça !

— Ils sont insaisissables, ces gens-là.

— Oui, fit Enron. Insaisissables.

Son respect pour Davidov venait de grimper de plusieurs crans. Un petit truand sans envergure n'aurait pas été capable de se déplacer si habilement sur Valparaiso Nuevo en échappant à un garçon aussi rusé que Kluge… de venir traiter ses affaires ici, mettre au point les préliminaires de sa petite insurrection et disparaître au nez et à la barbe du courrier.

Enron se demanda si Davidov avait rencontré Farkas pendant son séjour sur le satellite. Mais il ne voyait pas, dans l'immédiat, comment le découvrir sans divulguer au Hongrois des renseignements qu'il n'était pas encore disposé à partager. Mais il y avait peut-être d'autres moyens.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? demanda Kluge.

— Non, rien pour le moment… Si, il y a quelque chose. Peux-tu reconstituer l'itinéraire de Davidov à Valparaiso Nuevo avec plus de détails que tu ne m'en as donné ? Tout ce que je sais, c'est qu'il a passé quelque temps dans un premier hôtel, puis qu'il est censé avoir pris une chambre dans un autre, sous un nom différent, et qu'il est maintenant en route pour la Terre. Peux-tu découvrir combien de temps il est resté ici et qui il a vu ? Je tiens tout particulièrement à savoir s'il a pris contact avec l'homme sans yeux. Tu sais, Farkas.

— Je m'y mets tout de suite, fit Kluge. Je peux essayer de remonter sa piste, de reconstituer tous ses mouvements à partir d'aujourd'hui.

— Bien. Bonne idée. Mets-toi au travail.

Enron regagna la table, profondément irrité et frustré d'avoir fait un tel voyage pour rien… non, pas tout à fait rien ; il avait au moins rencontré Farkas et, grâce à lui, découvert l'existence

d'un lien entre Kyocera et le complot visant à renverser le Generalissimo. Mais c'était toujours du domaine de l'hypothèse. Et maintenant, en supposant qu'il ait envie de poursuivre sa mission, il allait lui falloir retrouver la trace de Davidov à Los Angeles. Merde de merde !

Enron fit appel à sa formidable discipline d'esprit pour recouvrer son calme. Mais, en approchant de la table, en surprenant le langage du corps de Jolanda et Farkas qui lui tournaient le dos, il comprit qu'un climat érotique s'était établi en son absence et sentit monter en lui une nouvelle flambée de colère.

Penché vers Jolanda dans une attitude visiblement affectueuse, Farkas se redressa d'un mouvement souple et vif alors qu'Enron était encore à vingt pas de la table. Intéressant, se dit l'Israélien. Comme s'il avait des yeux derrière la tête. Jolanda perçut le mouvement de recul de Farkas comme le signal du retour d'Enron et elle se redressa à son tour, sans pouvoir faire disparaître en si peu de temps le rouge de son visage et le brillant de ses yeux. L'excitation, le bon vieux désir suintaient par tous les pores de sa peau. Enron en conçut de l'irritation, mais cela stimula en lui l'esprit de compétition. Farkas peut bien faire du plat à Jolanda derrière mon dos, se dit-il, plus jamais il ne la touchera. Alors que moi, en rentrant à l'hôtel, je vais la baiser comme personne ne l'a jamais baisée.

— Tu as l'air contrarié, fit Jolanda. Mauvaises nouvelles ?

— Si l'on veut. C'était un message de Dudley. Son père est au plus mal et il doit regagner la Terre sans délai. Nous ne pourrons donc pas déjeuner avec lui demain.

— C'est bien dommage.

— Assurément. Un si gentil garçon… Je suis très triste pour lui. Il faudra l'appeler dès notre retour, n'est-ce pas ?

— Absolument, dit Jolanda.

Au moment où Enron s'asseyait, Farkas se leva.

— Voulez-vous m'excuser ? fit-il en souriant. Je reviens tout de suite.

Enron suivit Farkas des yeux pendant qu'il traversait la salle, en se demandant si le Hongrois avait réussi à déchiffrer le sens caché de ce qu'il venait de dire et s'il n'allait pas, lui aussi,

téléphoner à quelqu'un. Mais, non, l'aveugle allait simplement aux toilettes.

— Il est dans le bain, j'en suis certain, déclara Enron en se retournant vers Jolanda. Il est venu préparer le terrain pour le compte de Kyocera et apporter dans l'ombre un soutien musclé à ton ami. Cela ne fait aucun doute.

— Et il pense que tu fais la même chose pour Israël, dit Jolanda.

Quelle idée absurde ! songea Enron en écarquillant les yeux. Cette femme est extraordinaire. Son cerveau de colibri est constamment en mouvement et part dans les directions les plus inattendues.

Mais la pensée troublante qu'elle pût être dans le vrai lui effleura l'esprit.

— C'est ce qu'il t'a dit pendant que j'étais au téléphone ? demanda-t-il avec une pointe d'inquiétude dans la voix.

— Bien sûr que non. Mais j'ai vu qu'il le pensait. Il est convaincu qu'Israël finance l'opération en sous-main, comme tu l'es que Kyocera tire les ficelles.

Enron éprouva un énorme soulagement. Ce n'était donc qu'une hypothèse produite par son esprit confus.

— Eh bien, il se trompe, fit Enron.

— Et si vous vous trompiez tous les deux ? Si personne ne finançait le projet en sous-main ?

— Tu ne connais rien à ces choses-là, lança Enron dans un nouvel accès d'irritation.

— C'est vrai, acquiesça Jolanda. Je ne suis qu'une grosse vache stupide et rien d'autre. Tu n'as d'admiration que pour mes tétons.

— Jolanda, je t'en prie !

— Je reconnais que j'ai de beaux tétons. De nombreux hommes me l'ont dit et il ne me viendrait pas à l'idée de prétendre le contraire. Mais ce n'est pas tout, Marty, tu peux-me croire. Si tu as de la chance, tu le découvriras peut-être.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'ai le plus grand respect pour…

— Bien sûr ! Je n'en doute pas !

Jolanda leva les yeux au-dessus de l'épaule d'Enron. Farkas

venait de réapparaître et se tenait juste derrière lui.

— Que diriez-vous de dîner maintenant ? demanda le Hongrois avec affabilité. Comme je l'ai dit, il m'est arrivé plusieurs fois de prendre un repas ici. Si vous me permettez de vous recommander un ou deux plats…

Il tombait des cordes quand le *Tonopah Maru* entra dans la baie de San Francisco, son iceberg en remorque. Quelle chance, songea Carpenter, que la première pluie depuis une éternité tombe avec une telle profusion sur San Francisco le jour même où le remorqueur arrive avec son énorme provision d'eau qui vient s'ajouter aux réserves locales !

Toute la seconde moitié du retour, ils avaient navigué sous un ciel implacable, sans un nuage, sans la moindre trace de ces masses omniprésentes de vapeur d'eau qui congestionnaient et blanchissaient le ciel la majeure partie du temps, sur la majeure partie de la planète. C'était l'un des effets de serre, cette augmentation de la vapeur d'eau atmosphérique qui contribuait à amplifier le réchauffement relativement limité provoqué par le dégagement de CO_2 et autres gaz à effet de serre. Mais, de manière inexplicable, jour après jour, le ciel était resté immaculé au-dessus du *Tonopah Maru* et le soleil s'était acharné sur l'iceberg. Malgré sa couche protectrice, la montagne de glace avait cédé à la mer une partie de sa substance sous ces assauts quotidiens.

Mais il en restait encore beaucoup pour San Francisco et le voyage touchait à sa fin. Le remorqueur s'engagea sous le vénérable pont du Golden Gate, avec dix-sept ou dix-huit kilotonnes de la calotte glaciaire antarctique dans son sillage, sous un ciel bouché, battu par les bourrasques de pluie, noyé sous le déluge qui s'abattait avec furie sur la cité et sa baie.

— Regardez-moi ça, lança Hitchcock, qui se tenait sur le pont, près de Carpenter, sous les cataractes. Ça, c'est de la pluie.

— Magnifique, fit Carpenter. Splendide.

Les mots n'étaient peut-être pas bien choisis. Le déluge soulevait des nuages de saleté dans les rues de la cité, balayait

les amas de poussière accumulée depuis des mois, voire des années, et les projetait en l'air, de sorte que la pluie torrentielle devenait de plus en plus crasseuse à mesure que retombait la profusion de cochonneries souillant l'air. Le ciel versait des flots d'ordures. En effet, se dit Carpenter, c'est très beau, très joli à regarder.

Il avait appris en travaillant au service météo de Samurai qu'il existait sur la planète certains endroits où une pluie bienfaisante, purifiante et fertilisante tombait tous les jours ou presque : la frange orientale du bassin méditerranéen, la région céréalière du Saskatchewan ou encore les plaines de Sibérie. Ce n'était pas le cas ici. La pluie était si rare sur la côte Ouest que c'était plus une gêne qu'autre chose quand elle se décidait enfin à tomber, généralement avec une abondance ridicule, comme ce jour-là. Les précipitations, d'une fréquence insuffisante pour maintenir les réserves d'eau à un niveau satisfaisant, servaient essentiellement à désagréger le magma chimique accumulé dans les rues et sur les routes pour en faire des toboggans de foire, à creuser d'affreux ravins sur les flancs desséchés et pelés des collines à l'est de la baie et à brasser la crasse pulvérulente qui emplissait la ville, déplaçant les saloperies sans les faire disparaître.

Peu importait. Il était arrivé à bon port, avec son chargement. Le voyage était donc une réussite, à part la petite tache que représentait l'incident du calamarier. Et Carpenter s'efforçait de ne pas y penser.

Il alla se mettre à l'abri dans la bulle de la poupe. Caskie s'y trouvait, devant un tableau de contrôle.

— Donnez-moi le bureau de Samurai, au port d'Oakland, voulez-vous ? Il faut que je sache à quel quai je dois livrer notre marchandise. Je prendrai l'appel dans ma cabine.

— Bien, monsieur. Tout de suite, monsieur !

— *Monsieur ?* répéta Carpenter.

Personne ne lui avait jusqu'alors donné du monsieur à bord du *Tonopah Maru* et il y avait quelque chose d'assez irréel et d'étrangement insolent dans la manière dont Caskie venait de le faire. Mais l'agile petite opératrice radio était déjà partie ventre à terre, pour établir la communication téléphonique.

Carpenter descendit dans sa cabine où l'opérateur du port d'Oakland l'attendait déjà sur le petit viseur du communicateur mural.

— Ici le capitaine Carpenter, commença-t-il. Je vous informe de l'arrivée du *Tonopah Maru* avec iceberg d'une masse supérieure à dix-sept cents kilotonnes. Je demande des instructions pour l'accostage.

L'opérateur du port lui indiqua le numéro du quai le long duquel il devait amener son iceberg.

— Vous avez ordre de vous présenter au Hangar administratif 14, ajouta l'androïde, aussitôt après la transmission de votre commandement aux autorités portuaires.

— La transmission de mon commandement ?

— C'est exact, capitaine. Vous serez relevé par le capitaine Swenson et vous vous rendrez immédiatement au Hangar administratif 14 pour une audition préliminaire 442.

— Je ne comprends pas.

— Vous serez relevé par le capitaine Swenson et vous vous rendrez…

— Oui, j'ai entendu. Vous avez dit « 442 » ?

— C'est exact. Il y aura une 442, capitaine.

Carpenter était perplexe. Que pouvait bien être une 442 ? Mais l'androïde ne put qu'user de périphrases, sans lui donner de réponses claires. Au bout d'un moment, il coupa le communicateur et remonta sur le pont.

— Hitchcock ?

Le navigateur tourna vers l'ouverture de la bulle son visage d'un noir d'ébène, au poil grisonnant.

— Vous m'avez appelé, monsieur ?

Encore *monsieur*. Décidément, il y avait quelque chose qui clochait.

— Hitchcock, qu'est-ce qu'une 442 ?

La physionomie de Hitchcock demeura impassible, presque hautaine, mais une lueur étrange passa dans son œil globuleux, d'un blanc saisissant, injecté de sang.

— Une accusation de manquement, monsieur.

— De manquement ?

— Violation des règlements. Oui, c'est un manquement,

monsieur.

— Vous m'avez dénoncé ? Pour cette histoire du *Calamari Maru ?*

— C'est l'audition qui établira si…

— Répondez-moi !

Carpenter eut envie de saisir Hitchcock par le devant de sa chemise et de l'envoyer dinguer contre le bastingage. Mais il se garda bien de le faire.

— M'avez-vous dénoncé, oui ou non ?

— Nous tous, monsieur, répondit Hitchcock, le regard serein.

— Tous ?

— Rennie. Nakata. C'est Caskie qui a envoyé le message en notre nom à tous.

— Quand avez-vous fait cela ?

— Il y a quatre jours. Nous avons dit que vous aviez abandonné en mer un groupe de marins en détresse.

— Je ne peux pas le croire. Vous avez dit que j'ai aban…

— C'était très grave, monsieur. C'était une violation du respect humain élémentaire.

Hitchcock était d'un calme effrayant. Il semblait s'être enflé pour atteindre six fois sa taille normale : un monstre de rectitude et d'intégrité.

— Il était de notre devoir, monsieur, d'informer les autorités de ce manquement aux usages maritimes.

— Foutu salopard hypocrite ! lança Carpenter. Vous savez aussi bien que moi que nous n'avions de place pour aucun d'eux à bord de ce bateau !

— Oui, monsieur, fit Hitchcock d'une voix qui semblait venir d'une autre galaxie. Je comprends, monsieur. Quoi qu'il en soit, ce manquement a été commis et il nous incombait de le signaler.

Manquement ! Incombait ! Hitchcock employait d'un seul coup le vocabulaire d'un maître d'école. Un son inarticulé resta coincé au fond de la gorge de Carpenter. Il mourait d'envie de jeter Hitchcock par-dessus bord. Rennie et Nakata venaient d'apparaître et observaient la scène de loin, sans se soucier de la pluie. Carpenter se demanda quel numéro portait le manquement qui consistait à jeter devant témoins son

navigateur dans la baie de San Francisco.

Il comprenait maintenant que c'était une folie de leur avoir ordonné d'oublier l'abandon en pleine mer de l'équipage du *Calamari Maru*. Ils pouvaient obéir, mais jamais oublier. Et la seule manière dont ils pouvaient dégager leur responsabilité de ce qu'il avait décidé au cœur du Pacifique était de le dénoncer.

Carpenter revint en esprit au moment où, sur la mer houleuse, ils avaient vu se diriger vers eux les trois canots du navire en perdition. Il se remémora son insensibilité, l'incrédulité de Hitchcock.

En repassant la scène dans son esprit, Carpenter eut du mal à croire qu'il avait pu agir ainsi. Il avait abandonné les marins à une mort certaine, il leur avait tourné le dos pour s'éloigner toutes voiles dehors. Oui, un manquement.

Et pourtant…

Et pourtant, il n'avait pas eu le choix. Le remorqueur était trop petit. L'iceberg commençait à fondre. Ils n'avaient pas assez de provisions pour toutes ces bouches supplémentaires, ni d'Écran en quantité suffisante, ni de place pour loger des passagers, ne fût-ce qu'un ou deux…

Il expliquerait tout cela lors de l'audition 442. Il dirait qu'il fallait juger la situation non du point de vue de l'éthique, mais dans son contexte. *Ce monde est une belle saloperie,* c'est ce que Hitchcock avait dit au moment où Carpenter donnait l'ordre de ne pas s'occuper des dinghys. C'était bien vrai. On était parfois contraint par cette belle saloperie de monde de faire de belles saloperies. Carpenter comprenait que son attitude avait pu paraître insensible. Mais qui sait s'ils n'auraient pas tous péri, sauveteurs comme naufragés ? Il aurait risqué de perdre son iceberg, peut-être même son bateau, s'il avait tenté de…

Tous les regards étaient braqués sur lui. Tous les visages souriaient.

— Allez vous faire foutre ! lança-t-il. Vous ne comprenez rien à rien !

Il regagna sa cabine, leur lançant un regard mauvais au passage.

Le Hangar administratif 14 n'était pas un hangar, mais une

sorte de salle tubulaire, un long et étroit ruban d'acier gris terne, relié presque au petit bonheur à l'un des niveaux supérieurs de l'enchevêtrement labyrinthique de bâtiments et de passerelles qui constituait le centre opérationnel du port d'Oakland.

L'audition n'était pas non plus véritablement une audition. Certainement pas au sens littéral du mot, car Carpenter ne prononça pas plus de deux ou trois courtes phrases. Non, il s'agissait plutôt de la notification des mesures prises contre lui ; la lecture d'un acte d'accusation, en quelque sorte. Un fonctionnaire du port présidait la séance, un type au teint terreux, qui paraissait s'ennuyer ferme, du nom d'O'Reilly, ou O'Brien, ou O'Leary, bref, un patronyme irlandais… Mais Carpenter n'entendit le nom qu'au commencement et l'oublia presque aussitôt, ne gardant en mémoire que les consonances. Tout au long de l'audition, le fonctionnaire garda presque constamment le nez sur son viseur, ne levant la tête que de loin en loin. Carpenter avait l'impression que cet O'Reilly, ou O'Brien, présidait deux ou trois séances en même temps, qu'il recevait des informations de plusieurs terminaux tout en écoutant d'une oreille distraite les huissiers au débit monotone.

Carpenter était représenté par un Échelon Sept de Samurai, du nom de Tedesco. Le teint cireux, affecté de strabisme, l'homme portait sur les joues et le front les stigmates d'une réaction allergique à l'Écran. Qu'un Échelon Sept soit venu l'assister, qu'un Échelon Sept ait attendu toute la matinée que le navire soit à quai et qu'il ait rendu son commandement, tout cela indiquait à Carpenter que l'affaire était grave et qu'il risquait d'avoir de gros ennuis. Mais il demeurait persuadé que tout s'arrangerait lorsque les autorités chargées de l'enquête auraient compris les données du dilemme auquel il avait dû faire face.

— N'ouvrez pas la bouche avant qu'on vous le demande, lui conseilla d'entrée de jeu Tedesco. Et quand vous répondrez, allez droit au fait, sans circonlocutions. Ils détestent cela ici.

— Devrai-je prendre un avocat ? demanda Carpenter.

— Ce n'est pas une action juridique, répondit Tedesco. Pas aujourd'hui. Si cela le devient, la Compagnie vous fournira un

défenseur. En attendant, faites ce que je vous indique.

— Dites-moi quelle est la peine que j'encours.

— Radiation de l'inscription maritime. Perte de votre brevet de commandement.

La voix de Tedesco était glaciale. Tout en lui exprimait le mépris pour cette affaire, l'épisode sordide en mer, les accusations embarrassantes portées par l'équipage contre son capitaine, la déplorable nécessité pour un homme de son auguste rang de gaspiller du temps sur les quais d'Oakland pour une sale histoire.

— Et mon grade dans la Compagnie ?

— C'est une affaire interne. L'affaire qui nous occupe à présent est du ressort des autorités du port d'Oakland. Chaque chose en son temps ; mais je pense qu'il n'est pas besoin de vous préciser que les accusations portées contre vous ne serviront pas beaucoup votre avancement. Mais nous verrons bien…

— 442, rôle 100-939399, annonça brusquement O'Reilly, ou O'Brien, tout au fond de la salle tubulaire, en accompagnant ses paroles d'un coup de marteau. Paul Carpenter, capitaine, suspendu, veuillez vous lever.

— Levez-vous, murmura Tedesco.

Mais Carpenter était déjà debout.

C'était très bizarre de se trouver comme cela au centre d'une action disciplinaire. Carpenter se sentait comme un petit enfant qui se faisait réprimander pour une faute légère. Remettre le commandement de son navire à Swenson, le capitaine qui le suppléait, avait déjà été extrêmement embarrassant, d'autant plus que la passation des pouvoirs s'était effectuée devant la bulle de la proue, sous le regard narquois et le sourire triomphant de Hitchcock et de Rennett ; mais, au moins, la scène avait été rendue supportable par une sorte d'intensité dramatique à la Conrad, une solennité théâtrale. Alors que là, debout dans les courants d'air de cette salle en forme de spaghetti, écoutant la pluie tambouriner sur le toit de métal, le regard fixé sur un bureaucrate au visage empâté et aux yeux chassieux, qui ne se donnait même pas la peine de le regarder, mais qui détenait le pouvoir de compromettre sa carrière, peut-être de la ruiner… C'était humiliant, c'était ridicule, c'était

absurde.

L'un des huissiers – une femme ressemblant à un androïde, mais qui, apparemment, n'en était pas un – se leva et commença à débiter d'une voix monotone son charabia juridique. Les faits qui lui étaient reprochés : manquement à ses devoirs, négligence, violation des articles tant et tant du règlement. Les accusateurs, nominalement désignés : son équipage. Un laïus sur son retrait provisoire de l'inscription maritime, dans l'attente d'un examen approfondi de l'affaire. Suivirent cinq ou dix minutes d'arguments de droit touffus que Carpenter renonça rapidement à essayer de comprendre.

— Affaire Carpenter, déclara O'Reilly/O'Brien. Renvoyée en l'absence de pièces à conviction. (Un coup de marteau.) Demande de 376.5 enregistrée et rejetée. Demande de 793 alinéa 1 acceptée Date de l'audition à fixer, notification à adresser aux parues intéressées. (Un coup de marteau. Un autre coup.) Affaire suivante.

Un dernier coup de marteau.

— C'est terminé, fit Tedesco. Vous êtes libre de faire ce que bon vous semble, mais ne quittez pas la région de San Francisco avant que le problème ne soit résolu.

Sur ce, il commença à s'éloigner.

— Une seconde, s'il vous plaît ! lança Carpenter. Que sont tous ces trucs qu'il a rejetés et acceptés ? Le 376.5 et le 793 alinéa je ne sais plus combien ?

— Un 376.5 est une demande de non-lieu. Une demande de principe rejetée par principe. Un 793 alinéa 1 est une demande de mise en liberté provisoire sans caution personnelle. Vous en avez bénéficié, parce que votre casier était vierge.

— Une caution ? Je suis poursuivi au criminel ?

— C'est une enquête purement administrative, expliqua Tedesco. Mais il y existe toujours la possibilité qu'il y ait des suites : poursuite au pénal, peut-être une procédure civile intentée par les représentants des naufragés. Le port d'Oakland est responsable devant les autorités civiles de votre présence en ville, jusqu'à la conclusion de cette affaire. Nous sommes responsables devant le port, ce qui explique pourquoi aucune caution n'a été exigée ; il vous incombe en conséquence de faire

en sorte qu'aucune infraction ne soit à déplorer. Nous savons pouvoir compter sur votre coopération.

— Bien entendu. Mais s'il doit y avoir d'autres poursuites, si de nouvelles procédures doivent être engagées…

— Rien ne prouve que ce sera le cas : chaque chose en son temps, Carpenter, d'accord ? Et maintenant, si vous me permettez…

— Attendez, je vous en prie ! Il y a encore une chose que je dois savoir.

— Je vous écoute.

— Je bénéficie toujours des avantages attachés à l'Échelon Onze ? Hébergement, frais de subsistance ?

— Naturellement, répondit Tedesco. Vous n'avez pas été déclaré coupable de quoi que ce soit, Carpenter. Les autorités du port s'efforcent seulement d'établir la réalité des accusations portées contre vous. Et la Compagnie vous soutient. Ne l'oubliez jamais : la Compagnie vous soutient.

Il prononça ces mots d'un ton dépourvu de toute cordialité, mais c'est ce que Carpenter avait entendu de plus rassurant depuis son arrivée. *La Compagnie vous soutient*. Son équipage buté et aigri, refusant de voir la complexité du problème qu'il lui avait fallu résoudre en mer, l'avait précipité dans cette triste situation ; mais la Compagnie toute-puissante ne se résoudrait jamais à sacrifier un Échelon Onze de sa compétence pour une question de guerre des classes. Carpenter en était maintenant persuadé. Quand on procéderait à son audition, il démontrerait que le sauvetage des naufragés était absolument impossible, qu'il lui avait été nécessaire de trancher, en mettant en balance la survie de son propre équipage et la situation désespérée de ces mutinés inconnus et incompétents. Et, plutôt que de causer la perte du personnel des deux navires en surchargeant son petit bâtiment, il s'était résolu à contrecœur – oui, à contrecœur – à cette solution déchirante : laisser l'équipage du *Calamari Maru* se débrouiller en mer. Il leur dirait que les temps étaient difficiles et les choix douloureux. Avec la meilleure volonté du monde, il n'aurait pu sauver ces marins. Et cette volonté, il l'avait eue. Il allait de soi qu'un homme de son intelligence, aussi bien noté, n'aurait jamais condamné de gaieté de cœur ces

malheureux à une mort certaine, s'il avait eu la moindre possibilité d'agir autrement. Tedesco devait l'avoir compris. Il ferait en sorte qu'O'Brien, ou O'Leary, peu importait son nom, le comprenne aussi. Les accusations portées contre lui seraient levées.

Quand toute cette histoire sera terminée, se dit-il, Samurai sera probablement contrainte de me muter dans un autre service, étant donné que ce genre d'accident porte une atteinte durable a une réputation, et mon avancement sera sans doute retardé d'un ou deux ans ; mais on lui trouverait un poste dans un autre service et, avec le temps, tout rentrerait dans l'ordre.

Oui. Avec le temps.

En attendant, il tombait toujours une pluie torrentielle. Il y avait dans l'air une senteur douceâtre que Carpenter eût presque trouvée agréable s'il n'avait été convaincu que ce parfum provenait du brassage dans l'atmosphère de quelque saloperie toxique, probablement dangereuse, qui, en temps normal, reposait dans la baie de San Francisco.

Et maintenant ?

D'abord, trouver un endroit où dormir.

En arrivant de Spokane pour prendre son nouveau poste, on lui avait attribué une des chambres dont la Compagnie disposait au Marriott Hilton, sur le front de mer de Frisco. Comme il était toujours un Échelon Onze, il supposait être en droit d'y prendre une chambre.

Mais quand il appela le service du Logement sur son terminal portable pour demander le Marriott, on lui indiqua qu'une réservation avait été faite à son nom au Dunsmuir, un hôtel à Oakland. Cela lui mit la puce à l'oreille. Pourquoi pas San Francisco ? Pourquoi pas le Marriott ? Il demanda un transfert. On refusa, c'est au Dunsmuir qu'il devait aller.

En arrivant, Carpenter comprit pourquoi. Le Dunsmuir était un établissement minable qui lui rappela, en pire, le Manito, où il avait logé à Spokane, du temps où il travaillait à la météo… Un hôtel de dernier ordre, qui semblait avoir au moins un siècle et s'élevait au cœur d'une ancienne zone industrielle, sinistre et abandonnée en grande partie, entre l'aéroport d'Oakland et l'autoroute. L'hôtel n'avait ni l'élégance voyante du Marriott ni

le confort. C'était le genre d'établissement fréquenté par des voyageurs de commerce au train de vie modeste, qui avaient une nuit à passer à Oakland avant de se rendre à San Diego ou Seattle.

La Compagnie vous soutient. Certes. Mais la Compagnie commençait déjà à réduire ses frais généraux, alors qu'il n'avait pas encore été déclaré coupable de quoi que ce fût. La situation était peut-être plus inquiétante qu'il ne l'avait imaginé.

L'après-midi touchait à sa fin quand Carpenter fut installé dans la petite chambre maussade et humide où, semblait-il, il allait loger quelque temps. Il appela Nick Rhodes à Santachiara et, à sa grande surprise, parvint à le joindre du premier coup.

— C'est toi ? s'écria Rhodes. Le marin est de retour, de retour de la mer !

— On dirait, fit Carpenter d'une voix morne, éteinte. S'il m'en souvient bien, ce vers est à graver sur une pierre tombale.

L'inquiétude se peignit aussitôt sur les traits de Nick Rhodes.

— Paul ? Il est arrivé quelque chose, Paul ?

— Je n'en sais rien encore. Peut-être des choses assez graves. Je me suis fait avoir par des salauds qui m'ont fait passer devant une sorte de cour martiale.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Qu'as-tu fait ?

— Au beau milieu du Pacifique, commença Carpenter d'un ton las, nous sommes tombés sur un autre navire. Il y avait eu une mutinerie à bord et… C'est une longue histoire. Je n'ai pas envie de te la raconter depuis A jusqu'à Z. Es-tu libre ce soir, Nick ? Veux-tu que l'on se voie pour taquiner sérieusement la bouteille ?

— Bien sûr. Où es-tu ?

— Au Dunsmuir, un boui-boui près de l'aéroport.

— L'aéroport de San Francisco ?

— Non. Oakland, pas San Francisco. Pour la Compagnie, je ne mérite pas mieux depuis mon retour. Au moins, ce sera plus pratique pour toi. À propos, ajouta-t-il tardivement, comment vas-tu ?

— Moi… Ça va.

— Et Isabelle ?

— Ça va aussi. Je continue à la voir, tu sais.

— Bien sûr. Cela ne m'étonne pas le moins du monde. Et qu'est devenue son amie un peu loufoque, cette femme aux appas généreux ?

— Jolanda ? Elle est sur une station orbitale. Devrait revenir dans quelques jours. Elle est partie avec Enron.

— L'Israélien ? Je croyais qu'il était reparti à Tel-Aviv.

— Il a décidé de rester à San Francisco. Subjugué par les appas généreux de Jolanda, je suppose. Un beau jour, ils sont partis ensemble pour une tournée des satellites. Ne m'en demande pas plus, je n'en sais rien. Où nous retrouvons-nous ce soir ?

— Que penses-tu du restaurant de Berkeley où nous sommes allés, sur le front de mer ?

— Chez Antonio ? D'accord. À quelle heure ?

— À l'heure qui te convient. Le plus tôt sera le mieux. Il faut que je te dise, Nick, que j'ai le moral à zéro. Et cette pluie n'arrange rien. Ta compagnie me ferait du bien.

— Et si on se voyait tout de suite ? suggéra Rhodes. De toute façon, ma journée est presque terminée. Et, pour ne rien te cacher, ta compagnie me ferait du bien aussi.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Je n'en suis pas sûr. Disons une complication.

— Qui concerne Isabelle ?

— Rien à voir avec les femmes. Je te raconterai tout à l'heure.

— Isabelle ne viendra pas te rejoindre ce soir, hein ?

— Certainement pas ! fit Rhodes. Chez Antonio, dans une demi-heure, ça te va ? À tout à l'heure, vieux loup de mer, et bienvenue au pays !

— Ouais, fit Carpenter. Le marin est de retour. Pour le meilleur ou pour le pire.

La pluie tambourinait sur le dôme de perspex du restaurant comme une pluie de cailloux lancés à pleines poignées par un géant furieux. La baie était presque invisible, noyée dans les grisailles crépusculaires et les bourrasques de pluie. Ils étaient pratiquement les deux seuls clients de l'établissement.

Nick Rhodes eut l'air abasourdi par la relation que lui fit

Carpenter de ce qui s'était passé en mer. Il écouta toute l'histoire, pétrifié dans une sorte d'incrédulité, sans presque ouvrir la bouche, sans détacher les yeux du visage de Carpenter d'un bout à l'autre du récit, ne rompant sa concentration que pour porter son verre à sa bouche. Il attendit que Carpenter eût terminé pour commencer à poser des questions détournées avant d'aborder le point crucial – y aurait-il réellement eu de la place sur le *Tonopah Maru* pour les deux groupes antagonistes de Kovalcik et du capitaine Kohlberg ? – de sorte que Carpenter dut lui narrer derechef toute l'histoire, par bribes cette fois.

Au fil de son récit, Carpenter avait de plus en plus de mal à accepter sa propre version des événements. Il commençait à se dire que, tout compte fait, ce n'eût peut-être pas été un problème insoluble de prendre les naufragés à son bord. En loger cinq par-ci, six par-là, les tasser dans les placards, les toilettes et les moindres recoins du navire, réduire la ration d'Écran de son équipage, de manière qu'il y en eût assez pour tout le monde…

Ou tout simplement les laisser dans leurs dinghys et remorquer les trois canots jusqu'à San Francisco…

Non. Non.

— Ce n'était pas faisable, Nick. Tu peux me croire sur parole. Ils étaient au moins quinze, peut-être une vingtaine, et déjà, pour nous cinq, nous avions à peine assez d'espace pour vivre. Et je ne parle pas des vivres ni des réserves d'Écran. Enfin, Nick, t'imagines-tu que j'avais envie d'abandonner ces pauvres bougres au milieu du Pacifique ? Tu ne crois pas que j'avais le cœur serré en prenant cette décision ?

Rhodes hocha lentement la tête, puis il regarda Carpenter d'un air bizarre.

— As-tu signalé à quelqu'un que tu avais vu un navire en détresse ? demanda-t-il.

— Ce n'était pas nécessaire, répondit Carpenter d'un ton maussade. Ils avaient leur propre radio.

— Tu n'en as donc pas parlé aux autorités maritimes ? Tu as levé l'ancre et tu les as laissés en plan ?

— Oui. J'ai levé l'ancre et je les ai laissés en plan.

— Bon Dieu, Paul ! souffla Rhodes en faisant signe au serveur

d'apporter deux autres verres. Bon Dieu ! Je crois que tu n'as vraiment pas eu une bonne idée de faire ça.

— Non, vraiment pas. Tu veux dire que c'est comme si je m'étais éloigné du lieu d'un accident sans m'arrêter ? poursuivit Carpenter qui avait de la peine à soutenir le regard de Rhodes. Mais tu n'étais pas là, Nick, tu ne peux pas savoir ! J'ai agi sous la pression des événements. Notre bateau était trop petit. J'avais un énorme iceberg en remorque et je voulais me mettre en route avant qu'il ne fonde. Les marins du calamarier s'entre-déchiraient depuis des semaines, ils avaient l'air cinglés et dangereux. De plus, ils étaient employés par Kyocera et, même si ce facteur n'a pas été décisif, je ne pouvais m'empêcher d'y penser. Il m'était absolument impossible de les prendre à mon bord. Alors, j'ai mis les voiles. Je ne te demande pas de m'approuver, mais c'est comme cela que ça s'est passé. J'aurais pu lancer un appel radio pour que quelqu'un se porte à leur secours, mais je me suis dit qu'ils avaient dû envoyer leur propre S.O.S. et que je n'avais pas besoin de le faire à leur place. Pour ce qui est d'envoyer un rapport officiel sur les événements, si je ne l'ai pas fait, c'est parce que… parce que…

Il chercha un moment ses mots, incapable de fournir une explication.

— Je suppose, reprit-il enfin sous le regard devenu implacable de Rhodes, que j'ai pensé que cela me ferait du tort, si j'informais les autorités que j'avais laissé un navire en détresse sans lui porter secours. J'ai donc essayé de passer toute cette affaire sous silence. Comprends-moi, Nick, c'était mon premier commandement !

— Tu as demandé à ton équipage de ne pas en parler ?

— Oui, mais ils n'ont pas voulu se taire.

— Les survivants de l'autre navire ont dû te dénoncer eux aussi, non ?

— Quels survivants ? Il ne peut pas y avoir eu de survivants.

— Oh ! Paul !… Paul !…

— C'était mon premier commandement, Nick. Je n'ai jamais demandé à être capitaine au long cours.

— Tu n'as pas refusé le poste, que je sache.

— C'est vrai, je ne l'ai pas refusé. Et voilà comment, pour la

première fois de ma vie, j'ai fait quelque chose de vraiment dégueulasse. Je m'en mords les doigts, Nick, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Tu comprends ?

— Prends donc un autre verre.

— Qu'est-ce que ça m'apportera ?

— En général, cela me fait du bien. Ça marchera peut-être aussi pour toi. Tu sais, Paul, ajouta Rhodes avec un sourire, je pense que tout finira par s'arranger. L'audition et le reste.

— Tu crois ?

— La Compagnie te couvrira. Comme tu l'as dit, il était impossible de prendre ces marins à ton bord. La seule chose que tu puisses te reprocher est de ne pas avoir fait un rapport en bonne et due forme, ce qui retardera probablement ton avancement. Mais Samurai ne voudra pas rendre public le fait que le capitaine de l'un de ses navires a abandonné à la mort un groupe de naufragés – cela fait mauvais effet, même si c'était justifiable – et ils arrangeront le coup avec la justice pour obtenir un non-lieu et enterrer l'affaire, avant de te muter discrètement au service météo ou ailleurs. Après tout, te désigner à la vindicte publique ne ramènera pas les marins de Kyocera à la vie et l'établissement de ta culpabilité, même partielle, serait préjudiciable à l'image de marque de Samurai. Ils vont étouffer le scandale et faire comme si rien ne s'était passé en mer entre ton bateau et celui de Kyocera. J'en suis certain, Paul.

— Tu as peut-être raison, fit Carpenter d'une voix où se mêlaient bizarrement le pessimisme et l'espoir auquel il s'accrochait encore.

Il avait jusqu'à présent considéré ce qui s'était passé, y compris l'audition 442, comme relativement bénin, une épreuve dont, tout compte fait, il s'était sorti sans trop de dégâts et qui, en raison de l'hostilité innée de classe manifestée par Hitchcock et le reste de l'équipage, l'entraînait maintenant dans des démêlés administratifs qui lui vaudraient au pire une tache à sa réputation. Mais, pendant la conversation d'une demi-heure qu'il venait d'avoir avec son plus vieux et son meilleur ami, les choses avaient commencé à prendre une tournure infiniment plus grave : l'acte criminel d'un homme pris de panique, qui

s'était dégonflé à l'instant de la seule décision véritablement cruciale de sa vie. Il commençait à avoir le sentiment qu'il avait assassiné de ses propres mains les occupants des trois canots de sauvetage.

Non. Non. Non. Non.

Je ne pouvais absolument rien faire pour les sauver. Rien. Rien. Rien du tout.

Il valait mieux changer de sujet.

— Tu m'as dit au téléphone, reprit Carpenter, qu'il y avait eu une complication pour toi, pendant que j'étais en mer, et que tu m'en parlerais ce soir.

— Oui.

— Et alors… ?

— J'ai reçu une offre d'emploi, répondit Rhodes. Juste après ton départ. Kyocera-Merck m'a fait venir à son siège de Walnut Creek, où j'ai eu un entretien avec un Échelon Trois du nom de Nakamura, l'homme le plus glacial que l'on puisse imaginer, qui m'a invité à passer chez K.M. avec toute mon équipe de chercheurs. On est disposé à me donner, en substance, un chèque en blanc pour aménager à ma guise un laboratoire.

— Nous en avons parlé, juste avant mon départ. Tu t'inquiétais du pouvoir que Samurai était en train d'acquérir, de sa mainmise sur le destin génétique de l'humanité. C'est précisément ce que je t'ai conseillé, de t'adresser ailleurs – s'il m'en souvient bien, j'ai cité Kyocera – et de faire concurrence à Samurai pour l'exploitation de la technologie de l'adapto. Ce qui aura pour effet de briser ce monopole génétique que tu redoutes tant. Alors ? Vas-tu accepter ?

— Je ne t'ai pas encore tout raconté, Paul. Un certain Wu Fang-shui est mêlé à cette histoire, un homme qui, jusqu'à il y a une vingtaine d'années, était tenu pour un génie de la recherche génétique. L'Einstein de la profession, l'Isaac Newton, si l'on veut. L'ennui est que, confondant la fin et les moyens, il a lancé, dans l'une des républiques d'Asie centrale, un abominable programme de ligature génétique, des expériences conduites au mépris de l'éthique médicale. En utilisant des sujets humains. À leur insu. Des trucs cauchemardesques, du genre savant fou, tu vois ? Avec cette différence qu'il était parfaitement sain d'esprit,

mais totalement dépourvu de sens moral. Le bruit des expériences auxquelles Wu se livrait finit par se répandre et son suicide fut annoncé. En réalité, après s'être transformé en femme, une transformation très convaincante, il alla se réfugier dans l'espace, sur un des satellites L-5 où il disparut sans laisser de traces.

— Et tu commences à te considérer comme une sorte d'équivalent moral de ce monstre de Wu Fang-shui, c'est bien cela ?

— Pas du tout, répliqua Rhodes. Ce qui s'est passé, c'est que Kyocera a réussi à arracher le docteur Wu Fang-shui de son refuge orbital – ne me demande pas comment – et à le convaincre de participer à un projet de voyage spatial à une vitesse supérieure à celle de la lumière. À l'évidence, l'équipage du vaisseau aura besoin d'une restructuration génétique et c'est Wu qui s'en chargera. Nakamura m'a affirmé que, lorsqu'il aurait terminé, il serait attaché à mon équipe de chercheurs en qualité de consultant.

— Ce généticien tordu, aux qualités exceptionnelles…

— L'Einstein de la profession, oui. Il travaillerait avec moi.

— Mais il t'inspire une telle horreur qu'il ne te viendrait jamais à l'esprit…

— Tu n'as toujours pas compris, Paul. Nous sommes encore loin, dans l'état actuel de nos travaux, d'avoir trouvé des solutions à certains des grands mystères de l'adapto. Le vaste et ambitieux projet de transformation totale exposé par mon jeune collègue Van Vliet est encore plein de lacunes évidentes, comme il commence lui-même a le reconnaître. Un cerveau comme Wu Fang-shui sera en mesure de s'attaquer à ces problèmes et de les résoudre. S'il entre dans notre équipe, c'est toute la technologie de l'adapto qui risque d'être au point en un rien de temps. Ce qui signifie que Kyocera détiendrait le monopole génétique que je redoutais d'offrir à Samurai.

— Par conséquent, tu ne vas pas accepter ce poste qu'on te propose, fit Carpenter.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Non ?

— Je me pose encore la question de savoir si j'ai le droit de

faire obstacle au développement d'une technologie qui permettra à l'espèce humaine d'affronter les changements à venir.

Carpenter savait que, tôt ou tard, une faille se présenterait dans la logique de Rhodes. Il avait vu juste.

— Tu ne peux pas jouer sur les deux tableaux, Nick. Tu prétends ne pas vouloir faire obstacle au progrès, alors que tu viens juste de me dire que tu t'inquiétais d'offrir à une des Compagnies le monopole…

— C'est vrai. Mais la question reste posée. Si Wu Fang-shui vient se joindre à mon équipe, nous parviendrons probablement à trouver les réponses propres à assurer la survie de notre espèce. Mais mon équipe appartient à Samurai et Wu à Kyocera. Si nous unissons leurs compétences, tout sera réglé en deux ou trois ans. Dans le cas contraire, on peut se demander si quelqu'un réussira un jour à trouver les solutions à ces problèmes. Ai-je envie d'être l'acteur principal qui fera de la transformation totale une réalité ? Ou bien celui qui en empêchera ou en retardera sensiblement la réalisation ? Cela ne dépend que de moi, hein ? Et je ne suis absolument pas sûr de ce que je dois faire. En réalité, Paul, je suis dans le noir le plus complet. Ce n'est pas la première fois, ajouta Rhodes avec un sourire.

L'air familier de désarroi qui se peignit sur les traits du chercheur réussit presque à faire oublier à Carpenter ses propres ennuis.

— Non, fit-il. Non, ce n'est pas la première fois.

La véritable audition 442 eut lieu trois jours plus tard, de nouveau dans le Hangar administratif 14 du port d'Oakland. Pendant ces trois jours, la pluie n'avait pas cessé une seconde de tomber : un déluge continu, exaspérant, des torrents de grosses gouttes souillées qui s'abattaient sur toute la région de la baie dans un renversement insensé des conditions météorologiques établies de longue date. Nul ne pouvait dire combien de temps s'écoulerait avant que la sécheresse ne resserre de nouveau son étreinte sur la côte Ouest. En attendant, les routes étaient inondées, les maisons étaient entraînées par des affaissements

de terrain, les eaux de ruissellement ravinaient des pans entiers de collines, des rivières de boue envahissaient les rues.

Quand Carpenter se présenta à l'audition, il n'y avait que deux autres personnes dans la salle : le fonctionnaire au patronyme irlandais et le greffier, la femme à l'aspect d'androïde. Carpenter se demanda où pouvait bien être Tedesco, censé le représenter pour le compte de Samurai Industries. Avait-il pris sa journée à cause de la pluie ?

D'un coup de marteau, O'Brien/O'Reilly/O'Leary ouvrit la séance. Cette fois, Carpenter prit la peine d'écouter son nom et de le garder en mémoire. O'Reilly. Il s'appelait O'Reilly.

— Objection ! lança immédiatement Carpenter. Mon avocat n'est pas présent.

— Votre avocat ? Nous n'avons pas d'avocats ici.

— M. Tedesco, de Samurai Industries. Mon représentant. Il devait être présent aujourd'hui.

O'Reilly se tourna vers l'huissier.

— M. Tedesco a formulé une clause de *posteriori.*

— Une quoi ? fit Carpenter.

— Une requête pour ne pas se présenter aujourd'hui et recevoir ultérieurement le procès-verbal de séance, expliqua O'Reilly. Il communiquera des réponses appropriées, s'il estime nécessaire de le faire.

— Comment ? s'écria Carpenter. Je suis tout seul aujourd'hui ?

— Poursuivons, reprit imperturbablement le fonctionnaire. Nous allons examiner les pièces à conviction suivantes…

— Attendez un peu ! J'exige la présence d'un représentant qualifié !

O'Reilly considéra longuement Carpenter, d'un regard froid.

— Vous avez un représentant qualifié, capitaine Carpenter, qui aura en temps voulu la possibilité de formuler une réponse appropriée. Épargnez-moi, je vous prie, tout nouvel éclat. Nous examinons donc les pièces à conviction suivantes…

Carpenter fixa d'un regard terne le viseur installé au fond de l'espace tubulaire, sur lequel la pièce à conviction A venait d'apparaître. La pièce à conviction A était le témoignage de l'officier Rennett, chargé de l'entretien et des opérations, qui

décrivait sa visite à bord du *Calamari Maru,* en compagnie du capitaine Carpenter. Avec sécheresse et sobriété, Rennett exposa à grands traits la situation telle qu'elle avait pu l'observer à bord du calamarier, parla des officiers enfermés et sous sédatif, répéta les déclarations de Kovalcik, le chef des mutins. Son récit parut assez fidèle à Carpenter et nullement préjudiciable à sa personne. Puis vint la pièce à conviction B, la déposition du navigateur Hitchcock, qui raconta comment les oscillations de l'iceberg ballotté par une houle de plus en plus forte avaient accidentellement submergé le calamarier, comment les trois canots de sauvetage s'étaient dirigés vers le *Tonopah Maru* pour chercher du secours et comment le capitaine Carpenter avait donné l'ordre à son équipage de ne pas s'occuper des naufragés et de mettre le cap sur San Francisco. Carpenter lui-même fut horrifié par la fin de ce récit, mais il ne pouvait reprocher à Hitchcock d'avoir déformé quoi que ce fût. C'est bien ainsi que les choses s'étaient passées.

Il supposa que les dépositions de Caskie et Nakata allaient suivre. Après quoi, on lui offrirait certainement la possibilité de parler pour sa défense… d'expliquer la difficulté de la situation, d'arguer de la capacité limitée de son navire et de l'insuffisance des réserves de vivres et d'Écran, de montrer comment, à l'instant de la décision, il avait choisi la vie de ses hommes plutôt que celle d'inconnus. Carpenter avait déjà décidé de déclarer qu'il se repentait d'avoir dû abandonner les naufragés, qu'il regrettait profondément d'y avoir été contraint, qu'il espérait être pardonné pour le choix qu'il avait fait et pour avoir été trop bouleversé par ces événements pour envoyer un rapport. Tedesco approuverait-il qu'il batte ainsi sa coulpe ? Rien n'était moins sûr ; peut-être était-ce une position de faiblesse sur le plan juridique. Rien à foutre de Tedesco ! Tedesco aurait dû être là pour l'assister et il s'était défilé.

Carpenter conservait malgré tout au fond de lui un reste de confiance. Les paroles de Nick Rhodes résonnaient encore dans son esprit.

La Compagnie te couvrira. Samurai ne voudra pas rendre public le fait que le capitaine de l'un de ses navires a

abandonné à la mort un groupe de naufragés… et ils arrangeront le coup avec la justice pour obtenir un non-lieu et enterrer l'affaire, avant de te muter au service météo ou ailleurs.

Ils vont étouffer le scandale et faire comme si rien ne s'était passé en mer entre ton bateau et celui de Kyocera.

J'en suis certain, Paul.

J'en suis certain, Paul.

J'en suis certain, Paul.

— Pièce à conviction C, annonça O'Reilly. La déposition du capitaine Kovalcik.

Quoi ?

C'est bien elle qui apparut sur l'écran, visage impénétrable, regard glacial, Kovalcik en personne. Elle n'avait donc pas péri dans son canot. Non, elle était là, bien vivante, la mine renfrognée, et elle faisait un récit terrible de survie en mer, de privations et de tourments, jusqu'au sauvetage par un patrouilleur de la Marine. La moitié de son équipage n'avait pas survécu. Tout cela parce que le capitaine du remorqueur d'icebergs de Samurai n'avait pas voulu lever le petit doigt pour les sauver.

Carpenter ne put que reconnaître que c'était une accusation accablante. Kovalcik ne dit pas un mot sur la mutinerie qu'elle avait dirigée ; elle passa sous silence le fait que, si le *Calamari Maru* avait sombré, c'était la conséquence directe de son incompétence à elle, qui avait décidé de rester à proximité du monstrueux iceberg captif ; elle omit de mentionner que Carpenter avait expliqué que son navire n'était pas en mesure d'accueillir une telle quantité de passagers. Elle concentra toute sa déposition sur l'appel à l'aide qu'elle avait lancé et l'insensibilité de Carpenter qui l'avait rejeté. Quand Kovalcik eut terminé, son image effrayante continua de le fixer d'un regard noir, comme si elle s'était gravée dans l'écran même du viseur.

— Capitaine Carpenter ? lança O'Reilly.

Il allait enfin avoir l'occasion de se faire entendre.

Il se leva et prit la parole pour faire, une fois de plus, le

sinistre récit des événements, les injonctions au navire de Kovalcik, les signes de la mutinerie, les officiers reclus et drogués, sa proposition de les prendre à son bord, puis l'engloutissement de l'autre navire et les trois canots dansant sur les flots agités. En s'écoutant parler, Carpenter fut frappé par le manque de solidité de ses arguments. Bien sûr qu'il aurait dû les prendre à son bord, quelles qu'en fussent les conséquences. Même si tout le monde était mort de faim avant de toucher le port. Même si les réserves d'Écran s'étaient épuisées en une journée et demie, et s'ils avaient tous eu la peau, la chair et les muscles brûlés en profondeur. Ou alors, il aurait dû demander à un autre navire de leur venir en aide. Mais il poursuivit, reprenant en détail le film des événements, se justifiant derechef des accusations, invoquant ses devoirs et l'impossibilité de prendre les naufragés à son bord, affirmant de nouveau sa contrition et son repentir.

Soudain, il n'eut plus rien à ajouter et demeura muet devant l'irlandais et le greffier.

Il y eut un silence assourdissant. Qu'allait-il se passer à présent ? Un verdict ? Une sentence ?

O'Reilly abattit son marteau devant lui. Puis il tourna la tête, comme pour étudier le dossier de l'affaire suivante sur son bureau.

— Que dois-je faire, attendre ? demanda Carpenter.

— La séance est levée, annonça le greffier en rassemblant une liasse de chemises.

Il parut se désintéresser totalement de lui, en supposant qu'il lui eût jamais porté de l'intérêt.

Quand Carpenter sortit, personne ne lui dit un mot.

Dès son arrivée au Dunsmuir, une demi-heure plus tard, il appela Tedesco au numéro que Samurai lui avait donné. Il s'attendait à être renvoyé de poste en poste, mais, à son grand étonnement, Tedesco apparut presque aussitôt sur le viseur.

— Vous n'étiez pas là ! commença Carpenter. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— Ma présence n'était pas requise. J'ai pris connaissance du procès-verbal.

— Déjà ? Vous n'avez pas perdu de temps. Et qu'allez-vous

faire maintenant ?

— Faire ? Qu'y a-t-il à faire ? Vous avez été condamné à une amende pour négligence. Le Port vous a retiré votre permis de navigation. Kyocera va très vraisemblablement nous poursuivre en justice pour avoir laissé ses marins périr dans le Pacifique et cela risque de nous coûter très cher. Nous allons attendre de voir ce qui se passe.

— Vais-je être rétrogradé ? demanda Carpenter.

— Vous ? Vous allez être viré, oui.

— Comment… Viré ?

Carpenter eut l'impression de recevoir un coup de poing au creux de l'estomac. Il essaya de reprendre son souffle.

— Vous m'avez dit, avant la première audition, que la Compagnie me soutenait. Et je suis viré ? C'est ce que vous appelez soutenir quelqu'un ?

— Les choses ont changé, Carpenter. Nous ne savions pas alors qu'il y avait des survivants. L'existence de survivants change toute la situation, vous ne croyez pas ? Kyocera réclame votre tête, et nous la leur apporterons sur un plateau. Nous vous aurions probablement gardé s'il n'y avait pas eu de survivants, si c'était demeuré une affaire interne entre Samurai et le port d'Oakland – votre parole contre celle de votre équipage, la qualité du jugement d'un officier et rien d'autre –, mais aujourd'hui des accusateurs outragés apparaissent, qui portent la chose sur la place publique. Il y aura du grabuge. Comment pourrions-nous vous garder, Carpenter ? Nous aurions pu étouffer le scandale et vous seriez resté avec nous, mais ce n'est plus possible, pas avec des survivants qui prennent la parole et nous traînent dans la boue. Vous croyez donc que nous pourrions vous confier une nouvelle affectation ? Votre nouvelle affectation consistera à vous chercher du boulot, Carpenter. Vous avez un préavis de trente jours et vous pouvez vous estimer heureux. Un conseiller en licenciement vous informera de vos droits. D'accord, Carpenter ? Vous voyez le tableau ?

— Je ne m'attendais pas…

— Non, je suppose que vous ne vous attendiez pas à ça. Je suis navré, Carpenter.

Abasourdi, respirant d'une haleine courte et saccadée,

Carpenter garda les yeux fixés sur le viseur, longtemps après que l'écran fut devenu noir. La tête lui tournait. Il n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de dévastation intérieure. Comme si un trou s'était ouvert dans le sol de la planète, un trou dans lequel il venait de basculer… et il tombait… il tombait…

Il parvint petit à petit à se calmer un peu.

Il resta assis un moment, inspirant profondément, s'efforçant de ne penser à rien. Puis, machinalement, il commença à composer le numéro de Nick Rhodes.

Non.

Non, pas maintenant. Rhodes compatirait à son désarroi, bien sûr, mais n'avait-il pas dit à mots couverts que son ami portait la responsabilité de ce qui était arrivé. Carpenter n'avait pas besoin de ce genre de discours.

Appelle un ami. Un autre que Nick Rhodes.

Il pensa d'abord à Jolanda. La gentille, pulpeuse et opulente Jolanda qui ne le jugerait pas. Appelle-la, emmène-la dîner, raccompagne-la chez elle, quelque part à Berkeley, et baise-la comme un malade, le reste de la nuit. L'idée lui plaisait, mais il lui revint à l'esprit que Jolanda était partie faire la tournée des L-5 avec son Israélien.

Appelle quelqu'un d'autre.

Pas nécessairement à Frisco ou autour de la baie. Quelqu'un qui vit loin d'ici. Oui, se dit-il, va-t'en. Va-t'en loin. Prends tes jambes à ton cou. Offre-toi une petite balade.

Va voir Jeanne, par exemple. Oui, la douce Jeanne Gabel, qui vit à Paris ; la bonne copine, toujours pleine de compréhension.

C'est elle qui l'avait fait nommer capitaine au long cours. Elle ne devrait pas trop lui reprocher le gâchis dont il s'était rendu coupable. Et pourquoi ne pas profiter des trente jours où il bénéficierait encore de ses privilèges d'Échelon Onze pour prendre un billet d'avion pour Paris aux frais de la princesse et s'offrir quelques bons dîners dans les petits restaurants des bords de Seine ?

Carpenter composa le numéro de l'international de Samurai et demanda Paris, le service du personnel. Un rapide calcul lui indiqua qu'il devait être minuit passé en France, mais ce n'était pas grave. Il était dans une mauvaise passe ; Jeanne

comprendrait.

L'ennui était que Jeanne Gabel ne travaillait plus au bureau de Paris. Selon la bonne vieille coutume de Samurai Industries, elle avait été *mutée* à Chicago.

Carpenter demanda au réseau téléphonique de suivre sa trace. Il ne fallut que quelques instants pour la retrouver.

— Gabel, annonça une voix de femme dès que la communication fut établie.

Il vit apparaître sur le viseur le visage enjoué et ouvert, aux mâchoires carrées, aux yeux noirs empreints de franchise.

— Ça, alors ! Le marin est de retour !

— Jeannie, j'ai des ennuis. Je peux passer te voir ?

— Quoi ?… Comment…

Mais elle revint rapidement de sa surprise.

— Bien sûr, Paul.

— Je saute dans le premier avion pour Chicago, d'accord ?

— Bien sûr. Tu peux venir tout de suite. Ce qu'il y a de mieux pour toi.

Mais la carte de crédit de la Compagnie ne permettait plus à Carpenter, semblait-il, de prendre un billet d'avion. Après deux ou trois tentatives, il renonça et essaya de louer une voiture. À l'évidence, ce service n'avait pas encore été supprimé, car il obtint une réservation du premier coup. Ce ne serait certainement pas très drôle de gagner Chicago par la route, mais, s'il roulait bien, il devait pouvoir faire le trajet en deux jours, trois au plus. Il rappela Jeanne pour lui dire de l'attendre en milieu de semaine. En le quittant, elle lui envoya un baiser.

La voiture arriva au Dunsmuir quarante minutes plus tard. Carpenter attendait devant l'hôtel, sa valise à côté de lui.

— Nous partons vers l'est, dit-il à la voiture. Prenez la direction de Walnut Creek et continuez.

Il mit le véhicule sur conduite automatique, s'enfonça dans son siège et ferma les yeux tandis que la voiture prenait la route des collines. De toute façon, il n'y avait rien à voir, rien d'autre que le noir rideau de pluie ininterrompu.

Seul dans sa chambre d'hôtel, après le dîner avec Meshoram Enron et Jolanda Bermudez, Farkas marcha de long en large pendant dix ou quinze minutes, assemblant dans sa tête les pièces du puzzle et les séparant pour les ordonner différemment. Puis il appela Emilio Olmo sur sa ligne brouillée.

— J'ai commencé à humer l'air, déclara-t-il au chef de la Guardia Civil. J'ai flairé de-ci, de-là comme un parfum de conspiration.

— Ah oui ? Moi aussi.

— Vraiment.

— À vous de commencer, Victor. Qu'avez-vous appris ?

— Sur le groupe de Californiens à propos desquels courent certains bruits ? Ils existent. Disons, plus précisément, que j'ai eu vent de leur existence par une nouvelle source.

— Une source digne de foi ?

— Relativement. L'ami d'une amie. Quelqu'un qui est fort bien renseigné en matière de circulation de l'information.

— Ah ! fit Olmo. Ainsi donc la rumeur se propage. Voilà qui est intéressant. Que pouvez-vous m'apprendre d'autre, Victor ?

— Rien, pour ainsi dire.

Farkas ne voyait pas, dans l'immédiat, la nécessité de fournir à Olmo des détails sur la participation d'Israël à la conspiration contre le Generalissimo. Cela eût été prématuré ; il était évident qu'Enron avait des propositions précises à lui faire et Farkas voulait savoir de quoi il s'agissait avant de mettre Olmo au courant. S'il devait un jour le mettre au courant. Il avait toujours la possibilité de laisser le chef de la Guardia Civil sur la touche, si l'association avec Israël se révélait réellement prometteuse. Il avait peut-être plus à gagner en laissant le coup d'État se réaliser qu'en aidant Olmo à l'étouffer. Le colonel

serait peut-être plus utile d'une tout autre manière qu'en qualité de chef de la police du Generalissimo Callaghan. Le plan de Kyocera visant à faire de lui le successeur de don Eduardo à la mort du vieux dictateur inciterait Olmo à faire les bons choix. Mais Farkas ne savait pas encore dans quel camp il allait se ranger et il convenait donc, à ce stade, de rester vague.

— Comme je vous l'ai dit, reprit-il, je tiens mes informations d'une tierce personne. Mais j'ai pensé que vous aimeriez savoir que l'on parle de ce projet en différents endroits.

— En effet, fit Olmo. Mais je crois être un peu plus avancé que vous. Non seulement les Californiens qui ont conçu ce projet existent bel et bien, mais certains d'entre eux ont fait récemment un séjour à Valparaiso Nuevo, afin de reconnaître le terrain.

— Vous tenez cela de source sûre ?

— Une tierce personne, comme vous, répondit Olmo. Je ne les ai pas vus de mes propres yeux, mais je sais qu'ils étaient ici. Nous nous efforçons de retrouver leur trace, mais nous avons certaines difficultés. Ils sont probablement déjà repartis sur la Terre. Si c'est le cas, nous guetterons leur retour.

— Eh bien, fit Farkas, je reconnais que vous êtes plus avancé que moi. Désolé de vous avoir fait perdre votre temps, Emilio.

— C'est toujours un plaisir de parler avec vous, Victor.

— Je vous rappellerai, si je découvre quelque chose de plus précis.

— S'il vous plaît.

Le moment était peut-être venu d'appeler New Kyoto pour transmettre l'affaire à ses supérieurs hiérarchiques. Farkas pesa le pour et le contre, et décida de n'en rien faire dans l'immédiat. Pour qui n'avait pas la chance d'être japonais, le seul moyen de grimper dans la hiérarchie était de prendre l'initiative dans des situations exigeant hardiesse et esprit de décision, puis, quand les choses avaient pris forme, de faire étalage des excellents résultats obtenus.

Il se coucha et laissa ses idées se décanter. À son réveil, les choses commençaient à prendre tournure dans son esprit. Avant de sortir pour le petit déjeuner, il composa le numéro de

la chambre d'hôtel que Jolanda partageait avec Enron.

La colonne de verre sombre représentant Meshoram Enron apparut sur le viseur.

— Jolanda n'est pas là, commença l'Israélien, un peu trop vite, sans même essayer de masquer l'hostilité qui perçait dans sa voix. Elle est en bas, au club de gymnastique.

— Parfait, fit Farkas. C'est à vous que je voulais parler.

— Ah bon ?

— Nous devons avoir une autre petite conversation. Il reste quelques points de détail abordés hier soir, sur lesquels j'aimerais revenir.

Enron sembla réfléchir à cette proposition. Mais son apparence vitreuse demeura parfaitement lisse ; Farkas ne pouvait avoir une idée précise des opérations de la pensée de l'Israélien. Enron se protégeait trop bien. Impossible pour Farkas, qui ne disposait que de l'image du viseur, de percevoir les fluctuations de ses émanations. Il lui aurait fallu être directement en contact avec l'Israélien pour déceler des nuances de cette sorte.

— Nous pensons repartir sur la Terre en fin de journée ou demain, par la première navette, dit Enron au bout d'un moment.

— Dans ce cas, nous avons tout le temps de nous voir, n'est-ce pas ?

— C'est important, dites-vous ?

— Très.

— Cela a un rapport avec Jolanda ?

— Pas le moins au monde. Jolanda est une femme tout à fait séduisante, mais nous avons à discuter de choses plus importantes que de savoir qui couche avec qui.

Cette fois, Farkas remarqua une brillance accrue de l'image d'Enron, un éclat plus vif de la colonne de verre.

— Où voulez-vous que nous nous retrouvions ? demanda Enron.

— Cité d'El Mirador, Rayon D, répondit Farkas, choisissant ce lieu au petit bonheur. Le café La Paloma, sur la place centrale, dans trois quarts d'heure.

— Un peu plus tôt, si possible.

— Alors, disons une demi-heure.

Enron était déjà là quand Farkas arriva, cinq minutes avant l'heure convenue. À ce moment de la matinée, la place était calme, beaucoup plus vide que le jour où Farkas et Juanito étaient venus y trouver Wu Fang-shui. Enron était assis en terrasse, à l'une des tables de devant, immobile comme une sculpture, sans laisser transparaître le moindre signe de nervosité. Mais il était tendu, comme un ressort bandé ; Farkas en eut conscience à trente pas.

Il prit place en face de l'Israélien et commença sans préambule.

— Il existe un projet, formé par des Californiens, en vue de renverser le pouvoir établi sur ce satellite. Vous en avez parlé hier soir.

Enron garda le silence.

— Vous avez dit, poursuivit Farkas, que le meilleur moyen de réaliser ce projet serait peut-être de conjuguer nos efforts. Une grande entreprise et un pays prospère qui fourniraient de moitié les capitaux nécessaires.

— Au fait, fit Enron. Vous n'avez pas besoin de me rappeler ce que j'ai dit.

— Très bien. Voici où je veux en venir : est-ce une proposition que vous m'avez faite ? Votre gouvernement souhaite-t-il une association dans cette entreprise ?

Enron se pencha sur la table, soudain très attentif. Le rythme de sa respiration avait changé. Farkas compris qu'il avait touché juste.

— Peut-être, dit l'Israélien. Et vous ?

— C'est très possible.

— Quel est votre échelon, Farkas ?

— Neuf.

— Pas assez élevé pour donner le feu vert à une action de cette envergure.

— Mais assez pour la mettre en branle.

— Oui. Oui, sans doute. Bien entendu, vous êtes habilité à vous engager aussi loin que vous l'avez déjà fait ?

— Bien entendu, répondit Farkas sans hésiter.

— Il faut que je regagne la Terre pour prendre contact avec

certaines personnes, poursuivit Enron. Ce n'est pas une question d'autorité, mais d'informations. Il faut que j'en obtienne un peu plus. Après quoi, nous pourrions nous retrouver et nous mettre d'accord. Je peux vous avouer, Farkas, que c'est précisément pour cette raison que je suis venu à Valparaiso Nuevo.

— Excellent, fit Farkas. Je vois que nous suivons des voies convergentes. J'aime ça. Nous en reparlerons bientôt.

— Oui, très bientôt.

La conversation était terminée, mais ni l'un ni l'autre ne firent mine de se lever. Enron paraissait encore extrêmement tendu, peut-être plus qu'avant. Un silence suivit, juste assez long pour passer à un autre sujet.

— Vous savez que vous fascinez Jolanda, fit l'Israélien. Cela arrive-t-il souvent que des femmes aient ainsi le béguin pour vous ?

— Assez souvent.

— J'aurais plutôt imaginé, avec vos yeux et tout…

— Tout au contraire, répliqua Farkas. Nombre d'entre elles semblent trouver cela attirant. Vous ne m'en voulez pas trop ?

— Un peu, répondit Enron. Je vous l'avoue. Après tout, j'ai l'esprit de compétition, comme tout mâle qui se respecte. Mais, au fond, cela ne m'ennuie pas vraiment. Ce n'est pas comme si elle m'appartenait. Et puis, c'est moi qui lui ai demandé de vous faire des avances. Pour attirer votre attention, pour entrer en contact avec vous.

— Je vous en suis reconnaissant. Je veux bien mordre à l'hameçon, quand l'appât est de cette qualité.

— Je ne croyais pas qu'elle se montrerait si enthousiaste, c'est tout.

— Elle me donne l'impression d'être le genre de femme à s'enthousiasmer très vite.

Farkas commençait à se sentir mal à l'aise. Peut-être était-ce l'intention de l'Israélien. Il se leva.

— J'attends de vos nouvelles avec une vive impatience, dit-il.

Quand Enron rentra à l'hôtel, il trouva Jolanda dans la chambre. Il avait laissé un mot pour lui indiquer qu'il avait reçu

un coup de fil imprévu de Farkas et était allé rejoindre le Hongrois sur un autre rayon.

— Que voulait-il ? demanda Jolanda. Ou bien s'agit-il d'histoires d'espions dont je ne suis pas censée me mêler ?

— Tu es déjà au courant de pas mal de choses, répondit Enron. Autant que tu en saches un peu plus long. Il m'a proposé une association avec Kyocera pour le coup d'État.

— Il te l'a proposée ? À titre personnel ?

— Tu sais bien de quoi je parle. Israël. Il n'a pas tourné autour du pot et m'a tout de suite demandé si nous serions d'accord pour nous mettre de moitié dans l'affaire.

— Qu'as-tu répondu ?

— Que nous étions d'accord, bien sûr. Que c'est précisément ce que j'étais venu arranger à Valparaiso Nuevo. Mais je lui ai dit qu'il fallait d'abord que je retourne sur la Terre pour obtenir d'autres renseignements. Il doit imaginer que je parlais de mon gouvernement, que je voulais avoir confirmation de l'intérêt qu'il porte à l'affaire. En réalité, ce dont j'ai besoin, c'est de parler à ton Davidov. Avant d'en référer à Jérusalem, il est essentiel pour moi de savoir ce qu'il a convenu avec Farkas.

— Tu n'auras pas besoin de retourner sur la Terre pour cela, déclara Jolanda. Moi aussi, j'ai reçu un coup de fil imprévu ce matin.

— Comment ? De qui ?

— Il est encore là, déclara-t-elle en se rengorgeant, avec un air profondément satisfait qui frappa Enron. Je parle de Davidov. Il a dit qu'il nous avait vus hier soir, pendant notre dîner avec Farkas, dans le restaurant de Cajamarca.

— Il nous a *vus,* répéta Enron avec stupéfaction. Il était là ? Non, c'est impossible ! Il est parti, il est retourné sur la Terre !

— Il est là, Marty. Il me l'a affirmé. J'ai parlé avec lui il y a une demi-heure. C'est bien son visage que j'ai vu sur le viseur. Un visage presque aussi caractéristique, à sa manière, que celui de Farkas. Je lui ai dit que tu voulais le voir et il m'a répondu que c'était d'accord, que tu pouvais aller le retrouver quelque part sur le Rayon A, dans une des fermes. J'ai noté les coordonnées.

— Il est reparti, insista Enron. Kluge me l'a juré. Il a utilisé

des faux noms dans ces différents hôtels, puis il a repris la navette pour la Terre avec ses trois amis.

— Et si Kluge t'avait raconté des bobards ? Tu devrais envisager cette possibilité.

— Oui, tu as raison, fit Enron en se frappant rageusement le front du plat de la main. C'est Kluge qui a cherché Davidov sans le trouver, qui nous a annoncé son départ et nous a raconté ces histoires d'allées et venues. Pourquoi était-il si difficile de le trouver ? Pourquoi Davidov avait-il toujours une longueur d'avance sur un courrier que l'on m'a dit rusé et digne de confiance ? Soit Kluge m'a menti, soit Davidov est un magicien capable de déjouer tous les systèmes de surveillance de ce satellite. Donne-moi son numéro, et vite !

Ce fut un jeu d'enfant de joindre Davidov. Enron l'appela au numéro qu'il avait laissé et, quelques secondes plus tard, son visage apparut en gros plan sur le viseur : cou de taureau, cheveux décolorés, peau marbrée par l'Écran, regard de glace.

— Ravi de faire votre connaissance, dit Davidov d'une voix aiguë, flûtée, une voix douce de Californien, en désaccord flagrant avec la rudesse du visage slave aux traits accusés. Les amis de Jolanda sont mes amis.

— J'aimerais vous rencontrer en personne, fit Enron.

— Venez, je vous attends, acquiesça Davidov avec affabilité.

Jolanda dans son sillage, Enron fit le trajet jusqu'au moyeu et suivit le Rayon A pour gagner l'une des zones agricoles, où tout était verdoyant et éclatant, un véritable pays de cocagne. Ils longèrent des plantations de blé, de melons, de riz, de maïs. Enron vit des bananiers croulant sous le poids des régimes, des cocoteraies, un verger d'agrumes. Cela lui rappela vivement les plantations luxuriantes de son pays, fécondes d'un bout à l'autre de l'année, bénéficiant des pluies abondantes qui arrosaient les rivages orientaux de la Méditerranée. Mais Enron se souvint que tout ce qu'il avait devant les yeux avait une assise artificielle. Les arbres poussaient dans le polystyrène, la vermiculite, le sable ou le gravier. Remarquable. Absolument remarquable.

Les coordonnées fournies par Davidov étaient celles d'un élevage de lapins. Une multitude de petits rongeurs folâtraient

dans les champs de luzerne : lapins gris, bruns, blancs, lapins de diverses combinaisons de couleurs. Au milieu des animaux, juste devant la ferme, Davidov discutait avec un homme maigre à lunettes, en tenue de fermier.

Davidov était immense, une armoire à glace, aussi fort de carrure que haut de stature. Son regard était froid et ardent, mais, comme Jolanda l'avait indiqué, il avait un air doux, du moins en apparence. Enron comprit aussitôt que, chez Davidov, toute la douceur devait être en surface.

Il étreignit d'abord Jolanda, enveloppant de ses bras le corps imposant, l'écrasant contre lui, lui faisant même décoller les pieds du sol.

Puis sa grosse patte se referma sur la main d'Enron. Son étreinte semblait être un test de virilité. Enron savait comment agir dans cette situation : ses doigts demeurèrent tout mous pendant que Davidov lui broyait les phalanges, puis il lui rendit férocement la pareille. Il n'était pas nécessaire d'être un géant pour donner une vigoureuse poignée de main.

Davidov leur présenta l'homme à lunettes : Avery Jones, l'exploitant du domaine. D'un geste ample, Davidov montra l'étendue de la propriété, promenant son bras musculeux d'un horizon à l'autre. Certes, sur Valparaiso Nuevo, cela ne représentait pas une grande distance.

— N'est-ce pas un endroit merveilleux ? Ici, on vit au milieu des lapins ! Et il y a mille manières de faire cuire ces charmantes petites bêtes !

Il planta brusquement ses yeux perçants comme des vrilles dans ceux d'Enron. Des yeux de bolchevik, froids et durs comme la pierre.

— Venez discuter à l'intérieur, dit-il. Israélien, c'est bien ça ? J'ai connu une Israélienne autrefois, de Beersheba. Elle s'appelait Aviva. Une femme à poigne, mais quel cerveau ! Aviva de Beersheba. D'où êtes-vous originaire, en Israël, Marty ?

— Haïfa, répondit Enron.

— Et vous travaillez pour une revue ?

— Entrons, fit Enron.

Avec tact, l'éleveur de lapins disparut. Quand ils furent à l'intérieur de la ferme, Enron refusa d'un geste de la main la

bière que Davidov lui proposait.

— Pouvons-nous nous dispenser des préliminaires ? commença-t-il vivement. Je suis ici en tant que représentant de l'État d'Israël, à un échelon assez élevé. J'ai eu connaissance du projet que vous vous proposez de mettre à exécution.

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

— Mon gouvernement trouve ce projet d'un grand intérêt.

Davidov attendit la suite.

— En fait, poursuivit Enron, nous sommes disposés à investir dans vos activités. À y investir des capitaux considérables. Dois-je continuer ou bien l'arrivée d'un nouvel investisseur venu de l'extérieur n'a-t-il pour vous aucune importance ?

— Un *nouvel* investisseur ? fit Davidov. Qui est le premier ?

Enron lança un regard perplexe en direction de Jolanda et crut la voir ébaucher un sourire.

— Je n'ignore pas, reprit-il très lentement, en détachant ses mots, que l'entreprise Kyocera-Merck apporte déjà une contribution substantielle à votre projet.

— Vous ne l'ignorez pas ? Moi, si.

— J'ai abordé le sujet, reprit Enron, quelque peu déconcerté, avec un représentant haut placé de Kyocera, qui m'a assuré…

— Oui, je vous ai vu avec lui. S'il vous a assuré qu'il y avait quelque chose entre ses employeurs et nous, il a menti.

— Ah ! fit Enron. Je vois.

Tout cela était fort déroutant. Il prit une longue inspiration et commença à se balancer doucement sur la plante des pieds, s'efforçant de retrouver son assurance.

— Ainsi, il n'y a aucun lien entre Kyocera-Merck et…

— Aucun. Rien. Que dalle. Kyocera n'est pas dans le coup. Et ne l'a jamais été.

— Ah ! répéta Enron.

Il n'y avait plus à se méprendre sur l'expression de Jolanda : elle souriait jusqu'aux oreilles.

Mais il était capable de faire face à la situation. Passé le premier moment de stupéfaction, des bribes de sa conversation matinale avec Farkas lui remontèrent à la mémoire et, même s'il eut fugitivement l'impression d'être emporté par le flux de ces réminiscences, comme un nageur entraîné vers une cataracte, il

parvint rapidement à mettre de l'ordre dans le chaos de ses idées.

Il comprit qu'il était arrivé à une conclusion erronée. Mais Farkas avait commis la même erreur.

Enron se rendit compte que tout reposait sur un malentendu. Le Hongrois n'avait jamais eu l'intention de proposer à Israël une participation dans cette affaire. Pour quelque raison que ce fût, Farkas était à l'évidence persuadé qu'Israël avait déjà la haute main sur l'opération, et c'est lui qui avait essayé d'associer Kyocera-Merck à l'affaire. Tout se mettait brusquement en place. Il y avait une belle occasion à saisir.

— Dites-moi simplement ceci, fit calmement Enron. Un soutien financier pour mener à bien votre projet vous intéresse-t-il ?

— Énormément.

— Parfait. Je suis en mesure de vous le fournir.

— Des capitaux israéliens ?

— Moitié Israël, moitié Kyocera-Merck.

— Vous pouvez associer Kyocera à notre projet ? demanda Davidov.

Enron eut l'impression d'être arrivé au bord d'un gouffre par-dessus lequel il bondit allègrement.

— Absolument.

— Asseyez-vous, fit Davidov. Nous allons prendre une bière et parler plus longuement de tout cela. Et puis, s'il le faut, nous regagnerons tous la Terre pour régler les détails.

Carpenter n'avait guère parcouru plus de quatre-vingts kilomètres depuis San Francisco quand la pluie cessa. La ligne de démarcation était très nette entre le déluge qui s'abattait sur le littoral et l'aridité régnant à l'intérieur des terres. Carpenter avait laissé derrière lui la bande côtière où des torrents de pluie noire faisaient déborder les caniveaux, mais en regardant vers l'est, face au gros œil injecté de sang du soleil qui se levait au-dessus des contreforts de la sierra Nevada, il voyait bien que tout le reste demeurait soumis à la sécheresse sans fin.

Il roulait dans un paysage de vallées bleutées, enveloppées dans un linceul de poussière miroitante, et de buttes arides, arrondies et roussâtres, sur lesquelles, de loin en loin, la silhouette isolée d'un vieux chêne gigantesque, couronnée d'un dôme de verdure, se dressait telle une sentinelle. Au-dessus s'étendait l'immensité du ciel d'un bleu implacable, semé de rares nuages floconneux. La pluie battante tombée pendant plusieurs jours sur la région de la baie et le reste du littoral ne contribuerait en rien à reconstituer les réserves d'eau de San Francisco. Les principaux réservoirs se trouvaient là, dans les terres, dans ces montagnes et ces collines ; pas une goutte de pluie ne les remplissait, la neige ne serait pas stockée en altitude, en vue d'une utilisation ultérieure.

Tout était extrêmement tranquille dans cette région. La pollution industrielle avait étouffé la plupart des villes de banlieue dans cette partie de la vallée du Sacramento et, plus à l'est, le tarissement de la nappe phréatique au long des années de sécheresse avait porté un coup fatal aux exploitations agricoles. Carpenter savait qu'encore plus loin se trouvaient les villes fantômes bâties par les chercheurs d'or, avant l'imposante et gigantesque muraille de la sierra Nevada à laquelle

succédaient les étendues désolées du Nevada. Après avoir franchi les montagnes, il lui faudrait rouler dans le désert pendant une journée et demie.

Et pourtant… et pourtant…

C'était une contrée magnifique, pour qui savait trouver la beauté dans la solitude et l'aridité. La disparition des banlieues et des fermes avait provoqué un retour à une tranquillité quasi préhistorique dans la vallée du Sacramento. C'est peut-être à quoi ressemblait le paysage il y a mille ans, se dit Carpenter – si l'on faisait abstraction des fondations de constructions remontant aux XIX^{e} et XX^{e} siècles et évoquant Pompéi, et des murets de pierres sèches délimitant les terrains, une multitude de lignes d'un blanc grisâtre, montant à mi-jambes, qui s'entrecroisaient dans les champs d'herbe sèche et épousaient les contours des élévations de terrain, petites taches sur la terre, restes presque imperceptibles d'anciennes constructions. Mais ils n'étaient pas dépourvus d'un certain charme, antique et paisible. Empreintes d'un passé lointain, vestiges d'un monde disparu. Et l'air y semblait calme et limpide, comme on pouvait imaginer qu'il l'était dans les siècles précédents.

Carpenter n'était pas dupe. Cet air calme était aussi nocif que n'importe où ailleurs. Peut-être plus même, car les substances toxiques, jamais chassées par le vent dans cette zone de stagnation atmosphérique constante, restaient sur place et s'accumulaient ; si l'on y demeurait trop longtemps, on avait les poumons qui se décomposaient dans la poitrine. Cela se voyait aux arbres de cette région champêtre, quand on se donnait la peine de regarder attentivement. Branches aux angles bizarres, rameaux armés de piquants, feuilles clairsemées, aux formes torturées, toutes sortes de déformations génétiques provoquée ? depuis des siècles par la diminution de la couche d'ozone, l'augmentation des traces d'aluminium et de sélénium dans le sol et autres formes réjouissantes d'agression contre l'environnement.

L'air, le sol et l'eau de notre planète, se dit Carpenter, sont devenus un milieu de culture pour l'anti-vie : une zone de fertilité négative, détruisant tout ce qu'elle touche. Peut-être une forme mutante de non-vie finirait-elle par évoluer et se

développer dans ce nouveau milieu, une sorte d'être vivant fondamentalement mort, qui serait capable de poursuivre ses activités métaboliques au-delà de l'existence et de se reproduire après la mort, une créature respirant des poisons corrosifs et faisant circuler des quantités d'hydrocarbures dans ses artères invulnérables.

Carpenter restait tranquillement au volant, laissant la voiture faire tout le travail et suivre la route qui s'élevait régulièrement sur les flancs de l'épine dorsale de la Californie.

À mesure que les heures s'écoulaient, les dernières traces de la civilisation s'effaçaient. Il avait atteint les contreforts de la chaîne montagneuse, où l'on construisait généralement des maisons de bois dont il ne subsistait pratiquement aucun vestige. Le feu s'était chargé de les faire disparaître : la succession naturelle des incendies de forêt ravageant les agglomérations désertes chaque année, à la saison sèche, avait nettoyé le pays de toute présence humaine.

Tout était paisible. Un monde vide s'étendait devant lui.

Le contraste était total avec l'agitation et la population dense de San Francisco et de toutes les zones urbaines cauchemardesques qui s'étiraient le long de la côte d'une manière presque ininterrompue jusqu'au grand Bélial, la Bête aux Mille Têtes, la cité de Los Angeles. À la seule évocation de ce nom, Carpenter tressaillit. Tache monstrueuse dans le paysage, trou noir pullulant d'une indicible laideur, où des millions d'âmes tourmentées s'entassaient malgré la chaleur indescriptible et l'air si fétide qu'on aurait pu le découper en tranches…

Los Angeles, sa ville natale…

Carpenter se souvenait de son grand-père qui lui racontait des histoires de son jeune temps, dans un monde encore vivable, souvenirs nostalgiques du Los Angeles d'antan, d'une époque révolue… La fin du XX^{e} siècle, peut-être. Ou le début du XXI^{e}. Un paradis perdu, telle était l'expression du vieillard, un lieu où la brise soufflant de l'océan était fraîche et pure, où le temps était clément et la vie agréable. Parcs et jardins luxuriants, maisons spacieuses, ciel miroitant, neige sur les cimes en hiver, derrière Pasadena et San Gabriel. Il arrivait

encore à Carpenter de visiter en rêve ce Los Angeles disparu : la ville magnifique, d'avant la pollution, dans un passé révolu, par exemple les années 1990, lointaines, inaccessibles, avant que le ciel ne referme implacablement son étreinte sur la planète. Il espérait que ce n'était pas seulement le fruit de l'imagination du vieillard, une fable sénile et romantique de son invention. Il espérait que les choses avaient vraiment été telles que son grand-père les décrivait. Il en avait la certitude. Mais ce passé n'était plus et jamais ne reviendrait.

Continue à rouler. Continue vers l'est.

Des éclairs s'entrecroisèrent dans la voûte vide et surchauffée du ciel, une ligne brisée d'une blancheur aveuglante qui en coupait une autre. Carpenter savait que cela n'avait pas d'importance. Ce n'était que Zeus qui se raclait la gorge. Les éclairs, provoqués par des écarts de température, n'étaient jamais ou presque accompagnés de pluie. Tout ce qui pouvait survenir était le feu qui taillerait son chemin au scalpel dans la prairie, un chemin qui irait s'élargissant.

Les arbres étaient différents. Les chênes avaient été remplacés par des pins élancés et d'autres essences, à la frêle silhouette argentée, peut-être des trembles. La vieille route était bordée d'arbustes rabougris. Il ne voyait aucun autre véhicule. Il était le dernier survivant de la planète. De loin en loin, là où la terre avait été ravagée par des incendies récents, des forêts de troncs nus et noircis s'étendaient dans toutes les directions, sur le sol calciné.

Le feu était pur. Le feu était bon.

Carpenter pria pour qu'il brûle tout, partout. Qu'il purifie le monde de ses péchés.

Étrange, se dit-il. Cette humanité qui avait survécu aux pires rivalités intestines et aux affrontements religieux, qui avait surmonté les vieilles dissensions irrationnelles et absurdes pour entrer dans une ère de paix véritable et de coopération planétaire, avait maintenant pour lot la pourriture, une chaleur tropicale omniprésente, la dégradation atmosphérique, et sa perte était écrite. Étrange, vraiment très étrange. Dans son labo, Nick Rhodes s'efforçait, malgré ses scrupules de conscience, de faire de l'homme une nouvelle espèce dotée de branchies et d'un

sang vert. Au milieu du Pacifique, sous les assauts incessants du soleil, Kovalcik remplissait son navire de monstres marins, pour les besoins alimentaires d'une humanité affamée. Et ce pauvre taré de Paul Carpenter, si impatient de rapporter son iceberg dans cette cité stupide et ingrate qu'il en avait oublié le peu de respect humain qu'on lui avait inculqué et s'était permis d'abandonner…

Non ! Ne pense plus à ça !

Si tu es sur cette route en ce moment, se dit-il, c'est pour fuir loin de tout ce qui s'est passé.

Une prière dont il n'avait conservé qu'un vague souvenir remonta par bribes à sa mémoire. *Miserere. Miserere. Qui tollis peccata mundi. Agnus dei. Qui tollis. Peccata mundi.*

Dona nobis pacem. Pacem. Pacem. Pacem. Pacem.

Continue à rouler. Continue vers l'est.

La route s'éleva régulièrement en sinuant jusqu'à une portion relativement droite, dans un col enveloppé par l'obscurité naissante. C'était la montagne.

Air raréfié, forêts hérissées de pins élancés se pressant pour atteindre la lumière, surplombées de parois rocheuses dénudées, semblables à des boucliers géants de granit. De toutes parts se dressaient les masses énormes, d'un gris teinté de violine, des pics les plus élevés de la sierra Nevada.

Sur le versant exposé au nord des plus hautes cimes, il y avait même une petite couronne de neige, retenue dans des cirques et des cuvettes abritées ; Carpenter contemplait ces taches blanches en encorbellement comme s'il avait été transporté sur une autre planète, une des lunes de Jupiter, peut-être. Il n'avait pas vu de neige plus de trois fois dans sa vie. Pour cela, il fallait aller dans la montagne, à une altitude de trois ou quatre mille mètres, et on ne voyait de la neige que sur l'ubac, à certaines périodes de l'année.

Qu'il neige partout, songea Carpenter.

Que la terre soit recouverte d'un océan à l'autre par un blanc manteau étincelant. D'où nous ressortirons purifiés pour entrer dans un nouveau printemps, une nouvelle et douce vie.

Bien sûr. Bien sûr.

Les montagnes gris et violine étaient derrière lui, il avait franchi le col et descendait une interminable route en lacet vers ce qu'il supposait être le Nevada. La nuit tombait rapidement. Un ciel noir et dur, sans lune, avec une multitude d'étoiles au milieu desquelles glissaient de loin en loin dans un silence irréel les lumières de stations orbitales visibles à l'œil nu. Le moment était venu de prendre un peu de repos et de laisser le moteur de la voiture prendre un peu d'avance sur le taux de consommation d'énergie, afin qu'elle puisse recharger les batteries pour l'étape suivante.

Il avait rarement été donné à Carpenter de contempler des ténèbres d'un noir aussi profond, traversées par des points lumineux aussi brillants. Le ciel paraissait froid, froid comme l'espace, avec cet air glacial de la montagne, d'une terrible limpidité, si différent de l'air des villes, constamment chargé de saletés. Mais Carpenter savait qu'il n'en était rien. En réalité, le ciel était brûlant, comme partout ailleurs. Sur toute la surface de cette pauvre planète, le ciel était brûlant, même à minuit, même à la lisière de ce sombre royaume de montagne semé d'étoiles.

Carpenter fit halte sur une aire de stationnement ménagée à flanc de colline, où il dîna tristement d'un paquet de gâteaux d'algues acheté à Oakland, qu'il fit descendre avec un peu de vin aigrelet d'une bouteille planquée sous le tableau de bord. Puis il se roula en boule et dormit dans la voiture, les alarmes branchées, comme s'il se trouvait au cœur d'une ville dangereuse. Quand le soleil jaillit dans le ciel et commença à frapper le pare-brise avec ardeur, Carpenter bondit sur son séant, ahuri, incapable, pendant ce premier instant, de se rappeler où il était ni ce qu'il faisait là, se demandant confusément s'il n'était pas de retour à Spokane, dans sa petite chambre sordide, au trentième étage du Manito.

Un peu plus loin, dans la vallée, il découvrit une agglomération. Elle paraissait même habitée : deux douzaines de maisons, quelques boutiques, un ou deux restaurants. Des voitures circulaient malgré l'heure matinale.

Il s'arrêta devant le restaurant. *La Crique Déserte,* indiquait l'enseigne. L'établissement ne semblait pas avoir été remodelé

depuis 1925. Carpenter eut l'impression d'avoir voyagé dans le temps autant que dans l'espace.

À l'intérieur, tout le monde portait un masque. Il lui parut anachronique de porter un masque dans ce poste avancé de 1925. Il mit quand même le sien avant d'entrer.

Une serveuse humaine, un être de chair et de sang. Pas d'androïde, pas de viseur sur les tables, pas de clavier pour passer la commande. Elle lui sourit, l'œil pétillant au-dessus du masque.

— Que désirez-vous ? Œufs brouillés ? Café ?

— Parfait, fit Carpenter. C'est ce que je vais prendre.

Il découvrit en peu de temps qu'il n'avait pas encore quitté la Californie. La frontière du Nevada était à trois kilomètres.

Il régla le repas avec sa carte de crédit de la Compagnie. Il lui restait apparemment un semblant d'existence.

Le petit déjeuner terminé, il se remit en route, toujours vers l'est, et roula toute la matinée en direction de l'Utah. Tout était sablonneux, presque incolore dans cette contrée, le paysage donnait l'impression de ne pas avoir senti le contact de la pluie depuis le XIII^{e} siècle. Il y avait encore des montagnes aux sommets dentelés, rien à voir avec la sierra Nevada, mais néanmoins assez imposantes, avec des reflets rosés à la lumière du matin, puis d'un brun doré. Des nuages pommelés dans un ciel d'un bleu profond, strié de traînées jaunes dues à des gaz à effet de serre.

C'était une planète merveilleuse, songea Carpenter, avant que nous n'en fassions un tel gâchis.

Il se remit à prier, d'une manière vague et incohérente. *Ave Maria, gratia plena. Ora pro nobis. Maintenant et à l'heure de notre mort. Pour nous, pauvres pécheurs.*

Un peu plus loin, il vit des montagnes à l'aspect étrange, de longues chaînes aux étroites crêtes dentelées, d'un rouge si vif qu'elles semblaient brûler d'un feu intérieur. Elles paraissaient incroyablement anciennes. Carpenter n'eût été qu'à moitié étonné de découvrir des animaux préhistoriques broutant sur les plateaux qu'elles surplombaient. Des brontosaures. Des mastodontes.

Mais point de brontosaures, point de mastodontes. Vraiment pas grand-chose à voir. De la caillasse, des touffes de mauvaise herbe, quelques lézards filant sur la pierraille, c'était à peu près tout. Il trouva une sorte de vieux réservoir qui contenait encore un peu d'eau. Il s'arrêta et se déshabilla pour prendre un bain, ce dont il commençait à avoir sacrément besoin. L'eau semblait ne présenter aucun danger et, compte tenu de l'heure matinale, il pouvait courir le risque d'exposer un peu plus longtemps sa peau au rayonnement du soleil.

Le bassin était sombre et profond, et Carpenter crut que l'eau serait trop froide pour qu'il pût y entrer, mais non, pas vraiment. En fait, elle était tiède. Et relativement pure. Pas de taches aux reflets irisés révélant la présence de produits chimiques, pas de cette mousse qui s'accumule à la surface des eaux stagnantes, pas d'alligator remontant des profondeurs, la gueule ouverte, pas même une grenouille en vue. C'était une nouveauté, ce bain en plein air, dans une eau naturelle et non polluée. C'était si bon de se sentir de nouveau propre. Une manière de baptême.

Après quelques heures de route au-delà des montagnes rutilantes, il vit de nouveau des signes de peuplement humain. Pauvres fermes miteuses, misérables logis délabrés, granges effondrées qui paraissaient avoir cinq siècles. Leurs habitants ne devaient pas être très accueillants. Carpenter traversa la région sans s'arrêter. Après les fermes éparses, il trouva une bourgade poussiéreuse et, un peu plus loin, une ville qu'il laissa derrière lui. Une brume grisâtre voilait le paysage maussade. Même dans la voiture hermétiquement close, il percevait la chaleur de l'intérieur des terres, le brouillard de l'Amérique de l'intérieur, la pointe des tentacules de cette masse oppressante qui pesait sur le centre de la nation avec l'indifférence de la force brutale. L'air était comme un poing fortement serré. Carpenter savait que, s'il arrêtait la voiture et en descendait, il serait frappé par le souffle torride d'une chaleur saharienne.

Vers la fin de la matinée, il appela Nick Rhodes, juste pour lui raconter ce qui était arrivé, lui dire où il se trouvait et où il allait. Il n'avait pas voulu parler à Nick la veille, mais maintenant cela ne lui semblait pas bien de disparaître comme

ça, sans un mot. Sinon, quand Rhodes découvrirait que Carpenter avait été viré de chez Samurai, il pourrait s'imaginer que son ami avait mis fin à ses jours. Carpenter ne voulait pas que cela se produise.

L'androïde du bureau de Rhodes l'informa que le docteur était en conférence.

— Dites-lui que Paul Carpenter a appelé, fit Carpenter, légèrement soulagé. J'ai quitté la Compagnie à la suite de certains événements récents et je me rends à Chicago où je passerai quelques jours chez une amie. Je le rappellerai quand je saurai quels sont mes projets, après Chicago.

Il éluda la question de l'androïde qui demandait à quel numéro on pouvait le joindre. Dans l'immédiat, il trouvait suffisante cette reprise de contact avec la vie qu'il avait laissée derrière lui.

Carpenter espérait arriver à Chicago au milieu de la nuit, au plus tard à l'aube. La voiture ne donnait aucun signe de fatigue. Il n'avait rien d'autre à faire que de rester tranquillement assis au volant et de laisser les kilomètres défiler joyeusement, par centaines. Ses provisions de bouche étaient presque épuisées, mais, par ailleurs, il n'avait pas grand appétit. Oui, rester tranquillement assis, pendant que les kilomètres défilaient.

Il traversa d'interminables étendues de terres dévastées, à l'abandon : monceaux de scories, tas de cendres, landes désolées. De la fumée montait du sol de place en place : des restes d'anciens feux couvaient encore, un monde souterrain se consumait mystérieusement. Une obscure forêt d'arbres morts traçant une longue bande roussie sur une suite de collines aux versants raides, d'où dégringolait un remonte-pente rouillé. Un lac à sec. Une étendue de terre grise et morte, un enchevêtrement de fils métalliques tordus et noircis, des entassements de voitures au rebut ; à l'arrière-plan, le squelette subsistant d'une ville abandonnée, charpentes dénudées, châssis de fenêtres pareils à des orbites vides.

Le paysage devenait insensiblement plus plat. L'air était d'un gris tirant sur le brun. Carpenter entrait dans le désert de poussière, le cœur aride et désolé du continent, là où s'étendaient autrefois de vastes exploitations d'élevage, avant

que la chaleur estivale n'en fasse une fournaise, que l'air n'y devienne malsain et que les pluies ne s'en éloignent à jamais. L'immensité du ciel, la majesté des montagnes pourpres étaient encore une réalité dans l'Utah et le Wyoming, mais il les avait laissées derrière lui et poursuivait sa route vers l'orient, à travers le Nebraska, peut-être même l'Iowa ; les plaines fertiles n'étaient plus et il ne voyait pas trace des values ambrées des champs de blé.

Et pourtant des gens vivaient dans cette région. Dans le jour déclinant, Carpenter voyait de chaque côté de la route les lumières de villes et de villages. Il ne parvenait pas à comprendre comment on pouvait décider d'établir son foyer dans une telle contrée, mais il se doutait que ceux-là n'avaient probablement pas eu le choix, qu'ils y étaient venus au monde et n'avaient aucun espoir de trouver mieux ailleurs, ou bien qu'ils avaient échoué, poussés par les vicissitudes de l'existence, sur cette grève sans mer. Là où ils étaient, ils resteraient. Qu'ils y reposent en paix !

Ils ont au moins un foyer, eux, songea Carpenter.

Il se demanda ce qu'il ferait quand cette longue et morne odyssée sans rime ni raison toucherait à son terme, quand il serait prêt à passer à l'étape suivante de sa vie. *Quelle* étape suivante ? Aller où, faire quoi ? Nulle part il n'était chez lui. Los Angeles ? Il ne connaissait pratiquement plus la ville. San Francisco ? Spokane ? Son véritable chez-soi avait été la Compagnie, au gré de ses mutations de Boston à Saint Louis, de Winnipeg à Spokane. Partout où il allait, c'était toujours dans le giron de la Compagnie.

Et il en avait été chassé. Il avait encore beaucoup de mal à se mettre cela dans le crâne. Plus d'avancement. Sur la touche, et définitivement. Échelon Zéro.

Imagine un peu, se dit-il. Quelle performance ! Le premier de la classe à atteindre l'Échelon Zéro.

Dans le centre de l'Illinois, à une ou deux heures de route de Chicago, un bouchon se forma sur l'autoroute et la voiture annonça à Carpenter qu'il y avait un barrage routier un peu plus loin. La circulation sur les voies d'accès ouest et sud de Chicago

n'était autorisée que pour les véhicules passant par les centres de quarantaine.

— Que se passe-t-il ? demanda Carpenter.

Mais la voiture n'était qu'un véhicule de location de bas de gamme, uniquement programmé pour fournir des informations élémentaires. Tout ce qu'elle put faire fut de présenter une carte montrant une zone rouge, un cordon sanitaire qui couvrait une vaste étendue comprenant le Missouri et l'ouest de l'Illinois, descendant jusqu'à La Nouvelle-Orléans, remontant de la Louisiane le long de la rive orientale du Mississippi, englobant le Kentucky et une partie de l'Ohio. D'après la voiture, Indianapolis était le point d'entrée le plus proche dans la zone protégée, pour les voyageurs essayant de gagner Chicago. Le véhicule proposa de faire le détour qui convenait.

— Ça m'est égal, fit Carpenter.

Il eut rapidement une partie de la réponse en allumant la radio où l'on parlait d'une épidémie de Chikungunya qui s'était déclarée à La Nouvelle-Orléans et de la crainte que Guanarito et Oropouche ne s'y propagent également. Des cas isolés étaient signalés dans la région de Saint Louis. Carpenter n'avait jamais entendu ces noms-là, mais il s'agissait à l'évidence de maladies ; une épidémie devait faire rage dans le Sud et les services de la Santé prenaient des mesures pour l'empêcher de remonter jusqu'à Chicago.

En arrivant à Indianapolis, au milieu de la matinée, il apprit le fin mot de l'histoire au centre de quarantaine, en attendant d'être interrogé. On lui apprit que les maladies aux noms bizarres étaient des virus tropicaux. Venus d'Afrique et d'Amérique latine, ils s'étaient répandus dans les nouvelles forêts pluviales de Louisiane, Floride et Géorgie, véhiculés par des hôtes non humains, propagés par des tiques et autres bestioles répugnantes, transportés dans le sang des myriades de singes jacasseurs et des innombrables rongeurs géants, eux-mêmes réfugiés des anciennes forêts pluviales des bassins de l'Amazone et du Congo, qui infestaient maintenant les jungles humides du sud des États-Unis.

Carpenter n'ignorait pas que tous ceux qui vivaient dans les régions nouvellement envahies par les jungles devaient être

constamment vaccinés, chaque fois qu'un de ces virus était transmis par un animal à un malheureux membre de la population humaine, ce qui déclenchait une nouvelle épidémie. Mais il n'y avait pas de forêt pluviale à cette latitude. Pourquoi s'inquiéter de l'apparition de maladies propres à la jungle, Oropouche et Chikungunya, dans la région plus sèche et plus froide de Chicago ?

— Un groupe de singes infectés s'est glissé sur une péniche chargée de fruits qui remontait le Mississippi depuis La Nouvelle-Orléans, expliqua-t-on à Carpenter. Certains ont sauté du bateau à Memphis et ont commencé à mordre des gens. Les autres sont restés à bord jusqu'à Cairo. Memphis et Cairo sont isolées. Nous ne savons pas exactement de quel virus il s'agit, mais ils sont tous très méchants. Quand on se fait mordre, on commence à gonfler et on se transforme en une poche de sang noir, puis la poche éclate et ce qu'elle contenait coule par terre jusqu'à ce qu'elle soit vidée de son contenu visqueux.

— Seigneur ! souffla Carpenter.

— Nous espérons avoir arrêté le virus avant Saint Louis. Si jamais il atteignait Chicago, toute la ville flamberait comme un feu de joie. Quatre millions d'habitants entassés comme ça, vous imaginez ? Une maladie que l'on peut transmettre rien qu'en regardant quelqu'un de travers ! Je préfère ne pas y penser ! Pourrais-je voir votre contrôleur d'itinéraire, s'il vous plaît ?

Carpenter remit l'enregistrement de son voyage pour une inspection.

— Pas de crochet dans l'est du Missouri, qui n'apparaîtrait pas sur le contrôleur ? Pas de détour par le Tennessee ou le Kentucky ?

— J'ai suivi l'itinéraire nord, répondit Carpenter. Vous voyez quel jour j'ai quitté la Californie. Je n'ai pas eu le temps de faire autre chose que suivre le chemin le plus court, en traversant les montagnes, le Nebraska et l'Iowa.

— Vous êtes ici pour affaires ?

— Pour affaires, oui.

Le moment était délicat. Carpenter portait toujours les couleurs de Samurai : un salarié Échelon Onze, se rendant à Chicago pour le compte de son employeur. Un simple coup de fil

pouvait tout ficher par terre. Mais la Compagnie ne l'avait pas encore rayé des cadres. Son appartenance à la mégafirme lui ouvrit la porte de la salle de fumigation, puis la route de Chicago.

Memphis et Cairo sont isolées.

Routes fermées à la circulation, transport aérien interrompu, personne n'entre, personne ne sort. Memphis et Cairo étaient comme effacées de la carte du monde. Quelques singes sortent de la forêt de Louisiane pour apporter leur contribution aux forces du chaos et c'est toute votre ville qui disparaît pendant que vous attendez que le virus de l'Oropouche ou un de ses cousins pénètre dans vos veines pour vous faire gonfler comme un ballon rempli de sang noir. Miséricorde !

Seigneur ! Ayez pitié !

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Quand il arriva enfin à Chicago, vers 4 heures de l'après-midi, Carpenter appela Jeanne Gabel au siège de Samurai, à l'angle des avenues Wacker et Michigan, et réussit à la joindre après seulement trente secondes de recherches.

— Où es-tu ? demanda-t-elle.

— Un parking à l'angle de… Monroe et Green.

— Très bien, reste où tu es. Je vais essayer de partir de bonne heure. Je passe te prendre.

Il resta dans la voiture, exténué, les vêtements fripés par le long voyage, le regard levé avec crainte et consternation vers le ciel sombre et bas. L'air de Chicago ressemblait à une soupe huileuse qui maculait le pare-brise de salissures noirâtres. Le ciel était extraordinaire, marbré et strié de denses bigarrures jaune, pourpre, vert et bleu, tranchant l'une sur l'autre, qui rappelaient les couleurs d'une grosse ecchymose ; le soleil luisait vaguement à travers le rideau de saletés, comme une petite pièce de laiton terni. Carpenter n'était pas venu dans cette région depuis très longtemps ; il avait oublié les poisons qui flottaient dans l'air. Tous les gens qu'il voyait portaient un masque. Il mit le sien et s'assura qu'il adhérait parfaitement à ses pommettes et sa mâchoire.

Jeanne arriva bien plus vite qu'il ne l'avait imaginé. À sa vue, il eut un élan de joie – le premier visage familier depuis Oakland –, puis, aussitôt après, un mouvement inverse le plongea dans l'indécision. Il n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle il était venu, ni de ce qu'il voulait de cette femme avec qui il avait entretenu pendant une demi-douzaine d'années une sorte d'amitié amoureuse, un flirt à distance, sans jamais l'avoir embrassée sur la bouche.

Il eut envie de l'embrasser, cette fois, mais, avec le masque, c'était difficile. Il se contenta d'une bonne étreinte. Jeanne était forte, avec quelque chose d'oriental qu'elle tenait de sa mère, mais sans la moindre trace de fragilité, et elle le pressa vigoureusement, chaleureusement dans ses bras.

— Viens, dit-elle. Tu as vraiment besoin d'une douche. Et puis de manger quelque chose, non ?

— Tu parles !

— Bon sang ! Ça me fait plaisir de te revoir, Paul !

— À moi aussi.

— Mais je suppose que ça ne va pas. Tu as une mine de papier mâché.

— Ça ne va pas très fort. C'est le moins qu'on puisse dire.

Jeanne monta du côté du conducteur et indiqua à la voiture où elle devait les emmener.

— Je me suis renseignée au bureau du Personnel et des Dossiers, fit Jeanne tandis que la voiture se glissait au milieu des autres véhicules. On dirait que tu ne fais plus partie de la Compagnie.

— J'ai été licencié.

— À ma connaissance, cela n'arrive jamais sans motif.

— Il y avait un motif, Jeannie.

— Que s'est-il donc passé ? lança-t-elle en se tournant vers lui.

— J'ai tout foutu en l'air, répondit Carpenter. J'ai fait ce que je croyais être juste et je me suis trompé. Je te raconterai tout, si cela t'intéresse. Le fond du problème est que cette histoire a eu une regrettable publicité et que la Compagnie s'est attiré des ennuis avec Kyocera. Alors, je me suis fait virer comme un malpropre. C'était une question politique. Ils étaient obligés de

me lâcher.

— Mon pauvre Paul. Ils n'y sont pas allés avec le dos de la cuiller, hein ? Que vas-tu faire maintenant ?

— Prendre une douche et me remplir l'estomac, répondit-il. Pour l'instant, je ne vois pas plus loin que ça.

Jeanne vivait dans un deux-pièces – séjour avec cuisine et chambre – dans un des faubourgs éloignés de Chicago. L'appartement était si hermétique qu'il donnait l'impression d'être privé d'air et le circuit de refroidissement était vétuste, inefficace et bruyant.

Il n'y avait guère de place pour un invité dans le petit appartement. Carpenter se dit qu'il allait devoir trouver un hôtel s'il ne voulait pas passer une nouvelle nuit dans la voiture et se demanda comment il paierait la chambre. Mais Jeanne le laisserait peut-être dormir par terre. Il resta sous la douche aussi longtemps qu'il osa le faire, six ou sept minutes peut-être, et mit des vêtements propres. En sortant, il vit qu'elle avait disposé deux assiettes de gâteaux d'algues et de bacon de soja sur la table.

Pendant le repas, il lui raconta son histoire, calmement, sans émotion, en commençant par l'appel de détresse lancé par Kovalcik et jusqu'à sa dernière conversation avec Tedesco. Il avait maintenant l'impression de faire le récit de quelque chose qu'il avait vu aux informations bien plus que d'événements dont il avait été l'acteur et, en exposant le malheureux enchaînement de circonstances, il n'éprouva rien ou presque. Jeanne l'écouta jusqu'au bout, pratiquement sans dire un mot.

— C'est vraiment un sale coup, Paul, fit-elle simplement, quand il eut terminé.

— Tu peux le dire.

— As-tu envisagé de faire appel ?

— En m'adressant à qui ? Au pape ? Je suis vraiment dans la merde et tu le sais aussi bien que moi.

— Oui, fit-elle en secouant lentement la tête, je suppose qu'on ne peut rien y faire. Oh ! Paul ! Paul !…

À l'intérieur, dans l'atmosphère chaude de l'appartement hermétiquement fermé, il n'était pas besoin de masque. Quand elle se tourna vers lui, il lut dans ses yeux un mélange de

sentiments d'une complexité déconcertante : chagrin et compassion, comme il pouvait s'y attendre, mais, derrière cela, il surprit autre chose en quoi il crut reconnaître l'éclat doux d'un amour sans mélange et, encore derrière… Qu'était-ce ? De la peur ? Oui, se dit-il, cela ressemble à de la peur. Mais la peur de quoi ? De lui ? Non, songea-t-il. La peur d'elle-même.

Lentement, il versa un peu de bière dans son verre.

— Combien de temps comptes-tu rester à Chicago ? demanda-t-elle.

— Un ou deux jours, je pense, répondit-il avec un haussement d'épaules. Je ne sais pas. Je ne veux surtout pas être une charge pour toi, Jeannie. J'avais seulement besoin de m'éloigner quelque temps de la Californie, de trouver un refuge quelque part…

— Tu peux rester aussi longtemps que tu en as envie, Paul.

— Je suis très sensible à ta proposition.

— Je me sens responsable, tu sais. C'est moi qui t'ai trouvé ce boulot sur le remorqueur d'icebergs.

— Tu dis des conneries, Jeannie ! Bien sûr que tu m'as dégoté ce poste, mais c'est moi qui les ai laissés crever en mer. C'est moi seul qui ai pris cette décision.

— Oui, je comprends bien.

— Parle-moi plutôt de toi. Que deviens-tu ?

— Que pourrais-je bien te raconter ? Je bosse, je rentre chez moi, je lis, je dors. Je mène une petite vie tranquille.

— Le genre de vie que tu as toujours préféré.

— Oui.

— Est-ce que Paris te manque ?

— À ton avis ?

— Allons-y, lança-t-il. Partons tout de suite, tous les deux. Tu laisses tomber ton boulot, nous trouvons un petit logement sympa, près de la Seine, et nous chantons et dansons dans le métro pour nous faire un peu d'argent. Ce ne sera pas la grande vie, mais, au moins, nous serons à Paris.

— Oh ! Paul ! Quelle merveilleuse idée !

— Si seulement c'était possible, hein ?

— Oui, si seulement c'était possible.

Elle prit la main de Carpenter et la serra ; puis elle retira la

sienne, comme si ce geste lui avait paru trop osé.

Carpenter se rendit compte qu'en réalité il ne savait absolument rien de Jeanne. Elle se montrait chaleureuse, douce et gentille, mais, en toutes circonstances, elle était restée derrière une paroi de verre ; une amie, une copine qui avait toujours dressé une barrière entre elle et le monde extérieur. Et maintenant, il venait de pénétrer dans l'intimité de ce périmètre.

Ils parlèrent plusieurs heures, comme au bon vieux temps, à Saint Louis : papotages sur des amis communs, rumeurs circulant dans les bureaux de la Compagnie, discussions à bâtons rompus sur l'état du monde. Il savait qu'elle essayait de le mettre à l'aise ; elle le faisait aussi pour elle, probablement. Il percevait en elle une tension sous-jacente. Carpenter se rendait compte qu'il exigeait beaucoup de Jeanne… Il débarquait sans crier gare, il s'installait chez elle, il jetait à ses pieds les fragments de sa vie brisée, sans lui dire explicitement ce qu'il attendait d'elle. Ce qu'il eût bien été incapable de faire, car il n'en savait rien lui-même.

— Tu dois être très fatigué, Paul, dit-elle vers 22 h 30. Après avoir fait tout ce trajet depuis la Californie, pratiquement sans arrêt.

— Oui. Je ferais mieux de me mettre en quête d'une chambre d'hôtel.

Les yeux de Jeanne s'agrandirent fugitivement. Une expression énigmatique passa sur son visage, toujours ce mélange de chaleur et d'embarras.

— Tu peux rester, dit-elle, cela ne me dérange pas.

— Mais il y a si peu de place.

— On s'arrangera. Reste, s'il te plaît. Je me sentirais vraiment mal, si je te renvoyais en pleine nuit.

— Euh !…

— Je veux que tu restes.

— Bon, fit-il en souriant. Dans ce cas…

Elle entra dans la salle de bains, où elle resta un long moment. Carpenter s'avança vers le lit étroit, ne sachant s'il devait se déshabiller. Quand Jeanne sortit enfin, elle portait une longue chemise de nuit. Carpenter alla faire ses ablutions ;

quand il revint, elle était couchée et la lumière était éteinte.

Il enleva ses vêtements, ne gardant que son caleçon, et s'allongea sur le sol du séjour.

— Non, fit Jeanne au bout d'un petit moment. Idiot !

Carpenter sentit monter en lui un mélange de reconnaissance, d'excitation et de quelque chose qui s'apparentait à un remords. Il s'avança dans l'obscurité, heurtant des meubles, et se glissa délicatement dans le lit, en prenant garde de ne pas entrer en contact avec le corps de Jeanne. Il y avait tout juste assez de place pour deux.

Quand ses yeux se furent habitués à la pénombre, il vit que la chemise de nuit était ouverte, qu'elle était nue dessous et qu'elle tremblait. Carpenter fit glisser son caleçon le long de ses jambes et l'écarta du pied. Puis il posa doucement la main sur l'épaule de Jeanne.

— Froid, souffla-t-elle en frissonnant.

— Le lit va se réchauffer.

— Oui. Oui, il va se réchauffer.

Il fit descendre sa main, la referma sur un sein petit et ferme, au mamelon déjà dur. Il perçut le battement du cœur dans la poitrine, si bruyant qu'il en fut surpris.

Il se sentit en proie à d'étranges hésitations. Coucher avec une inconnue n'était pas une expérience nouvelle pour Carpenter. Jeanne Gabel n'était pas véritablement une inconnue pour lui, mais, dans un certain sens, elle l'était. Il la connaissait depuis si longtemps et pourtant il ne la connaissait pas du tout, ils étaient de si bons amis et pourtant, en aucune manière, ils n'avaient jamais été intimes. Et maintenant, il était dans son lit et avait la main sur sa poitrine. Elle attendait. Mais manifestement elle était effrayée. Elle ne semblait pas plus que lui savoir ce qu'il fallait faire. Carpenter se prit à craindre qu'elle ne fasse tout cela uniquement par pitié pour lui, et cela ne lui plaisait pas du tout. Il lui vint même une idée saugrenue : et si elle était vierge ? Mais, non, non, c'était impossible. Jeanne avait au moins trente-cinq ans. Une femme qui avait gardé sa virginité à cet âge, s'il en existait hors du couvent, la conserverait probablement jusqu'à la fin de ses jours.

Elle vint se frotter contre lui, indiquant gauchement qu'elle

attendait qu'il aille plus loin. La main de Carpenter glissa jusqu'à la jonction des cuisses.

— Paul… Oh oui, Paul !… Oui !…

Le convenu des mots, la raucité de la voix, ce côté théâtral un peu forcé, tout cela l'agaça quelque peu. Mais qu'était-elle censée dire d'autre ? Qu'aurait-elle pu dire d'autre, dans cette situation bizarre et tendue, que « Paul » et « oui » ?

Il la caressa avec précaution, tendrement, encore incapable de croire tout à fait que c'était arrivé, qu'après tout ce temps Jeanne et lui étaient au lit ensemble.

— Je t'aime, murmura-t-il.

Ces mots-là, il les lui avait déjà dits très souvent avec désinvolture, sur un ton de badinage, et il subsistait dans sa voix un peu du badinage. Mais il y avait autre chose… Un sentiment de culpabilité, peut-être, d'avoir fait intrusion dans la vie solitaire si ordonnée de Jeanne, après sa réaction de panique stupide, sa fuite désespérée pour échapper au chaos qu'était devenue sa vie depuis son retour à San Francisco. Il y avait aussi une composante de gratitude, la reconnaissance pour ce don qu'elle lui faisait. Badinage, sentiment de culpabilité, gratitude ; on pouvait trouver de meilleures raisons pour dire à quelqu'un qu'on l'aime.

— Je t'aime, Paul, fit-elle d'une voix à peine audible tandis que les mains de Carpenter exploraient les parties les plus secrètes de son corps. Je t'aime vraiment.

D'un coup de reins, il fut en elle.

Elle n'était pas vierge, non, c'était presque une certitude. Mais cela devait faire longtemps qu'elle n'avait pas fait cela avec un homme. Très longtemps.

Elle le serra étroitement entre ses longs bras musclés. Elle remuait les hanches en cadence, avec avidité, mais à une cadence différente de la sienne, ce qui rendait les choses assez délicates. Elle manquait à l'évidence de pratique. Carpenter pesa sur elle de tout son poids pour essayer de synchroniser leurs mouvements. Cela sembla marcher : elle s'en remettait à son habileté technique. Mais, d'un seul coup, toute la maîtrise acquise au fil des ans dans ce domaine fut balayée par une masse impétueuse d'émotions troubles qui surgit des

profondeurs de son être, une violente poussée de terreur désespérée et de solitude, prise de conscience de la dégringolade en chute libre que venait si brutalement d'amorcer sa vie. Des vents de tempête soufflaient dans sa tête, des Diablos mugissants qui attisaient des bouffées brûlantes de rage tandis que se poursuivait la chute interminable au milieu de tourbillons de gaz délétères. Il s'agrippa à Jeanne en sanglotant et en hoquetant, comme un petit garçon réfugié dans les bras de sa mère.

— Oui, Paul ! murmura-t-elle. Oui ! Je t'aime, je t'aime, je t'aime…

Quand le plaisir vint, ce fut comme des coups de marteau à l'intérieur. Carpenter poussa un cri rauque et enfouit sa tête dans le creux de l'épaule de Jeanne ; ses larmes coulèrent comme elles n'avaient pas coulé depuis si longtemps qu'il avait oublié à quand remontait la dernière fois. Pendant un long moment, ils demeurèrent immobiles, sans un mot, sans un mouvement ou presque. Puis elle effleura son épaule des lèvres, se glissa hors du lit et entra dans la salle de bains. Elle y resta longtemps. Il entendit de l'eau couler ; il crut percevoir une sorte de sanglot, mais il n'en fut pas sûr et se dit qu'il ne lui poserait pas la question. Si c'était un sanglot, que ce soit un sanglot de bonheur.

Elle sortit et vint se nicher contre lui dans le lit étroit. Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre. Il la prit dans ses bras et elle se pelotonna contre lui ; au bout d'un moment, il se rendit compte qu'elle s'était endormie. Il finit, lui aussi, par sombrer dans le sommeil.

— As-tu des nouvelles de Paul, Nick ? demanda Isabelle.

— Il a appelé il y a quelques jours, répondit Rhodes. Je crois qu'il était quelque part dans le Nevada. Il m'a dit qu'il avait été lâché par la Compagnie et m'a laissé un message pour me signaler qu'il allait à Chicago, sans numéro pour le rappeler. Depuis, plus rien.

— Pourquoi Chicago ? demanda Isabelle. C'est le dernier endroit où j'irais.

— Il a dit qu'il avait une amie là-bas. Je ne sais pas de qui il parlait.

— Une femme ?

— Oui. Paul a toujours cherché du réconfort auprès des femmes, quand il est dans une mauvaise passe.

Isabelle éclata de rire et le prit par les épaules, enfonçant ses doigts avec douceur et fermeté dans les muscles durs et développés.

— Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, tous les deux, dit-elle. Dès que les choses vont mal pour vous, vous allez vous blottir dans le giron de maman. Mais pourquoi pas ? C'est sans doute pour cela qu'il y a des femmes.

Ils étaient dans l'appartement de Rhodes, dominant la baie, peu avant minuit, après un dîner tardif à Sausalito. Isabelle restait pour la nuit. Rhodes se sentait calme et en veine d'épanchements, pour changer. Ce soir-là, tout était exactement comme il aimait que soient les choses : lumière tamisée, musique douce flottant légèrement dans la pièce, un verre de son meilleur brandy à la main. Et Isabelle. Leur relation était au beau fixe depuis quelques jours, Isabelle se montrait assez aimable, accommodante, tendre même.

Il était presque décidé à accepter la proposition de Kyocera,

malgré de douloureuses et persistantes hésitations, des moments d'ambivalence angoissée. Il se donnait six chances sur dix de dire oui. Sept sur dix, certains jours. Il arrivait, d'autres jours, mais ils étaient rares, que les chances se réduisent à trois sur dix. Ce soir-là, c'était quatre chances sur cinq en faveur de Kyocera. Il n'avait pas encore mis Isabelle au courant. Elle savait qu'il traversait depuis quelque temps une sorte de crise morale, mais elle avait eu assez de tact pour ne pas poser de questions. Et, comme tout allait pour le mieux entre eux, Rhodes n'avait aucune envie de s'exposer de nouveau à son courroux, ce que provoquerait assurément la proposition faite par Kyocera de mettre à sa disposition des moyens techniques sensiblement accrus pour ses recherches. D'autant plus que Jolanda revenait le lendemain matin de sa balade dans les L-5, comme Isabelle l'avait appris dans le courant de la journée : Jolanda ferait certainement remonter la ferveur politique d'Isabelle à son degré de virulence habituel, après cette courte période d'accalmie.

— Si on se couchait ? demanda Rhodes en terminant son verre.

— D'accord, fit Isabelle.

Mais elle ne fit pas mine de quitter la salle de séjour. Elle s'avança vers la fenêtre d'où la vue embrassait les collines de Berkeley descendant en pente douce vers la baie et, de l'autre côté de l'eau, les lumières de San Francisco brillant encore de mille feux. La nuit était claire, pure et chaude, les fortes pluies récentes un souvenir improbable. La vive clarté de la pleine lune montrait distinctement des bandes de gaz à effet de serre qui se découpaient sur le ciel nocturne et entre lesquelles apparaissaient des semis d'étoiles scintillantes, dansant dans l'obscurité.

Rhodes s'avança derrière elle, passa les mains sous ses bras et les referma sur ses seins.

— Je me sens si triste pour lui, dit-elle, sans détacher les yeux du panorama. Je le connais à peine et pourtant c'est comme s'il était un ami très cher qui aurait de très graves ennuis. Dont toute la vie s'effondre en un instant. Crois-tu pouvoir faire quelque chose pour lui ?

— Pas grand-chose, je le crains.

— Tu ne peux pas lui trouver du boulot dans ton service ?

— Il a été renvoyé pour faute professionnelle. Aucun service de Samurai ne peut plus le reprendre.

— Et sous un autre nom ?

— J'aimerais que ce soit possible, Isabelle, mais on ne peut pas se fabriquer une identité et chercher un emploi comme ça. Il faut produire un curriculum vitae crédible. Il lui serait impossible de dissimuler ce qui s'est passé à l'enquête d'un service du personnel d'une mégafirme.

— Il ne pourra pas retrouver du travail, c'est ça ?

— Rien qui corresponde à ses capacités, non. Peut-être comme ouvrier, je ne sais pas. Dans les métiers manuels, il se trouvera en concurrence avec tous les membres des associations prolétariennes. Ils sont les mieux placés pour l'attribution de tous ces boulots. Celui qui a déchu de son rang de Salarié aura toutes les peines du monde à trouver quelque chose, car il passera après tous les gens du prolétariat qui ont une réputation sans tache. Un Q.I. élevé n'est pas précisément un atout pour être servi parmi les premiers.

— Alors, il est complètement coincé. Le voilà exclu du système, incapable de trouver un emploi. C'est difficile à croire.

— Je vais essayer de trouver quelque chose, soupira Rhodes.

— Oui, ce serait bien.

Mais quoi ? Quoi ? Il avait le cœur débordant de compassion pour son vieil ami, mais aucune solution ne lui venait à l'esprit pour le sortir de la situation critique où il se trouvait. Les licenciements étaient si rares dans l'univers des mégafirmes. Un recours était problématique.

C'était nouveau de se tracasser pour Paul. Toute leur vie, c'est l'inverse qui s'était produit ; Rhodes avait des ennuis, il flottait dans l'indécision ou il s'enfonçait dans une situation inextricable et Carpenter lui expliquait calmement et avec soin comment s'en sortir. C'était de l'inédit de constater que Carpenter était devenu vulnérable, qu'il souffrait, qu'il était sans défense. Des deux, c'est toujours Carpenter qui avait le mieux tiré son épingle du jeu, avançant tranquillement dans la vie avec un sens de l'orientation très sûr. Pas aussi intelligent que

Rhodes, non, pas particulièrement doué dans un domaine particulier, mais habile, indépendant, passant avec aisance et assurance de poste en poste, de ville en ville, de femme en femme, sachant toujours ce qu'il allait faire et où cela le conduirait.

Jusqu'à aujourd'hui.

Un moment d'égarement, une décision malheureuse et Carpenter se retrouvait sur le pavé, lessivé, rejeté par un caprice insensé du destin sur la grève inhospitalière d'un monde impitoyable. C'est toute la dynamique de leur amitié qui était brusquement inversée : à Carpenter de s'interroger et de connaître l'angoisse, à lui de trouver les solutions à des problèmes épineux. À cela près qu'il n'avait pas de solutions.

Il lui faudrait en trouver une. Il devait bien cela à Carpenter. Plus que cela, même. Je dois faire quelque chose pour lui, se dit-il. Moi. Personne d'autre ne peut lui venir en aide. Mais, pour le moment, je ne vois rien.

Rhodes sentit son moral dégringoler à toute vitesse. Il se prit à imaginer Carpenter sous le ciel oppressant et pourri de Chicago, errant comme une âme en peine dans une ville inconnue, dans cette atmosphère toxique auprès de laquelle les traînées de gaz visibles dans le ciel de Californie n'étaient que joyeuses guirlandes de Noël.

— On se couche ? répéta Rhodes. Qu'en dis-tu ?

Isabelle se retourna. Elle sourit. Elle hocha la tête. Dans ses yeux pétillants il lut le désir, une invitation au plaisir. Paul Carpenter et ses problèmes passèrent au second plan des préoccupations de Nick Rhodes. Un transport d'amour pour Isabelle envahit son âme.

Je lui parlerai demain de la proposition de Kyocera, se promit-il. Je passerai peut-être Wu Fang-shui sous silence, mais je lui raconterai le reste, un laboratoire plus vaste, de meilleures perspectives d'avancement, un soutien matériel accru. Elle comprendra qu'il est important pour moi de persévérer et de mener ces travaux à terme. Pas seulement pour moi, mais pour tout le monde, pour le monde entier.

Il pensa au cadeau qu'elle lui avait offert pour Noël, l'holobloc portant les six mots qui définissaient les grandes

zones du programme adapto.

OS – REINS
POUMONS – CŒUR
PEAU – CERVEAU

Elle comprenait. Elle ne laisserait pas son travail s'interposer entre eux. Malgré son goût pour les slogans antiscientifiques à la mode, elle avait conscience, au fond d'elle-même, que des modifications corporelles étaient indispensables à l'espèce humaine avant que les conditions atmosphériques ne deviennent trop difficiles. Et elles le deviendraient, malgré tout ce qui avait été fait pour empêcher que de nouveaux dommages ne soient causés à l'environnement et réparer ce qui pouvait l'être, OS POUMONS PEAU, REINS CŒUR CERVEAU… Cinq sur les six devraient être radicalement transformés ; Rhodes savait que la clé de la réussite était de faire en sorte que le sixième demeure plus ou moins inchangé, que, lorsque son travail serait terminé, le cerveau logé dans la boîte crânienne soit indiscutablement un cerveau humain.

Isabelle traversa la pièce en semant ses vêtements derrière elle. Rhodes la suivit, admirant avec un plaisir très vif le jeu des muscles sur le dos mince et fuselé, la ligne délicate de la colonne vertébrale nettement visible sous la peau ferme, la cambrure à couper le souffle de la taille de guêpe. Le grand nimbe vermillon de la chevelure touffue flamboyait comme une couronne de feu au-dessus du long cou mince.

À l'instant précis où elle disparaissait dans la chambre, la sonnerie du téléphone retentit.

Qui pouvait appeler à cette heure ?

Rhodes alluma machinalement le viseur et le visage de Paul Carpenter, les traits tirés, les yeux rougis, apparut sur l'écran. Quand on parle du loup, songea Rhodes.

— Désolé de te déranger si tard, Nick…

— Tard ?

Oui, bon, il était tard. Mais Rhodes essaya de ne pas y attacher d'importance.

— Il n'est pas si tard que ça pour nous, reprit-il. Mais ce doit

être le milieu de la nuit à Chicago. Es-tu encore à Chicago, Paul ?

— Pour le moment.

La voix de Carpenter paraissait pâteuse et voilée. Soit il était ivre, soit il était très, très fatigué.

— Je crois que je vais repartir demain. Je vais rentrer en Californie.

— C'est bien, Paul, fit prudemment Rhodes. Je suis content de l'apprendre.

— Ce séjour à Chicago m'aura fait du bien, reprit Carpenter après un petit silence. Il m'aura permis de remettre un peu d'ordre dans mes idées. Mais l'amie que je suis venu voir… Disons qu'elle a sa propre vie et que je ne peux pas m'incruster chez elle. Et puis, c'est une ville atroce, vraiment atroce. Alors, je me suis dit… la Californie… un nouveau départ…

— C'est bien, répéta Rhodes, furieux de ne pouvoir mettre plus de chaleur dans sa voix. Le pays des nouveaux commencements.

Il aurait aimé avoir quelque chose de plus précis à dire que ces paroles creuses et vaines.

Il regarda attentivement le viseur. Des yeux las au regard flou étaient dirigés vers lui. Carpenter semblait avoir beaucoup de mal à les fixer sur un objet. Il était ivre ; maintenant, cela ne faisait plus de doute pour Rhodes. Il connaissait les symptômes aussi bien que quiconque.

— Je viens d'appeler Jolanda, fit Carpenter. Je m'étais dit qu'elle pourrait peut-être m'héberger deux ou trois jours, le temps de m'orienter, tu vois, de réfléchir à ce que j'allais faire, et ainsi de suite…

— Elle est encore dans l'espace, dit Rhodes. Elle devrait rentrer demain.

— Ah bon ! C'est un peu ce que j'ai pensé.

— Elle est toujours avec l'Israélien. Il doit revenir avec elle. Et il y aura quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'ils ont rencontré sur le satellite. Il semble qu'elle ait toute une cour autour d'elle.

— Ah ! fit Carpenter. Dans ce cas, je ferais mieux de ne pas compter sur elle pour m'héberger.

— Non.

Un nouveau silence, plus pesant.

— Eh bien, Nick, reprit Carpenter, je me demande si… si tu serais d'accord pour…

— Oui, fit vivement Rhodes. Bien sûr que je suis d'accord. Pour que tu viennes chez moi ? Naturellement, Paul. Tu sais que tu es toujours le bienvenu.

— Tu es sûr que je ne gênerai pas ?

— Ne sois pas bête. Bon, écoute, appelle-moi dès que tu reprendras la route et rappelle-moi quand tu seras à une journée de San Francisco. Laisse des messages, enfin débrouille-toi. Fais-moi savoir quand je dois t'attendre, pour être sûr d'être là… Comment ça va, Paul ?

— Super ! Tu peux me croire.

— Et pour l'argent ?

— Je me débrouille.

— Alors, rendez-vous dans… combien, trois jours ? Quatre ?

— Moins, répondit Carpenter. J'ai hâte de te voir. Dis bonjour à Isabelle de ma part. Tu es encore avec elle ?

— Bien sûr, fit Rhodes. En fait, elle est ici. Si tu veux lui parler, je peux…

Mais l'écran du viseur était vide.

Isabelle, entièrement nue, sortit de la chambre, l'air énervée et impatiente. Cela lui ressemblait bien d'être agacée par cette intrusion et par Rhodes qui l'avait laissée se produire.

— Qui était-ce ?

— Paul, répondit Rhodes. Il appelait de Chicago. Il revient. Il m'a demandé de l'héberger quelques jours.

L'agacement d'Isabelle s'évanouit en un instant. Elle parut sincèrement inquiète.

— Comment va-t-il ?

— Il avait une mine de déterré. Il paraissait ivre. Pauvre vieux.

Rhodes éteignit les lumières du séjour.

— Viens, dit-il à Isabelle. Allons nous coucher. Avant que le téléphone ne sonne encore.

Farkas n'avait jamais vu San Francisco. Il travaillait plutôt en Europe : Londres, Paris, parfois Francfort. Quand la Compagnie avait l'occasion de l'expédier aux États-Unis, c'était le plus souvent à New York. On l'avait envoyé une fois à Los Angeles, la plate cité tentaculaire, dont il avait gardé le souvenir d'un lieu cauchemardesque, affreusement surpeuplé, d'une laideur monstrueuse, étouffé par une atmosphère méphitique, pestilentielle, et une chaleur mortelle : une ville déjà impropre à la vie humaine, même s'il était généralement admis que l'effet de serre ne se ferait pas sentir dans toute sa force dévastatrice avant encore un certain nombre d'années.

Farkas trouva San Francisco très différente. Nichée entre l'océan et la baie, la ville était plus petite et assez jolie. Sa vision très particulière traduisait le relief accidenté en un ensemble plaisant d'ondulations au sommet carré ; des deux masses d'eau qui la délimitaient provenait une émanation grenat, riche, harmonieuse, d'une texture veloutée et apaisante.

Certes, l'air de San Francisco était souillé par une masse pesante de gaz à effet de serre, mais il en allait plus ou moins de même de n'importe quel lieu de la Terre ; le vent soufflant continûment de la mer avait au moins l'avantage d'empêcher les substances les plus corrosives de s'installer trop longtemps au même endroit. Et, même si la chaleur était vraiment désagréable, la gêne était maintenue à un niveau supportable par les brises de mer. Le climat ressemblait plus à celui de Londres ou de Paris qu'à celui de n'importe laquelle des villes américaines qu'il avait visitées. La chaleur était moins implacable à San Francisco que dans les autres, de véritables fournaises. Mais la pluie légère et continue de l'Europe de l'Ouest lui manquait. San Francisco cuisait sous les assauts

permanents du soleil du désert qu'il percevait comme une pluie étincelante de dagues dorées.

Du terminal des navettes spatiales, dans la large vallée qui s'étendait à l'est de San Francisco, Farkas avait pris la capsule de transit souterrain à grande vitesse, en compagnie de Jolanda et d'Enron. Ils l'avaient accompagné à son hôtel, dans un quartier central de la cité, avant de traverser la baie pour regagner l'appartement de Jolanda, à Berkeley, où ils comptaient s'installer. Dans quelques jours, quand Jolanda aurait pris toutes les dispositions utiles pour que l'on s'occupe de sa maison et de ses animaux, ils descendraient tous les trois en Californie du Sud pour y retrouver Davidov et régler les termes de l'association Israël/Kyocera qui se proposait de financer la conquête de Valparaiso Nuevo.

Farkas savait qu'il eût peut-être été plus judicieux de gagner directement Los Angeles en accompagnant Davidov de la station orbitale et de laisser les deux autres les rejoindre, quand Jolanda aurait réglé ses affaires. Cela lui aurait peut-être permis d'étudier de plus près Davidov et ses compagnons, et de voir s'ils étaient véritablement à la hauteur de la situation. Mais Farkas n'était pas pressé de retrouver les horreurs de Los Angeles.

Qui plus est, il était désireux de rester près de Jolanda Bermudez. Leur unique rendez-vous, dans la chambre de l'hôtel de Valparaiso Nuevo, lui avait laissé un goût de revenez-y. Un peu honteux, il ne pouvait que reconnaître en son for intérieur que sa décision de venir à San Francisco plutôt qu'à Los Angeles était essentiellement motivée par la présence de Jolanda. Après sa longue période d'abstinence, Farkas était véritablement ensorcelé par la générosité de cette chair plantureuse, la simplicité de ce tempérament ardent, la ferveur si prompte à s'exprimer de cette nature passionnée.

Il savait bien que ce comportement digne d'un adolescent n'était vraiment pas malin, peut-être risqué et probablement vain : Enron semblait résolu à tenir Jolanda hors de sa portée. Mais Farkas était sûr que la possessivité de l'Israélien n'était rien d'autre qu'une lutte d'influence à laquelle il s'adonnait par simple réflexe viril. Il sentait que Jolanda n'était utile à Enron

que dans la mesure où elle lui permettait de réaliser des desseins plus ambitieux.

Jolanda semblait également en avoir conscience. Farkas espérait réussir à la détacher d'Enron pendant son séjour à San Francisco. Il soupçonnait, estimant avoir de bonnes raisons pour cela, qu'elle éprouvait pour lui une attirance aussi forte que celle qu'il avait à son endroit. Quand l'affaire de Valparaiso Nuevo serait réglée, se plaisait-il à imaginer, il pourrait être agréable de passer quelques semaines de vacances à San Francisco et aux alentours en compagnie de Jolanda, pendant qu'elle achèverait cette sculpture qui avait fourni le prétexte – rien d'autre qu'un prétexte, il ne se faisait aucune illusion à ce sujet – à leur rendez-vous dans la chambre d'hôtel.

Mais, dans l'immédiat, il se trouvait dans une autre chambre d'hôtel et il y était seul.

Il déballa ses affaires, se doucha, prit une petite bouteille de brandy dans le minibar. Il envisagea de nouveau d'appeler New Kyoto pour les mettre au courant de ce qu'il concoctait ; de nouveau, il écarta cette idée. Il lui faudrait tôt ou tard informer la Compagnie qu'il était en train de l'engager dans une conspiration internationale. Mais il n'était encore lié par aucune promesse. Cela ne viendrait qu'à Los Angeles, après la réunion finale avec Davidov et les autres conspirateurs. Alors, mais alors seulement, il enverrait par la voie hiérarchique un rapport détaillé au Comité exécutif. Si le projet ne plaisait pas au Comité, s'il rejetait l'un des instigateurs, il serait assez facile à Farkas de revenir sur les engagements déjà pris. S'il recevait le feu vert, il pourrait tabler sur une promotion, Échelon Huit en tout état de cause, peut-être mieux. *Victor Farkas, Échelon Sept,* songea-t-il, en s'en délectant à l'avance. Le salaire d'un Échelon Sept, les privilèges d'un Échelon Sept, l'appartement dans une tour, à Monaco, la résidence d'été sur la côte, à New Kyoto. Jusqu'à ce que le vaisseau interstellaire soit prêt à décoller et qu'il laisse à jamais la Terre derrière lui.

La sonnerie claire du téléphone se fit entendre.

Farkas hésita à interrompre son évocation de la vie d'un Échelon Sept, mais il décida quand même de répondre. Il n'y

avait que deux personnes au monde qui savaient où le trouver et…

Oui… C'était Jolanda.

— Tout est à votre convenance ?

— Oui, très bien. Je me demandais, Jolanda, ajouta-t-il, avec un peu trop de vivacité peut-être, si vous aviez prévu quelque chose pour le dîner ? Je pourrais appeler des gens de Kyocera, mais si vous aviez envie de vous joindre à moi…

— J'aimerais beaucoup, fit-elle, mais nous passons la soirée, Marty et moi, avec des gens de Berkeley que nous connaissons très bien. Isabelle Martine et Nick Rhodes. Isabelle, ma meilleure amie, une femme merveilleuse, fascinante, est cinéthérapeute ; Nick est un brillant généticien chez Samurai… Il poursuit – hélas ! – des recherches sur l'adapto, des trucs horribles, mais c'est un homme si charmant que je lui pardonne…

— Alors, demain ? insista Farkas.

— C'est justement pour cela que je vous appelais. Demain soir…

Le visage tendu, il se pencha vers l'écran.

— Nous pourrions peut-être dîner à San Francisco, vous et moi…

— Ce serait très agréable, je n'en doute pas. Mais que ferais-je de Marty ? De toute façon, je tiens à ce que vous veniez ici, pour voir mes sculptures… Je devrais dire : en faire l'expérience, rectifia-t-elle avec un petit rire gêné. Je vais organiser un dîner. Cela vous permettra de faire la connaissance d'Isabelle et de Nick, et aussi de Paul Carpenter, un ami de Nick, qui était capitaine d'un remorqueur d'icebergs de Samurai, mais qui a perdu son boulot à la suite d'ennuis en mer et qui vient de revenir. Nous allons tous essayer de lui remonter un peu le moral en attendant qu'il ait une idée de ce qu'il va pouvoir faire maintenant…

— Oui, naturellement. C'est bien triste pour lui. Et dans la journée, Jolanda… Nous pourrions peut-être déjeuner ensemble, qu'en dites-vous ?

Farkas se sentait ridicule d'insister de la sorte. Mais il y avait toujours une possibilité…

Eh bien, non. Décidément, il n'y en avait aucune.

— Cela me plairait infiniment, Victor, fit Jolanda avec douceur. Vous le savez bien. Mais nous devons attendre que Marty reparte en Israël. Je veux dire qu'il est à San Francisco, qu'il habite chez moi et qu'il serait terriblement gênant… Vous devez comprendre cela. Mais, plus tard, quand cette affaire de Valparaiso Nuevo sera terminée, nous aurons tout le temps de nous voir, et pas seulement pour déjeuner. J'aimerais que les choses puissent se passer différemment, mais c'est impossible. Absolument impossible.

— Oui, articula Farkas, la gorge sèche. Je comprends.

— Alors, à demain soir… Chez moi, à Berkeley…

Il nota le code de transit, lui envoya un baiser du bout des doigts et coupa la communication.

Il n'en revenait pas de se sentir aussi irrité, de cette obsession subite. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était pas conduit de la sorte. Cela ne lui était peut-être jamais arrivé. Pourquoi cette femme comptait-elle autant pour lui ? Parce qu'elle était inaccessible dans l'immédiat, peut-être ? Elle n'était pourtant pas la seule au monde à avoir des seins, des cuisses, des lèvres. Cela lui parut assez dangereux, cette fascination que Jolanda exerçait sur lui.

Par l'intermédiaire du menu des services de l'hôtel, Farkas se trouva de la compagnie pour le dîner et les trois heures suivantes. Il avait appris depuis longtemps à faire fond sur des professionnelles pour satisfaire les exigences de la chair. Une bonne professionnelle réussissait presque toujours à dissimuler rapidement sa première réaction en découvrant son visage et cela avait l'avantage d'éviter des complications pénibles. Farkas n'avait jamais aimé les complications sentimentales. Quant au côté physique de la chose… Ça, il n'était pas possible d'y échapper indéfiniment. Il appréciait de disposer des ressources nécessaires pour régler le problème.

Il alla chercher un autre brandy dans le minibar et s'installa confortablement en attendant l'arrivée de sa compagne d'un soir.

— Je ne devrais pas, fit Carpenter quand Rhodes reprit son verre et commença de le remplir. Je ne tiens pas l'alcool aussi bien que toi.

— Laisse-toi donc aller, répliqua Rhodes. Pourquoi pas, bordel ?

Le liquide ambré gicla dans le récipient. Carpenter ne savait même plus s'ils buvaient du bourbon ou du whisky. Il se dit que le bourbon avait un goût un peu plus fruité, mais il se sentait incapable de différencier les saveurs. Il avait l'impression d'avoir bu sans discontinuer depuis le début de la soirée. Pour Rhodes, il en était sûr, mais c'était une habitude chez Nick.

Ai-je vraiment bu autant que lui ? se demanda Carpenter.

Oui. Je crois bien que oui.

— Laisse-toi aller, lança Rhodes.

Il l'avait déjà dit, non ? Commençait-il donc à se répéter ? Ou bien Carpenter avait-il simplement recréé dans son esprit la phrase prononcée par Rhodes un instant plus tôt ? Il n'en savait plus rien. Aucune importance.

— Je n'ai rien contre cette idée, fit Carpenter. Comme tu l'as si élégamment dit, Nick, pourquoi pas, bordel ?

Carpenter était arrivé dans le courant de la journée, après un voyage de retour bizarre, dont il n'avait conservé que des souvenirs indistincts. La voiture était restée en conduite automatique pendant tout le trajet, programmée pour chercher l'itinéraire le plus court entre l'Illinois et la Californie, ne s'arrêtant que lorsqu'il lui était nécessaire de se recharger, tenant à peine compte des limites de vitesse. Carpenter avait passé le plus clair du temps à dormir, recroquevillé sur la banquette arrière comme un paquet de vieux habits. Il se rappelait qu'il y avait eu un problème quand la voiture, tombant

sur une extension récente du périmètre de quarantaine, avait dû faire un grand détour par le nord ; il se souvenait d'un coucher du soleil, dans l'ouest du Nebraska, où il avait vu une boule de feu plonger au-dessous de l'horizon ; il avait le souvenir vague, sujet à caution, de la traversée, à l'aube du jour suivant, d'une large et mystérieuse plaine noire de cendres entassées et de matières volcaniques vitrifiées. À cela se limitaient pour lui les réminiscences du voyage.

Les souvenirs de Chicago étaient plus vifs.

Jeanne haletant dans ses bras, surprise par le plaisir dans le courant d'une longue nuit d'étreintes avides. Jeanne éclatant aussi brusquement en sanglots convulsifs, un peu plus avant dans cette même nuit, et refusant de lui dire pourquoi. Jeanne avouant qu'elle était devenue catholique et proposant de prier pour lui. Jeanne, enfin, le repoussant à l'approche de l'aube et lui disant qu'elle avait perdu l'habitude de l'amour et avait eu son content.

Tous deux, le masque sur le visage, le corps bourré d'Écran, déambulant en plein midi, la main dans la main, par une chaleur à faire regretter son royaume à Satan, sous un ciel barbouillé de vert, évoquant une cuvette de vomi renversée. Percevant, malgré le masque, l'odeur d'œuf pourri de l'acide sulfhydrique. Les yeux levés vers les énormes immeubles anciens dont les hautes façades de pierre, soumises à la virulence de l'air corrosif, sculptées par les pluies acides, offraient une composition fantasmagorique de style gothique, parapets et tourelles, clochetons et fléchés asymétriques.

Jeanne, dans la même journée, le corps enfoui dans un ample peignoir, affirmant qu'elle était trop laide pour se montrer avec la lumière, se mettant en colère quand il avait dit qu'elle était folle, qu'elle avait un corps réellement magnifique.

Jeanne, enfin, s'adressant à lui avec gravité.

— C'est merveilleux de t'avoir eu ici, Paul. Je le pense sincèrement, tu sais. D'avoir vraiment vécu cela, après avoir fait semblant si longtemps. Mais, maintenant… Si tu crois pouvoir trouver la force de te remettre en route…

Épuiser ensuite les maigres réserves d'alcool de Jeanne, à une allure soutenue, consciencieusement, à la manière de Nick

Rhodes. Essayer d'appeler Jolanda à Berkeley, en espérant que Jeanne ne serait pas trop blessée de le voir se tourner aussi rapidement vers une autre femme, mais n'obtenant à son numéro qu'un message enregistré, pas une indication pour faire suivre son appel. Puis appeler Nick. S'inviter chez lui. Annoncer à Jeanne qu'il reprenait sans délai la route de la Californie, voir une expression égarée se peindre sur son visage et se demander si, en l'incitant à partir, elle attendait réellement de lui qu'il prenne ses paroles au pied de la lettre.

— C'est le milieu de la nuit, Paul.

— Ça ne fait rien. La route est longue ; je ferais mieux de partir tout de suite.

Les yeux brillants de Jeanne. Larmes de tristesse ? De soulagement ? Les signaux qu'elle envoyait étaient toujours contradictoires.

— Appelle-moi, Paul. Reviens me voir dès que tu en auras envie.

— Oui. Oui.

— C'était merveilleux de te voir.

— Oui. Oui. Oui.

— Je t'aime, Paul.

— Je t'aime, Jeannie. C'est vrai.

Monter en voiture. Prendre la route. Les yeux bouffis de fatigue, la langue alourdie par l'alcool, les joues mangées par une barbe de plusieurs jours. Le périmètre de quarantaine. Le soleil dilaté, tombant comme une pierre. Les cendres et les matières volcaniques ; et puis, une éternité plus tard, les formes arrondies des collines fauves de la région de la baie, le tunnel menant à Berkeley, l'appartement de Nick Rhodes, perché à flanc de coteau, la vue stupéfiante.

— Isabelle ne va pas tarder, déclara Rhodes. Nous irons tous dîner ensemble. Jolanda veut se joindre à nous. À moins que tu n'aies pas envie de la voir, bien sûr. Elle est avec Enron, tu sais. Je te l'ai dit, quand tu as appelé, non ?

— Oui, tu me l'as dit. Je m'en fiche. Plus on est de fous, plus on rit.

Un drôle de dîner. Isabelle terriblement douce, gentille, tendre, exprimant à plusieurs reprises sa profonde compassion

pour toutes les épreuves que Carpenter venait de traverser – Isabelle la thérapeute, celle que Carpenter n'avait jamais connue, la femme bienveillante dont Nick Rhodes était éperdument amoureux. Ce soir-là, au restaurant, on les eût dits mari et femme, épris l'un de l'autre, plus des adversaires, un vrai couple. Jolanda aussi affirma à Carpenter qu'elle était navrée de tous ses ennuis et, en manière de consolation, lui offrit une étreinte torride, plaquant ses seins contre sa poitrine, dardant la langue pour la glisser entre ses lèvres, ce qui, venant de n'importe qui d'autre, eût semblé une invitation à se mettre au lit sans perdre un instant n'était, de la part de Jolanda, qu'une démonstration d'amitié tout à fait ordinaire. Enron ne parut pas s'en formaliser. Il regardait à peine Jolanda, ne manifestait pas le moindre intérêt pour elle. L'Israélien demeurait étrangement distant, privé de la véhémence frénétique dont il avait fait montre au cours du dîner, déjà si lointain, à Sausalito, ouvrant à peine la bouche ; il était présent physiquement, mais son esprit semblait ailleurs.

Le dîner de ce soir-là, pris de bonne heure dans un restaurant d'Oakland inconnu de Carpenter, vit se déverser des quantités de vin, des quantités de bavardages superficiels, vraiment pas grand-chose d'autre. Jolanda, à l'évidence bourrée d'hyperdex, discourut interminablement sur les merveilles de la station L-5 qu'Enron et elle venaient de quitter.

— Quel était le motif de ce voyage ? lui demanda Carpenter.

— Vacances, répondit Enron à sa place, un peu trop rapidement, un peu trop fougueusement. Rien d'autre que des vacances.

Curieux.

Quelque chose tracassait Nick Rhodes aussi. Silencieux, maussade, il buvait encore plus que de coutume. Il est vrai, se dit Carpenter, qu'il y a toujours quelque chose qui tracasse Nick.

— Demain, annonça Jolanda, vous dînez tous chez moi, Nick, Paul, Isabelle et Marty. Il faut terminer tout ce que j'ai au congélateur.

Elle repartait déjà, avec Enron, à Los Angeles cette fois. Curieux de les voir faire tous ces voyages ensemble, alors qu'ils paraissaient s'occuper si peu l'un de l'autre.

— Il y aura un autre invité, demain soir, ajouta Jolanda à l'attention de Carpenter, un homme que nous avons rencontré sur Valparaiso Nuevo. Il s'appelle Victor Farkas. Il peut vous être utile de parler avec lui, Paul. Il travaille pour Kyocera, à un échelon assez élevé, et je lui ai déjà touché un mot de vos difficultés récentes. Il pourrait peut-être vous trouver quelque chose chez Kyocera. Quoi qu'il en soit, vous le trouverez intéressant. C'est un homme comme on en voit peu, tout à fait fascinant, même s'il donne le frisson.

— Il n'a pas d'yeux, expliqua Enron. Une expérience génétique prénatale, une des atrocités commises en Asie centrale, à l'époque du Second Démembrement. Mais il a une grande vivacité. Il voit tout, même ce qu'il y a dans son dos, grâce à une sorte de don qui s'apparente à la télépathie.

Carpenter hocha la tête en silence. Ils pouvaient bien inviter à dîner un homme à trois têtes, ou même sans tête du tout, pour ce que cela lui faisait. Il avait l'impression de flotter, juste au-dessus du sol, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Jamais il ne s'était senti aussi fatigué de sa vie.

Jolanda et Enron s'éclipsèrent juste après le dîner. Isabelle accompagna Rhodes et Carpenter chez Nick, mais elle ne resta pas. Carpenter s'en étonna, compte tenu de ce qui les avait unis au restaurant.

— Elle veut nous donner la possibilité d'être seuls, expliqua Rhodes. Elle imagine que nous avons des choses à nous dire.

— En avons-nous ?

C'est alors que Rhodes avait sorti le bourbon, à moins que ce ne fût du whisky.

— Qui est cette femme que tu as vue à Chicago ? interrogea Rhodes.

— Juste une amie. Je l'ai connue à Saint Louis, il y a des années, chez Samurai. Une femme très douce, que j'aime beaucoup, un peu paumée.

— Aux femmes paumées ! lança Rhodes. Et aux hommes paumés !

Ils choquèrent bruyamment leurs verres.

— Pourquoi n'es-tu pas resté plus longtemps avec elle ?

— Apparemment, elle n'en avait pas envie. Nous n'avions

jamais été amants, tu sais, juste de bons amis. Je crois que le sexe a quelque chose de très pesant pour elle. Elle a été vraiment sympa de me recevoir comme ça, au pied levé, de me dire de venir, sans hésiter. Un port dans la tempête est toujours un soulagement.

— Aux ports ! Aux tempêtes !

Rhodes leva derechef son verre pour porter un toast. Il le vida d'un trait et versa deux rasades d'alcool.

— Doucement, protesta Carpenter. Je ne peux pas boire comme un trou, moi.

— Bien sûr que si. C'est seulement que tu n'es pas encore allé au bout de tes capacités.

Il se resservit et remplit à ras bord le verre de Carpenter. Il resta songeur un instant, le regard fixé sur la pointe de ses chaussures.

— Je crois que je vais accepter l'offre de Kyocera, dit-il enfin.

— Oh !

— Ce n'est pas encore chose décidée, mais disons qu'il y a six chances sur dix. Peut-être même plus. Je dois leur donner une réponse définitive dans les deux jours.

— Tu vas accepter. Tu le sais bien.

— Cela me fiche la trouille. Travailler avec Wu Fang-shui… Nous allons faire des miracles, je le sais. C'est tout le problème. Cette bonne vieille peur de la réussite.

— Tu redoutes peut-être la réussite, mais tu l'aimes aussi. Accepte, Nick. Fonce et transforme-nous tous en monstres de science-fiction. Cette saleté de monde ne mérite pas autre chose.

— Bien parlé. Santé !

— Santé ! Cul sec !

Ils éclatèrent de rire.

— Si je pars chez Kyocera, reprit Rhodes, je pourrais peut-être te trouver quelque chose. Qu'en dis-tu ?

— Tu rigoles ! Tu es exactement comme Jolanda. Elle m'a dit tout à l'heure qu'elle pourrait demander à son ami Farkas de me trouver un boulot chez eux. Avez-vous perdu la tête, tous les deux ? Vous oubliez que c'est moi qui ai abandonné en mer des naufragés employés par Kyocera ?

— Ils n'en auront plus rien à faire quand il se sera écoulé un peu de temps. Je devrais pouvoir te faire engager à titre de faveur, sinon il serait encore plus facile à ce Farkas de le faire. Tu changes de nom pour ne pas attirer l'attention et on te trouvera une petite place. Très vraisemblablement à un échelon inférieur à celui qui était le tien, mais tu pourras regagner le terrain perdu. Ta valeur sera toujours reconnue.

— Tu débloques ! Jamais Kyocera ne voudra de moi.

— Je connais un Échelon Trois chez eux. Je ne plaisante pas. Si je lui dis qu'il n'aura mon accord qu'à la condition d'engager mon ami dont la réputation a été récemment entachée par une malheureuse affaire, mais qui est désireux de se racheter sous une nouvelle identité, de prendre un nouveau départ…

— Ne fais pas ça.

— Pourquoi ?

— C'est idiot, répondit Carpenter. Idiot et impossible. N'essaie même pas, Nick, je t'en prie.

— Mais, alors, que vas-tu faire ?

— Les gens ne cessent de me poser cette question. Et je leur réponds que je n'en sais rien. Mais je ne crois pas que mon avenir soit chez Kyocera, voilà tout.

— Peut-être pas, après tout. Tiens, prends donc un autre verre.

— Je ne devrais pas, fit Carpenter. Je ne tiens pas l'alcool aussi bien que toi.

— Laisse-toi donc aller, répliqua Rhodes. Pourquoi pas, bordel ?

Dans le courant de la nuit, Carpenter se rendit compte, sans en éprouver la moindre angoisse, qu'il sombrait dans un délire alcoolique. Ils étaient encore assis à la table du salon, devant deux bouteilles vides, peut-être trois – il ne s'arrêtait plus à ce genre de détail – et Rhodes continuait de remplir verre sur verre comme un androïde atteint de folie, derrière son bar. La conversation avait tari depuis longtemps. De l'autre côté de la baie, les lumières de San Francisco commençaient à s'éteindre. Il était au moins 2 heures du matin, peut-être 3 ou 4.

Des plantes grimpantes envahissaient les fenêtres. De

grosses lianes sinueuses, épaisses comme le bras, armées de petites ventouses d'octopode et chargées de touffes de feuilles. Tout devenait vert. Une vapeur verte flottait à l'extérieur. Une pluie fine tombait, verte, elle aussi. La sécheresse de la côte Ouest s'était achevée par magie et toute la région de la baie faisait maintenant partie de la serre universelle abritant une luxuriante végétation tropicale.

Carpenter regarda par la fenêtre, s'efforçant de voir au loin, à travers la verdure. La transformation instantanée était stupéfiante. Une lumière verte jouait sur le versant de la colline. Il voyait partout des plantes grimpantes ou rampantes, des fougères gigantesques, d'énormes arbustes d'espèces inconnues, aux colossales feuilles vernissées, aux grandes fleurs épanouies de couleur vive. C'était un jardin démentiel, magique, certes, mais produit par une magie inquiétante, maléfique. Sous la pluie incessante, les plantes frémissaient et bruissaient, croissaient continûment, s'élevant, se renforçant, se déployant.

— Allons faire un tour dehors, suggéra Carpenter.

Ils traversèrent le panneau vitré et se laissèrent flotter en douceur dans l'univers humide et verdoyant.

Un univers lumineux aussi. Tout baignait dans une étrange clarté phosphorescente, faible et tremblotante. L'air était lourd, moite, douceâtre. Tout semblait enveloppé de fourrure. Non, pas de fourrure, mais de sortes de champignons, une moisissure dense et humide. D'organes gonflés jaillissaient de loin en loin des nuages sombres de spores qui cherchaient et trouvaient rapidement les fentes minuscules où elles pourraient se fixer et se développer. Aucun angle saillant n'était visible, aucune surface nue, tout était tapissé de moisissures. Les arbres, énormes et majestueux, semblaient bosselés et barbus. Ils portaient de stupéfiantes protubérances, des excroissances noueuses.

La lune luisait faiblement au milieu des vapeurs. Des tiges de bambou mutant zébraient sa face grêlée. Un sang vert dégouttait du ciel.

Des silhouettes se déplaçaient dans la brume. Des trolls, des êtres invertébrés, informes, tentaculaires, d'aspect inhumain, monstrueux, qui pouvaient être originaires d'une autre planète ;

mais, à mesure que Carpenter se rapprochait d'eux, il distinguait leur visage, leurs yeux, et percevait l'humanité qui était en eux. Yeux fixes, égarés, bouches béantes, horrifiées. Peau squameuse, membres ondulants, corps boursouflé, avachi, formes étrangères enveloppant le noyau d'humanité encore visible en eux. Eux aussi avaient subi dans le courant de la nuit une transformation magique.

Nick Rhodes semblait tous les connaître. Il les saluait comme on salue des voisins, des amis. Il leur présentait Carpenter d'un mouvement joyeux d'un de ses tentacules.

— Mon ami Paul, disait-il. Mon meilleur et mon plus vieil ami.

— Ravi de vous connaître, disaient-ils, avant de poursuivre leur chemin au milieu des vapeurs, sous la pluie verte, dans la forêt d'arbres chevelus, parmi les nuages de spores duveteuses emplissant l'air humide.

D'interminables plantes ligneuses festonnaient les façades de tous les bâtiments. Une vie végétale effrénée se développait follement sous un ciel couleur cannelle. Sous les entrelacs des plantes tentaculaires, enchevêtrement de cordes et de fouets, Carpenter percevait les formes indistinctes des ruines de l'ancien monde, pyramides mouchetées de lichen, cathédrales effondrées, stèles de marbre couvertes d'hiéroglyphes illisibles, statues renversées de dieux et d'empereurs. Sur un autel noyé de sang vert, un sacrifice avait lieu, une foule d'êtres munis de tentacules se pressait solennellement autour de l'un des leurs, attaché par des cordes pelucheuses sur une dalle de pierre. Un couteau vert se levait et s'abattait. Un chant lointain parvenait à Carpenter, une psalmodie, plutôt, sur une seule note. « Oh, oh, oh, oh. » La plainte douce, étouffée et distante d'une douleur inexprimable.

— Depuis combien de temps le monde est-il ainsi ? demanda-t-il.

En guise de réponse, Rhodes eut un haussement d'épaules, comme si la question n'avait aucun sens.

Carpenter écarquillait les yeux. Il se rendait compte que le monde qu'il avait connu était perdu à jamais. La Terre de l'humanité était moribonde, ou déjà morte, sa longue histoire

s'achevait ; c'était le tour des champignons et des moisissures filamenteuses, des lianes et des bambous. La jungle ensevelirait tous les ouvrages de l'homme. L'humanité même serait engloutie par cette jungle, réduite à une tribu de créatures égarées, traquées, se protégeant des vrilles insidieuses, cherchant de misérables refuges au sein de l'efflorescence luxuriante de cette nouvelle création. Mais de refuges il n'y avait point. Les derniers humains finiraient, eux aussi, par se transformer en quelque espèce végétale, la bouche emplie des nouvelles spores, donnant naissance à une génération d'inimaginables créatures.

Et nous, se demanda Carpenter, qu'allons-nous devenir ? Ceux d'entre nous qui n'ont pas encore changé, qui se déplacent encore sous leur forme animale, avec leurs os rigides et leur vieille peau humaine ? N'y aura-t-il plus de place pour nous ? Ne pourrons-nous échapper à la catastrophe planétaire ?

Son regard se porta au-delà de la lune zébrée de bambous, en direction du semis d'étoiles indéchiffrable.

Là-haut, se dit Carpenter. Là-haut : une renaissance dans les étoiles, c'est notre seul espoir. Là-haut. Là-haut. Nous quitterons la Terre, nous prendrons notre essor vers le ciel et nous serons tous sauvés. Oui. Pendant que la Terre mutilée se régénérera sans nous.

— Regarde, dit Rhodes, le doigt tendu vers la baie.

Il s'en élevait quelque chose d'énorme, une massive colonne verte surmontée d'yeux, un être inconnaissable, inconcevable. L'eau qui ruisselait de ses épaules retombait dans la baie en nuages crépitants.

Il avait des yeux immenses, courroucés, effrayants. Rhodes s'était laissé tomber à genoux et faisait signe à Carpenter de l'imiter.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Carpenter. Cette créature… qu'est-ce que c'est ?

— À genoux et incline-toi ! souffla Rhodes avec véhémence. À genoux et incline-toi !

— Non, répliqua Carpenter. Je ne comprends pas.

Mais le monde entier donnait des marques d'humilité devant la créature sortie des eaux. Une musique majestueuse s'élevait

vers le ciel. Un nouveau dieu était apparu, le seigneur de ce monde transformé. Carpenter se sentit malgré lui bouleversé par la majesté et l'étrangeté de la scène. Ses genoux se dérobaient sous lui. Il commença à se baisser vers le sol humide et spongieux.

— Incline-toi, répéta Rhodes.

Carpenter ferma les yeux, baissa la tête et mouilla de ses larmes la terre imbibée d'eau. Avec un mélange d'émerveillement et d'incompréhension, il fit allégeance au nouveau maître du monde ; puis la vision se dissipa et il reprit conscience, dégrisé, effaré, aux premières lueurs grisâtres du jour. Le sang battait à ses tempes. Des bouteilles vides traînaient dans toute la pièce. Nick Rhodes était étendu de tout son long, au pied du canapé. Carpenter porta la main à ses tempes douloureuses, il frotta et frotta dans l'espoir illusoire d'effacer cette douleur, et il écouta la voix aux accents lugubres de son esprit qui lui répétait avec une morne et absolue conviction qu'il n'y avait plus d'espoir pour la pauvre vieille planète usée, défigurée, non, plus aucun espoir. Tout était perdu. Tout, tout, tout. Perdu, perdu, perdu. Tout. Perdu.

Tout. Perdu. Perdu.

Perdu.

Un bain d'enzymes, une journée d'oisiveté dans l'appartement, une ou deux heures dans la centrifugeuse de Rhodes pour chasser, au moins provisoirement, tous les maux de son système nerveux, et Carpenter se sentit de nouveau presque opérationnel. Rhodes ne paraissait pas se ressentir de leur beuverie nocturne. Isabelle Martine fit son apparition vers 17 heures, cette fois encore fort aimable, pleine de sollicitude, conciliante ; après un ou deux verres de sherry et une conversation à bâtons rompus, ils sortirent tous les trois pour se rendre chez Jolanda Bermudez, au nord du campus.

Carpenter fut amusé et séduit par la beauté surchargée de la petite maison – son apparence baroque et vieillotte, la multitude de pièces exiguës, bourrées de myriades d'objets insolites, les bouffées d'encens flottant dans l'air, la tribu de chats, tous d'une race étrange et gracieuse. C'était exactement le

genre de maison, légèrement ridicule, mais pleine d'une vitalité excentrique, dans laquelle il imaginait Jolanda.

Et ce Farkas, l'aveugle de Kyocera, que Jolanda avait trouvé en chemin, quelque part dans les satellites L-5, il semblait avoir sa place au milieu de ses possessions. Une curiosité, un objet insolite, une pièce unique.

Comment ne pas être impressionné par le bonhomme ? se demanda Carpenter. Immensément grand, bien bâti, imposant, il émanait de lui un sentiment de force et d'assurance qui semblait remplir la petite pièce où Jolanda leur servait des canapés. Vêtements de bonne coupe, complet gris perle et foulard orange, boots impeccablement cirées : une élégance raffinée. Pommettes très saillantes, menton en galoche. Et surtout ce front haut, lisse, incurvé, cette fascinante surface unie de peau, là où tout le monde avait sourcils et orbites : un monstre, une créature onirique, quelqu'un que l'on ne s'attendait pas à rencontrer dans la vie de tous les jours. Pas seulement aveugle, mais totalement dépourvu d'yeux ; et pourtant rien dans ses mouvements n'indiquait que sa vision fût diminuée le moins du monde.

Carpenter sirota prudemment un verre, grignota un canapé. Il observa la scène changeante :

Les groupes se formaient curieusement, demeuraient unis quelques instants, puis se séparaient. Les gens changeaient de place, glissaient dans la pièce.

Farkas et Enron – un géant majestueux et un petit homme nerveux, ramassé – s'entretenaient à voix basse dans un coin discret comme deux associés mal assortis discutant d'un contrat qu'ils devaient bientôt recevoir. Peut-être s'agissait-il de cela ?

Puis Farkas se dirigea vers Jolanda, s'arrêta tout près d'elle, sous le regard rempli d'aigreur d'Enron qui les observait de loin, toutes les attitudes d'un Farkas visiblement fasciné traduisant l'intense intérêt qu'il lui portait. Épaules pointées vers l'avant, grand front bombé incliné vers elle, il semblait utiliser une vision extrasensorielle, comme une manière de radiographie, pour distinguer à travers la robe d'un rouge flamboyant la nudité plantureuse de Jolanda.

Et elle y prenait plaisir, rougissant comme une collégienne,

se trémoussant, le visage rayonnant, prête à se jeter sur lui. Il était manifeste que ces deux-là étaient en train, à la barbe d'Enron, de convenir de quelque chose. C'est aussi ce que l'Israélien semblait penser. Son front plissé était extrêmement expressif. Puis Isabelle intervint, entraînant Enron au fond de la pièce. Fidélité envers son amie, supposa Carpenter. Écarter l'Israélien afin de permettre à Jolanda de tendre ses filets ; même si Farkas semblait plutôt désireux de s'y laisser prendre.

Enron discutait maintenant avec Nick Rhodes ; peut-être une nouvelle interview ? Jolanda s'avança vers eux. Échange de sourires entre Jolanda et Nick, étrangement intime, mais fugitif. Carpenter se remémora un certain nombre de choses que Rhodes avait dites sur Jolanda, le soir du dîner à Sausalito ; il comprit qu'elle devait avoir couché avec tous les hommes présents dans la pièce et qu'elle en était fière.

Les groupes se défaisaient et se recomposaient. Carpenter se trouva enfin face à Farkas. C'est Jolanda qui le lui amena.

— Voici notre ami Paul Carpenter, fit-elle. Je vous ai parlé de lui, vous vous en souvenez ?

Sur ce, elle leur décocha un sourire radieux accompagné d'une œillade incendiaire et s'éloigna d'une démarche ondulante en direction d'Enron.

— C'est vous qui êtes chez Samurai ? demanda l'aveugle sans préambule. Capitaine d'un remorqueur d'icebergs, si j'ai bien compris ?

— Je l'étais, répondit simplement Carpenter, stupéfait de la brusquerie de cette entrée en matière.

Il leva la tête, Farkas étant sensiblement plus grand que lui, et il fixa son regard sur la zone de peau lisse, à peine ombrée, où auraient dû se trouver les yeux.

— Un accident en mer a provoqué un petit scandale. J'ai été licencié.

— Oui, c'est ce qu'on m'a rapporté. J'avais pourtant l'impression que Samurai ne se séparait que très rarement de ses Salariés.

— Les victimes étaient des employés de Kyocera. Une enquête a eu lieu. L'affaire risquait de porter gravement atteinte à l'image de la Compagnie. On a donc estimé que je n'étais pas

irremplaçable et des excuses sincères ont été adressées aux intéressés.

— Je vois, fit Farkas, ce qui, dans sa bouche, paraissait vraiment bizarre. Et maintenant ? Vous avez des projets ?

— J'envisageais d'attaquer une banque. Ou d'enlever la fille d'un Échelon Un, pour obtenir une rançon.

Farkas eut un sourire grave, comme s'il s'agissait de solutions plausibles.

— Avez-vous pensé, demanda-t-il, à prendre un nouveau départ sur l'une des stations orbitales ?

— Une possibilité à envisager, en effet.

En réalité, cela n'était pas venu à l'idée de Carpenter. Mais, oui, c'est vers l'espace que partaient tous ceux qui, sur la Terre, se trouvaient dans une impasse. Les stations orbitales ! Pourquoi pas ? Il faudrait certes trouver un moyen de s'y rendre. Il commença à tourner et retourner fébrilement cette nouvelle idée dans son esprit.

Puis il se rendit compte que Farkas continuait de parler.

— Nous venons juste de revenir de Valparaiso Nuevo. Le sanctuaire, vous savez. Cela pourrait vous intéresser. Connaissez-vous la station ?

— J'en ai entendu parler. La dernière des glorieuses républiques bananières, c'est bien cela ? Un vieux général sud-américain timbré en a fait son empire personnel et gagne des sommes colossales en vendant sa protection à ceux qui fuient la justice. Mais je ne fuis pas la justice, poursuivit Carpenter en secouant la tête. On ne m'a reconnu coupable de rien d'autre que d'avoir commis une erreur dans l'exercice de mes fonctions. Je n'ai pas reçu d'autre condamnation que la perte de mon emploi. De toute façon, je n'ai pas d'argent pour payer mon entrée.

— Non, fit Farkas, vous m'avez mal compris. Je ne voulais pas dire que vous iriez vous y réfugier, mais qu'il y aurait peut-être une occasion à saisir.

— Une occasion ? De quelle sorte ?

— De différentes sortes. Savez-vous, poursuivit Farkas d'une voix plus basse, qui se fit insinuante, presque charmeuse, que le Generalissimo don Eduardo Callaghan doit bientôt être

déposé ?

Surpris, Carpenter eut un mouvement de recul.

— Vraiment ?

Cela commençait à devenir complètement fou.

— Absolument, fit Farkas avec affabilité. Ce que je viens de vous dire est la pure vérité. Un petit groupe de conspirateurs très habiles projette de mettre fin à son long règne. J'appartiens à ce groupe. Jolanda aussi, et notre ami commun, M. Enron. Il y en a encore quelques autres. Peut-être aimeriez-vous vous joindre à nous ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? lança Carpenter, de plus en plus perplexe.

— Cela me paraît extrêmement simple. Il nous reste quelques détails à régler avec des gens de San Francisco, après quoi nous partirons à Valparaiso Nuevo et nous prendrons possession de la station orbitale. Il y aura de gros profits à tirer de la vente des réfugiés aux gouvernements qui souhaitent leur retour. Vous auriez part aux bénéfices, ce qui vous fournirait les ressources nécessaires pour commencer une nouvelle vie dans l'espace. Puisqu'il paraît évident qu'il n'y a pas d'avenir pour vous sur la Terre.

De la pure démence. Ou peut-être une forme de sadisme. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient de vrais conspirateurs, ils ne mettaient pas dans la confidence de parfaits inconnus, sur un coup de tête. Non, non. Si Farkas débitait ces sornettes, ce n'était que pour s'amuser cruellement à ses dépens. Ou alors il était complètement fou. S'efforçant de faire le tri dans le flot de paroles apparemment délirantes, *prononcées* si calmement par l'homme sans yeux, Carpenter sentit la colère monter en lui.

— Vous vous fichez de moi, n'est-ce pas ? C'est une manière malsaine que vous avez de vous amuser ?

— Pas le moins du monde. Je suis on ne peut plus sérieux. Il existe une conspiration. Vous êtes invité à y prendre part.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi m'y inviter ? Pourquoi moi ?

— Appelez cela un acte gratuit, répondit posément Farkas. Un instant d'inspiration. Jolanda m'a confié que vous êtes un

homme intelligent qui traverse une mauvaise passe. Qui est même désespéré. Disposé, j'imagine, à courir des risques extrêmes. Et qui ne manque ni de talents ni de compétences. Tout cela, l'un dans l'autre, me donne l'impression que vous pourriez nous être très utile. Et il me serait particulièrement agréable, acheva-t-il dans une sorte de roucoulement, de rendre service à un ami de Jolanda.

— C'est incroyable, fit Carpenter, vous ne me connaissez pas du tout. Et je ne comprends pas pourquoi vous me confiez tout cela, si tant est qu'il y ait un mot de vrai là-dedans. Je pourrais vous dénoncer. Je pourrais avertir directement la police.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Pour l'argent, bien sûr.

— Bien sûr, acquiesça Farkas, mais la prise de Valparaiso Nuevo pourrait vous rapporter infiniment plus que ce que la police vous donnerait. Non, non, mon ami, la seule raison qui vous pousserait à nous trahir serait un amour abstrait de la justice. Peut-être est-ce une émotion que vous ressentez réellement, malgré vos déboires récents. Mais j'en doute fort… Dites-moi : ce que je viens de vous révéler vous intéresse-t-il en quelque manière que ce soit ?

— Je pense toujours qu'il s'agit d'une plaisanterie de mauvais goût.

— Dans ce cas, interrogez M. Enron. Interrogez Jolanda Bermudez. Elle dit que vous êtes amis. N'est-ce pas la vérité ? Je suppose donc que vous avez confiance en elle. Demandez-lui si je suis sérieux. Allez-y, monsieur Carpenter, je vous en prie : allez le lui demander.

Tout cela semblait totalement irréel. Une proposition extravagante qui tombait du ciel, venant de quelqu'un dont l'aspect était à peine humain. Mais qui, si ce n'était pas une blague, paraissait extrêmement tentante.

Carpenter tourna la tête vers Jolanda, au fond de la pièce. Elle avait dit la veille que Farkas serait peut-être en mesure de lui trouver quelque chose chez Kyocera, affirmation à laquelle il n'avait nullement ajouté foi. Était-ce à cela qu'elle pensait ? Vraiment ?

Non, se répéta-t-il, ce ne peut être qu'une mauvaise

plaisanterie. Une blague stupide faite à ses dépens. Jolanda devait être dans le coup ; il allait la voir et lui demander de confirmer ce que Farkas venait de dire, elle le ferait et ils continueraient ainsi, toute la soirée, à lui raconter des histoires de plus en plus délirantes, jusqu'au moment où l'un d'eux ne pourrait plus s'empêcher de sourire, et tout le monde éclaterait de rire, et…

Pas question.

— Je regrette, fit Carpenter, mais je ne suis pas d'humeur à supporter que l'on se paie ma tête.

— Comme vous voudrez. Oubliez ma proposition ; je regrette de l'avoir faite. J'ai peut-être commis une erreur en vous révélant tout cela.

Carpenter perçut brusquement dans la voix de Farkas une menace voilée qu'il trouva déplaisante. Mais elle indiquait aussi que l'affaire n'était peut-être pas une plaisanterie. Carpenter, qui avait commencé à se retourner, interrompit son mouvement et leva de nouveau les yeux vers le visage extraordinaire de l'homme de Kyocera.

— Ce que vous m'avez raconté est vraiment sérieux ? demanda-t-il.

— Absolument.

— Alors, allez-y. Dites-m'en un peu plus.

— Accompagnez-nous à Los Angeles, si vous voulez en savoir plus. Mais, si vous le faites, il ne vous sera plus loisible de revenir en arrière. Vous serez l'un des nôtres et vous n'aurez plus la possibilité de tourner casaque.

— Vous êtes donc vraiment sérieux !

— Ça y est, vous me croyez ?

— Si ce n'est qu'une sale blague, Farkas, je vous ferai la peau ! À vous de me croire, cette fois ! Moi aussi, je suis sérieux.

Carpenter se demanda s'il l'était réellement.

— Il n'y a pas de blague, fit Farkas en tendant la main.

Après un instant d'hésitation, Carpenter la serra.

— Le dîner est servi ! cria Jolanda, d'une autre pièce.

— Nous en reparlerons plus tard, dit Farkas.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle à manger, Rhodes rejoignit Carpenter.

— De quoi avez-vous parlé si longtemps ? demanda-t-il.

— Une drôle d'histoire. Je crois qu'il me faisait une offre d'emploi.

— Chez Kyocera ?

— En indépendant, répondit Carpenter. Mais je ne sais pas très bien. C'était sacrément mystérieux.

— Tu veux m'en parler ?

— Plus tard, dit Carpenter en s'effaçant pour le laisser passer.

Il était 2 heures du matin quand Carpenter eut enfin l'occasion de raconter à Rhodes sa conversation avec Victor Farkas, après avoir regagné l'appartement de Rhodes, après qu'Isabelle se fut décidée à rentrer chez elle, en expliquant qu'elle ne pouvait rester, car elle devait se rendre à Sacramento le lendemain pour participer à un colloque. Après l'avoir raccompagnée à la porte, Rhodes et Carpenter restèrent un moment dans le séjour, contemplant la baie par la fenêtre, dans le calme de la nuit chaude et humide.

Ils avaient bu en abondance chez Jolanda, mais Rhodes avait quand même envie de prendre un petit dernier. Il alla chercher une bouteille de verre sombre, de forme bizarre, qui portait une étiquette de papier bruni, aux caractères très anciens, et semblait avoir au moins un siècle.

— Du vrai cognac, annonça Rhodes. De France. Très rare. J'ai envie de marquer le coup. Qu'est-ce que tu en dis ?

Il lança un regard interrogateur à Carpenter.

— Pourquoi pas ? Mais un seul, Nick. Je ne pourrais pas supporter une autre cuite comme celle d'hier soir.

Rhodes versa soigneusement le cognac. Un alcool très rare, oui, pas de doute. Carpenter le dégusta lentement, pensivement. La soirée avait été curieuse. Il avait un peu l'impression d'avoir traversé une étrange frontière pour pénétrer en pays totalement inconnu.

Mais Rhodes, de son côté, avait aussi franchi une frontière ce soir, semblait-il, et il avait envie d'en parler.

— Il y avait, hier soir, six chances sur dix, tu t'en souviens ? Puis sept. Mais, toute la soirée, le pourcentage a augmenté et, quand je suis arrivé à neuf sur dix, j'ai su que la chose était

réglée.

— De quoi parles-tu, Nick ? demanda Carpenter en levant vers lui un regard empreint de lassitude.

— De l'offre de Kyocera. Je vais accepter, c'est certain. J'ai pris ma décision vers minuit.

— Ah oui ! Très bien.

— Demain, je dois faire connaître mes intentions à Walnut Creek. Nakamura, l'Échelon Trois qui m'a recruté, attend mon appel. Je vais lui dire que c'est oui.

Carpenter leva son verre ballon en un geste de salut.

— Félicitations. J'aime les hommes qui savent prendre une décision.

— Merci. Santé.

— Moi aussi, reprit Carpenter, je vais accepter un nouveau boulot qu'on m'a proposé.

Rhodes, qui sirotait une gorgée de cognac, faillit s'étouffer et posa aussitôt son verre.

— Quoi ? lança-t-il, l'air incrédule. Où ça ?

— Avec Farkas. Quelque chose d'illégal sur une station orbitale.

— Contrebande ? Ne me dis pas que Kyocera fait passer de la drogue en douce !

— Pire que ça, fit Carpenter. Si je te mets au courant, je fais de toi un complice, mais, tant pis, je vais tout te raconter. Un projet est en cours pour s'emparer de Valparaiso Nuevo, Nick. Une entreprise menée conjointement par Israël et Kyocera, exécutée par des voyous de Los Angeles, les merveilleux amis de Jolanda. Leur but est de prendre le contrôle du satellite et de le diriger eux-mêmes pour en tirer un profit personnel. Il semble que Jolanda, Enron et Farkas ont tout mis au point la semaine dernière, quand ils étaient à Valparaiso Nuevo. Farkas m'a proposé ce soir de me joindre à eux. Je ne sais pas précisément quel sera mon rôle, mais je présume qu'il s'agira de quelque chose de périphérique, désinformer, répandre le brouillard et la confusion pendant que le coup d'État se déroulera.

— Non, fit Rhodes.

— Non, quoi ?

— Tu ne le feras pas. C'est de la folie, Paul !

— Bien sûr. Mais ai-je vraiment le choix ? Sur la Terre, je suis non seulement sans emploi, mais sans espoir d'en trouver un. Le seul endroit qui me reste, c'est l'espace. Mais je ne peux même pas me payer un aller simple.

— Je pourrais te l'offrir.

— Et après ? Comment gagnerai-je ma vie quand je serai là-haut ? Activités criminelles, je suppose. La délinquance en col blanc. C'est plus simple et plus rapide. Tout est possible dans les stations orbitales, tu le sais bien. Il n'existe pas de loi interplanétaire, pas encore. Nous renversons le Generalissimo, nous prenons le pouvoir et personne ne trouvera à y redire.

— Je n'en crois pas mes oreilles.

— Je n'ai pas l'impression que ce soit moi qui parle. Mais je vais le faire.

— Écoute-moi, Paul. On m'a un peu parlé de Farkas ; il est totalement insensible, complètement dénué de scrupules. Un monstre, au propre et au figuré.

— Parfait. C'est exactement ce qu'il faut pour ce genre de chose.

— Non, écoute-moi. Si tu t'acoquines avec lui, tu finiras de toute façon au rancart. Cet homme est dangereux, amoral, plein de haine. Il se fiche complètement de ce qu'il fait et du mal qu'il inflige aux autres. Regarde ce qu'on lui a fait, à lui. Sa vie durant, il le fera payer. Et pourquoi aurait-il besoin de toi ? Il te gardera quelque temps à ses côtés, puis, quand tout sera fini, il te laissera tomber.

— *Jolanda* a confiance en lui, objecta Carpenter. C'est elle qui lui a suggéré de me mettre dans le coup.

— Jolanda ! lança Rhodes d'un ton méprisant. Elle pense avec ses nichons, celle-là !

— Et Enron ? Il pense avec ses nichons, lui aussi ? Il est l'associé de Farkas et, en apparence, il lui fait confiance aussi.

— Enron ne fait pas confiance à son gros orteil. De plus, même si Enron et Farkas sont comme cul et chemise, en quoi cela te protège-t-il ? Ne t'approche pas d'eux, Paul. Ne fais pas ça.

— Puis-je avoir encore un peu de ce vieux cognac ? demanda Carpenter.

— Bien sûr. Bien sûr. Mais promets-moi une chose : tiens-toi à l'écart de cette affaire.

— Tu sais bien que je n'ai pas le choix.

— Ce défaut te perdra, répliqua Rhodes. Tu présentes toujours une situation moralement inacceptable comme quelque chose d'inévitable. Tiens, ajouta-t-il en versant du cognac à Carpenter. Bois et prends du plaisir. Tu as vraiment l'intention de le faire, mon salaud ?

— Vraiment, répondit Carpenter en levant son verre pour porter un toast. À nous deux ! À notre nouvelle et éblouissante carrière ! Santé, Nick.

— Nous placerons une bombe sur chaque rayon, déclara Davidov, sept en tout, chacune à moins de cinq cents mètres du moyeu. Cela représente six engins de plus que ce dont nous avons réellement besoin, mais la quantité est la clé de la réussite de notre entreprise. Il ne fait aucun doute que les services de contre-espionnage du Generalissimo sont capables de découvrir deux ou trois des cachettes, mais il serait probablement impossible à quiconque de toutes les trouver dans le délai imparti. De plus, nous *voulons* qu'ils en découvrent une ou deux.

— Pourquoi ça ? demanda Carpenter.

— Pour leur prouver que nous sommes sérieux, répondit Davidov avec le sourire radieux, rassurant, que l'on adresse à un enfant.

Ils étaient réunis dans une petite chambre d'hôtel, un établissement sans prétention de la cité de Conception, sur le Rayon B de Valparaiso Nuevo : Davidov, Carpenter, Enron, Jolanda et Farkas. Partis tous les cinq de Los Angeles, ils avaient échelonné leur arrivée sur une période de plusieurs jours ; Davidov d'abord, puis Farkas en deux étapes, via Cornucopia, le satellite de recherches de Kyocera, Enron et Jolanda. Carpenter était arrivé le dernier, voyageant seul, inoffensif assistant de recherche officiellement inscrit comme employé de Kyocera, un tour de passe-passe réalisé par Farkas. Il était passé deux heures plus tôt à la douane du terminal du moyeu avec l'aide d'un courrier du nom de Nattathaniel également engagé par Farkas pour l'escorter.

Assis tout seul au fond de la chambre, Enron considérait son verre d'un air renfrogné, Farkas avait commis une erreur, il l'avait senti depuis le début, en invitant ce Carpenter à se

joindre à l'opération ; la question naïve qu'il venait de poser ne faisait que confirmer l'opinion de l'Israélien. Il était difficile de croire Farkas capable d'une telle bourde. Non seulement Carpenter était poursuivi par la poisse – un perdant, un oiseau de mauvais augure, une fréquentation dangereuse – mais c'était un imbécile.

Seul un imbécile aurait laissé en vie ces naufragés ballottés dans leur canot, en plein Pacifique, pour que certains d'entre eux s'en sortent et aillent raconter leur histoire. Seul un imbécile ne comprendrait pas pourquoi il était utile que le colonel Olmo, chef de la Guardia Civil de Valparaiso Nuevo, prenne conscience qu'il ne s'agissait pas d'un coup de bluff, que les hommes de Davidov avaient réussi à faire entrer dans la station orbitale une quantité de bombes démontées, les faisant passer pour des pièces détachées pour machines-outils, qu'ils étaient parvenus à les remonter et les avaient dissimulées en divers endroits du satellite, dans l'intention bien arrêtée d'en faire exploser une ou plusieurs, si la vie d'une longueur excessive du Generalissimo Callaghan n'était pas abrégée sans délai par son fidèle entourage.

— Évidemment, ajouta in petto Enron, surpris par cette idée, la possibilité existe que Carpenter ne soit pas l'imbécile que l'on croit. Dans ce cas, il pourrait être encore plus dangereux pour nos intérêts ; Dire que Farkas l'a fait entrer au sein de notre groupe…

Le dos tourné à la fenêtre donnant sur la nuit étoilée, indifférent à sa splendeur, Farkas s'adressa à Davidov.

— Quand désirez-vous que je prenne contact avec Olmo ?

— Demain matin, à la première heure. Vous l'appelez, vous lui annoncez la grande nouvelle, vous lui donnez jusqu'à midi pour agir.

— Ce sera assez long ?

— Il le faudra, répondit Davidov. Le départ de la navette pour la Terre est prévu à 12 h 15. Si quelque chose a foiré et si Olmo n'est pas en mesure de nous donner satisfaction, nous devrons être à bord. Le délai très bref que nous lui laissons l'aidera à fixer son attention sur sa tâche.

— Pas de problème, elle sera fixée. Olmo sait où se trouve son intérêt. À propos, ajouta Farkas après un silence, il a eu vent de notre projet.

Une expression de surprise jaillit simultanément de la bouche de Davidov et de celle d'Enron.

— Absolument, reprit Farkas. Des rumeurs lui sont parvenues, il y a déjà un certain temps, par l'entremise, je présume, des services de renseignements du satellite. Bien avant que je ne participe à l'affaire, il m'a contacté pour voir si je pouvais l'aider à découvrir les conspirateurs. C'est son boulot, vous savez, d'assurer la protection du gouvernement de don Eduardo Callaghan. Mais, à mon avis, il n'y aura pas de problème. Ne croyez-vous pas qu'il sautera sur l'occasion de prendre part à la conspiration dès qu'il aura compris que notre réussite est inévitable ?

— Que deviendra-t-il après le coup d'État ? demanda Jolanda. Continuerons-nous à lui faire confiance ? Est-ce vraiment lui qui deviendra le nouveau Generalissimo ?

— Bien sûr, répondit Farkas. Il en a, depuis longtemps, reçu l'assurance de Kyocera. Même si ce projet n'est pas uniquement l'œuvre de Kyocera et si, par une intervention directe, nous précipitons la fin du règne de Callaghan, nous pensons qu'Olmo est le meilleur choix pour prendre sa succession. Notre but n'est évidemment pas de déstabiliser Valparaiso Nuevo, mais de tirer profit des ressources qui s'y trouvent. Olmo est l'une de ces ressources.

— Vous avez dit de lui qu'il était le numéro trois du régime, glissa Enron. Qui est le numéro deux ?

— Un ancien torero du nom de Francisco Santiago, le meilleur ami de Callaghan, au bon vieux temps du Chili. En théorie, il occupe la fonction du président du Conseil d'État. Il ne compte pas. Nonagénaire et sénile, il n'a rigoureusement aucun pouvoir réel. Olmo se chargera de lui.

— Pouvons-nous aussi compter sur lui pour se charger du Generalissimo ? demanda Carpenter. Il ne me paraît pas très fiable. Imaginons qu'il décide de nous dénoncer à Callaghan en échange de la garantie de lui succéder ? Il lui serait facile de jouer sur les deux tableaux. Il est, dans tous les cas, en position

d'hériter du pouvoir. Cela lui éviterait les complications d'un coup d'État.

— Alors ? fit Davidov en se tournant vers Farkas. Olmo est votre homme. Pouvons-nous lui faire confiance ?

— Nous lui donnerons le choix entre trahir don Eduardo pour devenir d'ici demain après-midi le chef suprême de Valparaiso Nuevo ou mourir avec le Generalissimo et tous les autres quand nous ferons sauter la station. À votre avis, quelle option choisira-t-il ?

— Et s'il décide, quand tout sera terminé, insista Carpenter, qu'il aimerait autant ne pas rester lié à une poignée de criminels sans pitié et de voyous de Los Angeles ainsi qu'à la sinistre mégafirme et à l'État impérialiste qui soutiennent les criminels et les voyous ?

Enron se prit le front entre les mains dans un geste de désespoir.

Il faut vraiment faire quelque chose, songea-t-il.

— Vous ne comprenez donc pas, lança-t-il d'un ton glacial, que le but poursuivi en obtenant la participation de Kyocera et de l'État d'Israël était précisément de se prémunir contre cette éventualité ? Olmo est la créature de Kyocera. Il ne commettra pas l'erreur de lâcher ceux dont il tient son pouvoir. Je le soupçonne aussi de ne pas vouloir d'ennuis avec l'État d'Israël.

— Aucun doute, approuva Carpenter.

— Très bien, fit Davidov. Les dés sont jetés. En ce moment même, les bombes sont assemblées et elles seront posées cette nuit. Farkas, demain matin, à 7 heures, vous prenez contact avec Olmo. À midi précis, nous devons avoir de sa bouche confirmation de la mort du Generalissimo ; signal codé ides de mars, très subtil. Nous attendrons au terminal ; nos autorisations de départ seront prêtes. Si le signal ne nous est pas parvenu à l'heure fixée, nous embarquons dans la navette de 12 h 15 et nous quittons le satellite. Carpenter, votre tâche consistera à vous rendre au terminal dans le courant de la matinée et à attendre notre arrivée. La navette ne doit pas partir sans nous, c'est bien compris ? Il vous incombera de vous en assurer. Vous ferez, si nécessaire, un esclandre de tous les diables avec les autorités, en inventant un problème idiot de

passeport ou toute autre diversion que vous jugerez bon de créer, dans le but de retarder le départ jusqu'à notre arrivée, ou jusqu'à ce que vous receviez sur votre terminal le Signal IDES DE MARS.

— Que deviendront les bombes si Olmo n'arrive pas à ses fins ? demanda Jolanda. Elles sauteront ?

— Elles seront réglées pour exploser à 13 h 30. Cela nous donnera une petite marge de sécurité pour agir, si Olmo devait rencontrer des problèmes de dernière minute.

— Et s'il ne rencontre pas de problèmes ? Nous partons, tout simplement, et toute la station vole en éclats ?

— Oui, répondit Davidov avec détachement. Ce sera tout ou rien.

— Je n'aime pas cela, Mike. Outre la question morale, qui n'est pas à négliger, car des milliers d'innocents vivent ici, à qui cela rapportera-t-il quelque chose si nous faisons sauter le satellite ?

— Olmo ne nous décevra pas, fit Davidov. C'est pour lui autant que pour nous l'occasion de sa vie. La séance est levée, conclut-il en se mettant debout. Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver.

— Quelqu'un a envie de prendre un verre ? lança Jolanda. Il y a un bar en bas.

— Allons-y, fit Carpenter.

Au moment où ils quittaient la chambre pour s'engager dans le couloir, Enron se porta à la hauteur de Farkas.

— Puis-je vous parler un moment ? demanda-t-il.

D'entrée de jeu, Farkas avait éprouvé de l'antipathie pour Enron ; les relations ne s'étaient guère améliorées au fil de leur association. Il pouvait pardonner à l'Israélien son arrogance, son obstination égoïste et acharnée à employer tous les moyens pour arriver à ses fins, et même son mépris à peine masqué pour tout ce qui n'était pas Meshoram Enron. Des attitudes que Farkas pouvait comprendre.

Mais Enron était *irritant*. Comme une grosse mouche bleue, volant et bourdonnant sans relâche à ses oreilles. Jamais il n'arrêtait, et c'était assommant. Ils n'en restaient pas moins

associés. Farkas appréciait la vivacité et l'agilité de son intelligence, à défaut de son caractère, de sa personnalité ou de ses manières. Il écouta donc attentivement ce qu'Enron avait à lui dire, dans le petit couloir sinistre du modeste établissement de la cité de Conception, sur le Rayon B de Valparaiso Nuevo.

Ce qu'Enron avait à dire était ennuyeux et offensant : l'Israélien affirmait en effet, en substance, que Farkas, par négligence et manque de vigilance, avait introduit dans cette opération conjointe d'une extrême délicatesse un espion à la solde de Samurai Industries. Accusation qui atteignait Farkas au vif, dans le sentiment de sa compétence et de sa fermeté de jugement.

Plus exaspérant encore, Farkas était plus qu'à moitié convaincu qu'Enron pouvait être dans le vrai.

— Si l'on regarde les choses sous cet angle, poursuivit Enron, que voyons-nous ? Un homme qui a commis une très grave erreur de jugement dans des circonstances difficiles, très délicates, et s'est fait licencier par Samurai, une mesure principalement destinée aux relations publiques, pour avoir stupidement abandonné en mer un groupe de naufragés de Kyocera qui ont survécu, et pour qui tout avenir est définitivement bouché dans le monde des mégafirmes. En conséquence, il s'est lancé dans des activités criminelles, d'accord ? Bon. Mais qui a jamais vu un Échelon Onze se faire licencier, avec ou sans motif valable, sans faire appel de cette décision ? Jamais un Échelon Onze ne se fait renvoyer. Jamais.

— Comme vous venez de le dire, Carpenter a commis une très grave erreur de jugement.

— Croyez-vous ? Il commandait un pauvre petit remorqueur d'icebergs où il était absolument impossible de caser des passagers supplémentaires, à bord duquel je ne sais combien de marins de Kyocera cherchaient à monter. Qu'auriez-vous fait, à sa place ?

— Pour commencer, je ne me serais pas laissé entraîner aussi loin, répondit Farkas.

— D'accord. Imaginons quand même que vous l'ayez fait.

— Pourquoi parlons-nous maintenant de cette histoire ?

— Parce que je pense que Carpenter, carrière totalement

brisée dans le monde de l'entreprise, mais ayant encore le sentiment d'appartenir à ce monde, pourrait fort bien projeter de se réhabiliter aux yeux de Samurai en offrant à don Eduardo votre tête et la mienne.

— Cela me paraît tiré par les cheveux.

— Pas à moi, répliqua Enron. Réfléchissez. Qui est le meilleur ami de Carpenter, son ami d'enfance ? Nick Rhodes, le généticien de Samurai. Après ses ennuis, Carpenter est allé pleurer dans le gilet de Rhodes qui, permettez-moi de vous le dire, est un esprit confus, un être lâche, insipide, mais, heureusement pour lui, un génie, et qui, c'est une supposition, a dit à Carpenter que le seul moyen qui lui restait de remettre de l'ordre dans sa vie était de se livrer à l'espionnage industriel. Si tu obtiens la preuve de pratiques répréhensibles de la part de Kyocera, Toshiba ou une autre mégafirme, et si tu en informes les yeux bridés de la direction de Samurai, pour leur permettre de taper publiquement sur les doigts des méchants, tu seras récompensé en rentrant dans les bonnes grâces de la Compagnie. Rhodes lui indique par exemple que notre chère Jolanda reçoit à dîner le lendemain soir un certain Victor Farkas, un fier-à-bras de chez Kyocera. « Tu te fais inviter, lui dit-il, tu lèches les bottes à ce Farkas et tu réussiras peut-être à découvrir quelque chose de très vilain à quoi il se livre pour le compte de Kyocera, car il y a neuf chances sur dix qu'il soit mêlé à quelque chose de… »

— Vous échafaudez toute une hypothèse à partir de rien du tout, coupa Farkas.

— Laissez-moi terminer, voulez-vous ? Carpenter vient donc à ce dîner et vous finissez par discuter ensemble, comme c'était prévu depuis le début. Carpenter attend d'apprendre quelque chose d'utile pour sauter sur l'occasion. D'un seul coup, l'idée vous vient de le faire participer à notre projet, lui, le parfait inconnu, le transfuge de Samurai où sa carrière s'est achevée en queue de poisson. Pourquoi faites-vous cela ? Dieu seul le sait. Mais vous le faites. Pour Carpenter, c'est un miracle. Il exposera au grand jour le rôle de Kyocera dans une entreprise véritablement funeste, à côté de laquelle l'abandon en mer d'une poignée de pêcheurs de calmars est une bagatelle sans

importance. Nous serons appréhendés par la Guardia Civil et Carpenter deviendra un héros. Le passé sera effacé et il obtiendra une promotion de deux échelons.

— Il me paraît invraisemblable que cette hypothèse soit en quelque manière…

— Attendez. Attendez, ce n'est pas tout. Savez-vous qu'il est l'un des amants de Jolanda ? Le premier soir où j'ai rencontré toute cette bande, Carpenter était avec elle. Après dîner, il l'a emmenée à son hôtel.

Farkas fut pris au dépourvu par cette révélation. Mais il fit de son mieux pour dissimuler sa surprise.

— Et après ? Je n'ai pas l'impression qu'elle soit réputée pour sa chasteté.

— Jolanda était au courant de ce projet avant nous, poursuivit Enron. C'est elle qui m'a mis dans le coup, le saviez-vous ? Et elle a également mis dans le coup son ami Carpenter, parce qu'il est sur la paille et qu'elle veut l'aider. Jolanda, qui sait qu'une partie des ficelles est tirée par Kyocera, apprend que son ami Carpenter a été sacrifié pour faire une fleur à Kyocera et elle voit un moyen pour lui de retrouver son poste. Elle organise donc le petit dîner où vous lui êtes présenté et où vous avez l'extrême obligeance de vous confier à lui, et de l'associer à notre projet. Se pourrait-il qu'elle vous ait manœuvré pour arriver précisément à ce résultat, afin que son cher Carpenter soit en mesure de nous dénoncer, vous-même, Davidov et moi – nous qui avons tous été ses amants, bien sûr, mais quelle importance ? – à la Guardia Civil et de reprendre ainsi le cours de sa carrière chez Samurai ?

— Vous la présentez comme une diablesse, protesta Farkas.

— Peut-être en est-elle une, fit Enron. À moins qu'elle ne soit amoureuse de Carpenter et ne considère les autres que comme des jouets.

Farkas prit le temps de réfléchir à cette possibilité.

Il se sentait extrêmement mal à l'aise. Enron semblait certes tirer un tas de conclusions trop hâtives, mais plus Farkas y pensait, plus il lui paraissait évident qu'il avait fort bien pu être victime de manœuvres des amis de Carpenter visant à le mettre en situation de rendre service au Salarié déchu de Samurai.

Pour quelle raison aurait-il embarqué Carpenter dans cette aventure, sinon pour se faire bien voir de Jolanda ? C'est tout juste si elle ne lui avait pas demandé franchement de faire quelque chose pour aider Carpenter à retomber sur ses pieds. Eh bien, c'est ce qui s'était produit, dans un moment de spontanéité aberrante, le soir du dîner chez Jolanda ; ce faisant, il les avait tous – Davidov, Enron, lui-même, jusqu'à la Compagnie – rendus inutilement et terriblement vulnérables.

Serait-il possible, se demanda Farkas, que mon engouement de collégien pour les cuisses soyeuses et la fabuleuse poitrine de notre plantureuse Californienne m'ait stupidement poussé au bord de la catastrophe ?

— Je crois que je devrais parler à Jolanda, dit-il à Enron.

Elle était avec Carpenter, dans le bar de l'hôtel, assise à une table, face à lui, rien de très compromettant. Quand Enron et Farkas apparurent, Carpenter se leva, s'excusa et se dirigea vers les toilettes.

— Bonne idée, fit Enron. Veux-tu me commander un whisky soda, Jolanda ?

Farkas se glissa près d'elle, tandis qu'Enron partait dans la direction prise par Carpenter.

— Reste avec moi ce soir, fit Farkas à voix basse, comme si l'Israélien pouvait l'entendre du centre de la salle.

— Je ne peux pas, tu le sais bien. Marty serait furieux.

— Tu n'es pas mariée avec lui.

— Je voyage avec lui. Nous partageons une chambre dans cet hôtel. Je ne peux pas m'esquiver comme ça, pour passer la nuit avec toi.

— Tu en as envie, insista-t-il. Je sens la chaleur qui émane de toi.

— Bien sûr que j'en ai envie. Mais je ne peux pas, tant que Marty est là. Et surtout pas ce soir. Il est extrêmement nerveux et redoute que quelque chose n'aille de travers.

— Moi aussi, pour ne rien te cacher.

Son refus irritant de passer la nuit avec lui signifiait que Farkas allait devoir découvrir ce qu'il cherchait dans le peu de temps qui restait avant le retour d'Enron et de Carpenter. Il se

prit à espérer que Carpenter prendrait tout son temps, ou que l'Israélien trouverait un moyen de le retarder.

— Ce qui m'inquiète, reprit-il, c'est ton ami Carpenter.

— Paul ? Pourquoi ?

— Que sais-tu de lui ? Dans quelle mesure pouvons-nous vraiment lui faire confiance ?

Il perçut un changement dans les émanations de Jolanda : elle était sur ses gardes, ses radiations se déplaçaient sur le spectre, elle émettait un signal ultraviolet tremblotant.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Si tu n'as pas confiance en lui, pourquoi l'as-tu invité à se joindre à nous ?

— C'est toi qui me l'as demandé.

Cette réplique fit encore changer les radiations.

— J'ai seulement émis l'idée que tu pourrais peut-être lui donner une chance d'entrer chez Kyocera. Je ne te demandais pas de le faire participer à cette opération.

— Je vois, fit Farkas.

Toujours aucun signe du retour de Carpenter.

— Crois-tu que sa présence constitue un danger pour nous ?

— Bien sûr que non. Qu'est-ce qui te rend soudain si soupçonneux à son égard ?

— Les nerfs, je suppose. Moi aussi, je suis nerveux.

— Je ne l'aurais jamais imaginé.

— Je t'assure que c'est vrai. Dis-moi, Jolanda, tu le connais bien, ce Carpenter ?

— En fait, c'est l'ami d'un ami.

— C'est tout ?

— Euh !...

Elle s'empourprait. Farkas perçut les radiations infrarouges.

— Je ne parle pas de tes rapports intimes. Depuis combien de temps le connais-tu ? Un an ? Trois ans ?

— Oh non ! Pas si longtemps ! J'ai fait sa connaissance il y a quelques mois, un soir où je suis allée dîner avec Nick, Isabelle et Marty. Il venait d'arriver à San Francisco après avoir travaillé quelque part dans le Nord, et Nick m'a invitée pour lui tenir compagnie. C'est à peu près tout ce qu'il y a eu entre nous, juste ce soir-là.

— Je vois, fit Farkas. Juste ce soir-là.

Il sentit un creux se former dans son estomac. Tu as permis à cette idiote de te ridiculiser encore plus que tu ne l'imaginais, songea-t-il tristement.

— En tout cas, reprit-elle, je ne crois pas qu'il représente le moindre danger pour nous. Tout ce que je sais de lui me donne à penser que c'est un homme extrêmement intelligent, compétent…

— Très bien, dit Farkas. Ça suffit, il revient.

Le plan prévoyait qu'ils dîneraient ce soir-là par petits groupes. Enron avec Jolanda, Farkas et Carpenter séparément, Davidov avec le reste de sa mystérieuse bande de Los Angeles. Au moment de se séparer, dans le hall, Jolanda tira Carpenter à l'écart.

— Surveille Farkas, lui dit-elle à voix basse.

— Que veux-tu dire ? Surveiller quoi ?

— Il n'a pas confiance en toi.

— C'est lui qui m'a entraîné dans cette affaire.

— Je sais. Mais il commence à avoir des doutes. Peut-être Marty lui a-t-il dit quelque chose sur toi.

— Marty ? Il n'a aucune raison de penser que je…

— Tu sais comment sont les Israéliens. La paranoïa est leur passe-temps national.

— Que se passe-t-il, à ton avis ? demanda Carpenter.

— Je n'en sais rien, répondit Jolanda en secouant la tête. Farkas vient de me poser des questions sur toi. Il m'a demandé si je pensais qu'il était dangereux de t'avoir dans notre groupe. Si je te connaissais bien. Il m'a dit que ce n'était qu'une question de nervosité. Possible, mais, à ta place, je me méfierais de lui.

— Bien. Je suivrai ton conseil.

— Ne le quitte pas des yeux. Ce type n'a aucune moralité, il est terriblement rapide et puissant, et il peut voir dans toutes les directions à la fois. Il peut être dangereux. Je sais ce dont il est capable. J'ai couché avec lui une fois, juste une fois, et jamais je n'ai ressenti cela avec personne. Si rapide, si puissant.

Elle fouilla dans son sac, en sortit trois petits comprimés jaunes, de forme octogonale.

— Tiens, reprit-elle. Prends-les et garde-les sur toi. Si tu te

trouves en difficulté, ils te seront peut-être utiles.

Elle fourra les comprimés dans le creux de la main de Carpenter.

— Hyperdex ? demanda-t-il.

— Oui. En as-tu déjà pris ?

— De temps en temps.

— Alors, tu connais. Un comprimé te suffira dans des circonstances normales. Deux, si elles sont exceptionnelles.

— Es-tu sûre que Farkas pense du mal de moi ? Ou est-ce que ce sont tes nerfs qui te lâchent, toi aussi ?

— Ce n'est pas impossible. Mais je te répète qu'il m'a posé des questions sur toi, il y a quelques minutes. Il voulait savoir si j'avais confiance en toi, ce genre de chose. Cela m'a paru inquiétant, mais ce n'est peut-être rien. Tiens-toi sur tes gardes, c'est tout.

— Oui.

— Et tes nerfs, à toi ? Ils te tracassent ?

— Non, répondit Carpenter. Tout m'est complètement égal, maintenant. Un court-circuit a dû se déclencher dans mon système nerveux, il y a quelque temps.

Il lui adressa un sourire et posa un baiser sur sa joue.

— Merci pour les comprimés, fit-il. Et pour la mise en garde.

— N'en parle à personne.

Il dîna seul, de bonne heure, à l'hôtel. Il passa la soirée dans sa chambre, devant des cassettes vidéo, seul. Puis il se coucha. Le lendemain était le grand jour. Se coucher tôt pour se lever tôt.

Je sais ce dont il est capable, avait dit Jolanda.

J'ai couché avec lui une fois, juste une fois.

Juste une fois. Surprise, surprise. Elle se débrouillait, cette fille.

Bon, se dit Carpenter. Demain, nous serons fixés.

Cette nuit-là, Carpenter rêva qu'il était en mer, qu'il naviguait sur une sorte de yacht, pour une traversée en solitaire du Pacifique, de la Californie à Hawaii. Mais c'était en des temps meilleurs, dans un monde meilleur, car le ciel était propre et bleu, il humait une brise pure, vivifiante, iodée, au lieu de l'odeur âcre de l'oxyde nitrique, la surface de l'eau était lisse et limpide, sans les boules rouges des algues mutantes, ondoyantes, dérivant au gré des courants, sans amas phosphorescents de méduses, sans rubans flottants de goudrons fossilisés du XX^{e} siècle.

Il ne portait qu'un jean effrangé, coupé aux genoux, mais montait tous les matins sur le pont sans crainte du soleil qui se levait sans halo immonde de gaz à effet de serre et dispensait sur les flots une lumière douce, tendre, presque délicate. Il écoutait le vent et réglait les voiles, vaquait aux tâches du bord qu'il achevait en milieu de matinée avant de lire ou de gratter sa guitare jusqu'à minuit. Puis il lançait par-dessus bord le filin de sécurité et se jetait à l'eau pour faire quelques brasses et nager le long de la coque, dans une mer limpide, douce, chaude, non polluée. Et l'après-midi, il…

L'après-midi, il vit une île posée seule au milieu de l'océan, un îlot plutôt, qui ne figurait sur aucune carte, trois palmiers, un bouquet d'arbustes et une ravissante langue de sable blanc. Sur la grève où venaient mourir des vaguelettes, une grande femme brune et lascive lui faisait des signes. Elle était nue, à part un minuscule bout de tissu rouge autour des reins. Sa peau magnifiquement hâlée luisait à la lumière éclatante des tropiques, ses seins étaient lourds, ses cuisses charnues…

— Paul ? cria-t-elle. Paul, c'est moi, Jolanda… Viens à terre, Paul, viens jouer avec moi…

— J'arrive, répondit-il en posant la main sur la barre.

Il se dirigea vers elle, jeta l'ancre dans l'eau peu profonde, partit à la nage vers ses bras grands ouverts et… et…

Et le téléphone sonnait.

C'est un faux numéro. Fichez-moi la paix.

Cette sonnerie ne cesserait donc jamais ?

Allez-vous me foutre la paix ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

La sonnerie continuait, incessante, implacable. Carpenter se résolut enfin à établir la communication, en poussant de l'orteil.

— Oui ?

— Debout, Carpenter. C'est l'heure.

La face cauchemardesque de Victor Farkas occupait tout le viseur.

— Pour quoi faire ? demanda Carpenter. Il est… à peine 6 heures du matin, si je ne me trompe. J'ai encore plusieurs heures devant moi, avant de me rendre au terminal.

— J'ai besoin de vous tout de suite.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Un changement de plan ? En un instant, Carpenter fut parfaitement réveillé.

— Il y a un problème ?

— Tout baigne dans l'huile, dit Farkas. Mais j'ai besoin de vous. Habillez-vous et retrouvez-moi dans une demi-heure. Cité d'El Mirador, Rayon D, café La Paloma, sur la grand-place, vous ne pouvez pas le rater.

À ta place, je me méfierais de lui. Ne le quitte pas des yeux.

— Puis-je vous demander de me dire pourquoi ?

— Olmo doit me retrouver là-bas. Nous avons à parler de choses importantes, comme vous le savez. Je tiens à ce qu'il y ait un témoin à notre conversation.

— Ne serait-il pas préférable de demander à l'Israélien d'être ce tém…

— Non, surtout pas lui. C'est vous que je veux. Dépêchez-vous, Carpenter. El Mirador, Rayon D.

6 h 30, au plus tard. C'est à peu près à mi-chemin entre le moyeu et la périphérie.

— D'accord, soupira Carpenter.

Il ne lui était pas possible de refuser. Mais ce brusque

changement de programme était bizarre. Si Farkas avait besoin de lui à ses côtés pour cette conversation avec Farkas, il aurait dû en parler la veille au soir. Mais ils poursuivaient un but commun ; la matinée serait cruciale et, à part l'inquiétude de Jolanda, Carpenter n'avait aucune raison de croire que celui qui l'avait entraîné dans cette aventure le faisait venir pour le frapper dans le dos. Farkas disait avoir besoin de lui ; il n'avait pas le choix, il fallait y aller.

— Et pourtant… Quand même…

Ce type n'a aucune moralité, il est terriblement rapide et puissant, et il peut voir dans toutes les directions à la fois. Il peut être dangereux.

Carpenter se doucha et s'habilla rapidement. Il se sentait plein d'énergie, sur le qui-vive, mais, avant de quitter sa chambre, il avala un des comprimés d'hyperdex de Jolanda. Le stimulant lui donnerait un surcroît de vivacité, lui aiguiserait l'esprit, si jamais quelque chose d'anormal devait se produire. Il glissa les deux autres pastilles dans la poche de sa chemise.

Il avait apporté un gilet de laine, léger et sans manches, car il avait entendu dire que l'air des stations orbitales était maintenu à une température plus basse que celle à laquelle il était habitué ; il mit ce gilet, moins parce qu'il avait froid que parce que le vêtement empêcherait les comprimés de tomber de sa poche, s'il se penchait.

Le seul trajet qu'il connût pour gagner le Rayon D était de descendre jusqu'au moyeu et de prendre l'élévateur sur l'autre rayon. Il avait cru comprendre qu'il y avait des connecteurs au milieu du rayon, mais personne ne lui avait indiqué comment les utiliser.

Malgré l'heure matinale, l'activité battait son plein à Valparaiso Nuevo. Des gens allaient et venaient en tous sens, l'air affairés. Carpenter se dit que le satellite ressemblait à une sorte de gigantesque terminal aérien qui ne connaissait ni jour ni nuit et fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à la lumière artificielle. Avec cette différence que la principale source de lumière n'était pas artificielle. La lumière était fournie par le soleil tout proche, qui fonctionnait aussi vingt-quatre heures sur vingt-quatre, disponible à tout moment.

Le trajet de l'élévateur était jalonné de sorties. Quand Carpenter vit apparaître l'indication EL MIRADOR, il descendit et chercha la grand-place du regard. Des panneaux lui indiquèrent la direction. Quelques minutes plus tard, il déboucha sur un espace découvert, revêtu d'un pavage pittoresque, entouré de terrasses de café. Un lieu irréel, qui avait quelque chose de féerique. De fait, il était sur un monde irréel. Un monde artificiel, tout au moins.

Carpenter aperçut immédiatement Farkas, de l'autre côté de la place, se distinguant des autres comme un éléphant au milieu d'un troupeau de moutons. Il se dirigea vers lui.

Farkas était seul.

— Olmo n'est pas encore arrivé ?

— Notre conversation aura lieu dans la coque extérieure du satellite. C'est le seul endroit vraiment sûr pour parler de choses aussi délicates, totalement protégé du système de détection sonore du Generalissimo.

Une réunion dans la coque, voilà qui semblait très curieux. Carpenter sentit l'inquiétude revenir. Ce serait peut-être une bonne idée d'aiguiser un peu plus ses perceptions. Tandis que Farkas le conduisait vers une porte s'ouvrant dans le mur, derrière le café, il glissa la main sous son gilet, prit un des deux comprimés et le fourra dans sa bouche. Il le croqua rapidement et se força à l'avaler. Jamais encore il n'avait pris d'hyperdex de cette manière, sans eau : le goût était incroyablement amer. Jamais non plus il n'en avait pris deux coup sur coup ; il se sentit partir presque aussitôt, entrer dans un état de surexcitation. Il avait envie de courir, de bondir, de se suspendre du haut des arbres. C'était assez effrayant, ce sentiment de perte de l'équilibre mental, mais il éprouvait simultanément des sensations fortes et toutes nouvelles, perceptions plus aiguës, vivacité accrue des réflexes. Quelle que fût la surprise que Farkas lui avait préparée dans la coque du satellite, Carpenter se sentait sûr de pouvoir déjouer ses plans.

— Par ici, dit Farkas.

Il ouvrit la petite porte et fit signe à Carpenter de le précéder.

Dans l'ouverture, le regard de Carpenter se perdit dans un océan de ténèbres.

— Je ne verrai pas dans quoi je vais me cogner, fit-il. C'est vous qui avez cette vision magique, Farkas. Passez devant.

— Comme vous voudrez. Suivez-moi.

Ils pénétrèrent dans la coque. La lumière et la gaieté de la place d'El Mirador s'effacèrent d'un coup. Ils se trouvaient maintenant à l'intérieur de la lugubre carapace de Valparaiso Nuevo, sous l'enveloppe sombre et secrète du satellite.

Une fois à l'intérieur, Carpenter se rendit compte que l'obscurité n'était pas totale. Sur sa gauche s'ouvrait un passage étroit, chichement éclairé par une rangée d'antiques ampoules fixées au plafond bas, donnant une infime clarté jaunâtre. Quand sa vision stimulée par l'hyperdex s'adapta à la pénombre, il distingua, de place en place, de noirs amas de scories, sans doute destinés à servir de lest au satellite, et des sortes de voiturettes de golf, probablement utilisées par le personnel de maintenance. Derrière s'étendait une zone de ténèbres, noire comme l'espace.

Carpenter avait à peine la place de se tenir debout. Farkas, lui, gardait les genoux fléchis, dans une position à moitié accroupie. Plus loin, le plafond semblait encore plus bas.

Ils étaient seuls.

— Où est votre ami Olmo ? demanda Carpenter. En retard à notre rendez-vous ?

— Juste devant nous, répondit Farkas. Vous ne le voyez pas ? Non, bien sûr. Mais, moi, avec ma vision magique, comme vous dites, je n'ai aucune difficulté pour le distinguer, là-bas, au fond.

Il n'y avait personne d'autre qu'eux à l'intérieur de la coque, Carpenter en aurait donné sa main à couper ; les ennuis n'allaient donc pas tarder. Il prit le troisième hyperdex dans la poche de sa chemise, le porta à sa bouche, le croqua et l'avala.

Il eut l'impression qu'une bombe explosait dans son crâne.

— Que faites-vous ? demanda Farkas.

— Je ne vois pas Olmo, dit Carpenter. Ni personne d'autre.

Il ne parvenait pas à articuler correctement. Sa voix lui donnait l'impression de retentir dans une chambre sonore.

— Non. En fait, Olmo n'est pas là.

— C'est bien ce qu'il me semblait.

— En effet, dit Farkas. Il n'y a ici que vous et moi. Et maintenant, dites-moi, Carpenter : êtes-vous toujours à la solde de Samurai Industries ?

— Vous êtes fou !

— Répondez-moi. Nous espionnez-vous, oui ou non, pour le compte de Samurai ?

— Non. Que signifient ces conneries ?

— Je crois que vous mentez, déclara Farkas.

— Si je travaillais encore pour Samurai, fit Carpenter avec une horrible lenteur, comme un robot dont la batterie se décharge, s'efforçant de parler à haute et intelligible voix tandis que l'effet du troisième comprimé d'hyperdex se faisait sentir avec violence sur son système nerveux, serais-je mêlé à une entreprise aussi insensée que celle-ci ?

Au lieu de répondre, Farkas pivota sur lui-même mit un genou à terre et referma la main sur quelque chose qu'il ramassa sur le sol – une poignée de scories, peut-être – qu'il lança en visant la tête de Carpenter. Mais l'hyperdex faisait son effet. Carpenter s'attendait à une attaque, sous une forme ou une autre ; dès que Farkas déclencha son mouvement, il recula en faisant un pas de côté, prenant largement de vitesse Farkas dont le bras acheva vainement son geste dans le vide. Carpenter entendit son grognement de surprise et de colère.

Il bondit vers l'avant, en essayant de passer derrière Farkas pour regagner la lumière de la place d'El Mirador. Mais Farkas bloquait le passage ; quand Carpenter feinta, il se contenta d'étendre ses bras interminables et attendit que Carpenter se jette dedans. Carpenter recula. Il regarda par-dessus son épaule, ne vit rien d'autre que l'obscurité impénétrable dans laquelle il s'enfonça, sans savoir le moins du monde où cela le menait.

Farkas le suivit.

— Continuez dans cette direction, dit-il, et vous basculerez dans le vide. Il y a une saillie, juste avant la couche de débris, et après un à-pic dans lequel vous tomberez. La chute sera longue et lente, mais, quand vous arriverez au fond, à la périphérie, la pesanteur sera celle de la Terre et le résultat ne sera pas beau à voir.

Était-ce du bluff ? Carpenter n'avait pas une idée précise de

la topographie des lieux. Il eut un instant d'hésitation et Farkas bondit. Il était rapide, il était grand, mais, encore une fois, la triple dose d'hyperdex changea tout. Les mouvements de Farkas semblaient pesants, presque ralentis. Il était facile de les esquiver. Carpenter fit un pas de côté et le coup qui lui était destiné ne fit qu'effleurer son épaule gauche.

Il entendit Farkas, dérouté et furieux, marmonner entre ses dents.

Mais l'aveugle était toujours placé entre la sortie et lui. Et Carpenter ne savait absolument pas ce qu'il y avait derrière lui, près de l'enveloppe du satellite.

Il pouvait être aussi dangereux de continuer à reculer que Farkas l'avait dit. Et Farkas se trouvait devant lui. *Il est terriblement rapide et puissant, et il peut voir dans toutes les directions à la fois,* avait dit Jolanda. D'accord. Mais il n'avait pas tellement le choix. Carpenter se courba pour abaisser autant que possible son centre de gravité et fonça droit sur Farkas. Dès que Carpenter fut à sa portée, Farkas le saisit et les deux hommes luttèrent furieusement quelques instants. Carpenter était absolument incapable de faire bouger son adversaire. Farkas était immense, il avait une force peu commune, il s'arc-boutait. Ses mains avaient trouvé la gorge de Carpenter et il serrait.

Carpenter se débattit frénétiquement, se tortilla comme un ver, se contorsionna, laissa son corps devenir tout mou avant de bander brusquement ses muscles. Il parvint à se dégager, échappa à l'étreinte de Farkas et s'écarta avec souplesse. Il avait eu de la chance ; il savait qu'il ne pourrait probablement pas recourir une seconde fois à la même ruse.

Farkas le suivit, d'un pas très sûr, et ils s'enfoncèrent dans une obscurité encore plus profonde, où Carpenter ne distinguait presque rien de ce qui l'entourait. Il discerna vaguement les bras interminables de Farkas tendus vers lui, deux lignes sombres sur le fond de ténèbres. Du bout du pied, il explora précautionneusement le sol derrière lui, essayant de découvrir s'il s'approchait de l'abîme dont Farkas avait parlé ou si, au contraire, l'aveugle le poussait dans un cul-de-sac. Mais cela ne lui apprit rien. Il ne voyait pratiquement plus rien.

Farkas, lui, voyait.

Aussi bien derrière que devant. D'après Jolanda, sa vision aveugle lui permettait de voir à un angle de trois cent soixante degrés.

Carpenter perçut son souffle saccadé. Il sentit, sans la voir, la forme massive s'approcher de lui. Carpenter avait l'avantage d'une vitesse surhumaine, mais Farkas voyait dans le noir et il était plus grand, plus fort. Dans cette obscurité, la partie n'était pas égale.

D'un mouvement preste, Carpenter enleva son gilet de laine et le saisit délicatement, entre deux doigts Farkas s'élança pesamment vers lui. Carpenter attendit, s'arc-boutant aussi solidement que possible sur ses jambes.

Les corps se heurtèrent. Carpenter reçut un choc terrible sur la poitrine et crut que tout l'air était chassé d'un coup de ses poumons. Il eut l'impression que sa cage thoracique se disloquait.

Mais il réussit à surmonter la douleur et à rester debout. Il leva le gilet, le tenant comme un nœud coulant, et, au moment où Farkas se penchait pour porter le coup de grâce, le fit vivement glisser sur le dôme du crâne de Farkas, le tordit autour du cou, en remonta le bas qu'il fit passer dessous, l'entortilla et le noua autour de la tête de Farkas, pour en faire une sorte de cagoule. Il eut l'impression de disposer de tout le temps nécessaire pour achever ce qu'il avait à faire. En réalité, il ne lui fallut sans doute pas plus d'un dixième de seconde.

Farkas hurla. Il rugit. Il trépigna en émettant des grondements de fureur étouffés.

Voyons si sa vision aveugle fonctionne à travers une couche de laine, se dit Carpenter.

À l'évidence, non. Écumant de rage, Farkas tâtonnait dans le vide comme un cyclope aveuglé ; Carpenter, avec l'agilité et l'énergie frénétique d'un Ulysse, le poussa si violemment dans le dos au moment où il passait devant lui que Farkas fit un tour complet sur lui-même. Il trébucha, parvint à conserver son équilibre et fonça sur Carpenter avec une incroyable vélocité.

Il était rapide, mais Carpenter l'était encore plus. Cette fois encore, il esquiva la charge. Il ne distinguait presque rien dans

l'obscurité, mais il sentit un souffle d'air au passage de Farkas, éructant des injures, fonçant à grandes et pesantes enjambées, les bras battant l'air comme les ailes d'un moulin.

Puis un grand cri retentit… Cri de surprise ? De rage ? D'horreur ?

Un hurlement prolongé qui s'acheva dans le silence.

Il y eut ensuite le bruit d'un choc, un bruit mat et distant.

— Farkas ? cria Carpenter.

Pas de réponse.

— Vous êtes tombé dans le trou, Farkas ? Vous vous êtes écrasé en bas ?

Pas un bruit. Le silence. Rien que le silence.

Farkas avait donc disparu. Disparu à jamais. Difficile de croire que toute cette force menaçante n'existait plus. Que cet homme étrange n'était plus. Carpenter fouilla les ténèbres du regard.

Mais il n'éprouvait aucun sentiment de triomphe au moment de la victoire, il se sentait juste désorienté et fatigué. Il savait que l'hyperdex venait d'atteindre son plein effet et qu'il allait commencer à redescendre. La montée avait été fulgurante, la descente serait affreuse.

Il sentit un vertige le saisir, d'un genre qu'il n'avait jamais éprouvé, et une nausée presque irrésistible. Tout vacillait autour de lui. Il se laissa tomber à genoux et s'agrippa à la surface rugueuse du sol invisible qui oscillait, qui palpitait, qui ondulait. Son estomac commença à se soulever, les haut-le-cœur n'en finissaient pas, et il crut qu'ils allaient le retourner comme une étoile de mer. Quand ils se calmèrent, Carpenter s'éloigna de quelques mètres en rampant et resta un long moment étendu, la joue sur le sol raboteux, sentant la triple dose d'hyperdex ravager tout son être comme un trio d'ouragans. Aucun signe de vie de Farkas ne filtrait des ténèbres. Farkas avait disparu. Farkas était mort.

Carpenter demeura longtemps étendu, plusieurs heures, peut-être. Un long moment s'écoula dans un état hallucinatoire. Puis il retrouva une conscience claire de la réalité, du moins quelque chose qui y ressemblait.

Frissonnant, tremblant, gémissant, sanglotant, il laissa se

dissiper les effets de la dose massive d'hyperdex qui soumettait son système nerveux à si rude épreuve.

Il essaya de se lever, se rendit compte que c'était impossible. Il avait les jambes en caoutchouc, la tête vide, plus aucune force. Il s'allongea derechef, attendit et, au bout d'un moment, commença à se sentir un peu plus calme. Lentement, il se mit à ramper, à tâtons, pour s'assurer qu'aucun précipice ne s'ouvrait devant lui. Il finit par se rendre compte qu'il avait réussi à regagner l'endroit où la faible clarté des ampoules fournissait au moins quelques repères.

Il trouva la porte qui donnait accès à la place d'El Mirador.

— Farkas ? cria-t-il une dernière fois en se retournant, le regard perçant les ténèbres.

Rien. Rien que le silence.

Il déboucha en titubant dans la lumière de la place au sol pavé.

Carpenter n'avait aucune idée de l'heure. Pendant le corps à corps, sa montre avait été arrachée. Mais la matinée semblait déjà bien avancée. Aux terrasses des cafés entourant la place, la plupart des tables étaient pleines. Carpenter en trouva une qui restait libre et se laissa tomber sur un siège. Il sentit qu'on le regardait avec curiosité. Il se demanda s'il était très amoché, couvert d'ecchymoses, s'il était vraiment sale.

Il se sentait épuisé, hébété, abruti.

L'hyperdex lui embrasait encore le cerveau. La force d'accélération de la drogue s'était quelque peu émoussée et ses mouvements avaient retrouvé une vitesse normale, mais les pensées tourbillonnaient follement dans sa tête, à la vitesse de la lumière.

Une triple dose pouvait-elle être fatale ? Devait-il consulter un médecin ?

Un comprimé suffira dans des circonstances normales, avait dit Jolanda. *Deux si elles sont exceptionnelles*. Il en avait pris trois.

Il continuait de frissonner et de trembler. Il faisait des efforts pour s'empêcher de basculer, face la première, sur la table du café.

— Désirez-vous boire quelque chose, monsieur ? demanda un garçon.

La question lui sembla d'une drôlerie irrésistible. Il partit d'un immense éclat de rire. L'androïde attendit devant la table, patiemment, poliment.

— Ou quelque chose à manger, peut-être ?

— Rien, merci, se força à dire Carpenter. Rien du tout.

Sa voix lui paraissait encore indistincte, le débit trop rapide. Et il remerciait un androïde !

Le garçon s'éloigna. Carpenter essaya de se détendre. Inspiration. Expiration.

Au bout d'un moment, il lui revint à l'esprit que, dans le plan de Davidov, Farkas devait prendre contact avec le colonel Olmo, de la Guardia Civil, à 7 heures du matin, pour l'informer que des bombes avaient été dissimulées dans toute la station orbitale et que, si le Generalissimo Callaghan n'avait pas renoncé au pouvoir à midi, le satellite sauterait. Farkas avait-il transmis l'ultimatum à Olmo ?

Non. Non. À 6 heures, Farkas s'apprêtait à se débarrasser de lui dans la coque du satellite. Farkas avait préféré régler d'abord le problème de l'espion de Samurai, avant d'aller s'entretenir avec Olmo. Selon toute vraisemblance, l'ultimatum n'avait jamais été communiqué, à moins que Farkas n'eût précipité les choses en s'entretenant avec Olmo au milieu de la nuit.

Olmo n'était donc pas au courant. La tentative de coup d'État avait fait long feu.

— Excusez-moi, dit Carpenter à une femme assise à une table voisine.

Sa voix était rauque, cassée, chevrotante, la voix d'une victime de tortures, fraîchement sortie des geôles de l'inquisition.

— Pouvez-vous me dire l'heure ? reprit-il.

— 11 h 30, répondit-elle.

Seigneur ! À peine une demi-heure avant l'échéance fixée pour le départ du Generalissimo. Deux heures avant le moment où les bombes étaient réglées pour exploser.

Carpenter commençait à comprendre qu'il avait dû rester plusieurs heures sans connaissance, sous l'empire de la drogue,

après le corps à corps avec Farkas.

Il chercha un communicateur public sur sa table, en trouva un fixé sur le côté gauche. Le clavier était minuscule, ses doigts paraissaient gros comme des troncs d'arbre et, quand il essaya de se remémorer le code d'appel de la chambre de Davidov, cinquante mille numéros à huit chiffres lui remontèrent à la mémoire en un cinquante millième de seconde.

Du calme. Du calme. Il fit le tri dans le dédale de numéros, retrouva le bon et le composa sur le clavier.

Pas de réponse.

Pas de transfert d'appel non plus.

Carpenter enfonça la touche « aide » et demanda à l'appareil de lui trouver Davidov, où qu'il soit sur le satellite. Il ne comprenait pas pourquoi cela n'avait pas été fait automatiquement ; un instant plus tard, l'appareil afficha un code invalide pour la personne demandée.

Où était passé Davidov ?

Il essaya le numéro de la chambre que partageaient Enron et Jolanda. Personne.

C'était très inquiétant. Où étaient-ils donc tous passés ? Et le mécanisme des bombes était réglé pour l'explosion.

Il inspira longuement, composa ce qu'il espérait être le code des renseignements et indiqua au communicateur qu'il désirait parler au colonel Olmo, de la Guardia Civil. L'appareil le mit en communication avec la salle des transmissions.

— Le colonel Olmo, je vous prie.

— De la part de qui ?

— Je m'appelle Paul Carpenter. Je travaille pour…

Il faillit dire *Samurai Industries* et se retint au dernier moment.

— Kyocera-Merck, Ltd. Je suis un associé de Victor Farkas. Donnez-lui ce nom : Victor Farkas.

Il avait toutes les peines du monde à articuler correctement.

— Un moment, s'il vous plaît.

Carpenter attendit. Il se demanda ce qu'il fallait dire à Olmo, s'il devait lui déballer toute la vérité sur la conspiration. Ce n'est pas lui qui avait été chargé de transmettre l'ultimatum. Il n'était qu'un larbin dans cette affaire. Par ailleurs, c'est lui qui avait

éliminé Farkas et, cela, personne ne le savait. Lui incombait-il maintenant de reprendre le rôle de l'aveugle dans le déroulement de l'action ?

— Quelle est la nature de votre appel ? demanda une voix.

Seigneur ! Seigneur !

— C'est une affaire confidentielle. Je ne puis m'en entretenir qu'avec le colonel Olmo.

— Le colonel Olmo n'est pas libre. Désirez-vous parler à l'officier de permanence, le capitaine Lopez Aguirre ?

— Olmo et personne d'autre. Je vous en prie. C'est très urgent.

— Le capitaine Lopez Aguirre va prendre votre appel dans un instant.

— Olmo, répéta Carpenter, contenant une envie de pleurer.

— Lopez Aguirre à l'appareil, fit une nouvelle voix, brusque, agacée. Quel est l'objet de votre appel, je vous prie ?

Carpenter considéra la baguette dans sa main comme si elle venait de se transformer en serpent.

— J'essaie de joindre le colonel Olmo, dit-il en s'efforçant de parler intelligiblement. C'est une question de vie ou de mort.

— Le colonel Olmo n'est pas libre.

— On me l'a déjà dit. Vous devez me le passer quand même. C'est de la part de Victor Farkas.

— Qui ?

— Farkas. *Farkas*. Kyocera-Merck.

— Qui est à l'appareil ?

Carpenter déclina de nouveau ses nom et prénom, puis il ajouta, luttant toujours contre l'hyperdex qui le faisait bafouiller :

— Peu importe qui je suis. Ce qui compte, c'est que M. Farkas a des renseignements très importants à communiquer au colonel Olmo, et…

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous êtes ivre, c'est ça ? Vous croyez que j'ai du temps à perdre avec des ivrognes ?

Lopez Aguirre paraissait vraiment très irrité. Carpenter comprit que le capitaine n'allait pas tarder à envoyer quelqu'un à El Mirador pour appréhender et questionner un individu

suspect, qui troublait l'ordre public. On le mettrait au frais et on le cuisinerait après déjeuner. Ou le lendemain.

Il coupa la communication et commença à traverser la place, s'attendant à voir un homme de la Guardia Civil jaillir de derrière un palmier et lui passer une paire d'aimants avant qu'il ne soit arrivé de l'autre côté. Mais personne ne se jeta sur lui. Il allait d'une démarche saccadée, au pas redoublé, encore un peu speedé. L'effet de l'hyperdex ne se dissiperait pas totalement avant plusieurs heures.

Il prit l'élévateur. Descente vers le moyeu, le terminal des navettes. C'est très probablement là qu'ils se trouvaient tous, Enron, Jolanda, Davidov et ses compagnons. Prêts à prendre la navette de 12 h 15, si Olmo se révélait incapable de déloger le Generalissimo Callaghan de son trône.

Par la paroi vitrée du tube de l'élévateur, Carpenter aperçut une pendule. Il était midi moins le quart. À moins que Davidov n'eût prévu un plan de remplacement, l'ultimatum arriverait à expiration sans que le colonel Olmo en eût seulement été informé. Ce qui n'était pas un gros problème. Le seul véritable problème était qu'au terme du délai de grâce de quatre-vingt-dix minutes, si Olmo n'avait pas donné de nouvelles, les bombes exploseraient.

Au terminal, la navette à destination de la Terre était prête à partir. Carpenter vit l'axe luisant fiché au centre du module d'arrimage et le vaisseau spatial qui le surmontait. Des panneaux lumineux clignotaient dans tous les coins, lui brouillant les idées. Où pouvait bien être la salle d'embarquement ?

Il se retrouva dans une sorte de salle d'attente où étaient vautrés une demi-douzaine de jeunes autochtones. Il se rappela les avoir vus à son arrivée : c'étaient des courriers, des dégourdis qui guettaient les nouveaux venus. Il chercha celui qui l'avait aidé à passer la douane – Nattathaniel, c'est le nom qu'il avait donné –, mais ne le vit pas. Un autre, blond, un costaud au teint rosé, probablement pas aussi doux que son apparence le donnait à penser, s'avança vers lui.

— Je peux vous aider, monsieur ? J'appartiens à la corporation des courriers. Je m'appelle Kluge.

— J'ai un billet pour le vol de 12 h 15, à destination de la Terre.

— Passez par cette porte, monsieur. Désirez-vous que j'aille chercher vos bagages à la consigne ?

Les modestes bagages de Carpenter étaient restés dans sa chambre d'hôtel. Aucune importance.

— Je n'en ai pas, dit-il. Mais je cherche des amis qui doivent prendre la même navette que moi.

— Ils sont certainement dans la salle d'embarquement. Ou déjà à bord. L'embarquement des passagers est presque terminé, vous savez.

— Oui. Je me demande si vous les auriez vus passer.

Il donna une description d'Enron, de Davidov et de Jolanda. Les yeux du courrier se mirent à pétiller à l'évocation de Jolanda.

— Ils ne sont pas à bord, déclara Kluge.

— Vous en êtes certain ?

— Je les connais. M. Enron est israélien, la dame s'appelle Jolanda Bermudez. L'autre, le grand aux cheveux courts, utilise différents noms. J'ai travaillé pour M. Enron et Mlle Bermudez lors de leur séjour précédent. Je suis ici depuis une heure et je les aurais vus s'ils étaient passés.

Les yeux écarquillés, Carpenter prit un air consterné.

— Vous devriez gagner la salle d'embarquement, monsieur, reprit Kluge. Le dernier appel ne va pas tarder. Si je vois vos amis arriver, je leur dirai que vous êtes déjà à bord de la navette. Cela vous convient ?

Où étaient-ils donc ? Qu'avait-il bien pu se passer ?

Olmo aurait dû découvrir des bombes. C'était le plan exposé par Davidov : faire en sorte que le colonel en découvre quelques-unes. Afin qu'il sache que la menace devait être prise au sérieux, qu'il ne s'agissait pas d'un coup de bluff. Imaginons donc qu'Olmo ait découvert les bombes, du moins plusieurs engins, qu'il ait aussi découvert qui les avait posées, les hommes de Davidov, qu'il ait utilisé les moyens délicats auxquels la Guardia Civil de ce satellite avait généralement recours pour obtenir les renseignements qu'elle voulait. Qu'il ait ramassé les autres – Davidov, Jolanda, Enron – et les ait jetés dans une

cellule pour les questionner dans le courant de la journée, peut-être le lendemain…

— Dernier appel pour le vol 1133, annoncèrent les haut-parleurs du terminal. Les passagers à destination de San Francisco sont priés d'embarquer immédiatement…

— Vous devriez y aller, monsieur, répéta Kluge.

— Oui. Oui. Écoutez-moi : quand ils arriveront, vous leur direz que je suis à bord et… Attendez, dites-leur aussi que Farkas n'a pas transmis le message, comme prévu, ce matin. Vous avez bien compris ? Farkas n'a pas transmis le message.

— Oui, monsieur. « Farkas n'a pas transmis le message. »

— Bien. Merci.

Carpenter fouilla dans sa poche, sortit une pièce de monnaie locale. Ils appelaient cela des callaghanos. En réalité, ce n'étaient pas vraiment des pièces, plutôt des plaques convertibles. Il n'avait pas la moindre idée de la valeur de celle-ci ; elle était grosse, avec des reflets argentés, portait le chiffre 20 et Kluge devrait s'en contenter. Il la tendit au courrier.

— Dernier appel pour le vol 1133…

Où étaient Enron et Jolanda ? Où était passé Davidov ? En prison : Carpenter en avait la certitude :

Et Olmo avait trouvé les bombes, bien sûr. Mais les avait-il toutes découvertes ? Savait-il combien il y en avait ? Avait-il pensé à le demander ?

Carpenter gagna la salle d'embarquement. Il s'attendait plus ou moins à être arrêté dès qu'il présenterait sa plaque d'identité, mais, non, on lui dit que tout était en ordre. La voie était donc libre, il n'était lié en aucune manière aux conspirateurs, trop insignifiant pour avoir attiré l'attention sur lui pendant son bref séjour sur Valparaiso Nuevo.

Midi.

On lui avait demandé de faire de l'esclandre si les autres n'étaient pas là à l'heure dite : retarder le départ, faire en sorte que la navette ne décolle pas avant leur arrivée.

— J'ai des amis qui ne sont pas encore là, dit-il à l'enregistrement. Il faut retarder le départ jusqu'à ce qu'ils arrivent.

— C'est impossible, monsieur. Le plan de vol orbital…

— Je les ai vus hier soir. Ils étaient absolument décidés à prendre cette navette !

— Dans ce cas, peut-être sont-ils déjà à bord.

— Non. J'ai parlé à un courrier qui les connaît et qui m'a dit…

— Puis-je avoir leurs noms, monsieur ?

Carpenter donna les noms à toute allure. Il était encore speedé. L'employé de l'enregistrement lui demanda de répéter plus lentement et il s'exécuta. Hochement de tête de droite à gauche.

— Ces personnes ne figurent pas sur la liste des passagers de ce vol, monsieur.

— Comment cela, n'y figurent pas ?

— Les réservations ont été annulées. Pour ces trois passagers. Il est indiqué sur ce document qu'ils ne prendront pas ce vol.

Carpenter ouvrit des yeux ronds.

Ils ont été arrêtés, se dit-il. Maintenant, cela ne fait plus aucun doute. Ils sont entre les mains d'Olmo et, avec un peu de chance, ils lui ont tout révélé sur la conspiration, à moins, bien entendu, qu'ils n'aient pas encore été interrogés.

Et les bombes – les bombes ! – Olmo les avait-il toutes découvertes ? Était-il au courant de leur existence ?

— Si vous voulez bien, monsieur… Vous allez devoir embarquer, maintenant…

— Oui, fit machinalement Carpenter. Bien sûr.

Du pas pesant d'un robot moribond, il se dirigea vers la navette, monta à bord. Chercha des yeux Jolanda, Enron, Davidov. Ne les vit pas. Évidemment.

Se laissa attacher dans l'arceau d'apesanteur. Attendit le décollage de la navette.

Enron. Davidov. Jolanda.

Un fiasco colossal. Il ne pouvait rien faire. Rien du tout. Retarder le décollage ? Impossible. On le ferait descendre de la navette et on l'internerait dans le terminal. Un suicide pur et simple.

— Nous espérons que vous êtes confortablement installés et vous souhaitons un agréable vol…

Oui, bien sûr.

La navette décollait. 12 h 15 précises. Carpenter mit les mains devant ses yeux. Il avait cru un peu plus tôt être aussi fatigué qu'il l'avait jamais été de sa vie, mais il avait maintenant le sentiment d'avoir dépassé ce stade, d'être aussi fatigué qu'il pourrait jamais l'être de son vivant. Si l'on pouvait mourir de pure fatigue, songea-t-il, je serais déjà mort.

— Avez-vous l'heure ? demanda-t-il, bien plus tard, au passager assis en face de lui.

— Heure de Valparaiso Nuevo ?

— Oui.

— 13 h 28, exactement.

— Merci, fit Carpenter.

Il tourna la tête vers son hublot, le regard fixe, se demandant de quel côté de la navette se trouvait Valparaiso Nuevo et, si c'était le bon, lequel, parmi les nombreux petits points lumineux, était le satellite qu'il avait quitté une heure plus tôt.

Il n'eut pas à attendre longtemps pour le savoir.

Quand l'explosion se produisit, il vit s'épanouir en un instant dans le ciel une fleur écarlate. Un deuxième flamboiement rutilant lui succéda, puis un troisième.

Nick Rhodes était en train de vider son bureau quand la lumière de l'annonceur s'alluma.

— M. Paul Carpenter demande à vous voir, docteur Rhodes, annonça l'androïde.

C'était le dernier jour de Rhodes à Santachiara et il avait une multitude de choses à faire. Mais il pouvait difficilement dire à Paul qu'il était trop occupé pour le recevoir.

— Dites-lui d'entrer, ordonna-t-il à l'androïde.

Il ne s'attendait pas à un tel changement dans l'apparence de Carpenter. Son vieil ami donnait l'impression d'avoir perdu dix kilos en quelques semaines et vieilli de dix ans. Le visage hagard, il avait un regard vide et des yeux cerclés de rouge. Ses longs cheveux blonds avaient perdu presque tout leur lustre. Carpenter avait rasé sa barbe pour la première fois depuis si longtemps dans le souvenir de Rhodes qu'il ne reconnaissait pas le bas de ce visage émacié, dur, au menton saillant.

— Paul, fit-il, en s'avançant vers lui pour le serrer dans ses bras. Salut, mon vieux ! Salut à toi !

Il eut l'impression d'étreindre un sac d'os.

Carpenter lui fit un sourire morne, éteint, un sourire d'outre-tombe.

— J'ai cru devenir fou, fit-il d'une voix faible.

— Tu m'étonnes ! Veux-tu boire quelque chose ?

— Non.

— Moi non plus, dit Rhodes.

Carpenter lui adressa de nouveau son petit sourire spectral, vide ou presque de toute expression.

— Tu n'as pas laissé tomber la bouteille, quand même ?

— Moi ? Pas de danger ! Je suis indécrottable, mon vieux. Mais, là, je n'en ai pas envie. Prends donc un siège ! Détends-

toi !

— Il me dit de me détendre, fit Carpenter avec un petit rire qui sonnait creux. Tu pars en voyage ? ajouta-t-il en indiquant les cartons d'emballage, les piles de cubes et de virtuels.

— C'est mon dernier jour. Je commence lundi chez Kyocera.

— Tant mieux pour toi.

— J'emmène la majeure partie de mon équipe. Hubbard, Van Vliet, Richter, Schiaparelli, Cohen… tous ceux qui occupent une position clé. Chez Samurai, ils sont consternés. Ils nous menacent d'un procès retentissant. Pas mon problème.

— Non ?

— Kyocera les indemnisera.

— C'est chouette, fit Carpenter. Je suis très content pour toi, Nick. Va-t'en donc et occupe-toi de tes travaux génétiques. Fais ce qui doit être fait. Prépare la nouvelle espèce humaine, qui pourra respirer du méthane et boire de l'acide chlorhydrique. Fais-le, Nick. Toi et le docteur Wu.

— Je n'ai pas parlé avec Wu. Il est encore là-haut, sur Cornucopia, à ligaturer l'équipage du vaisseau interstellaire.

— Cornucopia ?

— Le satellite de recherches de Kyocera. Juste à côté de la station qui…

— Oui, coupa Carpenter. Oui.

Ils gardèrent un moment le silence.

— Quelle saloperie ! Valparaiso Nuevo…

— Oui.

— Isabelle n'arrive absolument pas à s'en remettre. Jolanda était sa meilleure amie.

— Je sais, fit Carpenter. Quelle vitalité chez cette femme ! Je ne peux pas croire que…

— Non. Moi non plus.

— J'ai vu le satellite exploser. J'étais dans la navette, j'ai regardé et j'ai pensé à Jolanda, Enron, Davidov. Aux milliers d'autres. Mais surtout à Jolanda. Jolanda. Jolanda.

— N'en parle pas, Paul. N'y pense plus.

— Bien sûr.

— Tu es certain de ne pas vouloir boire quelque chose ? reprit Rhodes.

— Écoute, si tu as envie de prendre…

— Pas moi. Toi.

— Je n'ose pas toucher à l'alcool. J'ai eu une overdose d'hyperdex, quand j'étais là-haut. C'est ce qui m'a sauvé la vie, mais mon système nerveux est détraqué pour un bon bout de temps.

— D'hyperdex ? Qui t'a sauvé la vie ?

— C'est une longue histoire, fit Carpenter. Farkas a décidé qu'il était obligé de me tuer, mais Jolanda m'avait averti et m'avait donné quelques comprimés, si bien que… Et merde ! Merde, Nick ! Je n'ai pas envie de parler de ça !

— N'en parle pas.

C'était insupportable de voir Carpenter dans cet état d'hébétude, une coquille vide, une épave. Mais il avait traversé de si rudes d'épreuves, l'affaire des naufragés, son licenciement, le voyage à Chicago, l'explosion du L-5…

Ils retombèrent dans le silence. Le propre d'une amitié de si longue date, se dit Rhodes, est que, lorsqu'il est préférable de se taire plutôt que de dire quelque chose, on peut se contenter de garder le silence. Et l'autre comprend.

Mais, au bout d'un moment, il lui fut impossible de prolonger ce silence.

— Alors, Paul ? demanda-t-il doucement. Que vas-tu faire ? As-tu une idée ?

— Oui.

Rhodes attendit.

— Je vais repartir dans l'espace, dit Carpenter. Il faut que je parte d'ici. La Terre est foutue, Nick. Elle l'est pour moi, en tout cas. Il ne me reste plus que toi. Et Jeanne, sans doute, mais je ne peux pas vraiment compter sur elle. Et, comme je ne tiens pas à *mettre* la pagaille dans sa vie plus que je ne l'ai fait, le mieux est de la laisser tranquille. Je ne veux pas rester ici et regarder les choses aller de mal en pis.

— Cela ne durera pas, affirma Rhodes. Nous allons arranger cela. Ou plutôt nous allons arranger l'humanité pour lui permettre d'affronter l'avenir.

— Très bien, Nick. Fais de ton mieux et augmente ton pouvoir. Quant à moi, il faut que je m'en aille.

— Sur quelle station orbitale comptes-tu aller ?

— Pas une station. Plus loin.

— Je ne comprends pas, dit Rhodes. Mars ? Ganymède ?

— Encore plus loin, Nick.

Rhodes fut d'abord totalement déconcerté. Puis, petit à petit, les paroles de Carpenter s'ordonnèrent dans sa tête et il entrevit la réponse.

— Le voyage interstellaire ? s'écria-t-il, incrédule.

Carpenter acquiesça de la tête.

— Mais, pourquoi, bon Dieu ? Les L-5 ne sont pas assez loin pour toi ?

— Pas du tout. Je veux partir aussi loin qu'il est possible de le faire, et même encore plus loin. Je veux disparaître. Me purger de tout ce qui s'est passé. Tout recommencer.

— Mais comment feras-tu ? Le projet de vaisseau…

— Tu peux le faire pour moi. Tu peux m'y faire entrer. C'est un projet Kyocera, Nick. Dès lundi prochain, tu seras un scientifique de très haut niveau chez Kyocera.

— Bon, c'est vrai, fit Rhodes, interloqué. Je suppose… Oui, j'aurai une certaine influence. Mais ce n'est pas à cela que je pensais.

— À quoi pensais-tu ?

— Tu veux vraiment faire partie de l'équipage ? demanda-t-il après une hésitation.

— Oui. Ce que j'ai dit n'était pas clair ?

— Eh bien, dans ce cas, fit Rhodes. As-tu bien réfléchi, Paul ? Les yeux…

— Oui. Les yeux.

— Tu veux être transformé en une sorte de monstre, comme Farkas ? poursuivit Rhodes.

— Je veux foutre le camp, très loin, répondit Carpenter. Pour moi, c'est l'essentiel. Tout le reste est accessoire. D'accord, Nick ? Tu as compris, maintenant ? Bien. Très bien. Je veux que tu m'aides. Que tu uses de ton influence pour moi. Pistonne-moi comme tu ne l'as jamais fait pour personne.

Il y avait de la passion dans le contenu de ce qu'il disait, remarqua Rhodes, mais pas dans sa voix. On eût dit quelqu'un qui parlait dans son sommeil : sa voix n'avait ni timbre ni

émotion, elle était calme à faire peur. Rhodes en fut effrayé.

— Je vais voir ce que je peux faire, s'entendit-il dire.

— Oui, je t'en prie, fit Carpenter avec son sourire spectral. C'est le mieux, Nick.

— Si tu le penses.

— Je le pense. Je le sais. Tout finit toujours par s'arranger, Nick. Toujours.

Bien calé dans son arceau d'apesanteur, Carpenter regardait le satellite Cornucopia, décrivant son orbite, qui venait d'apparaître juste devant la navette. Il se sentait merveilleusement calme. Comme un marin au sortir de la plus effroyable des tempêtes, qui vogue sur une mer d'huile, lisse comme un miroir.

Tout était arrangé. Nick Rhodes s'était chargé de tout : notifier aux autorités de Kyocera qu'il avait un candidat pour prendre dans l'équipage du vaisseau interstellaire la place rendue vacante par le décès de Farkas, faire comprendre qu'il espérait que ses nouveaux employeurs accorderaient toute leur attention à cette candidature. Puis faire en sorte que Paul Carpenter, l'ancien employé de Samurai, se trouve miraculeusement en position de décrocher la timbale, malgré toutes les difficultés que cela comportait, l'aider au long des entretiens et toutes les étapes suivantes. Enfin, l'expédier à Cornucopia où l'équipage au complet était préparé pour son extraordinaire voyage.

— Regardez ! lança quelqu'un, de l'autre côté de l'allée. Voilà la station qui a explosé. Regardez les débris !

Carpenter ne tourna pas la tête. Il savait qu'il y avait une gigantesque pagaille dans toute la zone des L-5, que des fragments épars de Valparaiso Nuevo s'étaient mis sur orbite un peu partout, que des équipes de nettoyage récupéreraient des corps pendant encore plusieurs mois et s'efforceraient de détourner les débris les plus volumineux de leur trajectoire, afin de les diriger vers le soleil, avant que leur orbite ne décline et ne les précipite sur la Terre. Mais il ne voulait pas voir cela.

Il préféra tourner la tête de l'autre côté. Derrière lui, en baissant les yeux, à sa manière de Terrien, vers la planète mère.

Comme elle était belle !

Une boule parfaite, d'un bleu éclatant, marbrée de bandes blanches. Les blessures infligées par l'homme étaient invisibles. Impossible de percevoir, à cette altitude, la laideur sordide, la ruine, la pollution. Les nouvelles zones désolées, désertiques, là où, quelques générations plus tôt, s'étendaient des régions agricoles fertiles, les forêts de moisissure humide envahissant les sites des cités abandonnées, les côtes submergées, les agrégats de déchets en mer, les taches de couleur de l'air empoisonné, les interminables et sinistres kilomètres de terres noircies, desséchées qu'il avait traversées avec fébrilité sur la route de Chicago. Non, la vue qu'il avait d'où il était, au-delà de la stratosphère, était véritablement superbe.

Une si jolie planète. Un pur joyau.

Dommage de l'avoir saccagée comme nous l'avons fait, se dit Carpenter. D'avoir souillé, pendant des siècles, le nid de notre espèce, par notre inqualifiable stupidité, d'avoir fait de ce monde merveilleux et peut-être unique un objet d'horreur. Qui poursuit aujourd'hui tout seul sa transformation, avec une puissance qui échappe à notre contrôle, de sorte que nous n'avons plus guère d'autre solution que nous transformer nous-mêmes si nous voulons continuer à y vivre.

Qu'éprouver d'autre, en contemplant le globe bleu à la perfection apparente, en songeant à l'Éden qu'il avait été et à ce que nous en avions fait, que rage, chagrin, fureur, angoisse et désespoir ? Que faire d'autre que pleurer, hurler et battre sa coulpe ?

Et pourtant… pourtant…

Prends du recul, se dit Carpenter.

Le mal n'était que provisoire. Tout irait bien. Pas dans un premier temps, évidemment. D'aucuns affirmaient que la planète était grièvement blessée ; eh bien, la planète finirait par guérir. D'autres avaient le sentiment qu'elle n'était que souillée ; dans ce cas, il lui faudrait un peu de temps pour se purifier. Mais elle y parviendrait. Elle y parviendrait. Tout serait réparé. Même s'il fallait cent ans, ou mille, ou un million, elle se purifierait. La planète avait tout son temps. Pas nous, se dit Carpenter, mais, elle, oui. La vie continuerait. Pas

nécessairement la nôtre, mais la vie sous une forme ou une autre. Tant pis si notre espèce doit être remplacée sur la Terre par une autre sorte de vie, puisque nous avons été de si piètres régisseurs de notre domaine. Tant pis. Une espèce s'éteint, une autre prend la relève. La vie est tenace. La vie est résistante.

— Les passagers à destination de Cornucopia se préparent à l'atterrissage, annonça la voix métallique des haut-parleurs.

Les rayons étincelants du satellite de recherche de Kyocera apparurent, grossissant rapidement. Carpenter se contenta d'un coup d'œil indifférent. Il regardait toujours la Terre, plongé dans ce qui lui apparaissait comme une manière de révélation mystique.

Il eut une vision fugitive de la nouvelle espèce que Nick Rhodes s'apprêtait à créer. Monstrueuse, certes, avec des écailles, des yeux globuleux, des pieds palmés, du sang vert. Et après ? Ils se verraient beaux, ils le seraient à leurs propres yeux. Sur la nouvelle Terre, bizarrement transformée, des siècles à venir, ils se sentiraient chez eux, bien adaptés à la composition différente de l'air, parfaitement à l'aise dans la fournaise ambiante.

Il imagina Nick et Isabelle, enfin en paix, un beau couple de Terriens, se tenant par la main, vieillissant côte à côte. Avec des enfants, même. Des petits monstres. Une tribu florissante. La vie continue.

La navette se posait. Trois ou quatre passagers descendaient. Carpenter se dirigea vers l'avant, quand son nom fut appelé, et franchit le sas.

Cornucopia, du moins le peu qu'il en voyait, lui rappelait le port d'Oakland : pas d'habillage fantaisie du sol ni des murs, pas de plantes ornementales, pas la moindre décoration, rien que des kilomètres de métal nu, un enchevêtrement austère de pièces de charpente. Tout était strictement fonctionnel. Utilitaire. Cela lui convenait parfaitement. Il n'était pas venu passer des vacances.

— Monsieur Carpenter ? Par ici, je vous prie.

Deux Salariés de Kyocera l'attendaient. Ils l'entraînèrent

dans de tristes corridors, des couloirs sinistres.

Ils s'arrêtèrent enfin devant une porte indiquant en lettres lumineuses :

PROJET GRAND BOND
RÉSERVÉ AU PERSONNEL AUTORISÉ

Nous devons être arrivés, se dit Carpenter.

Un grand bond, c'est bien ce dont il s'agissait. Un grand bond jusqu'à une autre étoile.

Eh bien, il était prêt à l'effectuer. Il se sentait calme, résolu, pleinement engagé : il avait atteint le stade du détachement absolu et entrait en ce lieu dans l'état d'esprit où, en d'autres temps, il fût entré dans un monastère.

De son plein gré, il renonçait au monde. Et bon débarras !

Ce monde sur lequel il était devenu beaucoup trop difficile de vivre. La respiration même y était un problème. Et la protection contre un soleil ordinaire qui n'était plus ordinaire. Et aussi de faire ce qui convenait. Pendant la majeure partie de sa vie, Carpenter s'était efforcé de faire ce qui convenait, mais n'avait réussi que par intermittence. Ce n'était pas sa faute, il avait essayé. Puis il s'était trouvé embarqué dans une sale histoire, avec des résultats catastrophiques Et Enron ? Et Jolanda ? Eux aussi avaient essayé défaire ce qui convenait, conformément à leur vision des choses. Ce faisant, ils avaient cherché, en ces temps difficiles, des accommodements individuels avec la vie, mais, en fin de compte, il y en avait eu un de trop, qui leur avait coûté la vie.

Ce n'était pas du gâteau, la vie, en ces temps difficiles. Carpenter était décidé à prendre un nouveau départ.

Il savait qu'il était au bon endroit pour cela. On le prendrait en main, on le changerait et on l'expédierait aux confins de l'univers. Très bien. Très bien. Lui aussi pouvait être tenace et résistant. Quand on tombe sur une planète, on se relève pour aller tenter sa chance sur une autre. Renaître, toujours renaître : c'était la solution. Tandis que l'un des employés de Kyocera posait la main sur la plaque de la porte, Carpenter se permit une autre vision. Brève, rédemptrice, celle-là : un soleil d'un vert

doré, un ciel citron chatoyant, une forêt au feuillage luisant, un lac d'eau pure et nacrée. Le nouvel Éden, un paradis immaculé attendant d'être découvert et colonisé par une espèce humaine, plus humble, assagie. Il appartiendrait à l'avant-garde envoyée dans l'espace interstellaire.

Non, se dit-il.

Ne t'autorise pas de rêves, tu éviteras les désillusions. Accomplis ce voyage ; vois ce qui se passe, garde l'espoir en toi, mais ne compte sur rien. Nous nous en sortirons peut-être mieux cette fois.

Ou peut-être pas.

La porte s'ouvrit, un visage apparut. Pendant un moment de stupeur, Carpenter crut se trouver nez à nez avec le fantôme de Farkas venu l'accueillir sur le pas de la porte.

Mais, non… non, ce n'était pas Farkas. La même tête sans yeux, en forme de dôme, à donner le frisson. Mais cet homme-là était plus jeune, plus sec, beaucoup plus petit que Farkas, le teint olivâtre, les épaules étroites, la bouche grande et ironique, il dégageait une impression de décontraction et d'insolence juvénile. Ce n'était pas Farkas.

— Je me présente, Paul Carpenter, le nouveau membre de l'équipage interplanétaire.

Le jeune homme au front nu hocha la tête.

— Entrez, fit-il, et bienvenue dans le projet Grand Bond. Je m'appelle Juanito, ajouta-t-il, la main tendue.

FIN.